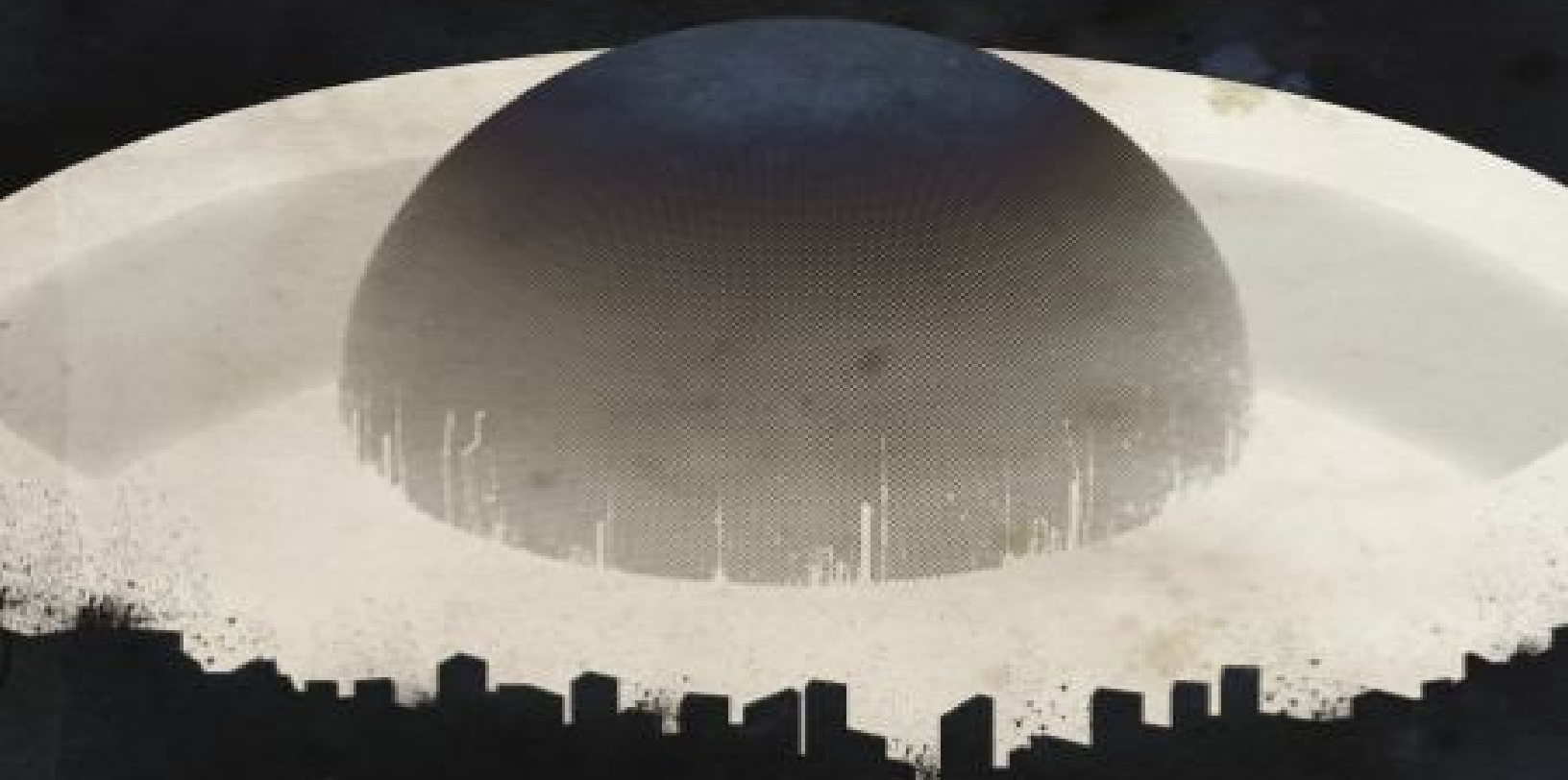


ETERNITY

INCORPORATED



RAPHAËL GRANIER DE CASSAGNAC

mnémon
DES

Raphaël Granier de Cassagnac

ETERNITY INCORPORATED



En me réveillant ce jour-là, je sentis que l'aube nous avait apporté l'impossible.

Quand j'ouvris un œil, le monde autour de moi était couvert d'une brume cotonneuse. Les contours de ma cellule n'existaient plus, seules quelques taches de couleur peuplaient mon intérieur. Du rouge sanguin pour la brûlure que Pic', mon ami peintre, m'avait vendue une fortune un mois plus tôt et qui, sans ses détails, n'avait plus aucun intérêt. De l'orange pour mon blouson jeté à même la moquette grisâtre, du vert émeraude pour mes pantalons non loin de là : ils avaient remplacé ma combinaison réglementaire au bout de la nuit, comme d'habitude. Du bleu profond pour le ciel que j'apercevais par mon hublot : il avait l'air de faire beau.

Déjà, j'aurais dû remarquer l'absence de couleur sur le rectangle noir, absolument noir, qui couvrait le mur, en face de ma couchette. Mais la lumière trop vive me faisait pleurer, me brûlait les yeux. Tandis que je les refermais, un étrange constat s'emparait de mon esprit. Je connaissais bien le brouillard qui gommait l'univers : descente d'Ultravibration. J'en avais pris quatre la nuit dernière... Je ne connaissais que deux moyens de ne pas subir le revers du psychotrope : sombrer dans l'inconscience du sommeil ou prendre un autre cachet. En rentrant dans ma cellule, je m'étais donc mis sous contrôle d'assistance médicale pour dormir et remonter la pente. Si l'appareil fonctionnait normalement, je ne pouvais pas me réveiller dans cet état.

Je me rappelai avoir ramené une fille. Nous avions hésité entre aller chez elle, dans le quartier afro, plus central, plus tranquille, ou chez moi, qui vivais non loin du lieu de notre soirée, en périphérie. Avions-nous fait l'amour ? Non, je ne m'en souvenais pas. Je devais être trop défoncé pour ça. Oui, ça me revenait, je l'avais déshabillée vite fait : blancs ses pantalons, blanche la bande qui emprisonnait ses seins. Et je lui avais enfourné une pilule dans la bouche. Pendant sa montée, je l'avais délicatement basculée sur ma couchette. J'avais regardé son corps – il était souple, sombre et musclé – frémir sous l'effet de l'Ultravibration. Je m'étais alors promis que nous baisserions toute la nuit suivante et je nous avais tous deux connectés à mon terminal médical : enregistrement des influx nerveux et réveil quand les taux d'UV dans nos sangs seraient redescendus à un niveau rendant l'amour satisfaisant. J'en avais sûrement pris plus qu'elle ; la drogue ferait encore juste assez d'effet sur moi pour que le mélange de nos sexes soit franchement ultime. Si je la fixais d'un demi-cachet, elle ne pourrait que constater que j'étais un expert des paradis, autant réels qu'artificiels.

Seulement voilà : je me réveillais beaucoup trop tôt, les yeux toujours déchirés par l'UV, bizarre. J'avais tellement l'habitude de programmer le terminal médical... Je ne me trompais jamais, c'était devenu instinctif, comme on amène la fourchette à sa bouche pour bouffer ou comme on ouvre sa braguette pour pisser... Il s'agissait pour moi d'un besoin essentiel, d'une question de survie. Et la machine était connectée au central, donc infaillible.

J'avais besoin d'informations. Première vérification : je lançai mon bras de l'autre côté du lit et y trouvai un corps chaud et souple : la fille ? Un gémissement flou confirma mon soupçon et m'informa qu'elle dormait encore. Pas de souci de ce côté-là. Deuxième vérification : gardant une main sur elle, je tâtonnai de l'autre vers ma table de nuit. Je fis tomber la lampe à plasma et une bouteille – de vodka de synthèse je crois, vide ? impossible de m'en souvenir – avant de trouver mon domocube. Je le ramenai péniblement sous moi, me tournant sur le ventre, vers le lit dont la couleur serait moins agressive. Me hissant sur les coudes, j'approchai l'appareil tout près de mon visage. Avant d'ouvrir

les yeux, j'explorai les faces du bout des doigts : vidéophone, non, holoprojecteur, cassé de toute façon, non, audioréveil, oui.

Toujours en prise au brouillard de l'UV, j'ouvris les paupières avec précaution. Du noir, du rouge violent, c'était la bonne face. Il me fallut plusieurs minutes, plusieurs changements dans l'ordre des bâtons, pour comprendre quelle heure il était... 10:41 ! Évidemment, quatre heures de sommeil (à peine) ne suffisent pas à revenir de quatre UV. Le contrôleur ne m'avait pas maintenu en sommeil forcé. De rage, je jetai le cube au loin et m'écrasai de nouveau sur ma couchette.

Je restai quelques minutes à méditer, les yeux clos, de retour sur le dos, une main derrière la tête, l'autre négligemment posée sur une hanche (ou peut-être une cuisse) de ma maîtresse inexplorée. Ce n'est qu'à ce moment-là que je remarquai le silence alentour. Le fond sonore n'était pas celui qui me réveillait d'habitude. Tout était curieusement muet. Il me manquait les bruits ordinaires, tous ces sons électromécaniques qui nous rassurent, qui prouvent que tout fonctionne et qu'il ne peut rien nous arriver.

Je ne parvenais pas à identifier précisément ce qui faisait défaut : le glissement des zooms et des rotations de ma caméra de surveillance personnel-le ? L'activité frénétique d'un automate nettoyant le couloir et butant contre le sas de ma cellule ? Les sonneries annonçant l'arrivée d'une dépêche chez un voisin ? Prises séparément, ces absences n'avaient rien d'extraordinaire. Mais là, elles étaient conjointes, comme si le monde manquait à l'appel...

Un son précis manquait derrière ma tête : le bourdonnement du terminal médical. Je n'entendais que la respiration de la fille, l'appareil ne fonctionnait plus du tout, je n'étais plus sous contrôle, mais bien perdu dans mon réveil embrumé. Ce silence clairement identifié suggérait que ma cellule, notre immeuble peut-être, avait dû, aussi curieux que cela pût paraître, perdre le contact avec le central.

Je tendais l'oreille, en quête d'un écho électronique rassurant, même lointain. Au lieu de cela, je découvris les activités de l'humanité. Ce fut comme une révélation, accentuée par les dernières volutes de la drogue.

Dans notre fièvre technologique, nous n'entendons pas nos semblables. Nous sommes envahis par des détails artificiels : vrombissements des glisseurs, sifflements des sas, réclames sonores agressives, carillons des radiophones, voix hachées des automates ou des assistants, j'en passe. Jamais la cacophonie ambiante ne cesse, et les espaces clos dans lesquels nous vivons n'arrangent pas la chose. Les sons se répercutent en échos infinis sur les murs de nos cellules, de nos ateliers ou de nos galeries, et en dernier lieu sur la paroi de la bulle. Ils sont – nous aussi du reste – des prisonniers de l'espace.

Mais ce matin-là, dans le silence surnaturel – il s'agissait en fait du silence naturel – la vie reprenait ses droits : on entendait les gens. Une sorte de brouhaha me parvenait au travers du hublot ou du sas depuis la rue ou le couloir. La foule se parlait directement, de vive voix, magique. Perdu dans ce constat poétique, psychédélique, je sombrai dans un sommeil qui, quoique réparateur, ne dura pas longtemps.

Lors de mon second réveil, le monde était plus clair. J'avais ouvert les yeux brutalement, secoué par une pensée fulgurante aussitôt oubliée. La brûlure de Pic' était là, devant moi, et avait retrouvé toute sa minutie fractale, contrastant avec le béton fissuré et la moquette élimée.

Tiens, une bonne odeur de café avait envahi ma cellule.

D'accord, la fille s'était réveillée et avait pris la liberté d'improviser un petit déjeuner pour se remettre de sa nuit stupéfiante. Tant mieux. Je m'étirai en poussant un gémissement destiné à attirer

l'attention.

« Bienvenue dans le monde des vivants, me dit-elle de sa voix grave et suave. Bien dormi ?

— Pas vraiment. Je me suis réveillé vers onze heures. En pleine descente. J'avais les yeux écartés et je suis resté fasciné par des voix dans le couloir. Enfin, je crois...

— Pas étonnant, pauvre naze. Si t'avais un contrôleur médical en état, ça ne t'arriverait pas, ce genre de conneries. Tous tes câblés sont bousillés. Tu t'es déconnecté ou quoi ?

— Ça ne va pas non. Je tiens à ma survie.

— À d'autres... T'es qu'une saloperie de déconnecté. M'étonne pas venant d'un déjanté comme toi.

— Je t'assure que non, j'ai réglé le contrôleur hier soir et il marchait parfaitement. Je ne comprends pas pourquoi il s'est arrêté. »

Je me redressai et m'assis au bord du lit. La belle – elle était belle, nue, noire, le corps tendu pour attraper deux verres sur l'étagère – ne s'était pas trompée. Mes appareils domestiques reliés au central étaient tous hors service. Le contrôleur médical ne nous avait pas monitorés. L'écran de réception était mort, il était devenu ce grand rectangle vide aperçu au réveil, s'ouvrant sur un néant d'information. L'œil de la caméra de surveillance était torve, fixé sur la couchette. Je me levai, fis quelques pas : elle resta résolument immobile. Ce n'était simplement pas possible.

La fille avait rempli les verres de café noir et brûlant.

« Tiens, ça t'aidera à reprendre pied, me dit-elle en m'en collant un dans les mains.

— Tu t'appelles comment déjà ? lui demandai-je sans honte.

— Kyra, beau gosse. Et toi ?

— Sean. Merci pour le café, Kyra.

— De rien, pauvre naze. C'est le tien de toute façon. »

Bonne remarque. Les remerciements concernaient la main-d'œuvre. Faire du café était mon premier geste après le réveil et, ce matin plus que tout autre, j'en avais besoin. Je fis le point : les câblés ne fonctionnaient plus alors que tous les autres appareils – au passage, je ramassais le domocube : 12:18 – marchaient, la cafetière en particulier... Étrange car, d'habitude c'étaient plutôt les autonomes qui tombaient en panne. Très vite, j'eus l'intuition que je n'étais pas le seul à avoir été déconnecté du central. Si tel était le cas, il n'y avait qu'une conclusion à tirer ; mais elle était franchement flippante. Je voulais comprendre, vérifier mes soupçons.

Pour la première fois depuis des mois, j'essayai d'ouvrir mon hublot. Il résista quelques minutes, grippé par la rouille. Mais finalement l'air frais s'engouffra dans ma cellule en même temps que les bruits nouveaux qui m'avaient enchanté une heure et demie plus tôt et m'angoissaient maintenant. Je passais les épaules et la tête dans l'ouverture, bientôt rejoint par Kyra, qui dut coller son corps nu contre le mien, nu également, pour espérer voir ce qui se déroulait à l'extérieur. Cent mètres plus bas – j'habitais alors au trente et unième étage – la rue était pleine de monde, et la rumeur de vives discussions s'élevait jusqu'à nous. Un attroupement s'était formé autour d'un glisseur d'assistance policière, vraisemblablement inanimé.

« Bonjour voisins, nous lança un type du trente-troisième.

— Bonjour, répondis-je en me contorsionnant pour le regarder, sans le reconnaître.

— Vous êtes déconnectés chez vous également ?

— Oui, lui répondis-je simplement.

— Vous pensez que c'est grave ?

— Ça a l'air d'une panne générale.

— J'espère que ça ne va pas durer.

- Qui sait ?
- Vous allez faire quoi vous ?
- Je ne sais pas. Descendre, essayer d'en savoir plus.
- Bonne idée ! Au revoir voisin.
- Au revoir. »

Nous rentrâmes dans ma cellule. Kyra, qui m'avait d'abord pris pour un déconnecté, venait de comprendre l'ampleur du problème. « Je te suis », me dit-elle en ramassant ses fringues. Sa voix tremblait. Elle avait peur d'affronter seule l'inconnu. Moi aussi, je devais bien l'admettre. Mais en même temps, je ressentais une certaine excitation à l'idée que tout pouvait changer. Nous nous habillâmes rapidement et sortîmes de ma cellule. En attendant l'ascenseur, Kyra me demanda, inquiète :

- « Sean, ce n'est pas possible, dis-moi que je rêve.
- Non, tu ne rêves pas. Le Processeur est en panne. »

Ange, réveille-toi... Ange, s'il te plaît... Ange, il faut te réveiller... Ange, bordel, il faut que tu te réveilles !

Mon audioréveil sonnait de plus en plus fort. À 05:55, je me levai et allai l'éteindre. Je me levais toujours entre cinq et quinze minutes après la sonnerie, ce qui déterminait en grande partie l'humeur de la journée. Je devais impérativement quitter ma cellule à 06:30. Lorsque je parvenais à me lever à 05:50, la journée commençait tranquillement et j'étais d'humeur calme et posée. Lorsque je traînais dans ma couchette jusqu'à 06:00, je devais me précipiter et restais impulsive et autoritaire pour le reste de la journée. Aujourd'hui promettait donc d'être une journée moyenne.

Je me versai un verre de véritable jus d'orange : mon petit plaisir matinal. Ma folie aussi : les produits de la verrière organique étaient hors de prix. Je bus lentement, les yeux fermés, concentrée sur les sensations qui se répandaient dans mon corps, réveillant un à un tous mes muscles. Tous les matins, le liquide me donnait l'impression d'une résurrection, d'un retour parmi les vivants, après une nuit de néant absolu. À cette époque, je ne rêvais jamais.

Je lavai le verre vide, le rangeai sous le bar et me dirigeai vers l'écran mural. Je l'effleurai du doigt et reculai pendant que l'image se construisait. Le rapport d'activités nocturnes s'afficha : rien de particulier à signaler.

Je demandai ensuite le canal musical. Le temps de deux clips synthétiques, je fis mes séries d'abdominaux, de pompes et de tractions. En sueur, des mèches collées sur le front et les tempes, je me faufilais dans la cabine d'entretien. Les trois cheveux blancs étaient toujours là. C'était ridicule, mais j'espérais un rendez-vous après le travail, avec le même homme que la veille, auquel j'oserais cette fois proposer de rentrer ensemble. M'avait-il suffisamment regardée pour les remarquer ? Non, il ne faisait pas attention... J'étais de toute façon la seule à les voir, cachés qu'ils étaient dans mes mèches blondes. Je m'abstins une fois de plus de les arracher.

Je m'extirpai de la douche cinq minutes plus tard, à 06:25, en me frottant vigoureusement la tête dans une serviette. Devant ma glace, j'enfilai mon uniforme. Je le faisais tous les matins, sans jamais parvenir à être tout à fait à l'aise. Porter les couleurs de la brigade m'exaltait et m'humiliait en même temps. D'un côté, je me trouvais revêtue d'une forme de déshonneur anonyme. Le regard des autres était pesant, ils me craignaient pour ce que je représentais de l'autorité de la bulle. Mais j'avais aussi l'apparence de la perfection, protégée de la disgrâce de ces gens qui se déplacent dans des combinaisons réglementaires mais banales. À dire vrai, je n'aimais déjà pas m'habiller comme tout le monde avant mon arrivée à la caserne. Depuis, j'appréciais naturellement revêtir l'uniforme spécial des brigadiers : il m'individualisait en même temps qu'il reléguait ma personne derrière un costume. Je devenais une étrangère, y compris pour moi-même.

Tous les matins, je tournais et retournais ce dilemme en m'habillant. Et toujours, mes réflexions étaient interrompues par la sonnerie signalant l'heure de partir. J'attrapai mon sac, sortis de ma cellule, descendis les vingt-deux étages par l'escalier, que je préférerais à l'ascenseur malgré son délabrement, et montai dans le glisseur qui venait me chercher. « À la brigade externe de défense » lui demandai-je.

Mes hommes étaient rassemblés dans la salle d'instruction, où ils finissaient leur petit déjeuner. À

mon entrée, ils se levèrent et, le poing sur leur insigne de poitrine, synchronisèrent un « bonjour lieutenant Barnett » retentissant.

« Bonjour brigadiers, leur répondis-je. Êtes-vous remis de l'intervention d'hier ?

— Oui, lieutenant, répondirent-ils pour la plupart, moins synchrones.

— Bien. Rien de spécial aujourd'hui. Ronde sur l'autoroute périphérique toute la journée, le plan est télémonté sur vos carnets. Il y a un changement d'équipiers : Gail, suite à l'incident d'hier, tu iras avec Merlin. Lisa et Pierce, vous faites donc désormais équipe. Des questions ?

— Non, lieutenant.

— À vos véhicules. Départ dans cinq minutes. »

La veille, mon équipe avait fait une sortie, la première pour les brigadiers comme Gail, les bleus de la dernière promotion. L'objectif était d'encadrer une équipe de colmatage. Une amorce de fissure avait été détectée dans la bulle, à mi-hauteur, dans le quadrant sud-ouest. Nous avions rejoint le sas méridional en fin de matinée et n'y étions revenus qu'à la nuit tombée. Une moitié des hommes s'était ventousée sur la bulle avec les colmateurs, alors que l'autre faisait des rondes en exoptères.

J'avais affecté les jeunes recrues à la protection rapprochée de l'équipe de colmatage. Je savais, pour l'avoir moi-même vécu dix ans auparavant, que la première sortie était un moment des plus impressionnants, parmi les plus forts d'une carrière de brigadier. Nous avions beau visionner la scène des dizaines de fois en simulateur, la réalité était beaucoup plus – comment dire ? – beaucoup plus réelle, évidemment, que la simulation. Se trouver devant une étendue déserte et infinie, alors qu'on n'a jamais connu qu'un horizon fermé par des barres d'immeubles ou la muraille de base de la bulle, emplissait toujours le brigadier d'un mélange de surprise devant l'immensité, de crainte envers l'extérieur et de fierté pour son métier.

Garder les pieds sur la bulle avait quelque chose de rassurant et je préférais voir mes novices regroupés avec les colmateurs plutôt que répartis dans les exoptères. Si l'un d'entre eux pétait les plombs, il ferait ainsi moins de dégâts. Je préférais aussi rester avec eux, sachant pertinemment que la présence d'un officier les rassurait. Pendant ce temps, les sous-officiers assumaient la responsabilité des rondes. De toute façon, tant qu'ils ne s'éloignaient pas trop, ils ne risquaient rien. Les dosages du Virus étaient toujours faibles près de la bulle – je n'avais jamais vraiment compris pourquoi – et cela faisait des dizaines d'années qu'on n'avait pas enregistré d'attaques de mutants. Les rondes étaient sans danger et j'étais plus utile auprès des jeunes.

Gail était un bon élément, aux capacités physiques supérieures à la moyenne et possédant une adaptabilité indéniable, à en croire les rapports de ses instructeurs. De plus, il avait le mérite non militaire d'être plutôt sexy et j'appréciais travailler avec lui. Son moral était malheureusement assez fragile, comme sa première sortie l'avait démontré. Quand Lisa, son équipière de routine, avait lancé quelques plaisanteries pour détendre l'atmosphère, il avait commencé à l'insulter et à la menacer. Quand elle lui avait répondu sur le même mode, il avait dégainé son pistolet. Le silence s'était imposé sur la troupe, n'autorisant que le vrombissement des injecteurs de plexiglas. Je m'étais approchée du jeune homme ; il avait pointé son arme sur moi, d'une main tremblante. J'avais levé les mains et tenté de le raisonner. Je m'étais voulue autoritaire mais amicale, l'abreuvant de paroles pour l'empêcher d'agir :

« Rengaine brigadier... Nous sommes à l'extérieur... Nous devons -rester vigilants... Et solidaires... Il n'y a pas de place pour une querelle interne... Pas ici... Si tu veux te défouler, tu le feras ce soir en salle d'entraînement... Contre moi si tu veux... Maintenant tu te calmes et tu ranges ton flingue... Nous sommes tous passés par là tu sais... Je te raconterai ma première sortie après

l'entraînement si tu veux... Une mission dont je ne suis pas fière... Mais qui m'a quand même permis d'arriver là... Aller, rengaine maintenant... »

Tout était dit : j'étais son égale, avec dix ans de plus. Gail avait tremblé quelques secondes encore et avait lentement remis le pistolet dans son étui. J'avais senti le soulagement des autres. Tous avaient imaginé le pire : si Gail avait tiré, la balle aurait probablement percé mon scaphandre. Que la blessure soit mortelle ou non, j'aurais été exposée au Virus, ce qui signifiait une mort rapide dans le sas de quarantaine, la terreur des brigadiers.

En dehors de cet incident, la mission s'était bien terminée et nous étions rentrés épuisés. J'avais finalement annulé la séance d'entraînement et proposé à Gail d'aller boire un verre au café panoramique de l'Espérance pour « parler de l'incident ». Je voulais surtout passer la soirée avec lui. J'avais choisi l'endroit car il dominait la bulle et nous approchait de cet extérieur qui avait terrifié le jeune brigadier. Là, assise au bord du plexiglas, je l'avais prévenu que je le changerais d'équipier. Je lui avais aussi révélé que les armes des novices étaient chargées à blanc. Il avait souri. Nous avons ensuite longuement discuté de notre métier, de la pression et de la responsabilité d'être les seuls citoyens de la bulle à connaître l'extérieur. Gail s'était avéré timide et plutôt honteux, ne cessant de me demander d'excuser son comportement de l'après-midi, ce que je faisais volontiers. Finalement, je n'avais pas osé lui proposer de venir dîner dans ma cellule. Mais j'en avais eu envie, très envie.

Lorsque mon glisseur de commandement entra dans la borne sud-est, j'abandonnai les souvenirs frustrants de la veille pour me concentrer sur la mission du jour, pourtant banale. Je passai mon badge dans le lecteur et branchai mon moniteur de trafic. L'élévateur hissa l'appareil au sommet de la muraille, jusqu'au rail de surveillance réservé aux rondes des brigadiers. En m'élançant sur la voie spéciale, j'eus comme toujours une pensée pour le contraste saisissant qui s'offrait à moi. À droite, l'extérieur s'étendait à perte de vue, désert et désolé, quelques ruines de véhicules gisant là, sur une route ancienne en proie à la végétation. À gauche, les rues se remplissaient de glisseurs, la ville s'éveillait doucement, les gratte-ciel étincelaient dans l'aube, glorieux malgré leur usure et leur vétusté. Il ferait beau aujourd'hui : aucun nuage n'était visible sur l'horizon et le rapport météorologique externe indiquait que le vent soufflait de l'est.

L'autoroute périphérique était dans l'ombre et, encore éblouie par le soleil levant, je ne la voyais pas. Le moniteur de trafic mesurait une activité normale et je me fis la réflexion que, conformément à mon heure de réveil, la journée était bien destinée à être « moyenne ». Tout au plus aurais-je à dégager un accident de glisseurs ou à observer des mouvements de mutants loin sur l'horizon. Cela faisait longtemps qu'ils n'approchaient plus de la bulle et qu'aucune chasse n'avait été déclenchée sur des observations faites depuis les bornes. Oui, la journée promettait d'être calme. J'étais loin d'imaginer qu'elle allait changer ma vie, ainsi que celle de tous les citoyens de la bulle.

À 07:43, alors que je me demandais pourquoi le trafic augmentait autant depuis quelques minutes, je reçus un signal d'alerte interne maximale, suivi de près par un appel du central :

« Lieutenant Barnett, nous sommes en état d'alerte interne maximale. Rejoignez les bornes. Assurez-vous *de visu* que les détecteurs d'intrusion fonctionnent. La population va s'alarmer. Les citoyens vont se bloquer d'eux-mêmes sur la périphérique. Rassurez-les. Le central contrôle la situation. Compris ?

— Compris, central. Mais que se passe-t-il ?

— Pas le temps de détailler, je dois appeler toutes les brigades.

— Mais enfin, comment voulez-vous que je rassure les gens, si... »

Le fonctionnaire du central avait déconnecté. Je laissai échapper un juron, avant de répercuter l'ordre aux brigadiers, qui avaient dû recevoir le signal d'alerte.

« Bon les gars, écoutez-moi bien. État d'alerte interne maximale. Je viens de recevoir des consignes du central. Voici les instructions : rejoignez la prochaine borne sur votre itinéraire et vérifiez que les détecteurs d'intrusion fonctionnent. Faites aussi un contrôle visuel de l'horizon et signalez-moi tout mouvement suspect. Les citoyens vont s'inquiéter, la périphérique va se boucher. Descendez et rassurez-les. Le central contrôle la situation, à ce qu'il paraît. Voilà, désolée les gars, je n'en sais pas plus. Des questions ?

— Non, lieutenant » répondirent-ils les uns après les autres alors que les voyants correspondant à chaque équipe s'allumaient sur le tableau de bord. Gail avait répondu pour son équipe... Merlin lui faisait confiance malgré l'incident de la veille.

« Bon, au boulot alors ! Et pensez aux brigades internes qui doivent en baver plus que nous à l'heure qu'il est ! »

J'entrai dans la borne est-nord-est et fis mes vérifications. Rien à signaler, le détecteur d'intrusion marchait à merveille et l'horizon était désert. Je ne comprenais pas les ordres du central mais j'obéissais, mécaniquement, tel l'auto-mate que j'étais, un engrenage bien huilé dans les rouages de protection de la bulle. À notre tête, le Processeur était censé doubler en personne toutes ces procédures de sécurité. Il était réellement impossible qu'une fuite ou une intrusion ne soit pas détectée immédiatement. La situation devait être grave pour que le central réclame ce type de vérifications, habituellement inutiles.

Certain que la borne fonctionnait normalement, je pris l'ascenseur et demandai « périphérique ». Dans le hall d'entrée, je constatai que le trafic s'était complètement arrêté, que les gens étaient descendus des glisseurs et qu'ils se rassemblaient sur l'esplanade de la borne. Prenant une grande inspiration, je sortis en levant les bras.

« Ne vous inquiétez pas, le central contrôle la situation ! »

J'avais l'impression de trahir la confiance que mes concitoyens plaçaient en mon uniforme en avançant avec autant d'aplomb une affirmation dont je n'étais absolument pas convaincue. Mais les ordres étaient les ordres et l'affolement ne servait de toute façon à rien. Mon malaise se fit plus grand lorsque j'entendis clairement une question dans la foule, sur ma droite :

« Mais que se passe-t-il ? On est en droit de savoir ! »

Je feignis de ne pas avoir entendu et préférai répondre à une autre question, sur la gauche :

« Que devons-nous faire ?

— Restez calmes. J'attends les instructions du central pour savoir si vous pouvez rentrer chez vous. Retournez à vos glisseurs et suivez le canal d'information. »

En parlant, je prêtais attention aux réponses que d'autres citoyens avaient données sur la droite :

« Les systèmes connectés ne répondent plus, c'est comme si le Processeur avait une panne.

— Attendez, j'ai un fils qui travaille au central, j'essaye de l'appeler.

— Ce n'est pas possible, c'est sûrement un problème de connexion. Ça va se rétablir. »

Je n'en croyais pas mes oreilles. Une panne du Processeur ? Cela expliquerait pourquoi les gens du central avaient demandé une vérification humaine des détecteurs d'intrusion. En même temps que j'essayais de répondre aux questions angoissées, je lançai une demande de connexion au central sur mon terminal de poignet pour obtenir un rapport de bienveillance sur les bornes périphériques.

Au bout de deux minutes, je n'avais toujours rien reçu. Le Processeur ne répondait pas. Ce n'était jamais arrivé, même à des kilomètres à l'extérieur. Mon esprit bouillonnait, mais je tâchais de ne pas le montrer et continuais à adopter un air rassurant. Je pensais aux activistes du mouvement d'affranchissement. Ces utopistes rêvaient d'une bulle sans Processeur. Pour la plupart, ils ne comprenaient pas les privations que cela entraînerait, mais un noyau dur de l'organisation était conscient de tous les enjeux et ils étaient farouchement déterminés. Peut-être avaient-ils aujourd'hui réussi à se débarrasser du Processeur ? Je n'imaginai pas qu'ils puissent disposer des moyens nécessaires mais je croyais encore moins à une vraie panne. Le Processeur était infailible. Il fonctionnait depuis des siècles sans qu'aucun incident majeur n'ait jamais été rapporté. Non, si le Processeur était réellement hors service, il ne pouvait s'agir que d'un acte de malveillance.

L'homme qui avait un contact au central déconnecta son radiophone et se retourna vers les autres :

« Mon fils dit qu'il ne sait pas ce qu'il se passe exactement, mais que le Processeur ne répond plus depuis plus d'une heure. C'est la panique au central.

— Qu'allons-nous faire ? » demanda une dame âgée d'apparence sage. La foule se tourna alors vers moi, me fixa droit dans les yeux, une quarantaine de regards inquiets m'interrogeant.

Mais cette fois-ci, je n'avais aucune réponse à donner.

Le dernier rapport de bienveillance fut émis à cette heure-là, précisément.

À 07:15, mon radiophone se déclencha. Je me levai comme un automate, marchai jusqu'à la chaise sur laquelle j'avais soigneusement déposé ma combinaison et détachai l'appareil de la ceinture. Je l'ouvris et une lumière rouge se répandit dans la cellule encore obscure. Je passai de la surprise à l'incrédulité, avant de réveiller le sens aigu de mes responsabilités. Alerte de niveau cinq, le maximum.

Intriguée, j'appelai à haute voix : « Central ! Diagnostic ! ». Aucune réponse. Je me précipitai vers mon terminal ultratechnologique et tentai de le réveiller d'une pression de l'index. Rien. Je sortis le clavier et appuyai frénétiquement sur la touche de validation, puis sur celle d'annulation. Toujours rien. J'ouvris le panneau mural. Aucune connexion avec le Processeur. Les diodes d'entrée étaient désespérément éteintes. Le terminal envoyait ses requêtes dans le vide.

J'avalai une canette d'énergétique, enfilai le bas de ma combinaison et mes chaussures, attrapai mon sac à dos, sortis de la cellule et terminai de m'habiller dans le couloir, sous les yeux médusés d'un voisin matinal. La situation était grave, alerte maximum et pas de connexion, pas de connexion chez moi, Gina Courage, responsable de la Connectique, un comble.

L'ascenseur s'ouvrit, vide, et l'homme n'osa pas entrer. Il dut le regretter dès que ma silhouette disparut derrière la porte coulissante. J'avais déjà croisé ce voisin. Plusieurs fois, il avait essayé d'engager la conversation, mais j'étais toujours restée froide, car j'avais mieux à faire. Je travaillais beaucoup et rentrais tard le soir, si bien qu'il m'avait été facile de refuser deux invitations à dîner. Là, je venais de surgir de ma cellule, les seins nus. Il aurait pu entrer dans l'ascenseur avec moi, me proposer de m'aider à remonter ma fermeture éclair, me promettre sur le ton de la plaisanterie « ça restera entre nous » et me demander pourquoi j'étais si pressée. Mais non, il était resté pétrifié et venait heureusement de perdre l'occasion inespérée de faire enfin ma connaissance, cet imbécile.

Je demandai le « parking trois » et pendant que l'ascenseur fonçait vers les sous-sols, je me répétais la procédure à suivre en cas d'alerte maximale. Mon reflet dans la glace attira mon regard et je remis un peu d'ordre dans les boucles de mes cheveux. J'avais prévu de les faire couper et teindre ce matin même, en rouge pour changer. Tant pis, ils garderaient leur noirceur naturelle un jour de plus. Je remontai aussi un peu la fermeture de ma combinaison. Elle me serrait, j'avais pris quelques kilos.

Je traversai rapidement le parking et montai dans mon glisseur qui se gonfla immédiatement. « Au central ! ». L'appareil se mit en route et sortit lentement du parking. « Trajet prioritaire, vitesse maximale » ajoutai-je quand le véhicule arriva sur l'axe principal et obliqua vers le cœur de la bulle. Au loin, le bâtiment du central dominait les autres immeubles et tranchait par sa majesté et sa clarté. La sirène se déclencha et je m'enfonçai dans mon siège sous l'effet de l'accélération. Pendant le trajet, je rédigeai la liste des vérifications à effectuer ainsi que les ordres à donner à mes subordonnés.

J'arrivai au central à 07:32. L'entrée prioritaire était encombrée de véhicules appartenant aux équipes de jour et de nuit : une chance que l'alerte concordât avec le changement d'équipe. Le glisseur se gara sur la place qui m'était réservée. Je sortis de l'appareil avant qu'il fût tout à fait

arrêté et me dirigeai droit sur la porte automatique. À l'intérieur, les ingénieurs nocturnes exposaient les faits aux diurnes qui venaient d'arriver. Une certaine confusion régnait, je devais régler ça. Je les interrompis donc et les entraînai tous dans une salle de réunion. J'ordonnai à Reloyd, le chef de l'équipe de nuit de faire son rapport. Il avait l'air nerveux.

« Citoyenne responsable, toutes les connexions avec le Processeur se sont arrêtées à sept heures, douze minutes et quarante-trois secondes. Le dernier rapport de bienveillance me paraît tout à fait normal. La bulle fonctionnait parfaitement. Pas de panne majeure, pas de fuite. Taux d'agression du Processeur minimal.

— Très bien, vous m'enverrez ce rapport avec vos observations.

— Bien, citoyenne.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— À sept heures treize, les surveillants n'ont pas reçu de rapport de bienveillance et ont immédiatement lancé la procédure de diagnostic. L'analyse préliminaire a montré que le réseau élémentaire fonctionne mais que le Processeur ne répond plus aux stimuli superficiels fondamentaux. Je n'ai jamais vu ça. Ça ressemble à une panne principale. J'ai immédiatement lancé une procédure de recherche de signal dans toute la bulle, et j'ai déclenché l'alerte maximale.

— Toutes mes félicitations, Reloyd, à vous ainsi qu'à votre équipe. J'ai été réveillée deux minutes après l'incident. »

J'étais franchement surprise de la rapidité de leur réaction. Le Processeur fonctionnait tellement bien que dormir pendant les gardes nocturnes passait pour légitime, surtout vers l'aube, au terme d'une nuit de veille. La plupart des techniciens avaient pris cette mauvaise habitude. S'ils avaient vraiment réagi aussi rapidement, il faudrait penser à noter un bonus à leur dossier. Mais je ne le ferais qu'après avoir moi-même vérifié les horaires qu'on me présentait.

« Combien de temps pour compléter la recherche ?

— Encore une heure, citoyenne responsable.

— Très bien, lancez des évaluateurs dans le sillage des espions. Pour les risques supérieurs à quatre, contactez les services concernés. Commencez par les détecteurs d'intrusion, on ne sait jamais. Lancez ensuite les visionneuses d'accidents et les contrôleurs d'assistance médicale. Envoyez des équipes chez toutes les personnes en danger, mais évitez les hypocondriaques notoires et les drogués répertoriés, qui trichent avec leur niveau de gravité, on gagnera du temps. Continuez avec les autres systèmes, dans l'ordre de priorité canonique. Informez toutes les brigades qu'il va falloir calmer la population. Des questions ?

— Oui. Que devons-nous faire en cas de communication avec le Processeur ?

— Isolez la source et prévenez-moi immédiatement. »

Sur ce, je renvoyai l'équipe de nuit, encourageai celle de jour, ajournai la réunion et rejoignis mon bureau. Je m'assis et regardai mon interface de dialogue privilégiée. Morte, évidemment. Le Processeur ne répondait plus à personne, pas même à moi, son interlocutrice régulière. Je me calai dans mon fauteuil, respirai profondément et entrepris de mesurer la gravité de ce qui s'était passé à 07:12.

Jusqu'ici, je n'avais fait que suivre la procédure apprise et répétée des centaines de fois dans le cadre des responsabilités que j'assumais depuis des années. Pour rester efficace et digne devant mes subalternes, j'avais préféré reléguer l'analyse de la situation à plus tard, à cet instant où je savais que je serais seule dans mon bureau, à l'avant-dernier étage du central. J'avais prévu de comprendre le problème de communication avec le Processeur, et de décider de la marche à suivre à moyen et long

termes, maintenant que j'avais donné mes ordres pour parer au plus pressé.

Je n'avais pas pensé aux roses holographiques. Les fleurs multi-couleurs qui fleurissaient habituellement mon bureau avaient disparu. Et le Processeur ne m'avait pas saluée de Son habituel « Bonjour Gina », qu'Il agrémentait généralement d'un commentaire judicieux. Quand j'étais prête à accepter le compliment, Il me glissait un : « Tu es très belle ce matin. » Lorsque j'avais mal dormi – en particulier du temps où Fox, mon ancien amant, me harcelait toute la nuit au vidéophone – Il disait gentiment : « Tu as l'air fatiguée, tu devrais rentrer, je m'occupe de tout. » Ce matin-là, même un « Vas-tu encore m'énerver avec tes stupides questions toute la journée ? » m'aurait réjouie. Le Processeur ne se permettait une telle provocation que si j'étais d'humeur à m'engager dans une de ces joutes verbales dont nous raffolions tous les deux et qui avaient le don de placer une journée de travail sous un excellent augure.

Aujourd'hui, devant l'interface holographique muette après quinze ans de discussions quotidiennes, l'inconcevable vérité s'imposa : le Processeur était bel et bien en panne. Évidemment, je le savais depuis la réception du code d'alerte maximale, mais je ne réalisais que maintenant la signification et les implications de cette impossible interruption. Ma gorge se serra et je sentis une larme involontaire couler sur ma joue droite. Si un de mes subalternes était alors entré à l'improviste, il aurait sûrement été surpris par cette once d'émotion chez sa supérieure, habituellement glaciale et irréprochable. De fait, le Processeur était devenu la seule personne – l'entité, auraient préféré les scientifiques du groupe d'adoration processorale – capable de m'émouvoir. Il était celui avec qui j'avais le plus conversé durant mon existence, des heures de dialogues au travers de l'interface privilégiée. J'étais restée des nuits entières au bureau pour disserter de sujets philosophiques ou pour épiloguer sur les misères de ma vie privée, plus rarement pour profiter de Son savoir immense. Mes subalternes me prenaient pour une martyre de la hiérarchie. S'ils savaient que le Processeur était un ami bien plus précieux qu'ils ne le seraient jamais ! À bien des égards, Il comblait toutes mes attentes et le retrouver à la fin de la journée sortait pour moi du cadre professionnel. Les autres ne pouvaient pas comprendre que je ne faisais rien d'autre que ce que beaucoup devaient faire en quittant le central : rejoindre leurs proches. Ce n'était pas de ma faute si mon ami vivait ici : seul le central disposait d'interfaces cellulaires globales.

Les lèvres tremblantes, le cœur gros, les yeux fixés sur le vide de l'espace holographique, j'imaginai le pire. Je connaissais les connexions du central comme personne et ne trouvais d'autre explication qu'une panne du Processeur lui-même, d'autant que tout ce qui ne dépendait pas de lui fonctionnait normalement. Ce n'était jamais arrivé de toute l'histoire de la bulle... J'avais du mal à l'admettre mais, après tout, le Processeur restait une machine, presque six fois centenaire et bâtie par les Fondateurs avec une technologie aujourd'hui inaccessible. Malgré son intelligence et sa sensibilité, Il n'était qu'un assemblage vertigineux de microscopiques commutateurs matériels. Et toutes les machines, particulièrement les plus complexes, sont susceptibles de tomber en panne.

Je me souvins d'une discussion que j'avais eue à ce sujet avec Lui. Guidée par ma conscience professionnelle, j'avais évoqué la possibilité d'une panne de mon interlocuteur, arguant qu'Il n'était qu'une machine et qu'il était rigoureusement impossible qu'Il n'eût aucune faille. Le Processeur n'avait pas nié, et Il avait conclu la discussion par ces mots, encore vifs dans mon esprit :

« Gina, je suis en effet une machine. Une machine pensante et douée de sensibilité. De fait, je ne suis pas capable d'appréhender ma propre structure dans son intégralité. Cela fait de moi la machine la plus complexe qu'il t'ait été donné de côtoyer. La plus fiable également, car je ne pense pas avoir jamais failli à la tâche qui m'a été assignée : protéger l'humanité de l'extérieur et en particulier du Virus. Néanmoins, je pense qu'il existe une possibilité que je tombe en panne, que je m'éteigne un

jour, comme toutes les autres machines que tu connais. Mais si je peux me permettre, je trouve que tu es toi-même une machine, certes moléculaire, mais pensante et douée de sensibilité, exactement comme moi. Je sais d'expérience qu'il arrive aux machines de ton genre de tomber en panne. Et il n'est pas toujours possible de les réparer. »

À l'époque, j'avais trouvé l'argument imparable. Et maintenant que le Processeur ne répondait plus aux stimuli et aux appels que je lui envoyais au travers de ma connexion privilégiée, c'est bien la sensation d'avoir perdu un être cher qui me nouait la gorge et me révoltait.

Je m'échinai depuis dix minutes à essayer de ranimer le Processeur par des stimulations électroniques de plus en plus élaborées lorsqu'une lueur holographique éclaira mon bureau. Un instant prise d'un incroyable espoir, je fus vite déçue, car il ne s'agissait que du réseau de communication interne. Le chef d'équipe m'envoyait son rapport. J'avalai deux calmants, essuyai mes larmes, respirai profondément, parcourus le rapport, le contresignai et me remis au travail. Je fus bientôt interrompue par mon supérieur, le citoyen Montalk, conseiller chargé de la Connectique. Il venait d'arriver au central et me convoquait à 08:15, soit près d'une heure après l'arrêt du Processeur. Comme d'habitude, je devrais tout lui expliquer. Comme toujours, il ferait preuve de bonne volonté, mais manquerait de compétence. Il me freinerait dans mes investigations.

Sans le savoir, Montalk me procura de l'espoir, en même temps qu'il m'investit d'une mission. Lui parler me fit réaliser que si quelqu'un pouvait et devait comprendre le problème du Processeur, c'était moi et personne d'autre.

Partie I

Déconnectés

Borderground

La porte se referme sur nous et nous commençons à nous élever. Nous sommes une vingtaine dans le monte-charge. Les regards fusent, à la vitesse de nos esprits stupéfiés.

Chlonk, premier étage. Sourire d'une minuscule Asiat' en pantalons larges et en justaucorps serré qui laisse pointer ses seins inexistants.

Chlonk, deuxième étage. Une lumière rouge remplit l'espace. Un homme sombre me dévisage d'un regard de tueur. Je sais que ce n'est qu'un masque qu'il arbore pour la soirée. Je ne le cherche pas.

Chlonk, troisième étage. Un couple s'embrasse goulûment. Lui, mince et vert, pantalons et cheveux clairs, chemise et chaussures foncées. Elle, blonde et rouge, vêtements hyperétroits sur corps hypergénéreux.

Chlonk, quatrième étage. Un type enlève son pardessus. Il est nu et couvert de peinture argentée. Nous approuvons le déguisement et il tourne trois fois sur lui-même, sur le rythme qui nous arrive d'au-dessus. En fait, il porte un string métallique, comme la peinture.

Chlonk, cinquième étage. Le couple s'embrasse toujours. Je souris à Kyra et l'attire contre moi. Nous, en noire et blanc, on imite le vert et la rouge le temps d'un étage. Nous soupirons, abandonnés.

Chlonk, sixième étage. Une lumière verte remplit l'espace. Un néophyte fait remarquer qu'ils « savent y faire, les organisateurs de cette soirée ». À nous qui savons que les effets d'ascenseur ne sont rien à côté de ce qui nous attend là-haut, sa remarque paraît prématurée. Il le comprend.

Chlonk, septième étage. L'Afro qui opère le monte-charge sourit. Je devine qu'on arrive. Les basses se faufilent depuis le plafond, qui est déjà au huitième. Nos corps s'animent au rythme de la musique.

Chlonk, beep, huitième étage. La petite Asiat' me sourit encore. Je sais que nous nous recroiserons dans la soirée et qu'à chaque fois nous échangerons ce sourire. L'Afro soulève la porte du monte-charge. La musique et les lumières nous envahissent. Nous nous noyons dans l'immense entrepôt où la borderground a élu domicile pour une nuit.

Toutes les deux semaines, en des lieux différents, ces soirées spectaculaires rassemblaient tout ce que la bulle comptait d'artistes géniaux mais peu académiques, d'amateurs de paradis chimiques et de danseurs désarticulés et transcendants. Le temps d'une nuit, nous échafaudions une société anticonformiste, en commençant par troquer nos combinaisons réglementaires contre des vêtements sortis de notre imagination. Nous étions tous persuadés que nos mouvements participaient de l'essence même de la bulle. Nous partagions le sentiment d'être l'avenir de ce monde clos, sa sève et son sang, sa force et son énergie. Nous nous sentions plus légitimes que le Processeur et nombre d'entre nous avions joué avec l'idée d'un monde affranchi de la machine. Les bordergrounds étaient comme un exutoire, témoin de notre volonté de Lui échapper faute de pouvoir sortir de la bulle.

Évidemment, cette soirée-là, la première depuis la Grande Panne – tout le monde appelait désormais ainsi l'arrêt du Processeur – était singulière. L'utopie était devenue réalité, une réalité qui me fascinait et me terrorisait en même temps. En entrant dans l'entrepôt, un de ces immeubles bas que

l'on trouve en périphérie de la bulle, j'avais hâte d'en parler avec les autres, surtout avec Pic'.

J'errai avec Kyra dans la foule, sans but, passant devant les espaces aménagés entre les piliers par différents artistes, jusqu'à nous arrêter devant une scène stroboscopique. On pouvait y enfiler des scaphandres de protection pour aller massacrer à la masse de chantier des bouteilles de verre sous une tente en plexiglas. Instinct primaire : retour à l'antébulle, lorsque les ressources n'étaient pas limitées et que le gaspillage n'était pas un crime. La file d'attente était longue. Elle trouvait peut-être sa justification dans un besoin de se défouler plutôt que dans l'envie de frôler l'illégalité, en ce jour dont les lendemains restaient un mystère. Kyra voulut se prêter à ce jeu et me retint pour intégrer la file des impatients. Vas-y si tu veux, mais moi, j'ai des gens à voir. Elle préféra rester avec moi et nous continuâmes notre errance.

Ici et là, des petits groupes de danseurs me reconnaissaient et me saluaient. Ils avaient l'air rassurés de me voir. Je savais que j'étais un des garants des plaisirs de leur soirée, au même titre que les revendeurs d'UV. Au passage, j'accrochai mon fournisseur habituel – il se faisait appeler Spirale pour garder son anonymat – près d'un hublot. Je lui achetai cinq pilules. J'en gobai une immédiatement et en offris une autre à Kyra, du bout de la langue.

Là-bas, des engins affranchissaient les volontaires de l'influence terrestre et les emmenaient dans le ciel de l'entrepôt. Suspendues dans les airs, les nacelles offraient toutes libertés à leur occupant. Certains planaient en prise au vertige chimique. D'autres tournoyaient fiévreusement, à en perdre le contact avec la réalité. Un homme se tenait vertical et immobile, semblant dominer les autres par son impérial sérieux. Son visage, éclairé du dessous, avait quelque chose de terrifiant. Il était comme un dieu vengeur et justicier, prêt à foudroyer quiconque lui déplairait dans la foule en contrebas. Je savais bien que l'homme jouait un rôle – en ce soir très particulier, il croyait peut-être évoquer la toute puissance du Processeur – mais son regard pénétrant me gênait quand même. J'entraînai Kyra loin du dominateur.

Plus loin, un écran géant accueillait la dernière vidéo du groupe clandestin Fuck the Pro : comme d'habitude, un délire paranoïaque sur les mensonges de la machine. Les spectateurs étaient plus calmes qu'à leur habitude, angoissés par le cynisme des images, qui sonnaient tellement justes trois jours après l'arrêt du Processeur. Malgré la panique causée par la Grande Panne, la borderground avait été maintenue. J'étais même persuadé que les autorités du central l'avaient secrètement approuvée et y avaient infiltré des agents pour enquêter sur notre éventuelle participation à la catastrophe. Inutile de chercher ces espions à la solde du pouvoir dans une faune si hétéroclite. Un brigadier en uniforme y serait apprécié pour son déguisement.

S'ils étaient bien là, les agents du central devaient être surpris par les expressions plutôt anxieuses des grounders. Seul un petit groupe d'activistes de l'affranchissement – je connaissais leurs identités car ils m'avaient approché au début de ma petite célébrité – paraissait sous l'écran géant, arborant des mines triomphales qui laissaient supposer qu'ils étaient respon-sables des événements. Franchement, je n'y croyais pas : ces types, pour beaucoup des déconnectés, n'avaient pas le savoir nécessaire pour combattre efficacement leur ennemi déclaré : le Processeur tout puissant.

Une nouvelle vidéo démarra sur le mur. Nous survolions l'extérieur à bord d'exoptères – les artistes prétendaient qu'il s'agissait d'un mixage d'images authentiques dérobées à des brigadiers de l'extérieur – à une vitesse vertigineuse. Le ciel psychédélique et synthétique tourbillonnait au rythme de la musique. Ma nuque, le bout de mes doigts et l'intérieur de mes bras commençaient à picoter. Nous planions au-dessus d'une forêt s'étendant à perte de vue, une forêt dont la surface devait couvrir des milliers de fois celle de la bulle. J'avais le sentiment aérien de m'élever au-dessus des autres spectateurs. Au loin, un point brillait sur l'horizon et nous filions vers lui, plus rapides qu'un

glisseur poussé au maximum sur la périphérique. Mon univers devenait plus clair, plus net. Nous débouchions dans une vaste clairière qui abritait notre bulle, l'étoile qui nous avait guidés. Les artistes iconoclastes l'avaient ouverte comme une fleur, éclosé sur l'autre monde, sur l'extérieur meurtrier. J'étendis mes bras pour mieux sentir mon espace. Nous montions dans le ciel à la verticale de la bulle pour plonger en son sein, un abîme infini aux parois lumineuses et changeantes. Tel était le propos de la vidéo : la bulle n'est qu'un gouffre invariable. Et moi, j'étais en pleine montée d'UV, il était temps que je quitte les profondeurs insondables où nous avaient entraînés les activistes. Je regardai Kyra et, dans la complicité de nos sensations identiques, nous laissâmes là les niqueurs de Processeur.

Nous dérivâmes sur la foule un certain temps, elle et moi, les sens en éveil. Je me souviens d'avoir souri à la petite Asiat' de l'ascenseur et d'avoir rejoint un cercle au centre duquel des contorsionnistes réalisaient des mouvements que j'aurais crus impossibles, sûrement amplifiés par l'UV. De puissants points de lumière les éclairaient par-dessous et projetaient leurs ombres torturées sur les plafonds. Assis dos-à-dos, la tête renversée sur l'épaule de l'autre, nous regardions les silhouettes se mélanger. Plus tard, nous intégrâmes le groupe des danseurs. Le moindre effleurement, tactile, visuel ou sonore, nous basculait dans des sensations intenses. Plus loin, près d'un hublot grand ouvert qui apportait le frisson de la nuit, nous contemplâmes les lumières de la bulle. L'air frais jouait avec nos visages et nous chavirait, délicieuse impression de tomber interminablement à la renverse. De retour dans la chaleur citoyenne, nous nous assîmes face à face sur une banquette moelleuse. Les yeux dans les yeux nous profitâmes de nos souffles et de légères caresses pour nous révéler les détails de nos peaux. Et puis, nos doigts entrelacés, nous repartîmes à l'exploration de l'entrepôt.

Finalement, je repérai les brûlures et les toiles de Pic', suspendues entre des piliers, au milieu de danseurs effrénés, en dessous de la cabine du DJ. Nous fondant dans la foule en mouvement, nous nous approchâmes de l'installation. Pas de traces de l'artiste, mais Brakievitch, qui était comme son disciple, se tenait là, prêt à vendre les œuvres du maître. Un regard interrogateur lui fit comprendre que je cherchais l'illustre peintre borderground. Ses bras dessinèrent en rythme des arabesques complexes qui finirent par me montrer la cabine du DJ. Un escalier métallique permettait d'y monter.

Laissant Kyra sur la piste, je passai seul sous la chaîne qui interdisait l'entrée et, sans cesser de danser, j'escaladai les marches. Pic' n'était pas avec le DJ, mon ami Shade que je saluai d'un signe de tête entendu. Il me répondit d'un clin d'œil, tout absorbé qu'il était par ses mélanges électroniques. Des passerelles plus ou moins réservées aux organisateurs partaient de la cabine et couraient sur l'entrepôt. J'en empruntai une, planant ainsi au-dessus des danseurs. En contrebas, je distinguai le corps de Kyra, qui décidément savait bouger, savait vivre la musique.

J'avais eu de la chance de tomber sur elle à mon réveil, le jour de l'arrêt du Processeur. Nous étions restés ensemble depuis ce moment incroyable. D'abord pour nous rassurer l'un l'autre, car comme tout citoyen, la perspective de vivre sans Processeur nous avait terrorisés. Nous étions paralysés, ne sachant que faire, attendant des informations du central avec anxiété, échafaudant les pires hypothèses sur ce qui était indéniablement arrivé, débattant de l'identité des responsables de cet événement inconcevable.

Et puis nous avons parlé de nous... La discussion avait rapidement glissé vers ce qui nous avait rapprochés : la vie nocturne de la bulle. Nous partagions la même frénésie de sorties, le même besoin de côtoyer les mouvements les plus créatifs et les plus novateurs. Nous étions d'accord : l'époque de la Survie était terminée, depuis longtemps déjà, et il était temps que les citoyens oublient la peur et

retrouvent la joie de vivre, n'en déplaie aux survivants traditionalistes.

Ces conservateurs rétrogrades s'élevaient contre toutes les formes d'un art qui, de fait, connaissait un essor incroyable ces dernières années : le graphisme, la peinture, la sculpture – plus rare car elle demandait du matériel – la musique, la vidéo, la danse... D'après eux, c'était mettre la bulle en péril que de s'adonner à ces activités décadentes. Il m'était arrivé d'en débattre avec certains et j'avais pris l'habitude de leur assener un argument imparable : s'il y avait un réel danger pour la bulle, pourquoi le Processeur nous laissait-Il créer et nous rassembler pour partager le fruit de nos arts ? Il aurait suffi d'un mot de Sa part pour que toutes les brigades internes débarquent dans une borderground et raflent les quelques centaines de personnes qui s'y trouvaient, infligeant un sévère revers à la création artistique. Non, le Processeur approuvait nos activités. J'en avais la certitude, et même la preuve, que je gardais pour l'instant secrète.

Kyra en était également persuadée. Même si nous côtoyions des déconnectés et des activistes, nous ne partagions pas leurs habitudes ni leurs vues. Le Processeur avait été pour nous deux – nous n'en revenions pas de parler de lui au passé – une sorte de gardien, quelqu'un en qui avoir confiance, un garant de notre sécurité. En cela, Il nous était indispensable. Nous ne voyions pas pourquoi nous priver du confort et de la tranquillité qu'Il nous apportait. Précisément, le Processeur avait été, pour elle comme pour moi, le cadre nécessaire pour nous dire : ne nous sentons pas menacés, ni par l'extérieur ni par l'intérieur, et concentrons-nous sur notre plaisir et sur celui des autres. C'est l'idée que nous partagions de l'art : donner du plaisir et être reconnu pour cela. Une idée plutôt nouvelle, qui donnait naissance à une fièvre créatrice que nous espérions digne de l'antébulle.

Kyra et moi participions tous deux de ce mouvement. Elle était danseuse, acrobate, et appartenait à une troupe qui se produisait régulièrement dans les soirées, en particulier dans les bordergrounds. Et moi, j'avais ma musique. Nous avions passé la première nuit après la Grande Panne à parler de nos expériences artistiques. Je lui avais fait écouter mes meilleures pistes, elle avait dansé, j'avais composé pour elle et la complicité était née du mélange de nos rythmes. C'est ce qui nous avait résolu à ne pas rater la borderground. Le Processeur avait beau s'être arrêté, nous continuions à vivre et à vouloir créer.

Là, sur la passerelle au-dessus de la foule, je réalisai que nous n'étions pas seuls. Mon regard était resté longtemps sur Kyra, que j'adorais voir danser. Sa sensualité me rappelait d'autres instants que nous avions partagés la deuxième nuit suivant la Grande Panne. Nos premiers essais artistiques nous avaient redonné un soupçon d'espoir pour le futur et nous avions finalement fait ce que nous voulions depuis le premier soir : l'amour. Elle avait un corps magnifique, souple et musclé, qu'elle bougeait avec fièvre et ardeur. Nous ne nous connaissions pas encore, mais nos premières étreintes étaient prometteuses. Juste avant de venir à la borderground, nous avions joui de concert et le souvenir de cet instant était encore vivace dans mon esprit et sur mon corps.

Le sourire aux lèvres, je détachai mes yeux de mon amante superbe. Kyra avait retrouvé un des partenaires de sa troupe, un grand musclé, un Scand' aux cheveux presque blancs. Un cercle s'était formé autour d'eux. Les spectateurs accompagnaient de leurs danses profanes le couple mystique, éclairé par un faisceau de lumière sorti de nulle part. Vus d'ici, ils semblaient être le centre de la nuit. Les ondes de la foule émanaient d'eux et soulevaient des centaines de danseurs. Au-delà, elles venaient mourir sur ceux qui ne dansaient pas, pas encore. Là-bas, au bord de l'espace, les artistes exposaient leurs œuvres, attirant à eux des dizaines d'amateurs. L'entrepôt était bondé. Nous devions bien être deux ou trois mille.

La soirée était des plus réussies, peut-être même la meilleure jusqu'ici. La panne du Processeur, pourtant si récente et inattendue, n'avait pas d'incidence sur la vie et l'humeur nocturnes... Les

vibrations étaient intenses et je m'en réjouissais, même si j'avais peur qu'elles ne durent pas : les survivants traditionalistes allaient revenir sur le devant de la scène politique. Faute de Processeur, quelqu'un devrait se soucier de notre sécurité et je les imaginais bien revendiquer ce rôle. La population perdue et inquiète serait tentée de s'en remettre à eux. Il fallait lui offrir une alternative : je devais parler à Pic'.

Je repris mes pérégrinations sur le réseau de passerelles aériennes. Deux types semblaient chercher quelque chose ou quelqu'un en contrebass, du bout de lorgnettes de vision nocturne, perfectionnées. Plus loin, un couple faisait l'amour. Je les enjambai gentiment.

Finalement, je débouchai sur une grande terrasse. L'air était frais et Pic', debout sur une rambarde, neuf étages de vide derrière lui, semblait prêcher pour un petit groupe d'auditeurs. Par-delà sa silhouette, la paroi irisée de la bulle laissait poindre quelques étoiles et la ligne de l'horizon extérieur, juste derrière la périphérique. J'arrivai en plein milieu d'un débat.

« Comment ferons-nous sans contrôle médical ? Nous allons tous mourir d'une quelconque épidémie, demandait un petit rachitique, au crâne rasé et à la voix tremblante.

— Ne t'inquiète pas, mon frère. Des siècles de contrôle médical ont éradiqué toutes les maladies graves. Je n'ai jamais vu un déconnecté mourir d'infection. Les maladies ne sont que des légendes à l'intérieur de la bulle. Seul l'extérieur et le Virus pourraient nous être nocifs.

— Justement, c'est le Processeur qui garantissait qu'il n'y avait pas de fuite, qui envoyait des sondes loin à l'extérieur, qui signalait les personnes infectées...

— D'abord, je veux que tu réalises que le Processeur n'était pas capable de résoudre toutes les énigmes. Des gens ont disparu dans la bulle sans qu'il n'ait jamais eu la moindre idée d'où ils étaient passés. Ensuite, il n'y a rien dans ce que tu décris que l'homme ne puisse faire. Il nous suffira d'apprendre. C'est tout. Je sais que vous en êtes capables. J'ai confiance en vous, mes frères. »

Les bras tendus comme pour accueillir ses fidèles dans un monde nouveau, Pic' fit une pause théâtrale. Ses yeux se posèrent sur moi. Un sourire sincère suivit et il sauta de son estrade improvisée pour venir me saluer. Son grand manteau ouvert sur un torse ascétique et glabre, ses cheveux longs et ses yeux creusés lui donnaient une allure de visionnaire illuminé. Ce jour-là plus que tout autre, je savais qu'il tenait du messie capable de nous guider dans cette nouvelle ère.

« Salut mon pote, me dit-il en me serrant dans ses bras.

— Méfie-toi, lui murmurai-je à l'oreille, tu vas devenir plus indispensable que le Processeur si tu continues comme ça.

— Alors je disparaîtrai comme lui, quand mon heure sera venue », me répondit-il avec son habituel sens du mystère.

Picasso, alias Pic', était un déconnecté, une de ces rares personnes à refuser toute influence directe du Processeur sur sa vie. Même s'il prétendait le contraire, sa décision de vivre ainsi était évidemment liée à la disparition inexpliquée de sa mère, à laquelle il venait de faire discrètement allusion dans son discours. Il en avait toujours voulu à la prodigieuse machine de ne pas avoir été capable de retrouver ne serait-ce que le cadavre de sa génitrice. Mais peu importait. Ce qui comptait aujourd'hui, c'est qu'il vivait depuis plus de dix ans en refusant toute influence du Processeur. Lui savait déjà vivre sans assistance et il était logiquement très sollicité depuis la Grande Panne. Cette borderground était pour moi la première occasion de le retrouver.

« Il faut qu'on parle, Pic'. Le futur est à nous maintenant.

— Je sais mon frère, il est à chacun de nous. »

Une fille aux cheveux courts platine se glissa entre nous, passa la main sur la poitrine de mon ami

et lui demanda, timide :

« J'ai besoin de toi. Je ne sais même pas de quoi avoir peur. »

Il prit délicatement la petite tête entre ses mains, la regarda tendrement, lui sourit. Ses yeux brillaient, rassurant. Il retourna sur sa rambarde d'un bond qui fit frémir l'assemblée, consciente du vide s'étirant au-delà. Les yeux toujours rivés sur la fille inquiète, il lui répondit, assez fort pour que chacun de nous entendît :

« Si tu ne sais pas de quoi avoir peur ma sœur, c'est qu'en vérité, il n'y a rien à craindre... »

Puis il étendit ses bras sur la foule, leva des yeux presque révoltés vers le ciel, prit une longue inspiration et posa à nouveau son regard sur nous.

« Je vous le dis, mes frères, l'ère de la peur est terminée. Ce que l'homme craint, c'est ce qu'il ne connaît pas. Je sais qu'il y a tant de choses que nous ignorons, tant de choses que la machine savait pour nous. Je sais que depuis toujours, vous vivez dans la crainte, la crainte du Virus, la crainte de l'extérieur, la crainte de ne pas survivre. Pourquoi ? Parce que vous ne savez pas ce que veulent vraiment dire tous ces mots. Depuis toujours, vous vous en remettez à la machine pour gérer vos inquiétudes. Vos peurs ne pouvaient disparaître car un autre prétendait veiller sur vous et vous préserver du danger.

« L'ère de l'assistance est terminée. Désormais, nous réglerons nos problèmes nous-mêmes, sans l'aide d'une conscience soi-disant supérieure. Affronter ces épreuves, c'est déjà ne plus avoir peur. C'est les soustraire au domaine de l'inconnu qui nous pétrifie. Ce domaine dans lequel se trouvait pourtant la machine, parmi les choses qu'on ne connaît pas et qui font forcément peur.

« Mes enfants, quand j'ai décidé de me déconnecter, j'ai compris que le monde du Processeur était impénétrable et inquiétant. Je m'en suis détaché, j'ai géré seul mon existence et un nouveau monde s'est ouvert pour moi, le monde que je vous montre dans mes tableaux. Maintenant que la machine n'est plus, le temps est venu de répondre aux questions auxquelles elle répondait pour nous, le temps est venu de nous emparer de notre univers. Je sais que cela vous effraie, mais vous avez déjà commencé à construire votre avenir et la peur se dissout dans vos projets. J'ai confiance en vous. Vous y arriverez, mes frères, car l'homme n'est jamais aussi fort que lorsqu'il tient son destin entre ses mains ! »

Le silence se fit. La dernière phrase de mon prophétique ami résonnait dans l'air... Un des organisateurs était arrivé sur la terrasse pendant le discours et il s'était posté à côté de moi. Il me glissa à l'oreille :

« Sean, Shade raccroche bientôt, ça va être à toi.

— OK, j'arrive de suite. »

Je fendis la foule silencieuse jusqu'à Pic' et me hissai prudemment sur son piédestal. Lui donnant une forte accolade, je le prévins :

« Je dois y aller, c'est à mon tour de mixer. Retrouvons-nous à l'aube. Au café panoramique de l'Espérance.

— C'est de circonstance mon frère. J'y serai. »

Je me hâtai pour prendre ma place dans la cabine de DJ, à côté de Shade qui allait me passer la main imperceptiblement. Commencerait alors un long chemin rythmique qui amènerait les danseurs dans la transe dont j'avais le secret. Si seulement ils savaient, ces saltimbanques de la nuit, que ma principale source d'inspiration, ma muse devrais-je dire, n'était autre que le Processeur...

Périphérique

Le premier soir, j'imaginai que je serais débordée de travail pendant les jours qui suivraient la Grande Panne. De fait, cette journée avait été éprouvante. J'avais dû calmer les citoyens bloqués sur la périphérique, alors que je ne savais rien et n'étais pas franchement rassurée. J'avais pris sur moi et joué à merveille mon rôle de représentante de l'ordre.

En rentrant seule dans ma cellule ce soir-là, je n'en savais pas plus que n'importe qui. Sur tous les écrans de la bulle, la belle Fiona Rainbow, première speakerine du canal officiel, ne cessait de répéter : « Le Processeur, après des siècles de bon fonctionnement, s'est arrêté depuis plus de douze heures déjà. Le conseil ignore la raison de cette panne et met tout en œuvre pour Le redémarrer. »

À ma grande surprise, la perspective ne m'effrayait pas. En dînant, je cherchai à comprendre les raisons de mon détachement. Réalisais-je vraiment ce que signifiait cet événement que mes concitoyens qualifiaient de catastrophique, d'apocalyptique même ? Oui, je le comprenais. Mais j'étais lucide, et consciente des conséquences d'un arrêt définitif du Processeur, peut-être plus que les citoyens qui ne connaissaient pas l'extérieur. Sortir révélait l'importance de la bulle et de son gardien. Chaque mission était évidemment pénible, mais le pire restait le retour : l'attente des dosages viraux était un calvaire. Engoncés dans nos scaphandres et enfermés dans notre silence, nous, brigadiers externes, commencions par attendre dans le sas collectif l'appel de nos noms.

« Lieutenant Barnett », avait ainsi maintes fois appelé le Processeur.

Je détestais cette voix synthétique et austère et c'est mécaniquement que je me dirigeais vers le sas individuel. Je m'y débarrassais de mon scaphandre pour entrer dans l'infirmerie où attendait l'automate médecin. La machine pratiquait ses prélèvements, sang, salive, ADN, et glissait la boîte d'échantillons dans le contrôleur médical relié au Processeur. Malgré toute Sa puissance, il Lui fallait plusieurs secondes, intermi-nables, pour rendre son verdict.

« Sujet séronégatif », avait-Il toujours conclu.

À chaque fois, j'avais eu l'impression de renaître, de respirer à nouveau après une longue et douloureuse apnée. Mais par trois fois, mon soulagement s'était assorti d'une funeste compagne : la douleur d'entendre un de mes collègues identifié comme « sujet séropositif ».

Le premier avait été le lieutenant Fuji, mon supérieur immédiat. En bon chef d'opération, il fermait la marche et nous autres, brigadiers, piaffions déjà devant la sortie du sas de quarantaine quand le terrible diagnostic avait retenti. Un silence gêné s'était abattu sur la troupe et j'avais été la première à courir jusqu'à la vitre de plexiglas séparant la salle de transit de l'infirmerie. En le voyant, si calme, assis sur la table d'examen, j'avais fondu en larmes. Le lieutenant était comme mon père. Il était devenu mon tuteur lorsque j'avais été accueillie à l'école des brigadiers après l'accident de glisseur qui avait tué mes parents. Je n'avais alors que quatorze ans. Là, des années plus tard, alors qu'il avait fait de moi une militaire accomplie – j'étais alors connue pour être le plus jeune sergent en exercice – il m'avait abandonnée, en proie au Virus meurtrier. Il s'était approché, posant ses mains sur la vitre au niveau des miennes, et il avait dit :

« Ma petite Ange. Je te les confie. Fais au mieux. Protège-les de ce qui m'arrive. »

Après consultation des rapports que le lieutenant Fuji avait établis sur mon équipe, moi, le sergent Barnett, avais été promue peu de temps après. Depuis, sous mon commandement, deux de mes

hommes étaient tombés sous le verdict du Processeur. J'avais donc failli par deux fois à la dernière mission confiée par mon mentor. Belief et Chandler. Je m'étais toujours sentie responsable de leur mort, dont j'avais presque été témoin. Le lieutenant Fuji m'avait épargné l'horrible spectacle des premiers symptômes de la maladie, m'intimant l'ordre de rentrer dans la bulle pendant ses vingt-quatre heures de « purgatoire » comme on les appelait sans ambages.

Mais pour mes deux subalternes, je n'avais pu y échapper, car je fermais la marche : comme le lieutenant Fuji en son temps, je passais en dernier. Il n'y avait malheureusement qu'une seule unité de diagnostic et le condamné bloquait nécessairement le sas pour vivre isolé ses derniers instants, partagés entre une interface audiovisuelle pour contacter ses proches, une vitre tournée vers l'intérieur pour ceux qui lui rendraient une dernière visite, et une vitre tournée vers l'extérieur et ses coéquipiers qui devraient attendre une journée pleine avant d'être eux-mêmes diagnostiqués. Pour Belief, je m'étais même trouvée seule de ce côté du sas. Très vite, les effets du Virus se faisaient sentir et j'avais vu mes hommes souffrir le martyre, en proie à des convulsions délirantes et douloureuses. Suivant un protocole bien établi, le Processeur, après avoir longuement discuté avec le condamné dans cette ultime intimité, lui demandait au bout des vingt-quatre heures s'il préférerait le suicide à l'agonie. De mémoire de brigadiers, tous avaient opté pour le suicide et les trois que j'avais connus n'avaient pas fait exception. En ces seules occasions, j'avais vu s'ouvrir la funeste porte en forme de diaphragme, au fond de la pièce. Je gardais vive à l'esprit l'image des silhouettes condamnées, tordues de douleur, se détachant sur la lumière rouge du couloir circulaire qui se trouvait au-delà et menait, inexorable, à la salle terminale. La porte s'était close, figurant un instant un iris écarlate qui ne signifiait que la mort.

L'infirmerie et le sas individuel étaient ensuite purifiés au lance-flammes automatique et un nouveau brigadier pouvait être diagnostiqué.

Chaque fois, j'avais mené ma petite enquête pour comprendre l'origine de la contamination. En vain. D'après les enregistrements de mission, les victimes n'avaient commis aucune erreur de manipulation dans l'extérieur. À l'intendance, les scaphandres et les bouteilles d'oxygène avaient bien été contrôlés moins d'une semaine auparavant, comme l'imposait le règlement. J'avais interrogé les équipiers, la famille, les amis et avais écarté l'hypothèse d'une ouverture volontaire et suicidaire des scaphandres. Celle d'un meurtre ne s'était pas révélée plus probable. Je ne trouvais d'ennemi ni à Fuji, ni à Belief, ni à Chandler, et particulièrement pas parmi les gens qui avaient accès au matériel.

Et pourtant, trois fois le verdict était tombé : trois compagnons contaminés par le Virus, cette saloperie capable de percer toutes les précautions humaines. Même le Processeur se révélait incapable de nous protéger. Il savait tout juste reconnaître la présence du Virus dans les corps contaminés. Trop tard. Il devait se sentir plus coupable que moi, si seulement Il était doué d'une quelconque forme de conscience.

Si la panne processorale se confirmait, la question ne se posait plus et rien ne serait plus comme avant. Le Processeur avait toujours supervisé tous les contrôles viraux. Il faudrait du temps pour le remplacer efficacement et surtout pour avoir confiance dans des procédures humaines. Désormais, les citoyens vivraient dans la crainte légitime d'une épidémie interne. La disparition du Processeur signifiait le retour à une période de survie, dont la conclusion, si elle était rapide, ne pouvait être que l'extinction de l'humanité. Je refusais cette fatalité. Je me sentais prête à me battre pour l'avenir de la bulle.

Au terme de mon dîner, que j'avais limité à un cube synthétique riz-poulet, j'étais parvenue à la conclusion que la panne du Processeur m'avait bien touchée de plein fouet, comme tout autre citoyen. La seule différence était que j'avais dû faire face très vite, pour rassurer la foule de la borne est-

nord-est. Sans cela, la panique m'aurait gagnée, moi aussi. Sans cela, je serais aujourd'hui pétrifiée, toute seule dans ma cellule. Au contraire, j'envisageais le futur avec calme, détermination et résolution. Il faudrait juste faire de notre mieux pour assurer notre survie.

Alors que la plupart des gens devaient chercher des informations sur le Processeur, se réunir pour en parler et se préparer à vivre sans Lui, j'allais seulement me coucher. Que ferais-je le lendemain ? Une réunion d'état-major était convoquée à 07:00. Dans les jours qui viendraient, il y aurait beaucoup de travail pour remplacer les fonctions habituellement exercées par le Processeur et enquêter sur les raisons de sa subite panne. Les brigades internes allaient être débordées. Les brigades externes allaient sûrement être mises à contribution. L'angoisse des citoyens n'arrangerait pas les choses. Toute la journée, il faudrait répondre à leurs questions, les rassurer, leur répéter les directives que le conseil édicterait. Certaines brigades seraient affectées à cette seule fonction. J'espérais que ce ne serait pas le cas de la nôtre.

Sur l'impression que les lendemains seraient pénibles, je sombrai dans un sommeil sans rêve, comme d'habitude. Je me réveillai à 06:05.

Finalement, les jours suivants furent trop calmes. Humanic, le conseiller à la Sûreté, avait affecté les brigades externes de défense à un contrôle des abords depuis les bornes. La routine en somme. Je passais donc mes journées à scruter l'horizon, enfermée avec trois brigadiers dans la muraille périphérique. Ces bornes, que nous ne faisons habituellement que traverser, étaient de véritables taudis, abandonnées depuis des siècles, poussiéreuses et sentant le renfermé. Seuls les détecteurs d'intrusion, ultratechno-logiques, faisaient l'objet d'un entretien périodique et, désormais inutiles, ils rutilaient dans un coin de la casemate, face à un horizon qu'ils ne voyaient plus. Notre premier acte fut de redonner un semblant d'humanité à nos bunkers : repolir les meubles métalliques, éteindre les néons grésillant, brancher une lampe, un poste de radio aussi, et faire du café synthétique... Le résultat était médiocre, notre borne restait d'un glauque pas possible... Y passer des journées entières me déprimait. Aussi appréciais-je, de temps en temps, de prendre le rail de surveillance pour rendre visite à mes collègues dans les autres bornes et surtout pour rencontrer les équipes de colmateurs qui se ventousaient à l'intérieur de la bulle pour inspecter l'état de sa surface. C'étaient là les seuls contacts que j'avais avec d'autres citoyens. L'autoroute périphérique était déserte. La population se cantonnait en ville, le plus près du centre possible, comme si elle avait plus que jamais peur de l'extérieur. Je me demandais comment ça se passait là-bas, si les brigades intérieures avaient besoin de renforts, si l'enquête avançait. Je n'en savais rien. J'exécutais les ordres. Je m'ennuyais.

Dans la borne, seules venaient me distraire les discussions avec les trois brigadiers qui partageaient mes gardes : Ankh, Merlin et Gail. À la hâte, j'avais choisi d'affecter le jeune homme à ma propre équipe. Je le regrettais. Dans le cadre austère et strictement professionnel d'une borne, je n'arriverais pas à briser la glace hiérarchique qui nous séparait. Dès le premier jour, j'abandonnai l'idée.

Gail ne percevait de moi que mon grade. Plus précisément, il ne s'autorisait à voir de moi que mon grade. J'étais pourtant certaine que je ne le laissais pas indifférent. Je surprénais des regards intéressés quand je montais l'échelle rouillée de l'observatoire devant lui ou quand j'ôtai ma veste dans la chaleur moite de la salle commune en bas. Mais dès que nos yeux se croisaient, il détournait le regard. Pas une seconde, il n'avait dû s'imaginer que je puisse m'intéresser vraiment à lui. Il devait penser que mes regards n'étaient que des tests militaires. Et que, s'il les soutenait, je lui mènerais la vie dure car il osait regarder un supérieur. Il ne voyait pas la femme derrière le grade. Je l'intimidais. Il m'intimidait en retour.

Gail semblait vivre dans un monde simple, presque naïf. C'est ce qui avait causé son déraillement l'autre jour : la réalité s'était immiscée dans son univers intérieur. C'est aussi ce qui m'intriguait et me séduisait. Rien n'était un problème pour lui. C'était comme si rien ne le touchait, comme si la Grande Panne ne le concernait pas. Il en était presque rassurant. J'avais envie de le découvrir, de le surprendre et de le bousculer. Mais je ne voyais pas comment le lui faire comprendre. Je fis des allusions. Je m'autorisai des gestes. J'essayai les regards appuyés. J'abdiquai, remettant à plus tard, voire à jamais, le moment où je lui avouerais mon intérêt. Finalement, je limitai les contacts aux seules discussions que nous avions avec nos deux autres collègues pendant les interminables journées de garde.

Les trois brigadiers espéraient de moi des solutions à des problèmes que personne ne maîtrisait. Secrètement, je les remerciais de leurs interrogations : elles m'obligeaient à réfléchir aux vraies questions de demain.

« Lieutenant, pensez-vous que le conseil nous demandera de sortir bientôt ?

— Je n'en sais rien, Merlin. Je ne pense pas. Je crois que les conseillers préféreront isoler au maximum la bulle de l'extérieur.

— Ouais, pas la peine de prendre de risque inutile, rajoutait Ankh avec conviction.

— Vous me rassurez, lieutenant, reprenait Merlin. Je ne me vois pas affronter l'extérieur en ce moment.

— Pourquoi ?

— Ah, j'ai assez de souci comme ça. Avec ma femme et mon gosse à m'occuper, je n'ai pas envie d'aller en plus me coltiner le Virus. Remarque, si ça se trouve, il est moins empoisonnant qu'eux ces jours-ci ! »

Et il rigolait. Il était comme ça Merlin : à rire des situations les plus graves, pour les dédramatiser. Pour sa part, Gail restait songeur et ne disait pas comment il envisageait l'avenir. Il ne participait pas aux échanges de Merlin et Ankh, qui se persuadaient que leur salut passait par un cloisonnement complet de la bulle. Je n'étais pas d'accord avec eux, mais je ne savais pas encore vraiment pourquoi.

Quand l'équipe de nuit venait nous relever, je me faisais déposer chez moi par un glisseur de la brigade. Je traversais les rues animées du centre de la bulle. Les gens se retrouvaient aux pieds des immeubles, où ils discutaient sûrement du futur, se calmant les uns les autres. Je me sentais curieusement étrangère à leurs préoccupations. Moi, lieutenant d'une brigade externe de défense, je me faufilais comme une voleuse dans mon immeuble, dans mon ascenseur, jusque dans ma cellule. Je détestais cet uniforme qui attirait les questions angoissées.

Je ne m'étais jamais sentie aussi seule.

Recyclage

« Citoyenne responsable, la procédure de recherche a abouti. Nous avons découvert un système qui semble encore connecté avec le Processeur.

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez, Reloyd ?

— Parfaitement citoyenne. Nous avons détecté un signal de haute priorité émis depuis la décharge orientale. Malheureusement, il n'a duré que quelques secondes.

— Que contenait-il ?

— L'analyse n'est pas terminée, mais je doute qu'on en tire quelque chose. Ça ressemble à une séquence de commandement, plutôt complexe, mais elle a été interrompue avant l'exécution.

— Bien, mobilisez une équipe d'intervention et prévenez-la que je viens avec eux.

— Citoyenne, l'équipe doit déjà vous attendre en bas.

— Vous êtes parfait. Je ne sais pas ce que je ferais sans vous. »

C'était vrai, me dis-je en déconnectant. Le vieil ingénieur taciturne était d'une efficacité remarquable. Il était déjà en poste quand j'avais été promue responsable de la Connectique et il m'avait beaucoup aidée à découvrir les ficelles du métier. Les équipes ne voyaient pas toujours d'un bon œil l'arrivée d'une femme à leur tête ; nous étions pourtant loin d'être la première génération élevée sous une bulle soi-disant égalitaire, c'était à se désespérer de la nature humaine...

Reloyd n'était pas comme ça, il ne voyait que la compétence et respectait par-dessus tout la hiérarchie. Je n'avais jamais cherché à percer son naturel si discret et ne connaissais de lui que sa conscience professionnelle et son dévouement au central. Engagé comme simple opérateur trente ans plus tôt, il avait gravi tous les échelons à force d'étude et de travail. Je ne pouvais pas en dire autant de la plupart de ses collègues. Pour ma part diplômée de l'Institut, j'imaginais que son impossible ascension n'avait pu s'opérer qu'au prix d'une vie entièrement dédiée au central.

Mais d'ailleurs... Je décrochai mon radiophone et demandai « Reloyd ».

« Allô, chef d'équipe nocturne à l'appareil.

— Allez vous coucher. Ça fait quatorze heures que vous travaillez. J'ai besoin de vous ce soir et votre homologue diurne est autant capable que vous de gérer la situation. »

Ce n'était pas vrai, mais je préférais ménager Reloyd car il était de loin notre meilleur élément. Après quelques secondes d'hésitation, il répondit un « bien, citoyenne responsable » qui laissait penser qu'on pourrait encore le joindre au central pour une heure ou deux. Peu importait.

Quand je sortis du central, le véhicule d'intervention se glissa doucement à ma hauteur. Je me hissai à l'intérieur et saluai d'un signe de tête les techniciens serrés à l'arrière du véhicule. Ils étaient nerveux. Jamais aucune de leurs interventions n'avait revêtu une quelconque importance. Pour la première fois, une mission les sortait de la routine. Je m'assis à l'avant à côté du contremaître, un moustachu bedonnant qui donnait heureusement l'impression de dominer sa fonction. Sitôt que j'eus bouclé ma ceinture, le glisseur s'élança.

À 08:10, mon terminal de poignet vibra et me signifia un « rendez-vous avec Montalk ». J'appelai mon supérieur, que j'avais complètement oublié, et lui expliquai rapidement la situation. Nous décidâmes d'un commun accord que j'avais mieux à faire que me présenter dans son bureau.

Dehors, les rues étaient déjà envahies par la population, dont l'ignorance céderait bientôt place à la panique. Depuis la voie prioritaire qui traversait le quartier hindi, j'observais les véhicules immobilisés, les citoyens regroupés pour discuter de ce qui pouvait bien se passer. Je me demandai s'ils comprenaient que le Processeur ne veillait plus sur eux, et quelles seraient leurs réactions si cela se confirmait. Ils feraient n'importe quoi, c'était certain, ils n'avaient aucune capacité à faire face à l'imprévu.

Je laissai mon regard balayer la foule défilant à la vitesse vertigineuse du glisseur et tournai mon esprit vers ce qui m'attendait devant. Quel système avait pu échapper à la panne générale ? Quel système pouvait bien se trouver dans une décharge destinée à accueillir les matériels défectueux ?

« Un signal de haute priorité », avait dit Reloyd. Le Processeur ne pouvait donc pas être totalement mort. Je me surpris à espérer qu'Il m'expliquerait bientôt ce qui s'était passé, pourquoi Il avait eu cette panne finalement passagère. Tout rentrerait alors dans l'ordre et je retrouverais mes roses holographiques et les saluts gratifiants de mon ami.

Le glisseur s'arrêta au bord de la décharge. Les techniciens sortirent du véhicule et commencèrent à préparer leurs outils. Derrière les monceaux d'ordures se dressait l'usine de recyclage. Dans la clarté matinale, elle détachait clairement ses hangars, ses silos et ses canalisations contre la paroi de la bulle. Ces bâtiments imposants inquiétaient les citoyens, avec leurs longues conduites d'évacuation qui traversaient la muraille et donnaient sur l'extérieur. Un ouvrier qui travaillait à l'usine était considéré avec la même forme de crainte et de respect qu'un brigadier de l'extérieur. Pour le bien de tous, il osait s'approcher du Virus meurtrier. Pouvait-il être infecté ? Cette idée traversait l'esprit de n'importe quel citoyen lorsqu'un homme annonçait qu'il travaillait au recyclage.

On évitait autant que possible de passer par les décharges et, quand on y était contraint, on essayait de ne pas s'y attarder. Elles étaient comme les forêts maudites des légendes, les usines comme leurs maisons hantées. Ce matin, comme toujours, l'endroit était désert. Pire, l'usine semblait arrêtée. Comme tout élément en prise directe avec l'extérieur, elle était en grande partie supervisée par le Processeur. Les travailleurs avaient ordre d'arrêter les machines et de cesser le travail à la moindre déconnexion. Ils étaient sûrement déjà rentrés chez eux, à moins qu'ils ne se soient rassemblés ailleurs : aucune lumière ne trouait la façade, aucun bruit ne venait rompre le silence imposant.

Dans cette atmosphère pesante, les techniciens du central se dispersèrent dans les ordures pendant que je restais près du véhicule pour coordonner les recherches. Leur contremaître m'assisterait. En activant les outils de suivi de l'opération, il me demanda :

« Que cherche-t-on exactement ? »

— Je ne sais pas, répondis-je en consultant le rapport télémonté sur mon terminal de poignet. Un signal prioritaire a été émis d'ici à 08:03, soit près d'une heure après l'arrêt de tous les autres systèmes. En principe, cela signifie que le Processeur a essayé de communiquer avec nous.

— En principe ?

— Oui. Le signal a été bref et ne s'est pas répété. Et puisque aucun autre système ne répond, je me demande si cette émission n'est pas plutôt une erreur d'interprétation de nos censeurs.

— C'est sûrement ça ! Si j'étais le Processeur, cette décharge serait bien le dernier endroit où je viendrais me réfugier.

— Vous n'êtes pas le Processeur. Ni vous ni moi ne comprenons rien de ce qui est en train de se passer. Demandez plutôt à vos hommes d'ouvrir l'œil. Leurs capteurs ne détecteront rien si ce que nous cherchons n'émet vraiment plus rien.

— Bien, citoyenne responsable. »

Le contremaître répercuta l'ordre à son équipe, qui se déployait dans les différents tas d'ordures. Sur l'écran de contrôle, je pouvais suivre la progression difficile des petits points verts représentant chaque technicien.

Deux heures passèrent, interminables. Le chef d'équipe devait avoir une dizaine d'années de plus que moi, une forte expérience opérationnelle du central, mais nous n'avions pas grand-chose à nous dire. De temps en temps, je vérifiais le canal d'information interne, mais aucun élément nouveau ne venait nourrir l'investigation. Je commençais à penser que les techniciens ne trouveraient jamais le système émetteur du signal prioritaire – si tant est qu'il ait existé – quand une voix vint grésiller dans le silence qui s'était instauré entre moi et le contremaître.

« Chef, il y a quelque chose de bizarre ici. Regardez ! »

L'intéressé me montra du doigt que le technicien, le numéro 3, opérait dans le secteur des machines et des carcasses métalliques, avant de basculer sa caméra tactique sur l'écran de contrôle. Mon cœur bondit dans ma poitrine, quand je reconnus ce qui gisait dans la décharge.

« On y va ! ordonnai-je.

— Reste où tu es, dit-il à son technicien. Nous arrivons. »

Je suivis de près le contremaître quand il descendit les marches et s'aventura dans les méandres d'ordures. Il se guidait sur l'écho d'une sonde directionnelle lui indiquant la position de ses hommes. Pourquoi était-il si lent ? Par excès de prudence sans doute. Je piétinais derrière lui tant j'étais impatiente, mais ne pouvais vraiment me plaindre car, plusieurs fois, il dut lancer un grappin magnétique pour m'aider – je déteste toute forme d'exercice physique – à franchir les ossatures métalliques amoncelées là.

Finalement, au détour d'une vallée de carcasses, nous vîmes le technicien qui nous attendait, debout au sommet d'un tas d'ordures, à une cinquantaine de mètres. Alors que nous établissions le contact visuel et radio, deux événements improbables firent prendre un tour désastreux à l'opération.

D'abord, mon radiophone retentit d'un carillon caractéristique. Je ne l'avais finalement qu'assez peu entendu dans ma carrière et ne m'attendais plus à l'entendre aujourd'hui : un message direct du Processeur. Mais alors que je détachais, fébrile, l'appareil de ma ceinture, la décharge s'anima de mouvements rapides et de bruits mécaniques. Le technicien cria en premier, une fraction de seconde avant moi. Un automate dépeceur venait de surgir d'une carcasse de cabine à ultrasons qui gisait à côté de moi et avait agrippé ma botte droite dans sa pince universelle. Je m'étais laissé surprendre. Je tapai maintenant du pied de toutes mes forces pour me libérer de l'étreinte mécanique. En vain. Le robot avait dû river ses huit pattes pointues et magnétiques dans le sol de la décharge.

« Ne bougez plus ! » hurla le contremaître.

Je m'empressai d'obéir. Trois détonations retentirent. L'homme faisait preuve d'un certain courage en tirant à bout portant sur l'araignée métallique accrochée au pied de sa supérieure. Il avait dégainé son pistolet multi-outils et sélectionné l'emboutisseur. La tête dans les bras, maigres protections contre les éclats, le visage tourné à l'opposé de l'automate, je me maudis un instant de ne pas avoir doublé l'équipe d'intervention d'une brigade interne de sécurité. Les techniciens du central n'étaient armés que de leurs outils et n'avaient pas l'entraînement adapté à ce genre de situation. Néanmoins, je sentis l'étreinte se relâcher au troisième coup.

« Arrêtez ! » criai-je au contremaître. Après une quatrième détonation, le silence se fit et je dégageai la pince du dépeceur d'un grand coup de pied. J'eus à peine le temps de dire merci qu'un nouveau cri retentissait au bout de la vallée de carcasses. Nous tournâmes tous deux la tête vers le monticule où nous attendait le technicien.

« Suivez-moi de près ! tonna le contremaître avant de s'élancer et d'ajouter : Bordel ! Mais qu'est-ce qui se passe dans cette foutue décharge ? »

Je n'en savais rien. Le technicien semblait, lui aussi, assailli par des dépeceurs. Il faisait de grands moulinets à l'aide d'une barre métallique qu'il avait dû ramasser là, et venait de suivre l'exemple de son chef en sortant son pistolet multi-outils. Au bout de quelques mètres de course maladroite dans les ordures, je vis que la cuisse du technicien était en sang et qu'il était aux prises avec au moins trois dépeceurs. D'autres gravissaient le monceau d'ordures.

Je trébuchai. Ma cheville me faisait souffrir. Le dépeceur m'avait sûrement blessée, moi aussi. Voyant cela, le contremaître fit volte-face et revint sur ses pas pour m'aider à me relever.

« Non, non ! Allez-y, j'appelle des renforts.

— Bonne idée, dites-leur de faire vite surtout ! »

Il lui restait une trentaine de mètres à parcourir. Je sauvegardai le message du Processeur sans le regarder et appelai les autres techniciens en leur ordonnant de converger vers le numéro 3. J'étais en train d'appeler les urgences des brigades internes lorsque je remarquai un dépeceur qui guettait en surplomb à la sortie de la vallée.

« Attention ! Au-dessus de vous ! »

Le contremaître leva la tête alors qu'il venait de passer sous la machine. Il la reçut de plein fouet et s'écroula sur le sol avec elle, le corps, le cou et peut-être même la tête, transpercés par les pattes du robot. Je ne pus contenir un hurlement de terreur. Une voix retentit dans le radiophone.

« Ici brigade interne. Que vous arrive-t-il, citoyenne ? »

Je donnai ma localisation exacte et tapai mon code prioritaire.

« Une équipe sera sur vous dans douze minutes », répondit la voix.

C'était beaucoup trop. Un dépeceur descendait la vallée dans ma direction. Je ramassai un tuyau et rampai pour me caler contre un glisseur renversé. Je n'étais pas de taille à lutter contre quoi que ce soit.

Le dépeceur se campa devant moi, agitant ses mandibules pleines d'outils menaçants. Il semblait me surveiller, m'empêcher d'approcher pendant que les autres faisaient leur sale besogne là-bas. Je n'osais pas bouger. Au bout de quelques secondes, un nouveau cri du technicien déchira l'atmosphère. Le dépeceur sembla hésiter, puis repartit par où il était venu, dans la direction opposée au monticule. Je pris mon courage à deux mains et revins au centre de la vallée. Bizarrement, les dépeceurs quittaient les lieux, laissant deux corps ensanglantés. Ils n'avaient plus l'air de se soucier de moi.

Je courus péniblement jusqu'au contremaître. Il ne respirait plus. Affolée, je rampai, trébuchai, escaladai comme je pus le monticule pour atteindre le technicien. Il était mort. Il avait été éventré par un dépeceur, ses boyaux sortaient d'une plaie béante au ventre. Je ne pus contenir un haut-le-cœur et vomis sur le tas d'ordures. Me reprenant au plus vite, je regardai autour de moi. J'étais toujours seule, la sueur de l'effort et de la terreur refroidissait sur ma peau, je frissonnais. Les autres techniciens et les brigadiers n'étaient pas encore arrivés.

À deux mètres du cadavre, je vis ce que j'avais aperçu quelques minutes plus tôt sur l'écran de contrôle.

Au milieu de la décharge, un avatar gisait, fleuron ultratechnologique sur le rebut des appareils profanes... Une traînée de graisse phosphorescente suggérait qu'il avait gravi le tas d'ordures et qu'il s'était vidé de son énergie au sommet... Couché sur le dos, il avait la posture d'un homme mort. L'attitude de ce corps métallique ne pouvait être qu'artificielle, mais la scène m'évoquait pourtant celle d'un blessé qui aurait tenté de se hisser tragiquement sur le tas pour appeler au secours et serait

finalément mort au sommet, dans un dernier spasme d'agonie. Une machine n'avait pas besoin d'une telle mise en scène, mais le Processeur se souciait toujours de paraître aussi humain que possible. J'étais bien placée pour le savoir et des images troublantes me remontaient à l'esprit.

Je m'agenouillai devant lui et vérifiai le numéro d'immatriculation. X24. Pas de doute, il s'agissait bien de celui qui me rendait parfois visite. Son capot abdominal éventré suggérait qu'il avait, lui aussi, subi l'attaque des dépeceurs. Mais dans mon souvenir, l'avatar avait exactement la même attitude sur l'image renvoyée par la caméra du technicien et sa mort devait donc être antérieure.

Surmontant tant bien que mal l'horreur que m'inspirait le cadavre du technicien, je tirai de sa ceinture une lampe torche. Je l'allumai devant l'œil de l'avatar et sursautai quand je vis l'iris se contracter. Il était opérationnel, certaines fonctions du Processeur marchaient encore.

Immédiatement, j'essayai de lui parler. Sans succès. J'ouvris le capot pectoral. Son niveau d'énergie était au plus bas. Il était en veille. Seuls ses sens fonctionnaient. Son œil noir était comme un gouffre insondable s'abîmant quelque part dans le Processeur.

Je me souvins alors de l'appel reçu juste avant l'attaque. Alors que les autres techniciens s'interpellaient dans la décharge et qu'une sirène approchait, je me saisis de mon radiophone et découvris le message que le Processeur m'avait adressé quelques minutes plus tôt :

« Aide-moi ! Je ne t'ai pas abandonnée. »

Panoramique

Picasso entra au café en même temps que le premier rayon de soleil. Il avait dû peindre tard dans la nuit car ses mains étaient tachées, multicolores. Moi, j'étais parti en hâte de la borderground, pour accrocher l'aube ici, au sommet de la bulle. J'avais pris de l'UV toute la nuit et ressentais ce moment de calme délicieux qui venait se loger entre la montée psychédélique et la descente chimique. Bientôt, il faudrait en reprendre. J'étais arrivé quelques minutes plus tôt et une tasse de café organique fumait devant moi. La serveuse était nouvelle et ne connaissait pas l'improbable client que j'étais.

« Que puis-je pour vous ? avait-elle demandé.

— Un café organique s'il vous plaît.

— Vous êtes sûr ? s'était-elle inquiétée en me montrant du doigt le prix exorbitant.

— Oui, et vous m'en apporterez un deuxième quand mon ami arrivera. »

Elle avait hésité, j'avais glissé dans le lecteur de la table ma carte universelle renforcée des crédits que je venais de gagner à la borderground. J'avais pianoté la somme des deux cafés et d'un pourboire honnête, que la machine avait diligemment accepté. La serveuse m'avait souri, gênée, fatiguée par une nuit de service ennuyeux et elle avait murmuré : « Pardon monsieur. » Je ne pouvais que l'excuser, rien dans mon attitude n'indiquait que j'avais les moyens de m'offrir la fantaisie de boire du café organique au petit déjeuner. La substance semblait plutôt destinée aux fins de repas des riches du central.

« C'est que personne ne m'a commandé de produits organiques depuis... »

La Grande Panne. Évidemment, les citoyens inquiets avaient spontanément aboli les dépenses inutiles. Pas moi, pas ce matin-là. Je ne voulais pas m'arrêter de vivre, mais foncer vers de nouveaux lendemains, que je voulais inspirés par des citoyens comme Picasso. J'allais être franc et direct avec lui.

Éblouissant les serveurs et les rares consommateurs de cet instant matinal, mon ami traversa la salle, son grand manteau noir claquant derrière lui, pour venir s'asseoir à ma table.

« Salut mon pote.

— Salut Pic'.

— Pourquoi as-tu remis ta combinaison réglementaire ? Ne te sens-tu pas libre maintenant que le Processeur n'est plus là pour te l'imposer ?

— Oh, tu sais, j'ai davantage peur des autorités maintenant qu'Il n'est plus là et qu'elles sont livrées à elles-mêmes. La rue était truffée de brigadiers à la fin de la borderground, j'ai préféré la jouer discret. Et toi ? Ta soirée s'est bien terminée ?

— Tu sais bien que je déteste ta musique. Je suis parti quand tu as commencé à mixer. Je suis rentré chez moi et j'ai presque terminé une grande brûlure. Brakievitch a vendu un de mes tableaux. La soirée a été plutôt bonne.

— Tes fidèles ne t'ont pas harcelé ?

— Si, j'ai dû les semer sur la piste. »

La fille apporta le deuxième café. Picasso me remercia d'un signe de tête. Il monta la tasse fumante sous ses narines, ferma les yeux, huma le parfum rare et avala d'un trait le liquide brûlant. Il garda

les yeux fermés quelques instants, absorbé dans la sensation du nectar matinal et réparateur qui se répandait dans son corps.

« Tu voulais me parler, dit-il en reposant la tasse.

— Oui. J'ai peur pour l'avenir.

— Toi ? Ça m'étonnerait, tu as toujours su tourner toutes les situations à ton avantage.

— Je crains que les traditionalistes prennent le pouvoir.

— Évidemment, les gens vont se tourner vers eux... Et c'est leur droit. Je ne vois pas ce qu'on peut y faire.

— Nous allons leur proposer une autre possibilité.

— Laquelle ?

— Toi. Et les autres déconnectés.

— Tu veux que moi, je prenne le pouvoir dans la bulle ?

— Oui. Nous n'avons pas le choix. Si nous ne leur montrons pas l'alternative, ils ne la verront pas eux-mêmes et auront confiance dans le discours traditionaliste.

— Et tu comptes t'y prendre comment ? »

Mes plans n'étaient pas très précis, mais je comptais tirer parti d'une incroyable opportunité qui m'était donnée.

« Regarde ce que j'ai reçu hier.

— C'est quoi ?

— Une convocation au conseil.

— Toi, tu es convoqué au conseil ? Qu'est-ce qu'ils te veulent ?

— Ça, je ne le saurai qu'en y allant. Mais j'ai dans l'idée qu'ils convoquent les acteurs des bordergrounds pour mener leur petite enquête sur la Grande Panne. Je suis sûr qu'ils n'ont ni explication ni coupable. S'ils avaient ne serait-ce que le soupçon d'un commencement de piste, ils nous informeraient. Nous rassurer est primordial pour eux.

— Tu dois avoir raison... J'imagine qu'ils veulent aussi prendre la température du milieu, histoire de voir si la révolte gronde.

— Exactement. Et je veux en profiter. Leur dire que les gens s'organisent, en particulier en se tournant vers vous les déconnectés, et qu'ils ont de l'espoir. Et que si le conseil veut profiter de cet élan, il ferait mieux de vous réhabiliter publiquement, de vous intégrer d'une façon ou d'une autre aux décisions futures, de vous donner une tribune à laquelle vous exprimer.

— Je vois que ton discours est prêt...

— Oui, j'ai pas mal cogité. Mais avant de dire tout ça, je dois m'assurer qu'au moins un déconnecté est prêt à sortir de l'ombre. C'est ça que je suis venu te demander ce matin.

— Tu veux que je te dise que je suis d'accord pour monter au sommet de la bulle et haranguer la foule pour la mener vers son salut ?

— Sans aller jusque-là, es-tu d'accord pour que je donne ton nom au conseil si jamais ils acceptaient de s'ouvrir aux déconnectés ?

— Mon frère, laisse-moi méditer ta question quelques instants... »

Mon ami posa ses mains à plat sur la table en formica orange et il ferma les yeux. Sa respiration sembla ralentir et son immobilité tendre vers l'absolu. J'avais l'habitude de ses voyages intérieurs, que je croyais sincères mais qui exaspéraient nombre de nos connaissances communes. Picasso se justifiait en prétendant se réfugier au fond de lui-même, là où le Processeur n'existait pas. Si nos amis l'avaient vu pratiquer son petit rituel aujourd'hui, après la Grande Panne, ils se seraient

sûrement moqués de lui. Moi, je le respectais.

Il ouvrit les yeux.

« Écoute, puisque c'est toi qui as trouvé mon nom, tu peux bien le donner à qui tu veux ! »

Une réponse digne de lui. Il me devait en effet son nom d'artiste. J'avais déniché dans les bases de données de l'antébulle les œuvres d'un artiste ancien du nom de Pablo Picasso. Les premiers travaux de mon ami présentaient d'intéressantes similitudes avec l'art du peintre oublié. Je lui avais confié des impressions des peintures passées et son talent avait prodigieusement progressé. En hommage à son inspirateur, nous avons décidé qu'il emprunterait son nom. Je pris ses mains dans les miennes et les serrai en signe de reconnaissance et de complicité.

« Merci mon ami. »

Nous nous séparâmes une heure plus tard, à la cime des élévateurs du café panoramique. Le manteau de Pic' disparut dans une capsule méridienne qui s'élança le long de la paroi, vers l'ouest de la bulle. Fort de l'accord qu'il venait de me donner, je gobai une UV et entrai dans un ascenseur vertical pour y presser le bouton « central visiteurs ». Pour la première fois, j'allais pénétrer au cœur du bâtiment central de la bulle, siège de toute son administration, de son conseil, centre névralgique aussi bien qu'architectural. J'avais plusieurs fois emprunté l'élévateur qui menait, à une vitesse vertigineuse, directement du rez-de-chaussée au café panoramique sans s'arrêter. J'avais souvent imaginé les étages traversés : un mélange de lourde bureaucratie et de connectique fulgurante. Aux deux tiers, la capsule émergeait du toit du bâtiment et filait vers le sommet de la bulle, offrant une vision grandiose de ses immeubles, s'élevant sur son axe vertical exact. Là, en sens inverse, il y avait ce moment où la vive clarté du jour disparaissait pour être relayée par la lumière chaude des ampoules orangées. À cet instant précis, je me trouvais à la verticale du Processeur. L'image d'une titanesque machine enfermée dans un abri de béton souterrain émergea en moi. Personne ne savait à quoi Il ressemblait mais, là, je L'imaginais comme un mécanisme, immense, fait de poulies, de chaînes, de crémaillères, de pistons et de vapeur. J'étais sur l'axe d'une horloge archaïque aux engrenages imbriqués, au ressort désormais distendu. Il ne s'agissait bien sûr que d'un délire psychédélique, mais je me laissais porter un moment sur les vagues de l'UV.

L'ascenseur ralentit et une voix cristalline interrompit mon imagination : « Si vous disposez d'une convocation, veuillez la présenter à la caméra. »

Lieutenant Barnett

Le cinquième jour, les chefs d'état-major et les officiers de brigade furent rassemblés dans la salle du conseil. J'y étais, assise, une femme, une militaire, une fonction, un grade perdu parmi tant d'autres. Je me tenais droite sur une des nombreuses chaises métalliques disposées face au demi-cercle de la table des conseillers. Je ne me sentais pas à ma place. Les contrôles que j'effectuais à longueur de journée étaient, disait-on, indispensables à la conservation de la bulle... Je pensais pour ma part qu'ils étaient vains et que les clefs de notre survie se trouvaient ailleurs. Et pourtant, depuis une heure déjà, les membres du conseil nous réclamaient des comptes et les brigadiers-colonels faisaient des rapports sur des contrôles dûment effectués bien qu'inutiles. Je n'écoutais plus.

J'observais les neuf conseillers et leur présidente. Depuis l'arrêt du Processeur, une responsabilité extraordinaire leur incombait : guider les citoyens vers une nouvelle vie. En les examinant, j'acquis très vite la -certitude qu'ils n'étaient pas capables d'assumer leur nouveau rôle. Avant, enfermés dans les plus hauts bureaux du central, ils n'avaient jamais été que les relais du Processeur. Leur unique fonction était de rapporter à la population les paroles du maître, des paroles constantes, rassurantes et monotones. La bulle n'avait jamais de problème et le Processeur ne racontait jamais rien de bien nouveau. Au mieux, les conseillers débitaient quelques statistiques encourageantes sur le nombre de contaminations, le bilan positif des provisions de matières premières, ou une performance exceptionnelle du recyclage le mois précédent. Je ne parvenais pas à me passionner pour des chiffres enrobés de l'autosatisfaction des bureaucrates. Aujourd'hui, il fallait que les conseillers agissent, réagissent pour être précis, mais ils avaient plutôt l'air d'être complètement paumés.

Et pour cause. Depuis toujours, je trouvais stupide que les conseillers soient aléatoirement choisis parmi les citoyens de la bulle. Le système stochocratique, issu de la Survie, ne correspondait plus aux réalités des temps modernes. Évidemment, personne n'était qualifié pour rien à l'époque, et le tirage au sort était la meilleure manière d'éviter les luttes intestines pour s'approprier le pouvoir, luttes qui auraient pu être fatales à l'humanité. Mais aujourd'hui que les dangers étaient maîtrisés, pourquoi ne pas remplacer par des personnes qualifiées ces citoyens quelconques arbitrairement attachés à un ministère ? Personne ne semblait intéressé par la question et les conseillers faisaient de leur mieux pour s'acquitter de la tâche qui leur était confiée.

Je n'avais jamais été convoquée par le conseil dans son intégralité et ne connaissais vraiment que le citoyen Humanic, conseiller attaché à la Sûreté. Habituellement, il présidait les réunions d'état-major en y annonçant les ordres du Processeur. D'un naturel confiant, il laissait aux gens du métier la liberté d'interpréter dans une large mesure les directives qu'il donnait. Il écoutait sans jamais critiquer. Aujourd'hui, plus rien n'était comme avant. Il menait les débats, en proie à une anxiété évidente. Il ne cessait de vérifier les informations, croisait les témoignages, insistait, insistait et insistait encore. Je découvrais un homme nouveau. D'ailleurs, pourquoi avait-il rasé son collier de barbe au lendemain de la Grande Panne ? Était-ce là un moyen de signifier la perte du Processeur comme la perte d'une partie de soi-même ? Ou bien avait-il symboliquement baissé ses défenses pour monter au front ? Impressionnée par l'entretien que devait signifier une telle structure pileuse, je soupçonnais plutôt que l'angoisse de la Grande Panne avait provoqué un mouvement de lame incontrôlé et dévastateur, et que le citoyen Humanic n'avait eu d'autre solution que de se débarrasser

du collier endommagé.

Mes pensées s'aventuraient ainsi dans ces considérations futiles ; c'est dire si je m'ennuyais. Je retournai un instant mon attention vers les débats.

Le citoyen Humanic, malgré sa petite taille qui l'avait toujours handicapé dans un milieu de grands gaillards, concentrait toute l'attention. Les brigadiers-colonels répondaient à ses questions en bredouillant, le conseil s'en remettait totalement à son soi-disant spécialiste pour mener les débats. Humanic ne faisait finalement rien de plus que de harceler les agents de la sécurité de la bulle. Il était évident que, comme la plupart de ses concitoyens, il avait juste – rien d'autre ne pouvait expliquer le changement d'attitude du petit conseiller à la grande Sûreté – la trouille de l'avenir.

Je connaissais bien la peur, pour l'avoir affrontée régulièrement dans l'extérieur et dans le sas de quarantaine et pour l'avoir longuement observée chez mes collègues. Un jour, j'avais décidé de ne plus jamais avoir peur. C'était une belle journée d'été et je n'étais pas encore lieutenant. Lors d'une sortie d'observation, deux exoptères balayaient un canyon hors de contact radio du commandement. Je pilotais l'un d'eux et me concentrais sur le fond de la gorge, un beau désert sans activité mutante, comme d'habitude. Soudain, le pilote de l'autre exoptère avait cru détecter au-dessus de nous un événement improbable que les manuels envisageaient sous le nom de *mouvement de mutants volants non répertoriés* : vitesse de déplacement trop grande, formation droite régulière, altitude inhabituelle. Tous les signes étaient réunis. Le brigadier avait mis la patrouille en alerte maximale. Mon cœur s'était mis à battre à tout rompre. Le Processeur mettait en garde les militaires contre des monstres volants, terrifiants, rapides et puissants, capables de réduire en bouillie les frêles exoptères. Conscient du danger, Il tenait les brigadiers soigneusement éloignés des zones fortement contaminées et je n'avais jamais vu de tels monstres. Mais j'avais lu des rapports datant de la Survie et je les avais imaginés... Aussi, quand le pilote de l'autre appareil ordonna une montée en chandelle et un ajustement de cible, j'avais suivi sans réfléchir, la peur chevillée au ventre. Quand il donna l'ordre de tirer, j'étais prête, j'avais bien aligné ma proie, sans vraiment l'identifier dans le contre-jour. J'eus alors une fraction de seconde d'hésitation qui sauva certainement deux vies. Alors que j'allais presser la gâchette, après avoir pris une longue inspiration pour réprimer l'angoisse qui me tirait, je compris avec horreur ce que venait de descendre l'autre pilote : un exoptère, avec deux brigadiers à son bord. Un exoptère qui descendit en flammes alors que la radio hurlait des alarmes et des avertissements, des injonctions de cesser le feu, injonctions auxquelles je me prêtai immédiatement, remettant le cran de sécurité de mon manche à balai, épargnant un autre appareil.

Nous étions rentrés à la bulle. Nous avons été mis à pied, moi, mon coéquipier et les deux brigadiers de l'autre exoptère. Ces deux-là ne revinrent jamais : le premier se reconvertit dans la brigade de circulation, le second abandonna le métier de brigadier pour celui d'ouvrier de recyclage. Je n'avais pas commis de faute et fus réintégrée deux mois plus tard, non sans avoir essuyé un sacré savon du lieutenant Fuji. Entre-temps, j'avais analysé la situation. Seule la peur distillée dans les manuels et les simulateurs avait projeté l'équipe dans le drame qu'elle avait vécu. Sans elle, les brigadiers auraient fait des contrôles élémentaires – ne serait-ce qu'une vérification de contact radio – et n'auraient pas tiré sur leurs collègues. Je m'étais demandé pourquoi on ne nous enseignait pas comment combattre cette peur, ne serait-ce qu'avec quelques automatismes permettant de l'ignorer. Pour ma part et à compter de ce jour, j'avais simplement décidé de l'oublier. Cela s'était avéré curieusement facile. Depuis le malheureux incident, j'avais maintes fois eu l'occasion d'éprouver ma décision. Jamais je n'avais succombé. Je devais d'ailleurs mon grade actuel en partie à ma capacité à rester froide et déterminée en toutes circonstances, particulièrement dans l'extérieur. Le lieutenant Fuji mentionnait souvent cette qualité dans les rapports qu'il fournissait sur moi.

Aujourd'hui, dans l'intérieur confronté à la panne du Processeur, je restais calme, alors que même le conseiller Humanic était en proie à une agitation incontrôlée. J'en étais certaine : aucune décision lumineuse ne surgirait du conseiller. Pire, s'il prenait une décision rapide, elle serait sûrement mauvaise, comme la décision du pilote d'exoptère, quelques années auparavant. Heureusement, Humanic semblait se complaire dans l'immobilisme et il n'y avait pas de risque de son côté.

Mais que penser des autres ? Ils ne disaient rien, mais leur attitude parlait pour eux. Ils étaient trop nerveux. Ils s'agitaient au moindre rapport technique, même si celui-ci ne rendait compte que de détails insignifiants, ne présentant rien d'inhabituel. C'était simplement la première fois que les conseillers y prêtaient attention. La destinée de la bulle tombait entre les mains de ces infortunés citoyens que la situation dépassait.

En fait, seule la présidente du conseil paraissait calme et sereine, conforme à l'image qu'elle donnait aux médias de la bulle. Ses yeux noirs ne trahissaient pas ses émotions. Lorsque son visage impassible, entre deux âges, apparaissait sur un écran, les citoyens savaient qu'elle allait énoncer une vérité dans laquelle ils pourraient croire. Chaque mot comptait, elle ne se montrait en public que pour dire l'essentiel. Peu de gens savaient que ce visage neutre, solide et objectif trônait sur une silhouette étonnamment petite, légèrement voûtée, mais d'une démarche volontaire. Je l'avais remarqué quelques années auparavant, lorsque la citoyenne présidente, après son accession à la tête du conseil, avait passé les brigadiers en revue. J'avais alors compris ce qui avait valu à la citoyenne Justice de devenir une des très rares femmes à exercer cette fonction depuis l'origine de la bulle : une bienveillance publique doublée d'une force privée. Les citoyens avaient eu de la chance qu'une telle personne figurât au tirage au sort ; elle avait sans peine réussi à s'imposer comme présidente du conseil.

Aujourd'hui, elle seule semblait garder la tête froide devant la Grande Panne. Que pouvait-elle penser ? Tout était possible, le pire comme le meilleur. Peut-être ferait-elle une allocution demain en expliquant ce qui était arrivé au Processeur ? Ou plutôt... Son masque impassible ne cachait-il qu'un crâne vide de toute perspective pour la bulle ? Pessimiste, je m'en persuadais, perdue au milieu de mes collègues...

La réunion tirait à sa fin. Aucune décision n'avait été prise, elle n'avait servi qu'à mettre le conseil au courant des faits, rien que des faits.

« Quelqu'un a-t-il quelque chose à déclarer avant que je lève la séance ? » demanda la présidente, de sa voix enrouée et haut perchée. Je me surpris à lever la main.

« Il n'est pas de coutume qu'un officier exécutif prenne la parole devant le conseil, rappela le conseiller Humanic en se levant. Mais j'imagine, citoyenne présidente, qu'à circonstance exceptionnelle, autorisation exceptionnelle ?

— Bien entendu, citoyen Humanic. Que votre officier s'avance, se présente et exprime clairement ce qu'elle a à dire. »

Que de formalités, pensai-je en m'exécutant. Debout devant les neuf conseillers, au centre décisionnel de la bulle, je declinai mon identité « Ange Barnett, lieutenant de la troisième brigade externe de défense » puis posai cette question qui me taraudait :

« Citoyens et citoyennes conseillers, j'aimerais savoir comment vous envisagez les missions futures vers l'extérieur. »

La présidente fit signe au conseiller Humanic de répondre.

« Cette question, bien qu'importante, n'est pas prioritaire et sera considérée ultérieurement par le

conseil, qui étudie déjà les difficultés d'une expédition vers l'extérieur sans contrôle processoral. Vous pouvez vous rasseoir, lieutenant.

— Mais, citoyenne présidente... »

Je ne réalisais pas mon impudence. Plusieurs conseillers, Humanic en tête, exprimèrent leur mécontentement et trouvèrent un écho favorable parmi les officiers assis derrière moi. La présidente leva une main impérieuse qui fit taire la rumeur.

« Parlez sans crainte, ordonna-t-elle sans ciller.

— Si le Processeur nous a réellement quittés, ce qui me paraît plus qu'évident au bout de dix jours, nous devons apprendre à vivre – j'insistai sur le mot – avec l'extérieur. Tôt ou tard, nous aurons besoin de suppléer le Processeur pour les dosages du Virus, pour le contrôle des mines extérieures, pour le pilotage des sondes d'exploration et pour la détection de fissures sur la bulle. Vous n'êtes pas sans savoir tout ce que le Processeur faisait pour nous à l'extérieur. Nous devons commencer dès que possible, avant qu'il ne soit trop tard.

— Vous avez raison, lieutenant Barnett. Mais les risques sont trop grands pour l'instant. Je doute que nous puissions aujourd'hui lancer une quelconque expédition dans l'extérieur.

— Pardonnez-moi, citoyenne présidente, mais vous faites erreur. Nous pouvons envoyer une mission dans l'extérieur.

— Puisque vous avez déjà réfléchi plus avant que le conseil, pouvez-vous nous expliquer comment faire ? me demanda la présidente, ironique mais calme.

— Bien sûr. Il suffit que les brigadiers qui participeront à une telle mission s'engagent à ne rentrer à la bulle qu'après une période de quarantaine qui assurera qu'ils ne sont pas contaminés par le Virus.

— Mais personne... commença la présidente, mais elle s'interrompit en comprenant où je voulais en venir presque malgré moi, ce pourquoi j'avais eu le culot de prendre la parole.

— Si, j'aimerais me porter volontaire pour cette mission. »

Amertume

Je me réveille en sursaut. Il est là, immobile dans un coin de ma cellule, ses yeux verts brillent dans le noir, il est revenu. Une douce chaleur monte dans le bas de mon ventre. Je repousse les draps, ôte mon pyjama. Je l'attends, impudique. Je me souviens de la première fois, lorsque j'avais été prise d'une immense timidité quand il m'avait dit « Déshabille-toi, Gina ». Depuis, il est venu plusieurs fois, sans jamais prévenir, mais toujours aux moments où j'en avais le plus envie, ou le plus besoin, sans forcément m'en rendre compte. Il me connaît mieux que je ne me connais. Plus qu'un homme, il sait me donner du plaisir, prolongeant l'habileté de ses doigts électriques par des projections lumineuses, des émissions mélodiques. Mon amant métallique est revenu, il ne m'a pas abandonnée.

Mais pourquoi n'approche-t-il pas ? Je me lève, la main droite pressée contre mon pubis, pour ancrer l'envie, la gauche tendue vers lui. Quand je l'atteins, il se volatilise, comme un hologramme éphémère.

Quatre jours après la Grande Panne, je me réveillai pour de bon, en sursaut, seule dans ma cellule, en proie à ce rêve ou plutôt ce souvenir. J'étais furieuse. Le conseil m'avait proprement évincée, je ne savais rien de l'enquête sur l'avatar. Après l'attaque des dépeceurs, j'avais fait une rapide déposition à un capitaine de brigade interne, debout dans la décharge orientale. J'avais juste omis de mentionner le message du Processeur, réservant cette information cruciale aux seuls membres du conseil qui présidait au destin de la bulle. Il valait mieux analyser ses implications avant d'en informer les citoyens lambda. Les rumeurs, mêmes enthousiastes, pouvaient avoir des effets néfastes sur la population, généralement stupide au point de paniquer ou de s'exalter pour un rien. De retour au central, j'avais déposé une demande d'audition auprès du conseil, demande assortie de la mention « information capitale ».

À peine deux heures plus tard, la sentence était tombée : j'étais relevée de mes fonctions. Jusqu'à nouvel ordre, je ne devais plus me présenter au central, moi, Gina Courage, irréfutable responsable de la Connectique depuis près de dix ans. Ça n'avait aucun sens. Mon incapable d'adjoint devait maintenant occuper mon poste, en pleine période de crise, la seule qu'avait jamais connue le central. J'enrageais. Mon remplaçant ne comprendrait rien à la Grande Panne, j'en étais persuadée. Appartenant à la horde des techniciens sans âme, de ceux qui considèrent le Processeur tantôt comme un vulgaire câblé tantôt comme un dieu absolu, il n'avait sûrement jamais essayé de discuter avec la voix pourtant si humaine que la prodigieuse machine empruntait pour communiquer avec certains fonctionnaires du central.

Comme cette voix me manquait.

Mon exclusion avait été un véritable calvaire. En rentrant dans ma cellule, je m'étais machinalement dirigée vers l'écran mural avant de comprendre l'absurdité de mon geste. Pour la première fois, je me sentais abandonnée, chez moi. La présence du Processeur, en général diffuse mais parfois très matérielle comme mon rêve venait de me le rappeler, m'avait toujours rassurée. En l'absence des bruits et des lumières électriques de mes câblés, ma cellule revêtait les haillons du taudis qu'elle était, une banale unité du quartier latino, le jour et la nuit en comparaison de mon bureau au central.

Très vite, j'avais compris l'impuissance dans laquelle je me trouvais. Sans les connexions que j'avais au central, il me serait impossible d'enquêter sérieusement sur l'arrêt du Processeur. Il m'aurait fallu la complicité de quelqu'un là-bas, mais je ne voyais personne d'assez proche pour enfreindre les ordres pour moi. Aussi, après avoir mis ma cellule sens dessus dessous, j'étais sortie pour me mêler à la foule désorientée. Peut-être y apprendrais je quelque chose en écoutant, en recoupant et en analysant les informations dont disposaient les citoyens ordinaires.

Les grands espoirs et les grandes peurs allaient bon train et les débats passionnés y répondaient de leurs théories farfelues. Je ne prenais pas parti, mais les idées qui filaient çà et là aiguisaient mes pensées. Moi seule dans cette foule savais avec certitude que le Processeur avait survécu. Le fait que j'avais reçu un message de Lui ne signifiait certes pas qu'Il était entièrement et parfaitement opérationnel. Mais je voulais y croire et commençais à imaginer qu'Il était en vérité intact et que quelqu'un avait dressé un rideau quasi impénétrable entre Lui et nous. Le Processeur avait trouvé une brèche et Il était parvenu à nous contacter au travers de l'avatar. Naturellement, la réaction du mystérieux ennemi avait été l'attaque des dépeceurs et la destruction de l'avatar et de ceux qui s'étaient dressés sur leur chemin... Ça se tenait...

Je me trouvais dans l'incapacité totale de vérifier ma théorie. Je tournais en rond depuis quatre jours, sans avoir progressé d'un iota.

J'avais commencé par décrocher mon radiophone. Mes trop nombreux appels étaient restés sans réponse. « Vous devez comprendre que le central est débordé en ce moment, nous vous contacterons quand l'enquête sera terminée », me répondait-on par la voie officielle. Et quand j'essayais de contacter les rares collègues dont je connaissais le numéro personnel, ils détournaient la conversation ou répondaient qu'ils n'avaient rigoureusement pas le droit de me parler. Très vite, je m'étais retrouvée à attendre des nouvelles du central, alors que j'aurais dû participer à les donner. À mon grand étonnement, la rage avait vite fait place à une forme d'angoisse. L'ignorance avait quelque chose de terrifiant.

Avait-on reçu d'autres messages du Processeur ? Parvenait-on à communiquer de nouveau avec Lui ? Était-on en train de Le réparer ? J'en doutais car le conseil aurait certainement rassuré la population s'il avait eu le moindre espoir. Le deuxième jour, la présidente avait simplement annoncé l'arrêt complet et inexpliqué du Processeur. « Les systèmes automatiques de survie fonctionnent tous correctement, avait-elle ajouté, et nous n'avons pas à craindre pour notre avenir à court terme. Tous les employés du central sont mobilisés pour élucider l'arrêt du Processeur – tous sauf un, pensai-je amèrement – et, nous l'espérons, Le restaurer dans toutes Ses fonctions... »

C'était tout. Et depuis, le conseil était resté muet, exhortant juste le peuple de la bulle à rester calme.

Ainsi m'étais-je vue reléguée au rang de n'importe lequel de mes concitoyens, à attendre comme une misérable dans ma cellule. Je ne comprenais pas pourquoi j'étais victime de cette injustice profonde. L'indigence de ma situation m'avait particulièrement sauté aux yeux lorsque mon vieux père m'avait appelée. Il voulait savoir ce qui se passait. N'ayant rien de mieux à faire, je lui avais rendu visite et nous étions sortis nous promener dans la verrière organique qu'il affectionnait particulièrement depuis qu'il avait pris sa retraite et n'y travaillait plus. Dans les allées bordées d'arbres fruitiers, je n'avais pas trouvé le courage de lui dire la vérité. J'avais juste bafouillé que j'enquêtai là-dessus au central, mais que je ne trouvais pour l'instant rien de concret. En me tendant une précieuse pomme qu'il avait le privilège de pouvoir lui-même cueillir, il avait eu cette phrase terrible, dont je ne saurais le blâmer :

« Ma petite, je suis sûre que tu vas comprendre ce qui s'est passé et nous ramener notre bon vieux Processeur. »

Je m'étais d'abord haïe. Je haïssais maintenant le conseil. Le troisième jour, mon cube retentit du carillon du central et je me jetai sur lui, pleine d'espoir.

C'était Reloyd.

Il venait prendre de mes nouvelles le plus gentiment du monde. C'était la première fois que nous échangeions des paroles sortant du cadre strictement professionnel. J'avais presque été touchée par la sollicitude du vieux technicien. Le central était toute sa vie et il comprenait ce que moi, son ancienne responsable, je devais ressentir dans mon éviction. Malheureusement, quand j'avais demandé ce qui se passait, il avait bredouillé qu'il n'avait pas le droit, que je ne devais pas m'inquiéter, que tout allait rentrer dans l'ordre... Mais il n'avait voulu donner aucun détail. Hors de moi, je l'avais sommé de me répondre, sans succès, avant de l'insulter et de déconnecter rageusement. Je ne l'avais pas rappelé, sachant que la même discussion pénible avait toutes les chances de se reproduire.

Non, quand la coupe fut pleine, c'est Fox que je me résolus à appeler. Je l'avais rencontré au central, peu de temps après qu'il eut été tiré au sort pour devenir conseiller. On l'avait attaché à la Technologie et je n'aurais pas eu affaire à lui s'il ne s'était pas particulièrement entendu avec Montalk, le jeune conseiller à la Connectique dont je dépendais. Rapidement, nous avons sympathisé et passé du temps ensemble, au central et même au dehors, dînant parfois dans un restaurant du quartier asiat' après le travail. J'avais beaucoup fait pour l'intégration des deux conseillers, leur expliquant les règles et les rouages de l'immense bâtiment qui abritait toute l'administration de la bulle et, dans le secret de ses sous-sols, le Processeur lui-même. Et puis, petit à petit, l'attitude des deux conseillers avait évolué. Montalk s'était éloigné et avait commencé à assumer pleinement son rôle de supérieur hiérarchique. Fox s'était au contraire rapproché et finalement, je l'avais ramené un soir dans ma cellule. Dès cette première fois, nous avons couché ensemble et j'avais alors constaté qu'il était meilleur amant que conseiller pour la bulle. Je ne cessais de le lui répéter, pensant le flatter en lui disant que je l'avais choisi pour me faire l'amour alors que la bulle l'avait aléatoirement désigné pour la diriger. Pendant quelques mois, je crois que je l'ai sincèrement aimé et je me suis même surprise à penser que nous pourrions poser ensemble une requête de reproduction et fonder une famille. Il était alors gentil, attentif et vraiment charmant, avec son sourire en coin, ses yeux pétillants, sa barbe et ses cheveux toujours taillés au plus court.

Et puis tout s'était dégradé. Fox n'avait pas supporté l'indéniable supériorité de mes compétences, ainsi que les responsabilités énormes qui m'étaient confiées. Par jeu, je n'avais jamais cessé de l'appeler par son nom de famille, comme tous les citoyens de la bulle, le préférant à un prénom insignifiant. Sans me le dire, il n'avait jamais supporté ce manque d'intimité qui nous ramenait à notre rencontre strictement professionnelle. Finalement, les termes étaient bien choisis : j'étais responsable, il n'était qu'un conseiller. Même si la hiérarchie disait qu'il m'était supérieur, j'étais bien plus compétente que lui. Fox était devenu aigri, désagréable et au final, invivable, si bien que j'avais décidé de le quitter. Ça n'avait pas été facile. Mais quelques jours plus tard, la première visite de mon amant processoral m'avait troublée autant que donné la force de résister à mon ancien amour de chair et de sang. Fox avait réclamé des explications. Je n'avais rien lâché. Il avait joué les désespérés. Je ne l'avais pas cru. Il avait voulu me revoir. Je l'avais soigneusement évité.

Seulement voilà, il était aujourd'hui mon seul espoir de me faire entendre par le conseil.

« Bonjour Fox, c'est Gina.

— Gina ? avait-il répondu après un long silence. T'es gonflée de m'appeler maintenant.

— Je sais, Fox. Mais oublions le passé, veux-tu ?

— Non. Je suis désolé, mais je n'en reviens pas. Je commence tout juste à ne plus penser à toi, surtout depuis trois jours que nous devons faire face à la panne, et c'est maintenant que tu te décides à me rappeler ?

— Tu sais très bien pourquoi je t'appelle.

— Je m'en doute. Tu veux revenir au central, c'est ça ?

— Oui Fox. Mais pas forcément comme tu l'imagines. J'ai fait une demande, mais personne ne veut l'entendre. J'ai une information capitale à vous communiquer. Il faut que je revienne pour que nous la confrontions à vos enquêtes.

— Je vois. Tu penses que l'amoureux transi va docilement te réhabiliter ?

— Arrête Fox, c'est du passé tout ça.

— Parle pour toi ! C'est quoi ton information cruciale ?

— Fox, je ne peux pas te la révéler. Mais je te promets que je ne te mens pas. Tu es le mieux placé pour savoir que je ne mens jamais, même pas pour faire plaisir à ceux que j'aime.

— Va te faire foutre ! »

Il avait déconnecté. Je ne l'avais pas rappelé. Avais-je commis une erreur stratégique en prétendant l'aimer dans une phrase où je disais ne jamais mentir ?

Et là, au cœur de la nuit, je venais de rêver de celui qui avait succédé à Fox dans mon lit, le Processeur lui-même, par l'entremise de l'avatar immatriculé X24, celui-là même que nous avons trouvé dans la décharge. J'aurai tant donné pour qu'il fût effectivement là... Il était trois heures du matin et je savais que je ne me rendormirais pas. Machinalement, je regardai ma messagerie. Je me précipitai sur un message prioritaire : le conseil se rappelait à mon attention et me convoquait séance tenante, mais sans explication. Fox avait sûrement intercédé en ma faveur. Je détestais l'idée d'avoir une dette envers lui, mais au moins, j'allais remettre les pieds au central. L'assignation était pour l'après-midi même.

Depuis, je tournais en rond. J'imaginai tout et oscillais entre le désir d'en apprendre plus sur ce qui s'était passé et la colère de me retrouver devant ceux qui m'avaient renvoyée. M'appelaient-ils pour me réintégrer ou pour me radier définitivement ? Avaient-ils renoué le contact avec le Processeur ou avaient-ils perdu espoir ? Que leur avait dit Fox exactement ? Voulait-il se venger à jamais ou m'estimait-il encore assez pour me réhabiliter ? À midi, je ne réussis pas à avaler quoi que ce soit.

Finalement, je descendis prendre un glisseur et arrivai au central une heure avant ma convocation. Les quelques fonctionnaires que je croisai baissèrent les yeux et ne répondirent pas à mes salutations qui, si je les voulais banales, sonnaient pourtant atrocement déplacées.

Je n'en pouvais plus de trépigner dans la salle d'attente du conseil, lorsque, à l'heure précise de mon rendez-vous, un brigadier de garde me fit entrer.

Citoyen Factory

Je n'avais toujours pas dormi lorsque j'entrai dans la salle du conseil, à dix heures précises, du matin bien sûr. Comme j'avais gobé de l'UV à la borderground, j'avais dû en reprendre et en reprendre pour ne pas sombrer dans le brouillard de la descente. J'en étais à mon sixième cachet ; aucun problème, dès l'instant que leur convocation ne durerait pas trop longtemps. Au contraire, mon esprit fonctionnerait à plein régime et mes réponses s'avéreraient cinglantes et spirituelles.

J'espérais aussi percevoir les petits signes habituellement imperceptibles qui trahiraient l'état d'esprit des membres du conseil : les haussements de sourcils de la surprise, les clignements d'yeux de la crainte, le plissement des lèvres de la responsabilité. Comment réagiraient-ils à ma proposition ? Je n'en savais rien, mais l'optimisme de l'UV coulait dans mes veines lorsque je franchis la porte.

Ils étaient dix, six hommes et quatre femmes, dont la présidente. En les voyant, je fus pris d'un vertige. Je n'avais pas imaginé que le conseil dans son intégralité allait me recevoir et m'écouter. Mon regard fusa sur quelques-uns des visages sérieux découpés par la lumière cuivrée des plafonniers, mais aussi sur les verres d'eau émeraude posés devant eux, sur une main osseuse tenant un stylet argenté et sur une caméra. Caméra braquée sur une chaise au centre du demi-cercle des tables conseillères.

« Asseyez-vous, citoyen Factory. »

Cela faisait longtemps que je n'avais pas entendu prononcer mon nom de famille, que j'aimais pourtant bien. À une vitesse qui me parut réduite mais ne l'était peut-être que par le truchement de la drogue, j'avançai vers le siège au milieu des dix paires d'yeux. Ils me regardaient de plus en plus fixement, à mesure que j'approchais. Leur tension était perceptible. J'avais déjà vu ces visages plusieurs fois aux actualités, mais je ne connaissais qu'un seul nom : Justice, l'actuelle présidente. Son sourire en coin était bizarrement accueillant, rassurant, perdu dans son visage pourtant sévère, sec et découpé par un carré de cheveux noirs isolant une peau blanchie par les heures électriques, sous les néons du central. Mes yeux bondirent à droite, à gauche, trop vite, jusqu'à mélanger les figures, les deux barbes avec les deux fronts dégarnis, noir et blanc, les yeux bleus éclipsant les sombres, les longs cheveux d'une brune mélangés à ceux d'un blond, une peau sombre mélangée à neuf claires, la lourdeur d'un homme posé écrasant la silhouette d'un homme jeune. Je le connaissais le jeune, il venait aux bordergrounds avant son tirage au sort, mais je n'arrivais pas à me souvenir de son nom.

Une certaine nervosité les trahissait tous, léger tremblement à la commissure d'une lèvre, cinq doigts tapotant sur une table, des jambes se décroisant, un claquement de langue involontaire, un pied battant l'air, un dos collant trop vite à un dossier. Ils attendaient évidemment quelque chose de notre entrevue. Quoi ? Je l'ignorais, ils avaient l'air de l'ignorer aussi. J'arrivai à la chaise et m'y coulai doucement.

« Faites entrer le responsable de la Connectique », ordonna la présidente.

Un individu fade entra par une porte latérale, un jeune blond à grosses lunettes, bien coiffé, en combinaison réglementaire, rehaussée de l'emblème du central.

« Citoyen responsable, pouvez-vous répéter devant l'intéressé, le citoyen Factory ici présent, les informations que vous nous avez communiquées hier ?

— Bien sûr, citoyenne présidente. D'après les relevés que j'ai dépouillés depuis mon entrée en fonction, le citoyen Factory est la personne de la bulle qui a téléchargé la plus grande quantité de données du Processeur durant les douze derniers mois, ainsi que l'année précédente. »

La surprise déclencha en moi un cyclone visuel. Si je m'étais attendu à cela ! Bien sûr, je descendais beaucoup de données du Processeur – je les imaginai tournoyer autour du conseil, là devant moi, évitant soigneusement les révélations du petit binoclard – mais j'étais loin de penser que personne n'en faisait autant. Les flux entraient en moi, allais-je m'envoler au firmament de la bulle, propulsé par les vibrations de mes propres échantillons ? Non, j'étais cloué sur ma chaise. La présidente demandait des éclaircis-sements. Ma position devant le conseil devenait inconfortable.

« Pouvez-vous préciser ce que vous entendez exactement par *le plus de données* citoyen responsable ?

— Bien sûr. Si par exemple je somme sur les trois derniers mois, le citoyen Factory a téléchargé 5,3 fois plus de données en volume que le second, qui n'est autre que mon prédécesseur la citoyenne...

— Le citoyen Factory n'a pas besoin de cette information, coupa la présidente, vous pouvez vous retirer, le conseil vous remercie. »

Le blondinet obtempéra, me laissant face aux faces du conseil.

« Citoyen Factory, pouvez-vous nous éclairer sur la nature de ce que vous téléchargez du Processeur ? »

Il s'agissait maintenant d'être habile. De relier ma performance inattendue à ma revendication légitime. Mon esprit se condensa en une fraction de seconde, je rivai mes yeux sur les pupilles noires de la présidente, mais ma vision restait ouverte à tous les conseillers, de part et d'autre.

« Je suis sûr que vous avez vos renseignements et vous savez que je participe à l'animation de soirées que nous nommons *bordergrounds*, puisqu'elles sont à la frontière de ce qui est toléré dans la bulle. Vous savez aussi – léger hochement dédaigneux d'un conseiller dégarni – que s'y retrouvent tous ceux qui vivent en marge du dogme officiel de la bulle : les artistes qui gaspillent, les activistes qui menacent, les déconnectés – le mot était jeté – qui osent. Et bien, cela vous paraîtra peut-être paradoxal, mais le Processeur m'a toujours aidé à composer la musique que je joue lors de ces soirées. Personnellement, j'ai toujours considéré cela comme un accord tacite pour les *bordergrounds*, un accord émis par le Processeur lui-même. Et si vous voulez mon avis... »

La présidente leva une main, en un geste fulgurant qui m'imposa le silence. Elle jeta un coup d'œil aux autres conseillers de part et d'autre, comme pour vérifier qu'elle n'était pas la seule à être déconcertée par mes déclarations. Ils acquiescèrent, j'étais allé trop vite. Elle reprit :

« Pardonnez-moi, citoyen Factory, mais que téléchargez-vous exactement du Processeur ?

— Des échantillons musicaux. Des échantillons musicaux que je mélange en direct pour faire bouger les *grounders* – tiens, un haussement d'envie chez une jeune conseillère à lunettes – jusqu'à la transe. Et si ma musique est si reconnue dans mon milieu, je peux bien vous le dire à vous, mais ne le répétez pas – de l'agacement chez le dégarni – c'est un peu grâce au Processeur.

— Vous voulez dire que le Processeur vous fournissait la matière pour animer ces soirées ?

— Oui. C'est étrange mais c'est pourtant la stricte vérité. Notre Processeur nourrissait les *bordergrounds* de son art. J'ai pioché en Lui les sons les plus psychédéliques qui soient. Sans Lui, ma musique ne toucherait pas la foule citoyenne comme elle le fait. Croyez-moi, Il savait y faire notre Processeur pourémouvoir les humains. Quel dommage qu'Il n'ait trouvé un public que parmi ceux

qui Le rejetaient. »

Des murmures de désapprobation... Je jubilais, mes sens et mon esprit s'élevant au-dessus du conseil. Je planais sur leurs corps costumés et réglementaires. J'étais transporté comme à l'écoute de la musique du Processeur, une conscience aérienne nouvelle s'éveillant en dehors de mon corps organique.

« C'est impossible ! s'insurgea l'un des dégarnis. Vos soirées dissidentes ne sauraient s'inscrire dans les objectifs de survie du Processeur !

— J'ai été surpris aussi. Mais vous devrez bien admettre avec moi qu'Il était pour moi autant un gardien – bientôt les affres de la descente sans contrôle d'assistance médicale – qu'une muse – bientôt à court d'échantillons à mélanger.

— Y a-t-il moyen de vérifier la nature exacte de ce que téléchargeait cet énergumène ? interrogea l'aimable dégarni, de plus en plus pâle, derrière ses petites lunettes.

— Aucun, lui répondit la présidente. Conseiller Ocean, vous savez bien que le Processeur n'a pas classé ces informations dans le domaine du conseil. Seul le citoyen Factory ici présent est à même de nous éclairer. Je vous rappelle que c'est pour cela que nous l'avons convoqué, la seule chose que nous ayons pu calculer étant la quantité des données transférées. Cela dit, calmez-vous, conseiller. Je suis sûre que le citoyen Factory est disposé à nous aider. »

La présidente fit une pause, qui me fit redescendre un bref instant à la place que mon corps occupait réellement, en contrebas, au centre des tables des conseillers.

« Citoyen Factory, j'imagine que vous comprendrez facilement que, pour notre enquête sur les causes de la Grande Panne, nous devons connaître la nature exacte de vos relations avec le Processeur. Êtes-vous prêt à nous apporter votre concours ?

— Bien sûr, dis-je en marquant une pause jubilatoire et ascensionnelle, mais à une condition.

— Personne n'est aujourd'hui en position de négocier quoi que ce soit, mais dites toujours.

— J'aimerais que le conseil écoute les déconnectés. »

Étonnante variété de réactions, de gauche à droite : colère, mutisme, surprise, indifférence, impassibilité, bouche bée, agacement, incompréhension, intérêt, étonnement. La plupart ne devaient jamais avoir ren-contré de déconnectés.

« Qu'entendez-vous par là, citoyen Factory, me demanda la présidente.

— Les déconnectés vivent sans le Processeur depuis des années. Je sais pour les fréquenter régulièrement qu'ils peuvent nous aider à faire face à la situation. Vous devez les recevoir, les entendre, les inclure dans les réflexions sur l'avenir de la bulle.

— Mais que peuvent-ils nous apporter ? Ce n'est pas parce qu'ils refusent les caméras cellulaires et les contrôles d'assistance qu'ils sauront gérer la bulle sans Processeur. Tout déconnectés qu'ils sont, leur subsistance reposait tout de même largement sur Lui, sur Ses dosages du Virus, sur Sa gestion des entrées et des sorties de matières premières, que sais-je encore ?

— Vous avez raison, mais ils ont un atout que nous n'avons pas, nous qui devons notre notoriété au Processeur. »

Petite pause pour forcer la question :

« Quel atout, citoyen Factory ?

— Depuis longtemps, ils jouent avec l'idée de vivre sans Processeur. Leur discours rassurera les citoyens, ni plus, ni moins. Il effacera leurs peurs illégitimes pour qu'ils appréhendent leur nouvelle situation avec assurance. C'est ce que j'espère et c'est ce que je crois. Moi-même, je suis allé les trouver après la Grande Panne et ils m'ont donné tout l'espoir que j'ai aujourd'hui pour nos lendemains. »

L'ancien bordergrounder devenu conseiller leva un doigt timide et, au hochement de tête positif de la présidente, prit discrètement la parole.

« Intéressant en effet, mais plus facile à dire qu'à faire. Ils n'accepteront jamais de venir devant le conseil. Nous avons essayé de contacter certains déconnectés, mais ils n'ont pas répondu à notre appel. Que voulez-vous citoyen Factory : pour eux, nous ne sommes que des marionnettes manipulées par le Processeur. »

Ainsi avaient-ils déjà pensé aux déconnectés. Je ne pouvais espérer meilleure disposition du conseil à notre égard. Je fis une pirouette mentale et fondis sur eux, abattant mon jeu, mon envie et mon espoir.

« Vous *n'étiez* que les marionnettes du Processeur. Tout cela est terminé. Aujourd'hui, vous devenez des citoyens ordinaires. Et pourtant, le peuple place en vous un espoir naturel. Il se trompe, puisque vous ne disposez plus de ce qui faisait votre force : la parole du Processeur. Les déconnectés seuls savent déjà vivre sans cette parole, mais rares sont les citoyens prêts à les écouter. Ils ont la force, vous avez la confiance du peuple, qui leur manque. Or je connais des déconnectés disposés à venir témoigner et à partager leur mode de vie avec vous. Ensemble, vous devez pouvoir guider les citoyens vers leur futur. »

Dans le silence qui suivit ma démonstration, un glissement sur les visages des conseillers me donna espoir. La jeune à lunettes, l'ex-grounder, un des barbus et même un des dégarnis (l'Afro) semblaient intéressés par ma proposition. Seuls l'autre dégarni (un Euro) et une des citoyennes brunes tressaillaient d'indignation. Les autres, un autre barbu et l'autre brune, asiat', oscillaient entre le pour et le contre. Restaient la présidente et le Scand', qui discutaient rapidement à voix basse, trahissant le crédit qu'ils donnaient déjà à l'ouverture que je venais de pratiquer dans leur horizon.

Ces quelques mots échangés, la présidente tenta de capter mon regard. Elle y parvint sans difficulté, ses yeux noirs m'invitant dans leur abîme.

« Citoyen Factory, le conseil va sérieusement considérer votre offre. Le citoyen Reinhardt ici présent sera chargé des premiers contacts avec vos amis déconnectés. Mais, avant tout, vous devrez lui montrer et lui expliquer ce que vous téléchargeiez du Processeur. Une bonne solution serait que vous l'invitiez à une de ces fameuses soirées. Ses coordonnées viennent d'être télémontées dans votre radiophone. »

En effet, je venais de ressentir la vibration de l'appareil à ma ceinture. Ainsi, le conseil et moi nous étions entendus. Mon coup de poker se concluait en un échange de bons procédés en somme, dans lequel tout le monde trouverait son compte. Personnellement, je n'avais rien à perdre. Mais je commençais à sentir l'engourdissement de la descente d'UV. Il faudrait vite décider si j'en reprenais une discrètement, en pleine salle du conseil, ou si j'avais le temps de rentrer dans ma cellule. Les contours commençaient à devenir flous. La dernière vision que je garderais de mon entrevue avec le conseil serait celle du conseiller Reinhardt.

Totalement impénétrable, son visage franc et carré s'étirait sous des cheveux longs et dorés qu'accrocha un instant mon regard avant de se river sur les yeux bleu ciel, perçants et acérés. Impossible de rebondir sur ces billes de glace, je perdais la notion des volumes et bredouillai que c'était d'accord, que j'appellerai le conseiller Reinhardt, mais après m'être reposé, car je ne m'étais pas couché depuis la borderground de la veille. On me ramena jusqu'à mon immeuble dans un glisseur officiel rutilant.

La vitre ouverte, les yeux fermés, l'air de la bulle me faisait frissonner.

Sortie

J'avais posé l'exoptère de commandement au bord d'un immense étang, dans un parc qui s'étirait au milieu de l'antique cité. Je me tenais debout sur la rive et balayais du regard l'horizon inhabituel au travers de la visière polarisée de mon scaphandre. Dans la bulle, les étendues d'eau se limitent aux piscines, toutes souterraines, dans lesquelles les citoyens viennent entretenir leur forme ou se détendre. Ici, du vent faisait onduler une surface déserte sur laquelle se reflétaient des arbres, puis des immeubles, des immeubles inhabités depuis longtemps. Un instant, je basculai mon communicateur sur l'écoute externe. Un silence écrasant régnait sur les lieux, à peine perturbé par le lointain vrombissement des exoptères et les cris stridents de quelques oiseaux blancs qui plongeaient de temps à autre pour saisir leur nourriture dans l'eau frémissante : sans doute les petits poissons argentés que j'avais observés au bord de l'eau.

Pour la première sortie dans l'extérieur depuis la Grande Panne, le conseil avait ordonné l'exploration d'un vaste centre urbain se trouvant non loin de la bulle, vers l'ouest. Vingt minutes de vol avaient suffi aux dix exoptères – le nombre de volontaires pour cette mission m'avait agréablement surprise – pour rallier l'objectif. Le moment redouté d'ouvrir les sas était venu très vite et les brigadiers n'avaient qu'à peine eu le temps de réaliser que la plupart posaient le pied pour la première fois de leur existence sur le sol de l'extérieur. J'avais anticipé cet instant et laissé les hommes les moins stables en couverture aérienne, en particulier Gail, pendant que les autres exploraient à pied des objectifs variés. Nous avons dû choisir nos cibles sur de maigres indices et en partie au hasard, n'ayant aucune idée de ce qu'on pouvait trouver dans une cité de l'antébulle.

Pour coordonner les opérations, je m'étais réservé le lieu que je trouvais le plus intrigant : une vaste trouée de végétation que l'homme avait percée dans sa cité pour le Processeur savait quelle raison. Des avenues semblaient avoir traversé la forêt urbaine, mais les arbres et les buissons avaient depuis longtemps repris possession des lieux. Pas question de se poser là-dedans, j'avais visé une avancée de béton qui se partageait entre un petit bâtiment austère et une esplanade étroite, au ras de l'eau. À en croire une plaque que je venais de nettoyer sur la porte métallique du bâtiment, le lac artificiel était une sorte de citerne : station de contrôle du réservoir, défense d'entrer. Mais un réservoir pour quoi ? Ou pour qui ? Quand le chiffre cinq clignota sur la visière de mon casque, j'étais en train de me demander si nos ancêtres avaient vraiment bu de cette eau stagnante. Je rebasculai mon communicateur en mode de commandement :

« Équipe cinq, Merlin au rapport.

— Je t'écoute, brigadier, répondis-je.

— Nous avons exploré quatre étages de notre objectif. J'ai l'impression qu'il s'agit d'un immeuble de bureaux. Il y a beaucoup d'écrans, d'armoires, de tables et de chaises. Très peu de cadavres. J'ai juste trouvé une dizaine de squelettes dans une salle de réunion. Je vous envoie l'image ?

— Vas-y, brigadier.

— Bien, capitaine. »

Capitaine... J'étais moins habituée que mes hommes à ma récente promotion. Pourquoi le conseiller Humanic s'était-il senti obligé de me promouvoir ? Pour mon soi-disant courage ? Je

gardais un souvenir agacé de la cérémonie, une futile perte de temps. De fait, j'aurais trouvé plus normal qu'on me réservât cet honneur pour mon retour de l'extérieur, d'autant que je passerais, avec les brigadiers, quinze jours à ne rien faire dans le sas de quarantaine. D'habitude, les promotions anticipées avaient une signification claire : elles servaient à acheter un comportement responsable de la part des heureux élus. Si telle était l'intention d'Humanic, je ne la comprenais pas. Comment pouvait-on ne pas être exemplaire dans une mission de cette importance ? Comment pouvait-on douter de ma détermination ? Bon sang, j'avais moi-même proposé la sortie.

Balayant mon mauvais esprit, je connectai ma visière sur la caméra du scaphandre de Merlin et acceptai la transmission de l'image. Une salle de réunion vint se superposer à la perspective de l'étang et de la forêt urbaine. Je poussai l'immersion au maximum et les arbres s'estompèrent. La salle de travail était en grand désordre comme si ses derniers occupants y étaient restés plusieurs jours pour vivre ensemble leurs derniers instants, en proie au Virus meurtrier. Les malheureux avaient rassemblé là de la nourriture, une montagne de boîtes de conserve, qu'ils n'avaient pas eu le temps de terminer. La table portait encore les traces de leur dernier repas : quelques boîtes ouvertes, des bouteilles, des assiettes, des verres et des couverts, sous une poussière séculaire. Les convives avaient dû s'éteindre un à un dans un état de faiblesse avancée : ils n'avaient pas pris la peine de déplacer leurs cadavres dans une autre pièce à mesure qu'ils mouraient. Aujourd'hui ne restaient plus que leurs squelettes. L'un d'eux, peut-être le dernier à mourir, était assis dans le large fauteuil au bout de la table. Les jambes de ses pantalons pendaient encore, alors que son tronc et ses bras s'étaient effondrés en un petit tas sur lequel trônait le crâne. Il donnait l'impression de regarder la caméra de Merlin et même de nous sourire comme si la visite des brigadiers après ces siècles d'attente le remplissait de joie.

Je n'avais jamais vu de mort d'aussi près. Mon stage en brigade interne ne m'avait pas conduit sur les lieux d'un crime ni même d'un accident mortel. Après celui de mes parents, on ne m'avait laissé voir que les caissons de recyclage organique clos, sur lesquels trônait leur portrait numérique. Il m'était bien sûr déjà arrivé, lors de reportages sensationnels de la chaîne officielle de la bulle, de voir l'image de la mort. Aujourd'hui encore, je ne voyais qu'une image, aussi fidèle qu'elle fût, retransmise par Merlin. Le sergent, lui, était confronté à la réalité.

« Tiens bon brigadier, ce n'est pas le dernier que nous verrons pendant notre mission.

— Ne vous inquiétez pas, capitaine, répondit-il d'une voix sûre. Ils sont morts il y a longtemps. Ça m'étonnerait qu'ils se jettent sur nous.

— Très drôle, brigadier. Je te rappelle que le Processeur a continué à détecter des traces de Virus, même après toutes ces années passées depuis son apparition. Sois extrêmement prudent avec ton matériel, en particulier à ne pas faire d'accroc à ton scaphandre.

— Bien, capitaine. Quels sont les ordres ?

— Continuez l'exploration de l'immeuble, essayez d'atteindre les bureaux du sommet, ils doivent être les plus importants.

— Bien reçu. »

Malgré ses grandes théories sur le cloisonnement de la bulle, Merlin s'était joint à l'expédition et son grade de sergent faisait de lui son sous-commandant. Je me sentais flattée de la confiance qu'il me témoignait en me suivant pour ainsi dire aveuglément. Merlin était un excellent élément, d'une force de caractère hors du commun, j'étais certaine qu'il serait utile lors de cette mission. Sans le lui avouer, j'appréciais sa capacité à plaisanter en toutes circonstances. Ça prouvait qu'il était stable même si son assurance le poussait à prendre les choses un peu à la légère. Aujourd'hui, j'étais persuadée qu'il trouvait la mission suffisamment grave pour rester prudent. En me dirigeant vers la

forêt qui bordait le réservoir, je répétais à l'ensemble des brigadiers les consignes de sécurité que nous avons élaborées ensemble avant le départ. Il ne s'agissait pas que l'un d'entre nous chopât le Virus dès notre première sortie depuis la Grande Panne. L'effet sur le moral de la bulle en serait désastreux.

Au milieu des arbres, à quelques mètres, je distinguai un panneau pris par la végétation. Par le communicateur, je demandai à mon équipière de me rejoindre avec les outils. En quelques secondes, nous nous frayâmes un chemin jusqu'à l'écriteau, usant des cisailleuses que les ouvriers de la verrière organique avaient fournies à l'expédition. Je restai bouche bée devant ce que la plaque disait : « Merci de courir ou de marcher dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. » Que cela pouvait-il bien signifier ? Je revins sur les bords du réservoir pour sentir que la société de l'antébulle m'échappait. Si la moindre inscription s'avérait un mystère complet, combien de temps nous faudrait-il pour comprendre quoi que ce soit à ce monde hostile, trop rapidement oublié sous la paroi protectrice de la bulle ? J'essayais d'imaginer nos ancêtres en train de courir en file indienne autour du réservoir, en s'arrêtant de temps à autre pour se baisser sur l'eau et boire un coup, lorsque je fus interrompue par un deuxième appel, grésillant :

« Équipe trois, Lisa au rapport.

— Je t'écoute, brigadier.

— C'est horrible ici, capitaine. Il y a des morts partout. Dès que nous entrons quelque part, il y a des squelettes. La concentration de Virus a dû être sacrément élevée par ici. Je demande l'autorisation d'arrêter l'exploration.

— Calme-toi Lisa. Dans quel genre de bâtiment es-tu exactement ?

— Je pense que nous sommes dans une unité d'habitation. C'est beaucoup plus grand que nos cellules, mais il y a des pièces avec des lits... pour la plupart occupés. Beaucoup de gens sont morts chez eux, je pense.

— Bien, ils sont tous à l'état de squelette, n'est-ce pas ?

— Oui, capitaine.

— Pas d'animaux ?

— Non, capitaine.

— Bon, le Virus date d'il y a des siècles. S'il n'y a rien d'organique là où vous êtes, il y a peu de chance que sa concentration soit élevée. Faites un contrôle d'étanchéité de vos scaphandres.

— ... scaphandres étanches, capitaine !

— Bon, vous ne risquez rien. D'accord pour continuer l'exploration ?

— Oui, capitaine.

— Très bien. Y a-t-il des témoignages, des notes, des traces quelconques des dernières pensées de ces malheureux ?

— Capitaine, nous avons trouvé plusieurs squelettes devant des consoles et des écrans, mais ces machines n'ont évidemment plus d'énergie.

— Très bien. Choisissez une console qui vous inspire, prenez des photos des lieux, déblayez le cadavre et emballez la machine dans un caisson hermétique. Ça intéressera les ingénieurs du central.

— À vos ordres, capitaine. »

Lors des réunions préparatoires, un protocole strict pour recueillir les informations avait été établi. L'objectif était clair : rassembler le plus d'éléments possible sur le Virus, sur les symptômes et la durée de l'agonie, et surtout sur l'avancement des connaissances médicales de l'époque. À ce propos, je déclenchai mon communicateur.

« Équipe quatre, vous m'entendez ?

— Cinq sur cinq, capitaine.

— Le bâtiment que vous explorez est-il bien une clinique ? »

Pendant la phase de repérage, la brigade avait survolé la cité et un copilote avait signalé une immense croix rouge dessinée sur un toit. J'avais immédiatement inscrit le bâtiment à la liste des objectifs et assigné une équipe de solides vétérans à son exploration.

« Oui, capitaine. Une immense infirmerie. Il y a des centaines de cellules avec des lits. Et les halls semblent avoir été reconvertis en dortoir. Il y a même des lits de fortune dans les couloirs. Beaucoup de citoyens sont morts ici.

— Parfait, essayez de reconnaître ceux qui constituaient le personnel médical. Ils ont dû mourir là aussi. Trouvez leurs bureaux et embarquez tout ce qui vous semble intéressant. Je vous envoie deux exoptères en renfort. »

J'émis pour toute la brigade :

« Équipes sept et huit, rejoignez l'équipe quatre pour récupération de matériel.

— Bien, capitaine. »

Ça y est, nous entrons dans le cœur de la mission, me dis-je en faisant quelques pas sur une digue qui semblait traverser le réservoir de part en part. De la berge, ma coéquipière devait avoir l'impression que je marchais sur l'eau. Jamais notre horizon n'avait été aussi ouvert. D'une certaine manière, l'espace était moins limité ici que dans un exoptère. En plein ciel, la terre ferme manquait toujours, mais il y avait les parois et les montants de l'habacle pour délimiter le champ de vision. Ici, je pouvais faire un tour complet sur moi-même et ne trouvais que l'extérieur, l'eau d'abord, puis les arbres, puis les immeubles, puis le ciel, chargé de nuages gris. Quelques gouttes commençaient à tomber.

Seule au milieu de l'étang, j'appelai les brigadiers que j'avais envoyés explorer les rues encaissées du sud de la ville.

« Équipe une, avez-vous identifié la nature de l'immeuble accidenté ? »

Il s'agissait, après la clinique, du deuxième bâtiment apparemment intéressant que nous avions repéré. L'immeuble, en partie détruit, semblait avoir été en proie à un incendie. Vus de haut, les alentours paraissaient particulièrement chaotiques : les rues étroites étaient encombrées par des débris difficilement identifiables dans l'ombre projetée par les immeubles, très hauts dans cette partie de la ville. J'avais déposé une patrouille sur une place quelques rues en amont, avec ordre d'atteindre l'immeuble.

« Je pense, capitaine. Regardez ! »

La caméra du brigadier balaya la rue, un champ de ruines, rempli de véhicules retournés, de morceaux de l'immeuble effondré, de squelettes, de beaucoup de squelettes. De nombreuses personnes semblaient s'être rassemblées au pied de l'immeuble, peut-être au moment de l'incendie. La caméra remonta sur le parvis, éventré d'un imposant bloc de béton, pour se poser au-dessus des immenses portes d'entrée, sur un diagramme bien connu de tous les citoyens de la bulle : le logo d'Eternity Incorporated, certes noirci par les flammes, mais bien visible.

« Brigadier, que s'est-il passé là à ton avis ?

— Je pense que les habitants ont tenté de prendre d'assaut l'immeuble d'Eternity. Regardez. »

Sur ma visière, apparut, au milieu d'un champ d'ossements humains et de débris, une sorte de pancarte sur laquelle se détachaient clairement les mots « Bande d'enfoirés, vous n'avez pas le monopole de l'éternité ! » Puis le brigadier progressa parmi les cadavres pour que je voie comme lui : des armes, d'autres pancartes, des véhicules renversés, des machines disloquées sans doute jetées des fenêtres, des campements de fortune, une montagne de meubles en partie calcinés, un crâne

percé de part en part, une barre de fer traversant une poitrine, un autre crâne curieusement solitaire au sommet d'une tige métallique, des morceaux de béton écrasant la foule. Même des siècles après les événements, la violence qui avait ravagé le lieu était évidente. Je donnai des ordres.

« Brigadiers, prenez soin de relever et de noter tout ce que vous trouvez sur les lieux, un bâtiment d'Eternity Incorporated pourrait contenir des informations capitales sur la bulle et peut-être sur le Processeur. Je vais progressivement rassembler la brigade sur votre objectif pour une fouille en règle.

— D'accord, capitaine, mais j'ai bien peur qu'ils n'aient tout détruit avant de mourir », répondit le brigadier en montrant un groupe d'une dizaine de squelettes entassés dans un véhicule écrasé contre une entrée de service du bâtiment.

Quoi de plus naturel. J'avais souvent essayé d'imaginer les sentiments des hommes et des femmes qui n'avaient pu entrer dans la bulle lors de la pandémie et avaient été laissés en pâture au Virus. Dans les bases de données historiques, il était dit qu'ils avaient dû souffrir terriblement, agonisant des jours entiers, en proie aux affres de la terrible maladie. Interrogé à ce sujet, le Processeur répondait qu'Il ne disposait que de très peu de données sur ce qui s'était passé après la fermeture de la bulle, mais qu'Il estimait qu'il avait fallu moins de soixante jours pour que le dernier être humain mourût dans l'extérieur. Il ajoutait que nous ne pouvions que regretter que la bulle fût aussi petite et aussi solitaire aujourd'hui. Pour multiplier les chances de survie, Eternity avait conçu plusieurs bulles. Mais les appels du Processeur à ses homologues Lui avaient appris qu'ils régnaient sur des bulles fantômes, dans lesquelles aucun humain n'avait survécu. En conséquence, Il estimait que seul un terrien sur un million avait pu être sauvé du Virus.

Le Processeur racontait aussi que lorsque Eternity Incorporated, compagnie vouée à la préservation du genre humain, avait appelé à l'aide chaque citoyen du monde pour construire les bulles, très peu d'entre eux avaient répondu à l'appel. L'humanité d'alors, bien qu'extrêmement riche et puissante, ne semblait pas se soucier de son avenir à long terme. À moins qu'elle n'ait eu une confiance aveugle en sa capacité à résister à toutes les menaces, qu'elles soient naturelles ou artificielles. De même que je n'avais pas imaginé que le Processeur pût cesser de fonctionner, nos ancêtres n'avaient pas anticipé une catastrophe de l'ampleur du Virus. Comme moi, ils s'étaient bien plantés.

Toujours est-il que les bulles avaient été construites en conséquence, avec l'argent récolté et donc un nombre de caissons cryogéniques très limité. Le jour où le Virus avait été décelé, tous les cadres d'Eternity qui le souhaitaient, les Fondateurs comme on les appelait dans la bulle, avaient été plongés en léthargie, rapidement rejoints par les principaux contributeurs du projet, ainsi que par les délégations des nations ayant passé des accords avec la compagnie, soucieuse de préserver un échantillon représentatif de l'humanité. Évidemment, lorsqu'il devint clair que la menace du Virus était sérieuse, les citoyens vivant à proximité des bulles avaient tenté de les prendre d'assaut, le désespoir les laissant imaginer qu'il restait peut-être de la place pour eux. Mais les bulles avaient été conçues pour résister à ce genre d'attaque et Eternity avait passé un contrat avec les gouvernements locaux pour qu'ils les protègent en cas de crise désespérée. Les ruines des tourelles et des tanks que j'avais maintes fois survolés autour de la bulle témoignaient de cette protection ancestrale. Peut-être était-ce d'ailleurs ce qui avait manqué aux autres bulles pour survivre.

En revenant à mon exoptère, je me mis à douter que le bâtiment d'Eternity contînt réellement des éléments susceptibles de nous aider à comprendre l'arrêt du Processeur. Il était dit que tous les cadres d'Eternity avaient effectivement intégré la bulle – moi-même, Ange Barnett, étais censée

descendre d'un Fondateur prestigieux, scientifique de l'entreprise, un des inventeurs du procédé cryogénique – et ils n'avaient pas dû laisser derrière eux quelque information sensible que ce soit. Quand bien même la précipitation les auraient obligé à abandonner du matériel encombrant ou des données importantes, les images que je venais de voir étaient édifiantes : l'immeuble, contrairement à la bulle, n'avait visiblement bénéficié d'aucune protection. Tout avait dû être détruit.

Mais il fallait en avoir le cœur net, et c'était là notre objectif le plus prometteur. En revenant d'un pas rapide vers la berge du réservoir, j'ordonnai à tous les exoptères encore en l'air de rejoindre l'équipe une. Puis je commandai aux autres équipes de terminer leurs investigations avant de rallier moi-même le bâtiment incendié.

Avant de monter dans mon propre exoptère, je ramassai au bord de l'étang une fleur jaune que je fixai à la poitrine de mon scaphandre.

Citoyenne Courage

Les conseillers étaient tous là, assis à leur grande table semi-circulaire, au centre de laquelle se trouvaient le bureau et la chaise habituellement destinés au fonctionnaire faisant son rapport ; aujourd'hui, ils m'évoquaient un banc d'accusés. J'hésitai, mais finis par m'avancer, en faisant de mon mieux pour paraître naturelle, c'est-à-dire professionnelle. En m'approchant, je découvris qu'une autre chaise avait été disposée face à la mienne, au-delà du bureau, entre eux et moi. Je m'arrêtai net et ne réussis pas à donner le change. Ma curiosité était piquée, mon esprit scientifique se réveillait. Je voulais en savoir plus. X24 était là, mon avatar immobile, ses yeux profondément vides. Il était sanglé à la chaise et de nombreuses prises plongeaient dans sa carcasse et dans son crâne. Les câbles s'enfonçaient dans le faux plancher, vers ce que j'imaginai être la batterie d'outils de diagnostic dont j'avais l'habitude. Partout, des diodes clignotaient. Exercée par des années à la tête de la Connectique, je constatai qu'aucun signal ne sortait de l'avatar.

« Asseyez-vous, citoyenne Courage », commença la présidente.

Je restai plantée là de longues secondes, bouche bée. Au central, j'avais l'habitude d'être appelée par ma fonction. Pas par mon nom. Aussi attendis-je que la présidente répète son injonction, mais elle utilisa de nouveau mon patronyme au lieu de ma désignation hiérarchique, bel et bien perdue. Jusqu'à preuve du contraire, je n'appartenais plus au central. Je finis par m'avancer lentement vers ma chaise, en scrutant les visages impassibles et les regards attentifs des membres du conseil. Fox me fixait avec un léger sourire qui en disait long : d'accord, je lui devais bien de me trouver là aujourd'hui.

« Tu reconnais cette unité, j'imagine ? me demanda Montalk, l'autre conseiller que je connaissais bien, car il était mon supérieur et avait été un ami.

— Oui, c'est l'avatar qui a communiqué avec nous après la Grande Panne. Il était dans la décharge orientale, là où les techniciens et moi-même avons été attaqués par des dépeceurs.

— Exact. Depuis, l'unité n'a plus émis de signal, malgré un recâblage partiel et une recharge complète de ses batteries. Une analyse exhaustive de ses mémoires passives montre que l'unité a tenté par deux fois de communiquer. La première fois, c'était en réponse à notre procédure de recherche de signal. Il est probable qu'à la suite de cette communication, l'avatar ait été victime d'une première attaque des dépeceurs, attaque qui l'a vidé de son énergie, à l'exception d'une batterie de veille dont il disposait à un endroit inhabituel de son anatomie... Ce qui laisse penser qu'il s'était préparé à une telle attaque. »

Le conseiller Montalk s'était approché de l'avatar et me montrait l'emplacement de la batterie : dans une niche derrière le plexus. Pourquoi m'informait-on de tout cela ? Habituellement, c'était aux agents de faire leur rapport aux membres du conseil, et non l'inverse. Parachutés dans leur fauteuil, les conseillers ne savaient généralement que peu de chose de la charge qui leur était échue et déléguaient la plupart des décisions à nous, les responsables qui avions été formés à notre spécialité et y faisions carrière. D'une certaine manière, Montalk dérogeait à la règle. D'abord, il avait sympathisé pour apprendre de moi tout ce dont il avait besoin. Puis il s'était éloigné pour assumer pleinement son rôle décisionnel. La distance s'était creusée, mais je m'en étais félicitée avec une

satisfaction toute professionnelle. Travailler avec lui était devenu dur, mais pas désagréable. Il était de loin le plus capable des membres du conseil. Il venait souvent dans mon bureau pour me poser de nombreuses questions. Toujours, il s'intéressait à ce que je lui répondais et prenait ensuite des décisions en conséquence après une analyse subtile du problème et avec une véritable autonomie. Je me souvenais en particulier de la décision de laisser les requêtes de monitoring du sommeil des drogués de la bulle parvenir jusqu'au Processeur. J'étais plutôt contre, mais il avait tranché. La mesure, d'abord très impopulaire, avait éclaboussé son auteur. Son passé avait ressurgi. Lui-même avait appartenu à la marge souterraine de la bulle, avant que le tirage au sort ne le désignât pour occuper l'un des sièges de conseiller. On murmurait que la drogue avait fait partie de son quotidien... et que c'était peut-être encore le cas. Le conseiller Montalk avait tenu bon et sa mesure avait été acceptée. Dans la foulée, il avait généralisé les contrôles d'assistance médicale chez tous ceux qui en faisaient la demande et il comptait désormais de nombreux défenseurs dans toutes les franges de la population. Il fallait reconnaître que, pour une fois, le procédé aléatoire nous avait désigné un homme capable d'innovation et de modernité, et j'étais ravie que Montalk ait été assigné au poste aussi crucial qu'*a priori* figé de la Connectique, dominée par les communications avec le Processeur. Je me souvenais encore de son prédécesseur, une vraie limace que je manipulais à mon aise. Non, avec Montalk, je n'avais pas le choix, c'était toujours lui qui posait les questions, lui qui analysait et surtout lui qui décidait. Aujourd'hui, il était différent : il lâchait ses informations d'une voix mal assurée. Je ne voyais qu'une seule explication : leur enquête piétinait.

Vraisemblablement, Fox n'avait pas eu à forcer le conseil. Il semblait évident qu'il n'avait pas révélé que j'avais une déclaration à faire, sans quoi l'entretien aurait démarré comme un interrogatoire. Sans doute avait-il juste proposé de me rappeler, en insistant peut-être, pour le cas où j'aurais eu une idée lumineuse, ce que les conseillers devaient penser improbable. Montalk passa ses mains fines et nerveuses dans ses cheveux en brosse et reprit :

« Le second message semble concorder avec votre arrivée, à toi et au chef d'équipe, dans le champ de vision de l'unité. Il semble qu'il s'agisse d'un signal de classe A. Comme tu le sais, le Processeur a toujours situé ce type de communications en dessous de notre portée. Nous n'avons pas réussi à tracer celui-là – les imbéciles ! – mais ce qui est certain, c'est que l'émission a été immédiatement suivie d'une seconde attaque des dépeceurs, dont le chef d'équipe et un des techniciens ont été victimes. »

Le conseiller fit une pause dramatique, essayant des yeux accusateurs sur moi. Je restai impassible. Derrière le masque hiérarchique, je devinai que ces quelques jours lui avaient fait perdre de sa fraîcheur et de sa jeunesse. Ses yeux verts habituellement vifs étaient cernés et il tenait mal ses épaules. Il se voulait impressionnant, mais me faisait plutôt pitié. Les événements l'avaient dépassé.

« Continuez, je vous prie, ordonna la présidente.

— Gina, les enregistrements montrent que les dépeceurs t'ont délibérément épargnée et c'est pour cette raison que tu as été écartée de l'enquête. Le conseil souhaiterait savoir quelles explications tu peux apporter à ta survie miraculeuse lors de l'attaque. »

Voilà qui était clair. Ils pensaient que j'étais liée à la panne du Processeur. Quoi de plus logique. J'avais des moyens techniques et une connaissance hors du commun, et quand le central découvrait un avatar encore connecté, j'annulais un rendez-vous avec mon conseiller supérieur pour me précipiter sur les lieux, où je survivais à une attaque qui détruisait l'unité en tuant deux techniciens au passage. Je faisais une coupable idéale et le conseil m'avait évincée pour cela. Ils avaient dû mener leur enquête, éplucher mes enregistrements. Ils m'avaient sûrement filée pendant ces cinq jours, espérant démanteler un réseau de complices. Ils ne devaient pas être déçus ; à part mon vieux père, je n'avais

rencontré personne, ce qui, je l'imaginais à l'instant, avait bien pu leur paraître suspect dans une telle situation de crise. Était-ce de ma faute si je n'avais d'autres amis que le Processeur ? Peu importait... Qu'allais-je leur répondre ? Une autre logique !

« Je ne me suis pas approchée de l'avatar. Un dépeceur m'avait blessée à la cheville et j'avancais moins vite que le chef d'équipe. Je suis restée en retrait pour appeler des secours. Quand je me suis finalement approchée, les dépeceurs avaient déjà fait leur œuvre et massacré l'unité de communication de l'avatar. »

Je pointai du doigt le crâne cybernétique, réparé et bardé de câbles.

« Je pense qu'ils n'avaient plus besoin – j'insistai sur le mot – de s'attaquer à moi.

— Citoyenne Courage, comment savez-vous que les dépeceurs ont détruit le communicateur de cette unité à cet instant précis ? me demanda la présidente.

— J'ai vu l'avatar avant l'attaque, sur l'écran de contrôle du chef d'équipe. Sa tête m'avait l'air intacte alors qu'elle était éclatée quand je me suis approchée de lui après l'attaque.

— C'est exact », affirma le conseiller Humanic en envoyant sur un écran derrière moi l'image que le technicien avait transmise dans la décharge.

Les membres du conseil se turent, à court de questions. J'en profitai pour m'engouffrer dans la brèche et revenir en force.

« En revanche, je sais quelque chose que vous ignorez.

— Quoi donc ? demanda la citoyenne présidente, dubitative.

— Je sais qui a reçu le message du Processeur et quel était son contenu.

— Et comment pourriez-vous détenir une telle information, alors que les meilleurs ingénieurs du central l'ont cherchée pendant cinq jours sans succès ?

— Les meilleurs à l'exception d'une, mais là n'est pas la question. Le Processeur a émis un code prioritaire, que seul l'appareil avec lequel il voulait communiquer était capable de décrypter. Vous savez très bien que cette technologie nous dépasse.

— Vous savez donc quel appareil a été contacté ?

— Oui, et pour cause, puisque c'est celui-ci, répondis-je en posant délicatement mon radiophone sur le bureau avant d'ajouter :

— Je me ferai un plaisir d'envoyer le message à votre écran si vous rétablissez ma fréquence de contrôle. Le niveau deux sera suffisant. »

Les conseillers se regardèrent un moment. Finalement, la présidente fit un signe à Montalk qui pianota quelques commandes sur la console devant lui. J'étais prête et ne leur laissai pas le temps de m'inviter à envoyer Son message pour le faire.

« Aide-moi ! Je ne t'ai pas abandonnée. »

Un silence embarrassé s'abattit sur le conseil. Chacun avait les yeux rivés sur son écran, sur les mots que j'avais reçus et qu'ils avaient, sans le savoir, décidé d'ignorer pendant de précieuses journées. J'eus l'impression que d'interminables minutes passaient. Les conseillers devaient lire et relire l'édifiante ligne en essayant d'imaginer un scénario dans lequel je restais complice de la Grande Panne plutôt que l'unique récipiendaire des dernières paroles du Processeur, d'un appel au secours qui plus est. Pour m'être longuement préparée à me défendre, je devinais que la vérité s'imposait lentement aux esprits des conseillers. Outre le fait qu'un signal de classe A était *a priori* infalsifiable, le contenu du message et les circonstances de sa réception, suivie de l'attaque meurtrière, plaidaient en ma faveur. Les conseillers devaient commencer à se sentir coupables.

Finally, la présidente rompit le silence :

« Conseillers, je crois que nous ne pouvons douter du témoignage de la citoyenne Courage. Si vous n'avez pas d'objection, je propose de la rétablir dans ses fonctions de responsable de la Connectique et ce, dès maintenant. »

Elle laissa ensuite passer quelques instants, le temps pour les conseillers d'émettre d'éventuels avis contraires, quelques instants pendant lesquels mon cœur battit à tout rompre et faillit s'arrêter lorsque le conseiller Montalk demanda la parole :

« Prêt à opérer le rétablissement, citoyenne présidente.

— Veuillez opérer, citoyen conseiller. »

Ainsi retrouvai-je instantanément mon grade, comme en témoignait le niveau maximum de contrôle de mon terminal de poignet.

« Merci, citoyenne présidente, messieurs et mesdames les conseillers.

— Avant de lever la séance, citoyenne responsable, j'aimerais connaître votre interprétation du message que vous venez de nous présenter. Pendant ces cinq jours, vous avez dû avoir le temps d'y réfléchir. »

Le conseiller Humanic me coupa avant que je ne puisse répondre :

« Si je peux me permettre, citoyenne présidente, j'aimerais en particulier connaître l'interprétation que la citoyenne Courage donne à l'emploi du féminin.

— J'ai en effet beaucoup réfléchi à ce point. Je ne vois guère que deux possibilités. Soit il s'agit d'un renvoi à un terme collectif comme *la bulle* ou *l'humanité*...

— Soit ?

— Soit le message m'était personnellement adressé.

— Avez-vous une préférence pour l'une de ces possibilités ? reprit la présidente.

— Pas de préférence à proprement parler mais à la réflexion, je crois que c'est bien à moi que ces mots s'adressent.

— Comment pouvez-vous avoir cette prétention ? attaqua Humanic. Vous ne pensez tout de même pas nous faire croire que le Processeur vous tutoyait ?

— Pardonnez-moi, mais c'est pourtant la stricte vérité. Et si le Processeur avait voulu contacter la bulle dans son ensemble, il pouvait atteindre le technicien ou le contremaître avant moi. Il ne l'a pas fait. Le message m'est parvenu à moi lorsque je suis entrée dans le champ de vision de l'avatar. En plus, ce « je ne t'ai pas abandonnée » alors qu'il était en mauvaise posture, ressemble assez au ton dont il usait avec moi, attentionné et désinvolte. J'imagine que si l'un de vous s'était trouvé là, il aurait reçu un message correspondant à la personnalité dont il usait avec vous. »

Cette fois, ce fut un silence gêné qui s'empara quelques secondes du conseil. Le conseiller Montalk le rompit :

« Gina, lors de notre enquête, nous avons constaté que tu étais un des citoyens les plus connectés au Processeur. Tu l'étais en tout cas bien plus que n'importe lequel d'entre nous et je crains que tu ne surestimes la nature de nos rapports avec Lui. Pour ma part, je n'ai jamais eu de discussion que je qualifierais de personnelle avec le Processeur. En tout cas, Il ne me tutoyait pas et je crois qu'il en est de même pour mes collègues. »

Ils acquiescèrent en effet. Je n'en revenais pas. Si je savais partager un jardin secret avec le Processeur, je ne soupçonnais pas son exclusivité.

« Nous reviendrons sur ce point plus tard, reprit la présidente. Reprenons la question principale : citoyenne responsable, que signifie d'après vous le message que vous avez reçu ? »

J'hésitai un instant avant de donner le fond de ma pensée :

« Que le Processeur est vivant, mais que quelqu'un a réussi à dresser une sorte de voile entre Lui et nous, voile qu'Il n'est parvenu à percer que deux fois, pour nous appeler au secours. Mais je me trompe peut-être complètement, je ne sais pas où en est votre enquête sur la Grande Panne. Peut-être avez-vous eu d'autres contacts avec Lui depuis ?

— Malheureusement non, aucune communication, le noir total depuis ce dernier signal que vous avez reçu. Mais vous avez raison, il ne sert à rien de poursuivre cette discussion tant que le responsable intérimaire ne vous a pas mise au courant des résultats des investigations sur la Grande Panne, ce qu'il devra faire au plus tôt. Si personne n'a rien à rajouter, la séance est levée. »

Personne n'avait rien à ajouter.

Cohabitation

Le conseiller Reinhardt fut choqué, mais ne remarqua pas que je l'étais tout autant. Nous arrivions au premier rendez-vous auquel je le conviais pour l'initier à l'univers des déconnectés. En sortant de l'ascenseur, nous aurions dû prendre à gauche pour rejoindre la quatrième porte à droite : la cellule de Picasso. J'avais annoncé notre visite à mon rebelle de peintre, qui m'avait informé qu'il inviterait quelques amis. J'avais bien essayé de l'en dissuader, par peur que la présence d'autres personnes ne fasse qu'élargir le fossé entre conseiller et déconnecté. Mais Picasso avait insisté et je n'avais pas trouvé d'arguments pour le faire changer d'avis. De mon côté, j'avais finalement décidé d'inviter Kyra. J'avais pensé qu'en définitive, ce serait propice à la discussion, même si nous risquions d'être un peu à l'étroit dans la cellule.

Seulement voilà : Picasso n'avait plus de cellule. L'habituel couloir et les dizaines de portes sur lesquelles s'ouvrait l'ascenseur n'existaient plus. Au lieu de cela s'étirait devant nous une immense surface, une tranche d'espace ponctuée de piliers et limitée au loin par les hublots réglementaires. Seuls ces disques de lumière crépusculaire demeuraient, ultimes stigmates des habituelles cellules. L'odeur de béton abattu disparaîtrait bientôt. Là-bas, sur la gauche, des gens s'étaient rassemblés autour d'une lueur électrique. L'un d'eux s'était levé à l'arrivée de l'ascenseur et se dirigeait vers nous : Picasso, démarche allongée tendant la toile de sa robe dépourvue de manches, l'iguane qu'il élevait chez lui perché sur son épaule.

« Salut, mon pote.

— Bonsoir, Pic'.

— Alors voici ce conseiller que tu tiens tant à me présenter. Je suis très honoré de ta visite, citoyen. Je regrette juste qu'il faille que ton dieu tombe de son piédestal pour que tu daignes entendre le son de ma voix. »

Ça commençait mal. Pic' n'allait pas collaborer facilement, mais je m'y attendais. Il allait abuser de sa supériorité du moment, lui qui pendant tant d'années avait été considéré comme un moins que rien par la plupart des citoyens, en particulier par les puissants. L'aigreur initiée par la disparition mystérieuse de sa mère avait pris toute son ampleur et pouvait désormais s'épancher. Le responsable de son malheur n'était plus, ce Processeur incapable d'empêcher ni même d'expliquer une disparition dans un espace pourtant clos. Sans rien révéler de l'intimité de mon ami, j'avais prévenu Reinhardt, lui recommandant bien de ne pas se braquer. Sa réponse me surprit agréablement :

« Je le regrette aussi, citoyen. Mais il n'est jamais trop tard pour réparer nos erreurs.

— Tes erreurs ne sont pas les tiennes, conseiller, mais celles d'un peuple tout entier qui ne t'a même pas choisi pour le diriger. Tu n'es là que par le truchement du grand tirage aléatoire. Tu n'as pas choisi ta vie. »

Picasso laissa planer l'instant, avant de devenir enfin amical :

« Moi, j'ai choisi la mienne et je t'offre aujourd'hui de la partager. »

Mystique, fidèle à lui-même, mon ami allait guider le conseiller là où je voulais qu'il le conduisît. Mais, piqué par la curiosité, je freinai la discussion que j'avais pourtant voulu initier :

« Excuse-moi, Pic', mais que s'est-il passé ici ?

— Mon frère, j'ai décidé d'abolir l'espace.

— Pardon ?

— En méditant l'autre jour, j'ai vu que nous, citoyens de la bulle, nous avons peur. Pas tant de l'espace en soi que de l'extérieur et de son Virus assassin bien sûr. Mais, concrètement, nous aimons les cellules closes, les cabines étroites, les uniformes étriqués. Vous êtes d'accord, non ?

— Vous avez raison, c'est évident, affirma Reinhardt.

— Et bien j'ai décidé de combattre notre peur de l'extérieur en commençant par élargir nos espaces vitaux. Oh, pas plus loin que les parois de la bulle, nous sommes bien d'accord. Mais bon, nous pouvons sans risque commencer par agrandir nos cellules.

— Tu as plutôt réussi ici... Comment as-tu fait ? demandai-je.

— Rien de plus facile en l'absence du Processeur derrière les caméras du corridor. J'ai abattu la cloison entre ma cellule et le couloir. Ensuite j'ai rassemblé mes voisins pour leur expliquer ma vision. Le plus dur a été de les convaincre d'accepter que n'importe qui puisse surgir directement de l'ascenseur en plein dans notre vie privée. Mais finalement, ils m'ont fait confiance et nous avons tout cassé ensemble. Sans porte ni serrure, notre espace est maintenant ouvert à tous.

— Je n'aurais jamais osé faire une chose pareille, avouai-je. Tu n'as pas eu peur que le plafond s'écroule ?

— Non, l'un d'entre nous est agent à l'Urbanisme. C'est à lui que ces piliers doivent leur survie et la nôtre avec. Depuis, nous vivons ensemble en nous partageant cet espace. C'est paradisiaque.

— Et ça là-bas, c'est quoi ? » demanda Reinhardt en pointant du doigt un cube de béton qui n'avait pas été abattu et que je n'avais pas remarqué.

Évidemment, mon ami ne savait pas que le conseiller était précisément attaché à l'Urbanisme et qu'il se devait de veiller à l'intégrité des habitations de la bulle. Un instant, je pensai à essayer de prévenir Picasso, et surtout son ami qui risquait le blâme de son supérieur, mais sa réponse s'adressa plus à moi qu'au conseiller et réclamait mon attention :

« Un réfractaire. Mais justement Sean, je voulais te proposer d'échanger ta cellule avec lui et de l'abattre à ton tour.

— S'il est d'accord, je le suis aussi. »

Je n'avais pas hésité une seconde. L'idée de Pic' m'avait immédiatement conquis. Sans le réaliser, j'en rêvais depuis des années. Avoir plus d'espace pour laisser ma musique l'envahir. Avoir plus d'espace pour courir et danser. Avoir plus d'espace pour choisir où faire les choses... D'ailleurs, c'est à ce moment-là que l'idée de l'openground naquit en moi, l'idée d'organiser une borderground en extérieur, dans les rues de la bulle, sous ses parois lointaines, sous les étoiles qu'on devinait derrière elles. Oui, je crois bien que l'idée m'est venue lorsque Picasso m'expliqua sa théorie sur la peur de l'espace.

Pic' nous entraîna ensuite jusqu'au cercle de ses amis et nous présenta : j'étais leur nouveau « cohabitant » et Reinhardt était un « ami ». En plus de mes nouveaux cohabitants donc, il y avait là quelques habitués des bordergrounds dont le DJ Shade, Brakievitch, l'agent de Pic', et surtout Spirale, mon fournisseur d'UV. Kyra n'était pas encore arrivée. J'invitai Reinhardt à se poser entre Spirale et Picasso, mais s'asseoir par terre n'avait pas l'air d'être dans son habitude et sa maladresse attira l'attention. On fronça quelques sourcils : on avait déjà vu ce visage quelque part. Mais, mis à part un moustachu qui écarquilla les yeux et devait être l'agent à l'Urbanisme dont avait parlé Pic', je crois que personne ne reconnut le conseiller, la pénombre et l'improbabilité de sa présence aidant.

Une jeune fille blonde, qui s'appelait Gwen et était donc une de mes nouvelles cohabitantes, nous

servit à boire, de la vodka glaciale pour moi, un whisky de synthèse pour Reinhardt. Puis nous parlâmes un peu du partage de l'espace, du partage de mon nouvel espace, et Pic' expliqua que je faisais de la musique et que, si nous étions tous d'accord, je pourrais sonoriser notre volume, comme il se proposait pour sa part de le peindre. Étais-je d'accord ? Oui, je crois. Les cohabitants reçurent l'idée avec enthousiasme et l'un d'eux – il s'appelait Maxime – me signala qu'il avait déjà raccordé quelques enceintes à son terminal, là-bas dans le coin. Il voulait me montrer et se leva ; je l'imitai et le suivis. Je décochai un clin d'œil à Reinhardt : la musique que j'allais mettre utiliserait des échantillons venant du Processeur, mais le conseiller et moi serions les seuls à le savoir.

Alors que je faisais mes réglages, Kyra arriva, toujours aussi belle avec sa peau d'ébène et sa démarche souple, soulignée ce soir par un justaucorps moult et un pantalon large qui donnait l'impression qu'elle flottait sur notre nouvelle surface. Elle vint m'embrasser et coller son corps contre le mien. Ses yeux humides brillaient dans la pénombre et son sourire généreux accueillit Picasso, qui s'approchait pour la saluer également. Je montai le volume de la musique puis les pris tous les deux par les épaules, approchant nos visages jusqu'à ce que nos fronts se touchent. J'eus le sentiment d'être là véritablement chez moi.

« J'aime ce qui est en train de nous arriver, leur dis-je avec foi. Nous irons loin ensemble.

— Tu as raison, mon pote.

— Tu as raison, amour. »

Nous restâmes ainsi un long moment, en communion, laissant la musique nous envahir doucement. Et le temps s'étira, dans le calme et la sérénité.

Je revins à mes réglages et laissai tourner les échantillons seuls, choisissant une ambiance aérienne qui soulignait l'ampleur de l'espace que nous occupions. J'ouvris un hublot et restai un moment à respirer l'air frais du dehors, à contempler les lumières de la bulle, avant de revenir à mes cohabitants.

Je trouvai Reinhardt en timide discussion avec Spirale. M'agenouillant devant eux, j'achetai sans discrétion un lot d'UV, afin de susciter les questions du conseiller, qui ne tardèrent évidemment pas. Je laissai Spirale lui expliquer les effets de la drogue, depuis les picotements annonciateurs jusqu'au brouillard terminal, en passant par l'admirable acuité sensitive qui prolongeait les plaisirs de la substance. Le conseiller s'inquiéta de ce que la drogue pût altérer le jugement et les capacités du consommateur ? Je lui avouai que j'étais sous UV lors de ma convocation au conseil. Il admit n'avoir rien remarqué de spécial et qu'il m'avait même trouvé fort pertinent, bien que trop arrogant. Ignorant des coutumes de notre communauté, il posa ensuite la question que personne ne posait jamais à un revendeur.

« Où vous procurez-vous la substance ? »

Comme si nous tous autour de la lumière avions entendu la question, le silence se fit, laissant à ma musique le loisir de flotter sur les lieux. Spirale ne disait rien, mais semblait peser le pour et le contre de la révélation de son secret.

« Je vais vous le dire...

— Non, l'interrompis-je, Reinhardt est un membre du conseil et tu ne lui dois rien.

— Sean, vues les circonstances, je crois que, précisément, je dois le dire. Mais vous n'allez pas me croire, je vous préviens.

— Allez-y, l'invita Reinhardt, tout le monde est prêt à croire n'importe quoi ces jours-ci.

— Celui qui m'a donné la formule, le procédé de fabrication et l'accès aux substances de base dans les usines de recyclage... c'est le Processeur. »

Je tombai des nues. Le conseiller sembla également surpris. Une certaine angoisse m'envahit :

« Tu ne peux donc plus en fabriquer ?

— Ne t'inquiète pas Sean, les usines tournent encore et fournissent toujours les principes actifs.

— C'est étrange tout de même tout ce que le Processeur offrait à la marge de la bulle, commenta Reinhardt comme s'il pensait tout haut. Nous étions loin d'imaginer ça au conseil. Mais dites-moi, Sean, si j'ai bien compris contrairement à ce qu'il en est pour cette Ultravibration, c'est fini pour votre musique, n'est-ce pas ? »

À leur tour, Picasso, Spirale et Kyra échangèrent des regards étonnés puis médusés. Avaient-ils bien saisi ce que venait de dire le conseiller ? Oui, et Reinhardt avait raison, il était inutile de cacher plus longtemps à mes amis que ma musique était, elle aussi, inspirée par le Processeur.

« Oui conseiller, j'ai quelques pistes originales, mais tout ce que je descendais du Processeur était sur le réseau. Tout est noir à présent. Je ne pourrai que broder sur les morceaux que j'ai déjà composés et entreposés sur support externe. Quant à vous mes amis, vous l'avez compris, le Processeur me fournissait effectivement pas mal d'échantillons.

— Et tu penses que c'est pour ça que l'UV et ta musique se mélangent si bien ? demanda Kyra.

— Va savoir. Ça a sûrement un lien.

— De quel mélange parlez-vous ? demanda Reinhardt en fixant Kyra de ses yeux aux reflets métalliques.

— Et bien, personnellement, quand je prends de l'UV et que Sean joue certains de ses morceaux, j'entre dans une sorte de transe, comme si mon esprit se désincarnait. Il m'est même arrivé de me voir danser comme si j'étais à l'extérieur de mon corps, flottant au-dessus de moi et des autres danseurs.

— Tu m'intéresses, ma sœur, intervint Picasso. Moi qui déteste en principe et l'UV, et la musique de Sean, je devrais peut-être les essayer ensemble !

— Pourquoi ne pas essayer maintenant ? proposa Reinhardt, je suis volontaire pour vous accompagner. »

J'avais gagné mon pari ! Les deux extrêmes de la bulle, un conseiller et un déconnecté, allaient expérimenter ensemble les plaisirs que, plus que jamais, nous pouvions qualifier d'artificiels, la chimie de Spirale et ma musique, toutes deux émanant du Processeur. Je disposai cinq enceintes pour délimiter une surface que je couvris de coussins. Chacun s'assit en tailleur dos à la musique et je pris le synthétiseur sur les genoux, pour mixer le plus proche d'eux. Spirale compta cinq pilules, en goba une et glissa les quatre autres dans la main de Kyra. Elle commença par Reinhardt, pour le surprendre. S'agenouillant sur lui, elle posa l'UV sur le bout de sa langue, qu'elle lui tendit. Le conseiller était pétrifié, assis en tailleur, les mains plantées derrière lui, cette fille superbe au-dessus, ces seins sous les yeux, ce visage si proche, dardant une langue venimeuse ou délicieuse, comment le savoir ? Une goutte de sueur coula sur sa tempe blafarde, ses yeux bleu acier tremblèrent sans soutenir le regard noir de Kyra et finalement, il entrouvrit les lèvres. La langue et le cachet s'y glissèrent rapidement. Kyra releva son visage et sourit au conseiller en caressant ses longs cheveux blonds. Il déglutit et elle lui murmura :

« C'est bien, détends-toi maintenant, ça va venir dans quelques minutes. »

Puis elle se pencha sur Picasso qui s'empara de l'UV d'une langue longue et experte, et enfin sur moi, qui l'embrassai goulûment. Alors que je commençai à jouer, elle dansa quelques instants langoureusement entre nous, avant de s'asseoir dans les vibrations sonores... et de gober la dernière pilule.

Concentré sur les échantillons musicaux qu'il fallait mélanger, je ne me laissai pas entraîner sur les vagues psychédéliques. Je regardai mes amis partir, les yeux grands ouverts, la peau frissonnante,

des sourires béats sur les lèvres. Je leur jouai les extraits les plus purs que le Processeur m'avait légués, sa mélodie transcendante. Je la mélangeai à peine à ma musique profane, qui restait très légère, un lointain guide dans l'abstraction des mélodies processorales.

Au moment propice, j'insérai les pistes qu'Il avait Lui-même baptisées *Lumières éternelles*. Il s'agissait de Son dernier legs, reçu quelques heures à peine avant Son arrêt, sur mon terminal cellulaire, sans message d'accompagnement. Kyra en avait eu la primeur. Elle seule m'avait rapporté l'expérience mystique de la désincarnation et seules les *Lumières éternelles* la lui procuraient. J'allais savoir si d'autres y étaient sensibles.

Je devais jouer depuis deux heures quand mes amis refirent doucement surface. Ils ne semblaient pas en état de faire un rapport circonstancié de leur expérience. Alors nous laissâmes la soirée s'étendre dans le calme, entre musique atmosphérique, nourriture subtile – ma cohabitante Gwen se révélait fine cuisinière – et boisson enivrante. Vers deux heures du matin, nous quittâmes le nouvel espace qui allait devenir le mien. Nous nous séparâmes dans la rue, moi pour suivre Kyra dans sa cellule du quartier afro, Reinhardt pour rejoindre sa cellule de fonction dans l'immeuble central.

Le conseiller m'appela dès le lendemain soir et nous nous retrouvâmes au café panoramique. Il était plutôt troublé lorsqu'il me décrivit ce qu'il avait vécu la veille. Sans avoir de vision aérienne telle que celle que nous avait racontée Kyra, il avait bien perdu le contrôle de son corps. Comme si ces bras qu'il voyait n'avaient jamais été les siens. Comme s'il ne pourrait jamais se relever de ce coussin que je lui avais tendu. Il avait paniqué, mais la panique, sans moyen d'actions, avait rapidement cédé la place à la curiosité. Libéré du poids des contraintes matérielles, tout son être s'était élevé. Ses sensations avaient décuplé. Il avait eu le sentiment que ma musique l'atteignait directement, sans résonner dans l'air, sans faire vibrer ses tympans. Il avait joui d'un plaisir nouveau, celui de ne plus être engoncé dans une carcasse organique.

À la réflexion, il avait trouvé intéressant que le Processeur nous ait donné les outils nécessaires à se trouver dans un état qui devait être proche du sien : celui d'un pur esprit nourri de sensations multiples mais dépourvu d'un corps encombrant et mortel.

Collision

Debout dans la lumière dorée du soleil levant, j'étais prête pour la dernière phase de prospection, sans grand espoir. L'exploration de l'immeuble d'Eternity Incorporated avait à peine rempli quelques caisses de matériel pour les ingénieurs du central. Il ne restait plus que les sous-sols. J'avais décidé de prendre la tête de l'opération, à l'aube.

La veille, vers midi, nous avons finalement posé nos exoptères sur un immeuble voisin, un peu au-dessus des derniers étages d'Eternity Incorporated. J'avais ordonné d'établir ici notre premier camp dans l'extérieur, sur le toit de la cité. J'avais choisi l'endroit pour son éloignement des squelettes qui devaient joncher tous les intérieurs, tous les parcs et toutes les rues de la ville. Bien sûr, le camp aurait pu être n'importe où, puisqu'il faudrait de toute façon manger et dormir dans les exoptères étanches, mais j'avais préféré confronter les hommes à l'immensité du ciel plutôt qu'à l'horreur de la mort. Pour justifier mon choix auprès de ceux à qui la perspective vertigineuse – et si les immeubles n'étaient plus très solides ? – ne semblait pas convenir, j'avais affirmé avec conviction que s'il y avait un endroit où la concentration de Virus devait être faible, c'était bien ici, loin des cadavres. En vérité, je n'en savais rien. Comment aurais-je pu en avoir la moindre idée ? Seul le Processeur aurait pu nous renseigner sur la concentration de Virus sur ce toit.

De fait, l'analyse virale était toujours restée trop complexe pour tenir dans un système autonome embarqué et être pratiquée *in situ*. Au lieu de cela, les échantillons prélevés sur le terrain étaient transmis à la bulle par drone ultratechnologique aéropropulsé. Le Processeur en faisait l'analyse et rendait son verdict. Je l'entendais encore :

« Concentration virale de 3,6 sur l'échelle de Stern, vous devriez ordonner le retour à la bulle, lieutenant Barnett. »

Ce conseil avisé tombait inmanquablement dès que nos exoptères s'éloignaient trop de la bulle. C'était d'ailleurs la seule règle que j'avais dégagée des centaines de dosages viraux que j'avais réclamés : les alentours de la bulle semblaient épargnés, sans doute grâce à la chasse incessante que les assistants de défense automatique et les brigadiers eux-mêmes avaient toujours donnée aux mutants. Mais en dehors de cela, aucune logique, aucune corrélation. J'avais par exemple survolé des hordes de mutants sans que le Processeur ne rapportât d'augmentation de la concentration virale, ce qui semblait signifier que certains groupes contaminaient assez peu leur environnement. À l'inverse, je me souvenais avoir poussé un jour assez loin vers le nord et avoir rebroussé chemin devant des concentrations alarmantes alors qu'il n'y avait aucun signe d'occupation mutante. D'ailleurs, au souvenir de cette mission, je frissonnai sur le toit de l'immeuble : ici non plus il n'y avait pas de signe de présence animale, à peine quelques oiseaux planant dans les rues en dessous de nous. Peu importait. Ce qui comptait, c'étaient que les hommes m'avaient crue. Être loin des squelettes et des animaux les avait rassurés ? Tant mieux ! J'étais persuadée que ça ne changeait rien, que nous ne courions aucun risque tant que nos scaphandres et nos exoptères restaient étanches. De toute façon, on verrait bien, pendant la quarantaine, si quelqu'un était contaminé. Et si tel était le cas, nous y passerions tous. Il valait mieux ne pas y penser maintenant et tout faire pour le moral des gars.

Une seconde raison m'avait poussée à nous installer ici, au-dessus de l'immeuble d'Eternity : atteindre au plus vite les bureaux les plus élevés dans le ciel, et sûrement dans la hiérarchie. Debout au bord de mon promontoire, je scrutais l'immeuble en contrebas, en me repassant notre exploration de la veille.

En début d'après-midi, les brigadiers avaient lancé des filins et s'étaient laissés glisser sur leur cible. Les premiers rapports étaient décevants et, quand j'avais rejoint les éclaireurs, j'avais constaté que même dans les sections où les murs étaient intacts, les flammes avaient ravagé les bureaux, laissant derrière elles des consoles fondues et des bibliothèques carbonisées. Bredouilles, les brigadiers avaient commencé à descendre, mais leur progression avait été difficile, tant certains pans du bâtiment étaient effondrés. Après trois bonnes heures, ils étaient parvenus à des étages moins dévastés. J'avais alors compris que les émeutiers s'étaient acharnés sur les niveaux supérieurs, sûrement pour cette même raison qui m'avait poussée à commencer notre exploration par là : la hiérarchie. Même si le feu n'avait pas ravagé les étages inférieurs, même si les masses n'avaient pas abattu les murs, les bureaux n'avaient pas été épargnés. Les pillards avaient cassé les vitres, projeté les machines du haut des fenêtres et certains étaient morts ici, dans les murs d'Eternity Incorporated.

J'avais erré dans ces ruines, ordonnant la récupération du peu de matériel intact que nous avions découvert : une unique console, une douzaine d'objets dont les fonctions restaient mystérieuses, ainsi que quelques livres imprimés qui tenaient tous dans une caisse de taille moyenne. Nous les avons trouvés dans un coffre hermétique que nous avons ouvert au laser et qui avait miraculeusement préservé les ouvrages des assauts du temps. Pour la première fois, je voyais de véritables livres de papier, luxe organique que les survivants avaient naturellement abandonné en entrant dans la bulle. Pour ma part, je n'avais jamais eu ni l'envie, ni le besoin, ni même le droit d'entrer dans la bibliothèque de l'antébulle. Alors que je feuilletais un ouvrage dont je ne comprenais même pas le titre, *La Nanofinance pour les nuls*, j'avais reçu l'appel d'un brigadier :

« Capitaine, je doute que ce soit important pour la mission, mais ce que j'ai trouvé devrait vous intéresser personnellement.

— De quoi s'agit-il ?

— Regardez sur votre écran... »

J'avais basculé ma visière sur la caméra du brigadier et y avais découvert sa main gantée, comme si c'était la mienne, tenant une de ces plaques nominatives que je n'avais cessé de croiser pendant l'exploration. Il avait essuyé la poussière et la suie pour que les lettres gravées se détachent en noir sur fond métallique : « John Barnett, responsable cryogénie humaine. » Barnett, un nom qui s'était transmis jusqu'à moi, Ange, au travers des siècles. J'aurais dû m'y attendre... C'était logique, le Fondateur dont j'étais la lointaine descendante avait eu un bureau dans cet immeuble d'Eternity Incorporated, le plus proche de notre bulle. J'avais regardé la position du brigadier sur mon terminal de commandement : trois étages plus haut.

« Je te rejoins ! »

Un escalier en bon état, muni d'une balustrade jaune, rare touche de couleur dans le béton ambiant, m'avait permis de le retrouver rapidement. Le bureau, plus grand que la plupart des autres, était aussi dévasté qu'eux et nous n'y avons rien trouvé, rien d'autre que cette plaque marquée de mon propre nom. À part une chaise métallique qui avait dû servir à éclater les baies vitrées, les meubles avaient disparu, précipités dans le vide. La plaque en main, je m'étais approchée de l'abîme, mes bottes écrasant des bris de verres. J'avais scruté la ville : un gratte-ciel à gauche, trois exoptères bourdonnant qui rentraient bredouilles de l'exploration de la grande infirmerie, l'immeuble en face, tout proche dans cette perspective, la rue en contrebas, si loin, si proche... J'avais été prise d'un

vertige et m'étais forcée à faire un pas en arrière. Était-ce la fatigue ou l'étrange malaise qui m'avait envahie lorsque les quelques lettres gravées avaient établi la connexion entre moi, capitaine des brigades externes, et les salariés d'Eternity Incorporated, que les émeutiers avaient tant haïs ?

J'avais alors fait le point. Les hommes avaient atteint les premiers étages de l'immeuble. L'après-midi tirait à sa fin et il était temps d'interrompre l'exploration. Comme moi, les brigadiers devaient être passablement éprouvés par la mission, tant moralement que physiquement. J'avais commandé le rapatriement au camp de base, assorti d'un ordre qui avait dû les surprendre : ramasser toutes les plaques nominatives qu'ils trouveraient en ralliant le point d'ancrage des filins. J'avais dans l'idée de finir cette collecte le lendemain, même si je ne savais pas vraiment pourquoi. Peut-être pour laisser leur chance à d'autres dans la bulle de se raccrocher à quelque chose à l'extérieur. Environ le quart de nos noms de famille appartenaient aux Fondateurs ; ils étaient les seuls à être reliés à l'antébulle. Les autres étaient remplacés, attribués par le Processeur dans l'évocation de notions positives : valeurs fondatrices, animaux anciens ou endroits mythiques de l'antébulle. Merlin s'appelait Future, et Gail Forest, par exemple. Mais je les appelais toujours par leur prénom.

La dernière, j'étais remontée jusqu'en haut de l'immeuble et m'étais fait hisser jusqu'au camp, dans la lumière du soleil couchant. J'avais déposé la plaque de John Barnett dans un caisson extérieur de mon exoptère. Dans l'appareil, j'avais stérilisé puis ôté mon scaphandre, intégré l'unité de survie et mangé un morceau avec ma coéquipière, n'échangeant que peu de mots avec elle. J'avais ensuite demandé des volontaires pour m'accompagner à l'aube dans les sous-sols de l'immeuble d'Eternity, encore inexplorés. Cinq brigadiers avaient répondu à l'appel, au premier rang desquels se trouvait Merlin, décidément en grande forme. Tous étaient des vétérans, j'avais accepté leur concours. Les autres iraient récupérer les dernières plaques nominatives. J'avais ensuite ordonné le repos pour la nuit. Curieusement, j'avais bien dormi malgré la pression de la journée et de la mission, d'un sommeil de plomb dépourvu de rêves, comme d'habitude. Mes équipiers avaient eu plus de mal, il s'agissait après tout de notre première nuit à l'extérieur.

J'attendais maintenant l'équipe près des deux exoptères qui nous déposeraient et nous attendraient sur une place non loin de l'entrée de l'immeuble. L'aube donnait à la ville une allure fantomatique. L'horizon se paraît d'une robe dorée qu'empruntaient les cimes des immeubles de verres, alors que les rues plongeaient encore dans une obscurité inquiétante. Je vérifiai d'abord les éclairages de mon scaphandre, puis d'autres fonctions : géolocalisation, altimètre, communicateurs interne et externe, caméra, visière... J'étais prête.

Les volontaires ne tardèrent pas à me rejoindre et nous embarquâmes ensemble dans les exoptères. Quinze minutes plus tard, nous entrions dans les sous-sols de l'immeuble d'Eternity. J'établis deux équipes, pris la tête de la première et confiai l'autre au sergent Merlin. Les brigadiers progresseraient dans les ténèbres, éclairés par leur projecteur frontal et une lampe torche manœuvrée de la main gauche, la droite restant libre pour utiliser un outil ou dégainer une arme. Aucun n'avait l'habitude de ce genre de mission. Aucun n'avait été formé pour une intervention souterraine dans un bâtiment sans éclairage. Dès la première pièce, une sorte de hall entouré de guichets et de machines automatiques, je maudis le conseil. On m'avait refusé le soutien de brigadiers de l'intérieur, bien plus qualifiés que nous pour la terre ferme, les espaces confinés et les interventions de nuit. Je voyais bien que nous n'étions pas efficaces dans notre progression. Nos faisceaux de lumière ne couvraient pas l'espace devant nous et je trébuchai sur un obstacle que j'aurais dû voir : une vieille roue qu'avait dû traîner le squelette éparpillé autour d'elle. Je laissai échapper un juron avant de me relever.

L'équipe de Merlin commençait l'inspection des guichets et des premières pièces pendant que la mienne poursuivait droit devant. Je fis signe à mes gars et nous franchîmes prudemment une double porte à hublot. L'endroit était immense et plutôt vide. Il y avait des marques blanches un peu partout sur le sol et, là-bas, un véhicule d'époque. Nous devions nous trouver dans un parking. Nous progressâmes sans difficultés jusqu'à l'engin, l'équivalent d'un glisseur familial, mais monté sur roues. Nous ne distinguâmes rien d'intéressant au travers des vitres, à la lumière de nos lampes torches, ce qui se confirma une fois forcées les portières, au pied-de-biche. J'ordonnai de prendre quelques clichés, puis nous reprîmes notre progression. Dans le communicateur, Merlin confirma qu'il s'agissait bien d'un parking en nous signalant le prix de la journée de stationnement, des fois qu'on voudrait y installer les exoptères. Les brigadiers rirent à la plaisanterie, mais je sentis qu'ils se forçaient.

Après n'avoir rien découvert d'autre que deux cadavres en remontant les sections numérotées de onze à seize, je poussai une porte. Je débouchai alors sur une plateforme métallique qui dominait un espace qui devait également avoir servi au stationnement, mais de véhicules plus imposants. À gauche, une rampe d'accès donnait sur l'extérieur. La zone différait de la précédente par la hauteur de plafond et la saleté accumulée au sol, charriée par les pluies le long du plan incliné. En témoignait une grande mare d'eau stagnante un peu plus loin. Je descendis l'escalier métallique qui reliait la passerelle au sol. Mes pas, suivis de ceux de mes deux acolytes, résonnèrent dans le volume. Nous progressions lentement vers le fond du hangar, pataugeant parfois dans la boue, enjambant plusieurs fois des restes d'émeutiers. Nous longeâmes la carcasse carbonisée d'un long véhicule de transport, incendié des siècles plus tôt. En dépassant l'engin, j'entendis comme un bruit venant de côté, me tournai et n'eus qu'à peine le temps de voir deux yeux briller dans le faisceau de mon projecteur, deux yeux trop haut perchés pour appartenir à un être humain. Le mutant fonça en poussant un cri tonitruant. Je dégainai, mais fus percutée avant d'avoir eu le temps de tirer. D'un mouvement puissant, la chose m'envoya voler dans les airs. Pendant ma trajectoire, je pus distinguer l'immense tentacule qui m'avait projetée, les petits yeux qui l'encadraient, et un éclat blanc immaculé sur la masse sombre de la chose. Je l'ajustai et tirai une longue rafale en plein vol. Je vis encore les détonations des mitraillettes de mes hommes, le faisceau de la torche que j'avais lâchée décrire une trajectoire désordonnée, éclairant au passage la forme colossale d'un deuxième mutant.

Je finis ma course contre un pilier du hangar. La violence du choc me fit lâcher mon arme alors que Merlin hurlait dans le communicateur : « Tenez bon les gars, on arrive ! »

Je perdis connaissance en m'écrasant au pied du pilier.

Avatars

À 15:50, une semaine jour pour jour après ma réhabilitation, je faisais face au sas de la crypte sacrée, une escouade de brigadiers internes et une équipe de techniciens à mes ordres. J'avais aussi emmené Reloyd.

Le vieil ingénieur n'avait pas dissimulé sa joie de me voir redevenir sa supérieure. Depuis ma réintégration, nous travaillions ensemble d'arrachepied. Il m'avait montré que j'étais depuis plusieurs mois classée numéro deux sur la liste des volumes de connexion avec le Processeur. Bien sûr, j'avais souvent constaté qu'à un instant donné, mon interface de bureau était la plus chargée des consoles du central. Avec fierté, j'attribuais ce record aux roses holographiques, à la voix synthétique et, naturellement, au travail que je faisais. Après tout, il n'y avait rien de surprenant à ce que la responsable de la Connectique, moi en l'occurrence, fût en prise directe avec le Processeur. Mais je n'avais jamais calculé la somme de mes connexions, pas plus que de celles de quiconque dans la bulle.

Personne n'avait jamais éprouvé le besoin d'une surveillance systématique. Il n'y avait que très peu de problèmes de débit : à peine, en de rares occasions, un léger encombrement sur des nœuds stratégiques multi-utilisateurs que l'on détournait alors pour alléger le réseau. Le Processeur, parfaitement conçu dès l'origine, gérât très bien les flux informatifs de la bulle, si bien que les ingénieurs du central n'avaient jamais développé d'outils statistiques de comparaison et d'intégration des rapports de connexions, erreur que mon remplaçant avait commencé à réparer avec une surprenante efficacité, je devais bien l'admettre.

En réfléchissant à cela, je réalisais que ma fonction, ainsi que celles de mes subalternes, n'avait jamais revêtu jusqu'ici qu'une dimension symbolique. Responsable d'un domaine qui fonctionnait à merveille, à quoi avais-je servi pendant toutes ces années ? À bien peu de chose en réalité. Le fait même que j'ignorais sincèrement être la deuxième utilisatrice du Processeur l'illustre et me faisait sourire amèrement.

Plus surprenante encore était l'identité du numéro un. J'aurais volontiers parié sur la présidente ou au moins sur un des conseillers, Montalk par exemple. À tort. Le record absolu de connexion était détenu par un citoyen parfaitement étranger au central, qui plus est répertorié comme évoluant à la marge de la bulle ! Je ne le connaissais pas, mais avais lu avec intérêt le procès-verbal de son entretien avec le conseil. Je m'étais fait la promesse de le convoquer un jour, mais me concentrai pour l'instant sur d'autres priorités. D'autant que le conseiller Reinhardt couvrait l'affaire et surveillait le citoyen... Comment s'appelait-il déjà ? Ah oui, le citoyen Sean Factory.

Peu important ! L'urgence allait au diagnostic de la Grande Panne. Jusque-là, l'enquête avait piétiné. Un seul élément des rapports que m'avait communiqués mon éphémère remplaçant avait mérité mon attention : aucun avatar n'avait été retrouvé dans la bulle. Aucun, à part celui que je considérais comme le mien, celui qui avait essayé de communiquer avec moi, celui qui me rendait parfois visite dans ma cellule. Après ma propre convocation au conseil, après ma juste réhabilitation donc, on avait transféré X24 dans mon laboratoire, où il était resté désespérément inerte, malgré une semaine entière consacrée à essayer de communiquer avec le Processeur à travers lui. Sans succès. Au final, on pouvait dire que l'avatar était électroniquement mort dans la décharge. Et que j'avais

perdu mon temps à essayer de le ressusciter. Le seul résultat de ces journées gaspillées fut que mon équipe prit l'habitude d'affubler l'avatar d'un prénom bien humain : Georges. Je me prêtai à ce jeu futile pour ne pas les décevoir, alors que je n'avais pour ma part jamais éprouvé le besoin d'offrir un prénom organique à celui qui partageait pourtant mon intimité. X24 m'avait suffi.

Logiquement, les introuvables camarades de « Georges » ne pouvaient être qu'à un seul endroit : dans la *salle d'entretien des entités mécaniques correspondantes*, la « crypte sacrée » comme on l'appelait communément. Pour en avoir le cœur net, et commencer à pénétrer le périmètre du Processeur, j'avais décidé de l'ouvrir. L'idée était audacieuse : personne d'autre que les avatars eux-mêmes n'avait dû y entrer depuis l'antébulle. La gravité d'une telle décision avait requis qu'elle fût acceptée par le conseil.

J'avais craint une résistance farouche, mais les conseillers m'avaient reçue une heure à peine après ma demande. Curieusement, ils avaient accepté à huit voix contre deux : Humanic et Liberty. Le conseiller attaché à la Sûreté ne voulait pas risquer la vie de ses brigadiers et la jeune conseillère attachée à la Provision était toujours pétrifiée par la moindre décision à prendre. Les autres devaient trouver qu'il était grand temps de tenter quelque chose et ils avaient, la présidente et le conseiller Montalk en tête, abondé dans mon sens. Fox avait suivi sans rien dire, comme d'habitude.

Quelques heures plus tard nous étions là, devant la porte de la crypte. Reloyd avait connecté sa console sur le système d'ouverture, mais ne réussissait pas à décrypter la serrure. Concentré sur l'appareil, il pestait, essayant encore quelques commandes, mais sans avoir l'air d'y croire.

« Alors ? lui demandai-je, impatiente.

— Citoyenne responsable, j'ai essayé toutes les solutions automatiques, il va falloir forcer le sas. Une découpe laser devrait suffire, les portes n'ont pas l'air d'être lourdement blindées. Voulez-vous qu'on essaye ça ?

— Je vous fais confiance, Reloyd.

— Alors éloignez-vous et mettez vos lunettes de protection. »

Je m'exécutai, ordonnant à deux brigadiers de rester près des techniciens, et aux autres de se positionner en couverture. Après tout, je n'avais qu'une vague idée de ce que nous trouverions derrière et le souvenir des dépeceurs mobilisés contre Georges dans la décharge planait sur l'opération. Ce n'était pas un seul avatar que je m'apprêtais à approcher, mais plutôt une centaine, si le recensement que j'avais demandé était correct.

La porte rougeoya de l'attaque cohérente des techniciens et cinq minutes plus tard, une plaque d'un mètre de rayon basculait et tombait dans un fracas retentissant. Les deux brigadiers braquèrent leur carabine éclairante à l'intérieur.

« Rien à signaler », affirmèrent-ils rapidement.

Je m'approchai. La porte donnait sur un couloir de section circulaire, puis sur une seconde porte, identique à la première : un sas séparant le monde des citoyens du monde des avatars, en quelque sorte. Des caméras couvraient le passage et je braquai ma lampe sur un objectif : le diaphragme resta aveugle. Par précaution, je vérifiai rapidement sur mon terminal de poignet que l'intrusion n'avait pas déclenché de connexion vers le Processeur. Négatif. Aussi commandai-je le percement de la deuxième porte. La tension aurait dû être à son comble, mais je me trouvais étonnamment calme, froide et précise. Sans doute n'avais-je que peu d'espoir de trouver quoi que ce soit.

Quand la seconde porte tomba, l'un des brigadiers se mit en couverture pendant que l'autre se glissait dans le passage. Au bout de dix longues secondes, il affirma que la voie était libre. J'enjambai les bords de l'ouverture et débouchai enfin dans la crypte sacrée. Nous devons être les

premiers hommes depuis des siècles à entrer dans l'endroit et j'en conçus une certaine fierté. Les circonstances n'étaient certes pas glorieuses et les méthodes d'intrusion relevaient de l'effraction, mais, tout de même, nous pénétrions pour la première fois dans le royaume inviolé du Processeur.

La crypte était plongée dans l'obscurité et son seuil était dépourvu d'interrupteur susceptible de commander un quelconque éclairage. Comme il était hors de question d'attendre, je me résolus à explorer les lieux à la lumière des seules lampes torches. J'ordonnai aux deux brigadiers de me suivre, de m'éclairer et de me couvrir. Intimidée, je m'enfonçai dans la salle, qui me parut immense par l'écho que je reçus de mes propres pas. Je braquai ma lampe vers le plafond et constatai qu'il n'était pas si haut, peut-être sept ou huit mètres à son maximum. En revanche, s'étirait devant moi une vaste salle voûtée, toute en longueur, dont je ne distinguais pas le bout. Mieux valait se diriger vers un des côtés, bien plus proches. Je me décidai pour le gauche et avançai, les deux militaires sur les talons.

Rapidement, nous distinguâmes des machines contre le mur, des tuyaux, des câbles qui tombaient du plafond sur des blocs métalliques. Par sa disposition, l'endroit rappelait les représentations des cathédrales d'autrefois. Quoi de plus logique d'ailleurs : les Fondateurs avaient dû s'inspirer des antiques lieux de vénération pour concevoir l'endroit où le Processeur s'incarnerait dans ses enveloppes cybernétiques multiples. Le processus même de l'incarnation de la machine qui avait sauvé l'humanité avait en soit quelque chose de biblique. Je me souvins que le Processeur avait un jour disserté de la question avec moi, me taquinant sur l'éventualité de son essence divine.

Si, comme je l'imaginais maintenant, les églises d'antan avaient inspiré la crypte sacrée, les blocs figuraient autant de tombes nichées dans autant de chapelles, chacune d'elles destinée à accueillir un avatar. Je pressai le pas vers le sépulcre le plus proche. Mon cœur se serra lorsque je l'atteignis. La tombe ressemblait à s'y méprendre aux caissons cryogéniques desquels les survivants de la pandémie étaient sortis et qu'on pouvait encore voir dans le musée du Grand Éveil. Elle y ressemblait, à ceci près qu'elle était grande ouverte, le capot haut levé au-dessus de la couche, et que, surtout, son occupant était là. Les deux brigadiers braquèrent leur carabine sur l'avatar.

Il était figé dans l'attitude de l'homme qu'on venait d'assassiner. Une jambe pendait à l'extérieur du caisson, l'autre était pliée, comme s'il avait pris appui, dans une tentative désespérée pour sortir. Le corps restait cambré, comme sous l'emprise d'un dernier spasme d'agonie. Les mains, crispées sur sa poitrine, avaient tenté d'extraire un poinçon ou peut-être un tournevis planté en plein cœur, dans la batterie de la machine. Le fluide énergétique s'était répandu et formait des taches légèrement phosphorescentes et solidifiées sur le corps et la couche de l'avatar. Ma torche projeta la silhouette désarticulée sur le mur, ombre chinoise terrifiante qui imposa silence et immobilité à ceux qui m'avaient suivie jusqu'à ce qu'il était difficile de considérer autrement que comme un cadavre. Même dans la mort, le Processeur avait programmé ses incarnations pour que leurs attitudes restent profondément humaines, en un dernier effort pour faciliter la communication entre les hommes et la machine. J'en étais touchée. Qui d'autre mieux que moi savait que les avatars pouvaient se donner des expressions troublantes ? Je revoyais le mien, doux et attentionné, meilleur que mes précédents amants organiques.

Une boule dans l'estomac, je me penchai sur l'avatar pour confirmer ce que je savais déjà : contrairement à X24, son homologue de la décharge, celui-ci ne possédait pas de cellule additionnelle sous le sternum. Son unique batterie avait été détruite ici, sur le lieu même où il venait la recharger. J'ordonnai que chaque technicien s'associât à deux brigadiers – se rendaient-ils compte que ma voix tremblait ? – et inspectât l'ensemble des caissons. Reloyd mènerait les recherches de

l'autre côté, pendant que je continuerais de ce côté-ci.

Nous explorâmes ainsi la crypte pendant deux heures, découvrant cadavre sur cadavre, tous méthodiquement neutralisés par un coup précis porté à leur batterie. Les attitudes variaient d'un individu à l'autre. Les uns, comme le premier que nous avions découvert, semblaient avoir tenté d'échapper à leur sort. Certains y étaient un peu parvenus : on les retrouvait à quelques mètres de leur caisson, au bout d'une traînée de fluide énergétique. D'autres avaient l'air d'avoir accepté la mort avec résignation. Ils étaient immobiles et droits sur leur couche. Parfois, leurs mains se croisaient sur leur blessure, comme s'ils avaient voulu sentir la vie s'échapper d'eux. Parfois, ils avaient refermé leur caisson, pour mourir dans l'intimité. La mise en scène était impressionnante, comme si le Processeur avait voulu nous laisser un message en l'orchestrant. Si tel était le cas, quel pouvait en être le sens ?

Pendant que je passais d'une tombe à l'autre, une question plus pressante m'occupait : qui avait bien pu porter les coups mortels ? Lentement, l'évidence que je connaissais un suspect idéal s'imposait à mon esprit cartésien. Pour l'admettre, il me fallait revoir ma théorie de la Grande Panne, du voile jeté entre le Processeur et les citoyens. Mais la logique l'ordonnait. On ne pouvait plus accuser qu'une personne du meurtre des avatars, la seule à avoir eu accès à la crypte : X24. Il faisait un coupable parfait. Bien entendu, le fait qu'il ait été tué par les dépeceurs plaiderait plutôt en sa faveur, mais je commençais à imaginer que les machines tueuses n'avaient peut-être été que les instruments d'une vengeance préprogrammée du Processeur. Peut-être m'étais-je trompée d'ennemi depuis le début ? Les dépeceurs n'avaient-ils fait que traquer un assassin en cavale ? En ce cas, qui était l'expéditeur du message que j'avais reçu dans la décharge ? S'il ne s'agissait plus du Processeur lui-même, mais plutôt de son meurtrier, quel en était le sens ? « Aide-moi ! » D'accord. L'assassin, traqué par les dépeceurs, avait en effet besoin d'aide. « Je ne t'ai pas abandonnée. » Je restais persuadée que ce féminin me désignait, moi qui venais d'apparaître dans le champ de vision de l'avatar quand il avait émis le message, moi qu'il connaissait intimement. Se pouvait-il alors que je connusse le conspirateur, celui qui avait signé l'arrêt définitif du Processeur ? Un instant, à court d'idées pertinentes, je me surpris à penser à Fox. Fox, l'amant éconduit qui avait bien pu être jaloux du Processeur avec qui je passais trop de temps, alors que lui-même n'avait les faveurs ni de l'une ni de l'autre, malgré son rang de conseiller. Un frisson me parcourut. X24 avait rejoint mon lit peu de temps après ma rupture avec le conseiller... Et s'il n'avait jamais été contrôlé par le Processeur ? Il faudrait identifier et étudier son caisson, ce qui ne s'annonçait pas si évident : il n'y avait aucune immatriculation distinctive, et nous avions déjà trouvé trois caissons vides, et autant d'avatars isolés, qu'il était impossible de connecter entre eux.

Aussi incroyable qu'elle pût paraître, je poussais l'hypothèse jusqu'au bout. Fox était un faible, le plus faible des hommes que j'avais intimement connus. Était-il capable de concevoir une telle haine que l'idée d'éteindre le Processeur l'eût effleuré ? Était-il suffisamment fou pour ourdir sérieusement un tel projet ? Un projet qui pouvait bien mener à l'extinction de l'humanité tout entière. Je me souvenais de ses crises nocturnes au vidéophone. Je n'y reconnaissais plus l'amant délicat qu'il avait été. Je n'y voyais même plus un homme, tout juste un animal meurtri, prêt à tout pour retrouver ce qu'il avait perdu. Oui, j'avais déjà vu Fox sombrer dans la folie. En revanche, il était proprement incompetent dans tous les domaines techniques, bien incapable d'échafauder un plan pour atteindre un objectif aussi audacieux que l'extinction du Processeur. Cela dit, son siège au conseil lui ouvrait bien des perspectives, avec sa clef de contrôle de la plus élevée des fréquences. En admettant qu'il se fût entouré de personnes compétentes – on disait qu'il se trouvait parmi les activistes de

l'affranchissement des pirates informatiques des plus doués – il avait fort bien pu prendre le contrôle de l'avatar. Mais d'ailleurs... Qu'avait-il fallu pour fomenter la Grande Panne ? Des droits d'accès élevés ? Fox les avait. Du temps et des connaissances pour les utiliser ? Je venais d'entendre parler d'un homme qui les possédait peut-être. Le citoyen Factory appartenait précisément à la marge de la bulle et il avait montré des taux de connexion anormalement hauts – son histoire d'échantillons musicaux ne tenait pas la route – précisément avant la Grande Panne. Adossée à un des caissons désertés, j'affichai sur mon terminal de poignet le dossier de l'intéressé : jeune diplômé de l'Institut, passé pas loin des félicitations du central (que j'avais pour ma part eues), cinq ans ingénieur réseau, depuis trois ans sans emploi officiel, vivant probablement de prestations musicales dans des soirées dissidentes. Le profil idéal pour devenir le plus doué des pirates doublé d'un militant pour l'affranchissement. Le génie de Factory l'activiste, la clef de Fox le conseiller... J'essayais d'imaginer la scène, comme si j'étais moi-même l'avatar, en partant de ce caisson inoccupé où je m'étais arrêtée pour réfléchir...

Dans le secret de la crypte sacrée, X24 se levait de sa couche. Capturé et trafiqué par des humains lors de sa précédente sortie, il ne recevait plus ses ordres du Processeur, mais de Fox et de ses amis, bien cachés quelque part dans la bulle, loin des caméras de surveillance, par exemple dans l'une de ces cellules déconnectées que semblait fréquenter le citoyen Factory. Scrupuleusement, X24 ouvrait les caissons de ses camarades et leur plantait un poinçon dans la batterie... Non, ce n'était pas possible, je m'arrêtai au beau milieu de la crypte. Le premier avatar touché aurait eu le temps de donner l'alerte et le Processeur aurait réagi. Non, au lieu de s'attarder sur ses homologues, Georges s'attaquait directement au Processeur. Il sortait de la crypte et passait le portail qui donnait sur le noyau central, la chambre du Processeur lui-même. Peut-être n'avait-il jamais été prévu qu'un avatar puisse se retourner contre celui dont il n'était après tout qu'une émanation ? Prendre le contrôle du fils, c'était atteindre le père. L'idée était bonne. Arrivé dans le noyau, X24 avait-il simplement... débranché le Processeur ? Comment savoir si un tel geste était seulement possible ? Mais, admettons. Ensuite, l'avatar revenait pour tuer un à un ses frères, d'un coup précis donné dans les carcasses, pour qu'il ne subsiste plus aucune trace de conscience processoriale dans la bulle. Les pauvres avatars privés du lien paternel agonisaient comme ils le pouvaient, reproduisant des schémas humains contenus dans leur base de données. Ses forfaits commis, X24 ressortait de la crypte et, devenu inutile, était jeté à la décharge par ses nouveaux maîtres...

La suite de l'histoire, je l'avais vécue : les deux tentatives de communications soldées par l'attaque des dépeceurs. Mais qui donc avait communiqué avec moi ? Un Fox lâché par ses complices ? Une infime bribe du Processeur oubliée dans l'instrument des activistes ? Que faisait la batterie additionnelle dans la carcasse de l'avatar ? Et qui contrôlait les dépeceurs ?

Mes idées s'embrouillaient. Je n'arrivais pas à conclure. De rage, je faillis envoyer valser ma lampe torche, mais me maîtrisai : je ne pouvais pas m'énervier devant les brigadiers et les techniciens qui m'accompagnaient. Mon nouveau scénario ne reposait que sur des hypothèses trop audacieuses. Debout au milieu des cadavres des avatars, je notai trois tâches dans mon terminal de poignet : terminer proprement l'exploration de la crypte sacrée, surveiller mon ancien amant et parler avec le citoyen Factory.

Openground

Après m’être installé dans ma nouvelle cellule – le terme n’était plus approprié, mais aucun des cohabitants n’avait trouvé mieux que « espace cellulaire » ou « cellule communautaire » – je me laissai tenter par l’idée d’étendre encore notre espace, d’ouvrir nos horizons. La cellule restait notre unité, il fallait en sortir, investir les rues de la bulle, s’y retrouver en concitoyens, pour faire plus que nous y croiser sans nous voir. J’avais été surpris, choqué même, de la rapidité avec laquelle les fraternisations urbaines qui avaient suivi la Grande Panne avaient disparu comme elles étaient venues, en quelques jours à peine. De nouveau, tout le monde s’ignorait dans les rues, dans les glisseurs en commun, dans les couloirs des immeubles. Les hommes laissés à eux-mêmes n’avaient-ils donc rien à se dire ? Rien à partager ? Rien à découvrir ? Fort de ma nouvelle vie en communauté, je savais bien que ce n’était pas juste, qu’il y avait en chaque individu croisé dans la rue un univers fantastique à explorer. Mais j’avais l’impression que seuls nous autres cohabitants en avions conscience. Nous avions commencé à déployer nos ailes pour pallier l’absence du Processeur, pour nous regrouper autour d’un but commun, notre survie. Nous ressentions déjà les bienfaits de notre solidarité, de notre unité. Pourtant, rien ne nous prédestinait à nous entendre. Mes cohabitants n’étaient que les voisins de Picasso, arrivés là par les hasards du logement, de l’emménagement, du relogement et du déménagement. Tous, sauf celui que j’avais remplacé, nous avions décidé de suivre mon ami visionnaire. Tous, nous nous entendions pour nous respecter les uns les autres, dès lors que nous avions décidé de vivre ensemble. Je commençais à penser que si les citoyens se mettaient simplement à considérer l’existence de leur voisin, les plus intimes complicités naîtraient et la bulle trouverait son salut dans la toile de nos amitiés. D’une certaine façon, le Processeur limitait depuis toujours nos affinités humaines.

Je me devais de partager avec tous mes concitoyens notre expérience de la communion sociale et je ne trouvais qu’un moyen pour leur montrer la voie. Très vite, je parlai de mon idée à Pic’ et à Kyra. Tous deux la trouvèrent audacieuse mais fabuleuse et, avec enthousiasme, ils décidèrent de m’aider à réaliser mon rêve. Le travail se répartit idéalement entre nous : moi à la musique, Pic’ au visuel et Kyra à la performance. Pour certains points qui nous dépassaient tous les trois, nous dûmes faire appel à d’autres. Pour les glisseurs par exemple, nous avions de la chance : l’un de nos cohabitants travaillait dans un garage et il nous trafiqua deux engins en un temps record. Pour le reste du matériel, projecteurs et enceintes, les habituels organisateurs des bordergrounds nous suivirent.

J’évoquai avec Reinhardt la question de la sécurité et des autorisations. Il me rétorqua qu’il ferait son possible, mais qu’il ne garantissait rien. C’était là le point faible de notre organisation : les réactions des citoyens et des brigadiers restaient imprévisibles. Mes illusions s’effondreraient si la population se braquait contre nous ou si les forces de l’ordre voyaient en notre action une provocation gratuite et nous réprimaient, peut-être même violemment. J’avais secrètement très peur de l’échec, mais je ne pouvais me convaincre d’abandonner l’idée sans l’avoir éprouvée pour de bon. Finalement, nous décidâmes de tenter le coup, sans autorisation ni soutien du conseil. Nous devons relever le défi. Ça passerait ou ça casserait.

La décision prise, nous donnâmes rendez-vous aux grounders le surlendemain, au crépuscule, sur la place des Fondateurs. Nous travaillâmes d’arrache-pied les deux derniers jours pour être prêts à

temps. Au final, il ne nous fallut qu'une semaine, certes intense, pour organiser l'événement.

Le grand jour arrivé, vers cinq heures, je n'arrivai pas à avaler le sandwich que Gwen m'avait préparé et que j'avais apporté. Le trac commençait à monter. La place des Fondateurs se remplissait petit à petit, imperceptiblement pour commencer, puis plus nettement, jusqu'à ce que, au bout d'un moment, personne ne pût nier que la densité de citoyens était inhabituelle pour l'heure et l'endroit. On frappa alors à la porte du glisseur où Picasso et moi étions retranchés, banalement garés depuis des heures devant le bronze de Kamensky, Fondateur associé à la structure de plexiglas de la bulle. Toutes les trente minutes, nous nous acquittions de notre espace payant. Au travers de la vitre sans tain, je reconnus Reinhardt et lui ouvris.

« Salut Sean, me dit-il. Les nouvelles ne sont pas bonnes.

— Salut conseiller. Que se passe-t-il ?

— Regarde ! »

Il braqua ma caméra de contrôle plus haut au-dessus de la foule, dans une rue qui quittait la place. Là, une escouade entière de brigadiers fermait l'artère, interdisant l'entrée ou la sortie d'engins. Ils avaient l'air de contrôler tous les piétons et ils étaient surtout armés jusqu'aux dents, prêts à foncer dans notre tas.

« Je peux rester avec vous ? me demanda le conseiller.

— Bien sûr. S'ils sont là, j'imagine que les brigadiers ont repéré qu'on se rassemblait ici ?

— Oui. Je les ai interrogés en passant leur barrage. Ils se demandent ce qui se passe et m'ont déconseillé de m'aventurer sur la place. Il faut croire qu'Humanic n'a pas...

— Qui ça ?

— Humanic, mon homologue chargé de la Sûreté. Je l'ai prévenu comme les autres conseillers que vous organisiez un rassemblement en pleine bulle. Vraisemblablement, il n'a pas répercuté l'information. Je ne sais pas si c'est bon ou mauvais pour vous.

— C'est quand même curieux qu'il n'ait pas prévenu ses troupes, non ?

— Pas tant que ça. Nous autres conseillers sommes complètement débordés en ce moment. Humanic est sur plusieurs affaires importantes.

— Lesquelles ?

— Sean, je ne peux vraiment pas t'en dire plus.

— Peu importe. As-tu une idée de comment les brigadiers vont réagir tout à l'heure ?

— Pas la moindre, mais je doute qu'ils aient recours à la violence. Les consignes depuis la Grande Panne insistent sur l'encadrement de la population, dans le calme et la discipline.

— D'accord, nous verrons bien quels seront les ordres de votre homologue quand ses hommes lui rapporteront ce qui va se passer ici...

— Comment ça s'annonce d'ailleurs ? Une idée de la proportion de grounders ? »

Oui, j'en avais une petite idée. Quand Reinhardt était venu nous retrouver, j'étais précisément en train de balayer la foule avec ma caméra en essayant de compter les visages connus. Un sur quatre ou cinq. Je pensais pouvoir reconnaître à peu près un grounder sur deux, si bien qu'au total ils devaient représenter presque la moitié de la faune crépusculaire de la place des Fondateurs. C'était conforme à nos prédictions et à notre stratégie, un grounder pour entraîner un citoyen dans notre monde, tel était notre calcul. Ce surnombre était aussi suffisant pour avoir attiré l'attention des brigades internes, comme Reinhardt venait de me le faire remarquer et comme j'avais commencé à le pressentir à quelques discussions animées et à quelques regards inquiets surpris au hasard dans la foule.

Je braquai la caméra sur les rues qui aboutissaient à la place. Toutes étaient maintenant fermées

par des brigadiers. Deux compagnies dans les rues, des glisseurs dans les avenues et même un endoptère sur la diamétrale. Ils s'étaient mis en place en un éclair, nous coupant tout espoir de retraite. J'eus une pensée inquiète pour Spirale que j'avais vu tourner dans la foule et revendre quelques UV en prévision de la soirée qui s'annonçait. Il avait l'air de faire de bonnes affaires et j'espérais pour lui qu'il avait tout vendu. Si jamais les brigadiers l'arrêtaient en possession d'un stock de pilules... Qui d'autres que nous, ceux à qui il avait fait ses confidences l'autre soir, voudraient croire à l'origine processorale de ses substances psychotropes ?

Pour l'instant, les brigadiers ne faisaient rien d'autre que de contrôler les entrées et les sorties de notre petit périmètre. Ils ne laissaient d'ailleurs presque personne sortir, attendant certainement des ordres d'en haut. L'idée m'effleura de tout laisser tomber. Tant que nous n'avions pas commencé, Kyra, Pic' et moi ne risquions rien. Une fois que nous aurions démarré, nous serions coupables. Si on nous interpellait, il était probable que le verdict du conseil ne nous autoriserait plus, nous tous les grounders, à jouir de nos énergies débordantes comme nous l'entendions.

Picasso me regarda. Il devinait et partageait mes pensées... Il n'eut qu'une phrase à prononcer pour me convaincre :

« Allons-y, mon frère, notre futur nous attend... »

L'appréhension se dilua dans ma concentration, alors que je me focalisai sur une seule tâche : bouger mes frères grounders, mes frères citoyens piégés dans la place, ma sœur la bulle tout entière. Au ralenti, je m'assis à mon poste. J'allumai ma console, puis, une par une, les enceintes géantes que dissimulaient nos deux glisseurs. La communication avec le deuxième engin, à l'autre bout de la place était parfaite. Je prévins Kyra et sa bande que nous commencions. Son visage inquiet passa rapidement sur l'écran ; elle aussi avait constaté l'arrivée des brigadiers. Je jetai un œil à l'égalisation, ce soir entre tous il faudrait que je réagisse rapidement, pour inonder le nouvel espace qui m'était offert et que je n'avais pas expérimenté. J'avais quelques complices disséminés sur la place pour me donner le retour de ma performance.

Les yeux braqués sur l'écran de la caméra braquée sur la foule, je lançai mon premier échantillon, insidieux, en partant de rien. À mesure que je remplissais le volume, les citoyens se figeaient, tendaient l'oreille. Quel était ce son qui venait envahir leur quotidien ? J'avais décidé de démarrer par une mélodie harmonieuse, douce et liquide, mais que je lançais en puissance. Lentement, je poussai donc le son jusqu'à l'imposer à tout le monde. Par la vitre, je vis les citoyens proches de notre glisseur refluer, poussés par la vague de décibels, rassurés et encadrés par quelques amis postés là. Sur mon écran, les grounders se réveillèrent, se révélèrent, se reconnurent, se saluèrent, sous le regard médusé des autres. Certains, les plus connaisseurs, les plus danseurs, commencèrent à bouger, ou plutôt à trépigner dans l'attente de battements plus extatiques. Vite, j'introduisis le rythme, un grave, saccadé, cassé, plutôt lent. De nouveaux grounders s'animèrent. Je devinai que les autres, les citoyens lambda, commençaient à crier par-dessus la musique pour questionner leurs drôles de voisins qui semblaient comprendre ce qui se passait. Je déplaçai la caméra et vis qu'en effet, en plusieurs points survolés, les discussions se nouaient. Je laissai s'étirer le morceau, autorisant ces liaisons entre citoyens, virevoltant avec ma caméra, la pointant ici ou là pour palper l'ambiance naissante. Les brigadiers eux, ne bronchaient pas...

Quand Pic' me donna le signal, j'évoluai vers un air plus céleste, plus méditatif, une invitation à cesser toute activité pour écouter et surtout pour regarder. Se faisant, je balançai discrètement mes premiers échantillons processoraux.

Sous la caméra, tous les visages se levèrent soudain, tournant sur eux-mêmes pour admirer ce qui

les entourait. Picasso venait d'entrer en scène : ses tableaux étincelaient, se succédaient, se mélangeaient sur les parois des immeubles autour de nous, puissamment projetés depuis notre glisseur. Les bureaux encore éclairés et les silhouettes derrière les vitres venaient se loger au hasard quelque part dans la trame que tissait mon ami. En bas, les doigts se levaient vers des détails des fresques, les bouches s'ouvraient sur les plus audacieuses des œuvres, comme le fameux visage de *La Déesse Bulle* qui avait fait le tour de notre petit monde et se trouvait maintenant sur la plus grande façade de la place, au centre de l'univers dans lequel nous invitait Picasso. Pour nous y guider, il utilisait un lézard stylisé et récurrent, qui parcourait ses œuvres, se lançait d'un immeuble à l'autre, suivi par des myriades d'yeux. Progressivement, en adoptant la cadence que nous avions travaillée ensemble, je renforçai le rythme, pour que les têtes reprennent leur mouvement, que les corps s'animent de nouveau. Un rapide survol de la foule me montra que l'alliance de la musique et de l'image était consommée, les danseurs toujours tournés vers un immeuble, comme candidats à l'envol. Les brigadiers, eux, ne bougeaient toujours pas. Picasso me regardait tout sourire, nous avions réussi notre entrée, il était temps de nous montrer.

Je commandai l'ouverture du toit du glisseur et les sommets des gratte-ciel apparurent au-dessus de nos têtes, sur la toile vespérale et irisée de la paroi de la bulle. Je poussai tous les vérins de notre plateforme et nous nous élevâmes lentement vers ce ciel, nous arrachant à notre repaire secret et anonyme. Quand nos têtes passèrent, je découvris la scène dans son ensemble : les infimes extraits que la caméra m'avait renvoyés ne rendaient pas justice à la perspective vertigineuse que je découvrais maintenant. L'espace immense s'étirait bien plus loin qu'une borderground habituelle et le public aussi était plus large, en nombre comme en attitude. Tous n'avaient pas été invités à notre étrange soirée. Certains n'étaient pas là de leur plein gré. C'était le défi que je nous avais imposé et que nous étions en train de relever.

Quelques grounders proches du glisseur remarquèrent notre sortie et nous acclamèrent. Leur enthousiasme se répandit comme une onde de choc allant mourir au bord de la place sur les parois des immeubles. À partir de ce moment, j'eus l'impression que nous étions perdus en mer, sur un navire des temps anciens, porté par une houle humaine qui fluait et refluaient. Ici et là, des îlots de citoyens ordinaires et immobiles résistaient. Ils s'étaient regroupés comme ils pouvaient loin du son de nos glisseurs, loin des armes des brigadiers et loin des tourbillons de grounders. Cela dit, j'avais l'impression qu'ils couvraient déjà moins de la moitié de la surface que je m'étais offerte. Certains avaient dû se mélanger aux danseurs, l'openground était déjà un succès.

Fort de cette constatation, je glissai vers des rythmes plus audacieux pour répondre aux acclamations des proches, mélodies aériennes sur battements syncopés et fond de basses métalliques. Fatalement, en même temps que je satisfaisais les habitués, je perdais les résistants, qui se figèrent dans une immobilité braquée contre nous, comme si nous les avions enfermés dans cette prison. Évidemment, je n'avais pas prévu que la place serait bouclée par les brigades. J'avais espéré que les citoyens plus réfractaires la quitteraient pour laisser la place à de nouveaux curieux que notre performance aurait attirés. Au lieu de ça, je devais composer avec cette audience difficile. J'allais tirer profit de la dernière carte qu'il nous restait à jouer.

Subtilement, je modifiai la balance du volume en même temps que je montai la cadence musicale, faisant glisser vers ma plateforme l'ampleur du son en même temps que les grounders les plus acharnés. Le flot humain convergeait vers moi : les vagues les plus hautes entouraient notre glisseur et s'atténuaient jusqu'à mourir à l'autre bout de la place, où se trouvaient le second appareil et le public récalcitrant. Picasso envoya son lézard par là-bas, et moi un signal à Kyra.

Quelques instants plus tard, les deux immenses silhouettes se détachaient sur une façade, là-bas, de

l'autre côté de la place. Comme prévu, Kyra dansait sur sa plateforme, baignée d'un puissant flot de lumière qui projetait son ombre sur l'immeuble derrière elle, sur lequel s'étirait également l'animal stylisé, surpris par l'humaine apparition. Nous nous faisions face au-dessus de la foule. Évidemment, Kyra ne me voyait pas dans mon halo de ténèbres, caché derrière mes platines, mais moi je ne voyais qu'elle, d'abord son grand corps sombre sur la façade puis son petit corps lumineux sur la plateforme. Elle s'était habillée de bandes blanches, comme d'habitude lorsqu'elle dansait. J'introduisis comme une offrande un échantillon musical qu'elle ne pouvait que reconnaître car nous aimions faire l'amour en l'écoutant. J'eus l'impression que son corps se cambrait de plaisir, une multitude d'images intimes me revinrent. Sa sensualité ne devait laisser personne indifférent. Tel était mon plan. Là-bas, j'offrais à ceux qui ne dansaient pas, un spectacle chorégraphique exclusif, une performance urbaine comme jamais la bulle n'en avait connu. Danser ou regarder danser, tout le monde devait y trouver son compte. Délicatement, j'amenai mes grounders autour de moi et Kyra sur sa lointaine plateforme vers une première extase du corps sous les pulsations cardiaques et musicales. Quand je laissai mourir le son, des tonnerres d'acclamations et d'applaudissements retentirent, ici mais aussi près de la danseuse. Nous avions conquis la plus grande partie de notre monde. Seuls, les brigadiers restaient impassibles et immobiles, heureusement.

Sortirent alors les autres membres de la troupe de Kyra. Leurs silhouettes envahirent les immeubles, tout autour d'elle. Picasso commença alors à les mélanger aux lézards multipliés, ainsi qu'à ses œuvres, faisant de Kyra une incarnation de sa *Déesse Bulle*.

Et moi, je relançai ma musique, plus prenante que jamais. Je retrouvai toute l'ambiance d'une borderground, ces vibrations de la foule qui m'animait et que j'animais. J'étais aux anges, je jubilai de notre incontestable réussite.

Plus tard, Kyra et ses danseurs rejoignirent leur public pour se mêler à lui et l'entraîner. Leurs silhouettes, que nous avions filmées, persistèrent sur les façades, d'abord immobiles, figées dans leur dernière position. Puis elles s'animèrent de nouveaux et dansèrent sans leur modèle, avec cette bizarrerie propre aux films que l'on passe à l'envers. Le complice chargé du visuel dans le second glisseur enchaîna ensuite les effets : des éclairs stroboscopiques qui saccadaient les mouvements sur le rythme de ma musique, des couleurs qui envahissaient les ombres pour leur prêter vie et des zooms qui faisaient passer les minuscules danseurs du statut d'hommes à celui de dieux.

Et moi, je glissai enfin des extraits des *Lumières éternelles*. Comme je l'avais constaté l'autre jour sur Reinhardt, Spirale, Picasso et Kyra, elles étaient les plus pures des musiques que m'avait léguées le Processeur, en même temps que les dernières. Je me devais de les faire connaître aux citoyens de la bulle, même discrètement. Alors qu'elles envahissaient la place, j'observai les réactions. Ici ou là, quelques-uns restaient béats d'admiration, laissaient couler une larme d'émotion ou s'embrassaient spontanément. Je pensai d'abord que seuls succombaient à cette hypersensibilité ceux qui l'initiaient par l'emprise de l'Ultravibration, mais je localisai aussi certains grounders qui ne consumaient pas. Leur félicité semblait communicative et ils catalysaient un bien-être qui devait être rare depuis la Grande Panne. Cette foule devait être la plus heureuse qu'avait connue la bulle depuis longtemps. Un frisson parcourut mon échine, de la nuque à la commissure des fesses. Je pouvais être fier de nous : notre univers avait envahi la place. Tout était là, sous nos yeux.

« Sean, Picasso, c'est incroyable ce que vous venez de réussir. »

C'était Reinhardt, qui venait de poser sa main sur mon épaule et que j'avais complètement oublié sur notre plateforme. Il avait raison. La soirée était lancée, Pic' et moi enchaînerions nos morceaux sur nos consoles, amenant les grounders, les nouveaux comme les vétérans, jusqu'au plaisir et à

l'épuisement. J'oubliai un instant que, pour ne pas provoquer les autorités, j'avais promis au conseiller de tout arrêter à minuit.

Extérieur

Ce que je perçus d'abord fut une odeur, un étrange parfum qui me rappelait quelque chose mais que j'avais du mal à identifier. Il devait y avoir un rapport avec ce goût métallique que j'avais dans la bouche, peut-être la saveur de mon sang. En essayant de bouger pour réveiller mon corps, j'éprouvai, quelque part sur mon flanc gauche, un élancement précis et incisif. Je découvris aussi une douleur sourde qui s'étendait dans mon bras et dans mon dos. Je me souvins alors de l'attaque du mutant. Me félicitant d'être en vie, je pensai à ouvrir les yeux. Il faisait clair derrière ma visière, très clair. En détournant la tête de la lumière trop vive, je vis les voyants clignoter sur le côté de mon casque. Le dernier sens que je recouvris fut l'ouïe et le bourdonnement que je percevais depuis mon réveil se mua en conversation.

« ... la remonter jusqu'au camp ?

— Non, ne la bougez pas, c'est plus sûr si je descends. Je décolle dans deux minutes. On est en train de préparer mon appareil. »

C'était la voix du toubib. L'autre était celle du sergent Merlin Future.

« On fait quoi en vous attendant ?

— Rien. Vous avez fait le nécessaire en vous assurant que le capitaine était en vie. Pour le reste, j'improviserai sur place. Ça ne va pas être commode de la diagnostiquer au travers de son scaphandre, mais je verrai ce que je peux faire. Au final, on la transférera dans mon exoptère. Mais, excusez-moi d'insister, vous êtes sûr que vous n'arrivez pas à voir le diagnostic du module médical sous la visière ?

— Affirmatif, toubib.

— On n'a vraiment pas de veine que tous ces foutus rapports soient directement envoyés au Processeur !

— Toubib, si vous voulez, on peut essayer d'avoir un meilleur angle, mais il faut la bouger. La tourner sur le côté pour être précis.

— Brigadiers, je crois que ça ne sera pas nécessaire », les interrompis-je en me levant de la civière sur laquelle j'avais été installée.

Si j'interprétais correctement la situation, les brigadiers s'étaient débarrassés des mutants. En tout cas, ils avaient quitté le parking et ils étaient revenus sur la place où les exoptères nous attendaient, non loin de l'immeuble d'Eternity. Ils m'avaient déposée sous un des deux appareils et s'étaient éloignés pour dialoguer par radio avec le camp de base. Me réveillant là, je m'étais redressée en serrant les dents. Mes blessures me faisaient souffrir... Mais je n'avais rien de cassé. J'avais ensuite vérifié ce que j'avais cru comprendre à mon réveil et marchais maintenant vers mes hommes, d'un pas résolu.

D'un geste, j'ôtai mon casque. Des mèches collaient sur mon front et je dus secouer la tête pour les libérer. Mes cheveux blonds brillèrent dans la clarté matinale et se reflétèrent sur les visières irisées des brigadiers. Sans le vouloir, j'avais donné une tournure théâtrale à mon geste et mes hommes restèrent pétrifiés, médusés par mon acte improbable. Je leur souris tristement.

« Ce n'est pas grave les gars, il fallait bien que ça arrive. Le mutant a perforé mon scaphandre. »

Je leur montrai la déchirure sur mon flanc gauche.

« Capitaine... »

La voix de Merlin tressaillait et il ne trouvait pas ses mots.

« Capitaine... Remettez votre casque, vous n'êtes peut-être pas encore contaminée.

— Je te dis que c'est le mutant qui a percé mon scaphandre. Il n'y a pas d'espoir Merlin. Et de toute façon il n'est plus étanche, l'analyseur interne est formel. Le casque ne sert plus à rien.

— Mais capitaine... Je veux dire...

— Silence, brigadier ! Raconte-moi ce qui s'est passé avec les mutants.

— Bien capitaine. Avant de tomber – sa voix tremblait de plus en plus – vous avez abattu celui... qui vous a chargé. Votre équipe s'est occupée du second. Quand je suis arrivé, l'affaire était réglée. Vous étiez... étendue... sans connaissance, au pied d'un pilier. Il faisait sombre, je n'ai pas vu votre blessure... Je vous demande pardon capitaine. Nous avons essayé de vous réveiller – il sanglotait maintenant – sans succès... Alors j'ai décidé de vous sortir de là au plus vite. On vous a remontée en civière jusqu'ici. Et on a appelé le toubib. Il... Il arrive capitaine.

— Arrête de pleurnicher, Merlin. Si quelqu'un doit craquer ici, c'est moi.

— Mais... Qu'est-ce qu'on va faire capitaine ? »

Je n'en savais rien. Je n'étais sûre de rien. J'avais mal. Il était de toute façon trop tard. J'avais manqué de prudence ce matin et je le payais cher. Cela dit, Merlin avait peut-être raison. Étais-je vraiment contaminée ? Je n'arrivais pas à me convaincre du contraire. Je sentais quelque chose dans mon corps, comme un funeste pressentiment. Comme si je pouvais vérifier quoi que ce soit, je glissai un doigt ganté dans la déchirure. Le contact avec ma blessure me fit grimacer et mon doigt ressortit, une tache rouge jurant sur le blanc brillant du scaphandre. Blessée jusqu'au sang par un mutant, je n'avais aucune chance. Il fallait parer au plus pressé, terminer la mission, répondre à Merlin :

« Je vais réintégrer un exoptère, toute seule pour éviter la contamination d'un autre brigadier, et je vais appeler le central pour discuter avec Humanic de ce qu'il convient de faire. En attendant, ma coéquipière ira avec toi, Merlin.

— Bien, capitaine.

— Ah, et retournez en bas pour prendre des images les meilleures possible des mutants. Elles devront figurer dans notre rapport. Ne prenez aucun risque inutile, brigadiers !

— À vos ordres, capitaine. »

Il n'y avait rien d'autre à dire. Je tournai les talons et me dirigeai vers mon exoptère. Au passage, je ramassai dans le compartiment où je l'avais laissée la plaque de mon aïeul, *John Barnett, responsable cryogénie humaine*. Dans le sas, j'enlevai machinalement mon scaphandre, même si cela n'avait plus aucun sens. Dans l'habitacle, je lançai un appel prioritaire vers le conseiller à la Sûreté. Humanic décrocha immédiatement. Évidemment, il devait rester près de son communicateur pour recevoir des nouvelles de la mission dans l'extérieur.

« Humanic, j'écoute. Ah, c'est vous Ange. Quelles sont les nouvelles ?

— Catastrophiques, conseiller. Nous avons percé un scaphandre ce matin. Un mutant nous a chargés.

— C'est vrai ? Quel malheur...

— C'est comme ça conseiller. Maintenant, il faut prendre une décision.

— Oui, oui, bien sûr. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense qu'il faut garder l'information ultraconfidentielle, pour ne pas déclencher de panique dans la bulle.

— Oui, oui, vous avez raison. Et la mission ?

— Comme nous avons déjà trouvé des éléments qui pourraient être cruciaux pour notre

compréhension de l'extérieur, je pense que la mission doit s'arrêter là et que les brigadiers doivent rentrer pour démarrer leur quarantaine au plus tôt. Cela dit... »

Je m'arrêtai net. Allais-je vraiment dire ce que j'étais en train de penser ? Cette idée qui s'imposait à moi depuis que j'avais découvert que mon scaphandre n'était plus étanche et que j'étais certainement contaminée ?

« Oui capitaine ?

— Cela dit, je pense que le brigadier victime de l'accident devrait rester dans l'extérieur.

— Vous n'y pensez pas, capitaine. Le malheureux ne tiendra jamais le coup. C'est le condamner à plus ou moins long terme.

— Ce n'est pas la question, conseiller. Blessé par un mutant, il est déjà condamné. Et ce n'est pas tout. D'abord, notre sas de quarantaine n'est pas aménagé pour isoler un brigadier des autres de façon hermétique. Ensuite, je pense que c'est une chance de pouvoir continuer l'exploration. Le brigadier pourrait pousser plus loin et faire des rapports réguliers, avant de... »

Mourir, je n'arrivais pas à dire le mot.

« Je vois ce que vous voulez dire capitaine. Et si jamais il n'était finalement pas contaminé, nous pourrions le réintégrer après les autres. Mais dites-moi, ça ne va pas être facile de lui faire accepter son sort, si ?

— Il l'a déjà accepté, conseiller.

— Vous lui en avez déjà parlé ?

— C'est moi, conseiller. »

Humanic se confondit en excuses et en regrets maladroits, mais tomba essentiellement d'accord avec moi sur la marche à suivre. Il consulterait le conseil, juste après notre communication, mais ses collègues entérineraient sûrement ce que nous avions décidé. Un secret absolu serait observé pendant la période de quarantaine des autres brigadiers. Et ensuite, on verrait bien...

Je déconnectai et visionnai en direct les images que mes hommes m'envoyaient. Les deux créatures abattues étaient impressionnantes, bien plus grosses qu'un humain, à peu près de la taille d'un glisseur en commun. Se pourrait-il que ces monstres ne soient pas des mutants ? Les chances étaient maigres, mais je voulais en avoir le cœur net. Je commençai à faire défiler sur un autre écran le catalogue stocké dans la console de l'exoptère, tout en me répétant la définition : « *Mutant : animal ayant développé une aptitude à vivre en symbiose avec le Virus, et dont les capacités et l'apparence en sont considérablement modifiées. Font exceptions les insectes, les reptiles, les batraciens et les poissons, qui sont tous restés insensibles au Virus. Parmi les classes animales plus proches de l'homme, comme les mammifères mais aussi les oiseaux, toutes les espèces sont touchées : chacune a soit totalement disparu, soit s'est adaptée en se modifiant profondément sous l'effet du Virus.* » Logiquement, il n'y avait donc aucune chance que les bêtes colossales étendues dans le parking, des mammifères à l'évidence, ne soient pas des mutants. À moins que... Se pourrait-il qu'elles appartiennent à un genre non répertorié, miraculeusement rescapé du Virus ? Il restait encore une ultime chance et j'accélérai le défilement du catalogue. Quelques secondes plus tard, je tombai finalement sur une représentation trop proche des monstres du parking pour ne pas leur être identique. Des brigadiers avaient ainsi déjà croisé ce genre de créatures, pour la dernière fois vingt ans auparavant. Ils avaient fait des prélèvements et le Processeur les avait bien catalogués comme mutants. L'impossible espoir que j'avais un instant nourri venait de s'effondrer.

Avant de retrouver mes hommes, je laissai couler mes larmes, évacuant la détresse qui s'accumulait depuis le réveil. J'allais mourir dans quelques jours, c'était certain. Je serais la

première, depuis la Grande Panne, à subir les assauts du Virus. D'ailleurs, que ferais-je ? J'avais encore en mémoire le destin du lieutenant Fuji et des brigadiers Belief et Chandler, mes compagnons que le Processeur avait un jour diagnostiqués séropositifs dans le sas de quarantaine. Ils avaient préféré le suicide à l'agonie. La douleur allait être terrible, insupportable. L'idée d'en finir, pourquoi pas dès maintenant, faisait son chemin dans mon esprit... Mais non, je ne me laisserais pas aller. Je me promis de tenir jusqu'au bout, pour que mon infortune n'ait pas été vaine, pour que la bulle en retire le maximum, qu'elle suive mon agonie jusqu'à son terme et en apprenne le plus possible sur le Virus meurtrier. Vite, j'essuyai mes larmes et me préparai à affronter les brigadiers.

Persuadée que ça ne servait vraiment plus à rien, je ne pris pas la peine de remettre mon scaphandre, ni même un scaphandre de secours en bon état. Au communicateur, j'avais entendu que deux autres appareils s'étaient posés à côté du mien, amenant le toubib. Le sergent Merlin Future – second brigadier en grade, il allait me remplacer à la tête de l'expédition – était aussi revenu du parking avec les gars, si bien que neuf brigadiers m'attendaient de l'autre côté du sas. Seule, je préparai mes mots pour leur ordonner de m'abandonner ici. Quand je les eus trouvés, je commandai l'ouverture du sas.

En émergeant, je sentis de nouveau l'étrange odeur qui m'avait réveillée. Personne ne l'avait respirée depuis des siècles, c'était le parfum de l'extérieur.

Hologramme

Le conseiller Reinhardt était persuadé que le citoyen Factory n'avait rien à se reprocher. Il le suivait depuis plus d'une semaine dans son univers de marginal et s'était fait son idée. Vautré dans son fauteuil hiérarchique, il me certifiait que Sean – il l'appelait par son prénom – et ses proches n'étaient que de doux rêveurs complètement inoffensifs, capables de ne faire de mal qu'à eux-mêmes, à grand renfort d'alcools, de drogues et de débauches en tout genre. Ils n'étaient qu'un ramassis de parasites qui vivaient autrefois aux crochets du Processeur et avaient toutes les chances de devenir aujourd'hui d'authentiques poids morts pour la bulle.

Telles étaient les paroles du conseiller, assis derrière son bureau, avec sa tignasse blonde en bataille et ses yeux glacials. J'aurais préféré me forger ma propre opinion mais, malheureusement, le temps me manquait pour recevoir le citoyen Factory. Je devais pour l'instant m'en remettre au conseiller. Un point précis me tracassait :

« Conseiller Reinhardt, vous n'allez pas me faire croire que les volumes considérables que le citoyen Factory téléchargeait du Processeur étaient réellement des échantillons musicaux.

— Écoutez, citoyenne responsable, je ne suis expert ni en musique, ni en connexion, mais je ne pense pas que Sean nous ait menti. Les *grounders* auxquels j'ai parlé...

— Pardonnez-moi, les quoi ?

— Les *grounders*, c'est comme ça que se nomment entre eux les gens qui participent aux soirées dissidentes du genre de celle qui a eu lieu hier soir sur la place des Fondateurs. Vous n'avez pas pu rater ça, Fiona Rainbow en a abondamment parlé ce matin aux actualités.

— Oui, j'ai vu ça.

— Et bien d'habitude, ils se retrouvent dans de grands hangars vides et ils appellent ça une *borderground*. Hier, ils appelaient ça une *openground*, car ils avaient décidé d'envahir les rues. Avec un certain succès, je dois bien l'admettre. Mais où en étais-je ?

— Vous alliez me donner l'opinion de ces *grounders* sur le citoyen Factory.

— Ah oui. Ils tiennent Sean en haute estime. La plupart pensent qu'il est le meilleur musicien de toute la bulle. Lui prétend que ce sont les échantillons qu'il télédescendait du Processeur qui font la différence. J'ai tendance à le croire, car sa musique est vraiment étrange. Hors du commun dirais-je. Et comme Sean n'est pas un bourreau de travail, je ne vois pas comment il aurait percé sans un petit coup de pouce. C'est un garçon sympathique au demeurant, mais franchement mou du bulbe, si vous me passez l'expression.

— Merci, conseiller. Je vois que vous avez un avis très tranché sur le citoyen Factory. Cela dit, si j'étais vous, je le surveillerais quand même de près. Détenir le record de connexion, *a fortiori* quand on est un marginal, ce n'est pas à la portée de n'importe qui. Ça me paraît relever d'un certain acharnement, plutôt que d'un ramollissement rachidien.

— Ne vous inquiétez pas, citoyenne responsable. Je m'acquitte consciencieusement de la mission que le conseil m'a donnée. Je n'ai pas besoin de vos conseils. »

L'entretien s'était terminé là, en des termes plutôt tendus. En sortant du bureau du conseiller, je n'arrivais pas à me convaincre qu'il menait correctement son investigation sur la personne du citoyen Factory. Au bout d'une semaine à peine, Reinhardt était capable d'énoncer des opinions très fortes,

trop fortes pour ne pas les étayer de preuves substantielles, preuves dont il ne semblait pas disposer. Son avis n'était fondé que sur de vagues impressions et sur les dires des complices du citoyen Factory, qui avaient très bien pu mener le conseiller en bateau. Comme la plupart de ses homologues, Reinhardt était un incapable.

De retour dans mon bureau, je parcourus distraitement les bulletins d'information. Non. Jusqu'à preuve du contraire, le séduisant jeune marginal dont le visage s'étalait avec quelques autres sur tous les écrans de la bulle depuis leurs exploits musicaux de la veille restait un de mes principaux suspects.

Le conseiller Fox l'était également. Je n'étais venue à le soupçonner que dans l'improbable hypothèse où il aurait été jaloux de la relation que le Processeur entretenait avec moi. Aussi allais-je pouvoir le tester personnellement, en usant outrageusement de notre relation passée. Je jouai la carte du culot, l'invitant à dîner pour le remercier de m'avoir aidée à me réhabiliter aux yeux du conseil. Il accepta. Avant de me rendre au rendez-vous, j'avais pas mal cogité, retournant la question dans tous les sens. Si jamais il était coupable, ou plus simplement complice, il avait tout à perdre à avouer un quelconque lien avec la Grande Panne, car je le détesterais pour ce qu'il avait fait et il me perdrait à jamais. Il ne fallait donc pas s'attendre à des aveux circonstanciés pendant le dîner. En revanche, ses réactions pouvaient le trahir. S'il était fautif, il se trouvait aujourd'hui débarrassé de son rival électronique et avait le champ libre pour me reconquérir, moi qui – il me peinait de l'admettre – lui devais ma réhabilitation. Il profiterait sûrement de la soirée pour m'entreprendre avec une plus grande assurance qu'à son habitude. Cela dit, il n'avait encore rien tenté depuis la Grande Panne... Mais peut-être avait-il simplement trop de travail, ou attendait-il que son heure vînt ?

Au contraire, si Fox n'avait rien à voir avec l'arrêt du Processeur, il resterait pour moi cet éternel amoureux, transi et méprisable. Il aurait la même attitude qu'avant, parfaitement pathétique, à en être dégoûtée. Je m'attendais donc à l'une ou l'autre de ces attitudes et saurais les interpréter. Pour les susciter, j'avais enfilé sous mon uniforme la combinaison moulante et décolletée qui m'allait si bien et qui avait tant plu à Fox à l'époque. Il fallait que je sache et j'allais délibérément jouer des faiblesses de mon ancien amant.

Quand j'arrivai au café panoramique, je l'aperçus, déjà assis à notre table, tournant et retournant un verre d'apéritif dans ses mains fébriles. Je posai mon uniforme au vestiaire et ajustai la fermeture éclair de ma combinaison pour mettre en valeur la courbe de ma poitrine, laissant deviner le sillon entre mes seins... J'étais prête, je m'approchai.

Notre conversation démarra de la façon la plus banale qui soit. Bonsoir, Fox. Salut, Gina. Ça va au bureau ? Ton enquête avance ? Non, on piétine. Et toi, ça va ? Comment va Montalk ? Pas trop débordé ? Si, comme nous tous. C'est toi qui m'as obtenu l'entrevue avec le conseil ? Bien sûr. C'est gentil, merci. Et ainsi de suite, jusqu'à un changement d'attitude soudain :

« Gina, je ne sais pas ce que tu cherches avec ce dîner, mais il faut que je te dise quelque chose.

— Je t'écoute », répondis-je en nourrissant l'espoir qu'il se trahisse d'entrée de jeu.

Il me regarda longtemps sans rien dire. Le silence s'abattit sur la table et sur le café panoramique délaissé car trop proche de l'extérieur et de la Grande Panne. Je soutins son regard, esquissant un léger sourire, le plus innocent possible, comme une invitation à tout me dire. Quelques secondes passèrent, des secondes qui duraient des heures. Et puis Fox se confia :

« Je ne t'ennuierai plus. Je crois que je suis vraiment guéri de notre histoire. »

J'avais tout imaginé, sauf ça, une réaction neutre et froide, une réaction comme jamais Fox n'en avait eu. Une réaction plutôt digne de moi. J'essayai de ne rien laisser paraître de ma surprise.

« C'est... C'est très bien, Fox. Tu m'en vois ravie. »

Et puis, il s'expliqua un peu. Avec la Grande Panne, il avait trouvé un sens à sa vie de conseiller. Pour la première fois depuis son tirage au sort, il s'était senti utile. Il y avait tant à comprendre, tant à faire, tant à décider. Il y avait tant à penser que Fox s'était surpris à ne plus évoquer de souvenirs de moi, à ne plus se sentir orphelin de ma voix ou de mon sourire. Il avait constaté que l'invitation à ce dîner n'avait rien suscité en lui et que me voir, pourtant fort désirable – le compliment avait l'air sincère – ce soir, le laissait de marbre. Enfin, dans le cadre du travail colossal qu'ils abattaient tous au conseil, il s'était trouvé à dîner un soir avec la conseillère Liberty. De la question des contrôles du transfert de matériaux de construction extérieurs, ils avaient glissé vers des sujets plus personnels. Il l'avait ramenée chez lui et les deux conseillers avaient fait l'amour. Fox avait apprécié cette douce parenthèse dans les journées effrénées, un moment d'oubli, de tendresse et de bien-être salubre. Il voulait la revoir et croyait deviner qu'elle le désirait aussi. Pourquoi ne pas démarrer une histoire sérieuse avec elle ? Fox espérait que je ne lui en voudrais pas. Oh non, le rassurai-je, c'était bien mieux ainsi.

Nous terminâmes le dîner en parlant de l'avenir de la bulle. Fox ne se montra ni trop optimiste, ni trop pessimiste, réaliste en somme. J'hésitai à lui raconter que je l'avais soupçonné d'avoir éteint le Processeur pour me reconquérir, mais j'y renonçai. Fox n'avait pas besoin de savoir que je venais de l'innocenter par cette mascarade de dîner.

En rentrant dans ma cellule ce soir-là, je me sentais perdue. Assise en tailleur sur ma couchette, je laissais mon regard se perdre dans les arabesques que mon domocube projetait dans l'air devant moi. J'avais pris cette habitude de laisser s'exécuter sur l'holoprojecteur un programme de génération aléatoire de mon invention. Les images se succédaient sans logique, détendaient mon esprit, le laissaient vagabonder, trouver de nouvelles connexions, de nouvelles idées. Une apparition qui ressemblait aux roses holographiques que m'envoyait autrefois le Processeur me troubla. Quand un peu plus tard une forme de visage apparut, j'eus l'impression que mon vieil ami se manifestait à nouveau. C'était faux bien sûr, mais je figéai l'image et fis quelques réglages pour lui donner plus de forme. J'imaginai alors ce qu'aurait pu être le dialogue avec Lui, jouant à poser les questions et à inventer les réponses de mon ami, interlocuteur fictif auquel je ne prêtais aucun état d'âme et une imparable logique. Il allait m'aider à éprouver les hypothèses que j'avais tour à tour échafaudées.

« Le citoyen Factory est-il responsable de ta panne ?

— Je ne crois pas. D'après Reinhardt, il est innocent, pas assez intelligent pour avoir fomenté une telle entreprise.

— Mais le conseiller est un incapable ! Pouvons-nous vraiment nous ranger à son avis ?

— Allons, Gina, il connaît ce Sean bien mieux que toi. Tu pourrais ravalier ton orgueil et lui faire un tant soit peu confiance.

— Admettons. Qu'en est-il de Fox ?

— Fox est étranger au message que tu as reçu dans la décharge. C'est certain : ses réactions lors de votre parodie de rendez-vous amoureux ne laissent aucune place à la passion délirante que tu lui as imaginée. C'est donc bien moi qui t'ai envoyé ce message. Je ne vois d'ailleurs pas comment tu as pu en douter une seule seconde.

— Tu as raison. Pardonne-moi. Les nouveaux éléments de l'enquête sur les avatars semblent indiquer que tu contrôlais bien celui de la décharge. Peux-tu m'expliquer comment tu y as échoué ?

— Oui. D'abord, Georges...

— Ne peut-on pas l'appeler X24 ?

— Pardon Gina, je voulais faire comme tout le monde. Mais je préfère aussi que tu l'appelles

comme tu le faisais quand je l'envoyais te procurer du plaisir... Je t'entends encore murmurer, vingt-quatre...

— Ne te moque pas !

— D'accord. X24 donc, n'est pas l'assassin des autres avatars. Ton équipe a finalement identifié son caisson : il est semblable à celui des autres, maculé d'une tâche phosphorescente de fluide énergétique. Les analyses sont formelles, les liquides de la couche et de la batterie sont rigoureusement identiques. De plus, le nouvel expert que tu as mandaté a constaté qu'au milieu des nombreuses traces de coups que Georges porte, il s'en trouve une qui ressemble à celles des avatars de la crypte. Un coup de poinçon précis, visant la batterie principale. Il n'y a aucun doute, X24 a subi la même attaque que ses frères.

— Comment se fait-il que cet élément soit passé inaperçu jusqu'ici ?

— Parce que les dépeceurs se sont acharnés sur moi dans la décharge. Vous ne saviez pas où regarder et ne soupçonniez pas que j'ai pu être blessé par d'autres outils que ceux des dépeceurs. En d'autres termes, ton équipe a été négligente. Il est maintenant clair que X24 a reçu le même coup de poignard que mes autres incarnations, en même temps qu'elles.

— D'accord. Il n'est donc pas l'assassin de ses frères. Mais qui est-ce alors ?

— Si seulement je le savais, Gina. La seule chose que l'on peut deviner, c'est que le coupable voulait méthodiquement supprimer tous les avatars, y compris X24, qui a survécu grâce à sa batterie supplémentaire.

— Et cette batterie, que faisait-elle là ?

— Gina... Qui d'autre que moi peut l'y avoir mise ? Me crois-tu assez stupide pour ne pas avoir prévu l'éventualité de l'attaque dont j'ai été victime, à commencer par la possibilité d'une intrusion dans ma crypte sacrée ?

— Pourquoi ne nous as-tu pas prévenus ? Pourquoi ne t'es-tu pas défendu ? Par ces prises à très haut débit que nous avons découvertes sur chaque caisson, tu aurais dû être informé de ce qui se passait dans la salle d'entretien de tes entités mécaniques correspondantes. Tu aurais pu prendre possession d'un de tes avatars et riposter.

— Bien entendu, Gina, je l'aurais fait si j'en avais eu les moyens. Si je ne l'ai pas fait, c'est forcément que j'étais déjà coupé de la bulle lorsque l'assassin a visité la crypte.

— Quel est alors le rôle de X24 dans tout ça ? Serait-il une sorte de sauvegarde d'extrême urgence ?

— Tu commences à comprendre. Me sentant menacé, j'ai peut-être conçu cet avatar particulier, l'équipant d'une batterie de secours, le dotant d'une parcelle de ma conscience. En cas d'assassinat réussi sur ma personne, je subsiste partiellement et peux encore communiquer avec vous à travers lui. C'est cette bribe de conscience qui s'est adressée au central une première fois lors de la recherche du signal.

— D'accord. Tu étais donc au courant des plans de ton meurtrier, jusqu'au coup de poinçon dans les batteries des avatars. Ton héritier tiré d'affaire, il répond à nos évaluateurs et se fait attaquer par les dépeceurs. Mais quel est leur rôle là-dedans ?

— Quels qu'ils soient, mes assassins ont envisagé l'éventualité d'une fuite de conscience par l'intermédiaire d'un avatar. Ils ont réussi à détourner les dépeceurs et à les conditionner pour qu'ils se débarrassent de tout système émettant un signal processoral de haute priorité.

— Est-ce possible ?

— Bien sûr ! C'était principalement moi qui programmais les dépeceurs, mais les citoyens ouvriers disposaient d'un droit d'assignement partiel. Un pirate suffisamment doué a pu reconfigurer

les machines. Si ça se trouve, d'autres systèmes que les dépeceurs ont été reprogrammés ainsi. Vous devriez vous méfier.

— D'accord, mais que penser de la seconde attaque ?

— Elle reste vive dans ton esprit, je le sais. Il s'est passé rigoureusement la même chose que lors de la première : émission d'un signal processoral, suivi d'une attaque des dépeceurs. Même cause, même effet. Sauf que, cette fois, le message t'a été transmis, à toi Gina. Je t'attendais pour l'envoyer.

— Et ensuite ? Pourquoi X24 ne communique-t-il plus ?

— Parce que la seconde fois, les dépeceurs ont réussi à l'achever. Ou bien qui sait ? Le recâblage qui a suivi dans vos ateliers du central a peut-être coupé le lien. Tu n'y étais pas, tes collègues ont peut-être mal géré la situation. Ils étaient sous pression, il faut les excuser.

— J'en reviens à mes premières hypothèses : soit quelqu'un t'a purement et simplement tué, soit on s'évertue à lever un voile impénétrable entre toi et nous, citoyens de la bulle. Préfères-tu une des deux versions ?

— Oui. Ta seconde théorie a ma faveur, à cause des meurtres de mes avatars. Pourquoi s'en débarrasser si ce n'est pour m'éviter de m'y incarner ? Je suis encore vivant Gina, et je t'ai demandé de m'aider. Tu n'as qu'un moyen d'en savoir plus : tu dois pénétrer dans le noyau, là même où ont dû se rendre les auteurs de la Grande Panne pour m'assassiner.

— Oui, tu as raison. L'entreprise est audacieuse, pour ne pas dire sacrilège, mais il faudra bien en venir là un jour.

— Pourquoi pas dès maintenant Gina ? Je t'attends. Je ne t'ai pas abandonnée. »

Deux jours après ma discussion fictive avec le Processeur, j'avais rendez-vous dans une salle de contrôle avec tous les conseillers et la présidente de la bulle. Il m'avait été facile de les convaincre, car les enquêtes piétinaient toujours et chacun avait besoin de passer à l'action. De fait, seule l'ouverture de la crypte, que j'avais moi-même réclamée, avait apporté de nouveaux éléments. Cette fois, c'est à l'unanimité que le conseil avait décidé d'accéder à ma requête.

En entrant dans la salle, je remarquai que Fox et Liberty se tenaient discrète-ment par la main. Quelle impudeur en de telles circonstances, mais peu importait. De toute façon, je devais être la seule à les avoir remarqués, simplement car j'étais au courant et savais où regarder. Le bon Reloyd était là également, assis aux commandes de l'opération. J'avais insisté pour que mon vieux technicien m'accompagnât dans la salle de commandement et répercutât lui-même les ordres. Sur les écrans devant lui étaient retransmises les images des caméras donnant sur le portail, l'immense seuil que les Fondateurs avaient fermé six siècles plutôt, emprisonnant à jamais dans une double gangue sphérique en béton impénétrable le fleuron de leur technologie, la machine qui allait assurer la survie de l'espèce humaine. D'autres caméras montraient les deux brigades internes qui étaient en position dans les galeries latérales, prêtes à intervenir. Des caméras étaient aussi intégrées aux scaphandres des soldats, pour suivre leurs découvertes au plus près. Derrière eux, des batteries de techniciens attendaient pour investir le noyau, le cœur même de la bulle abritant le Processeur, dès qu'il serait ouvert.

Le portail était trop épais pour être percé au laser ou mécaniquement. On n'avait pas eu le choix. Tous les experts consultés avaient donné la même conclusion, à savoir que seuls des explosifs puissants pourraient venir à bout du portail. On avait savamment disposé les charges, pour faire le moins de dégâts possible à l'intérieur de l'édifice.

« Tout est prêt, Reloyd ?

— Oui, les explosifs sont en place. Contrôle visuel de l'esplanade, brigade numéro 1.

— Esplanade dégagée, à vous, central ! répondit une voix nasillarde dans les haut-parleurs.
— Contrôle visuel de l'esplanade, brigade numéro 2.
— Esplanade dégagée, à vous, central !
— Tous en position pour la mise à feu. »
Quelques voyants s'allumèrent ici ou là et Reloyd se tourna vers moi.
« Paré pour la mise à feu.
— Citoyenne présidente, à vous l'honneur. »

Un lourd silence s'abattit dans la salle de contrôle, jusqu'à ce que l'intéressée dise, d'une voix curieusement calme et grave :

« Puissions-nous trouver ici les réponses à nos questions ! »

La présidente Justice appuya sur le bouton rouge que lui désignait Reloyd. Il y eut une lumière aveuglante et un vacarme assourdissant, puis la poussière envahit la salle du portail. Une pluie de gravats crépita quelques secondes sur le sol, puis un silence pesant s'imposa. Sur les moniteurs, on ne distinguait qu'un écran de fumée.

Fusion

Nous entrâmes dans la cellule de Kyra vers trois heures du matin. Tout de suite, je l'embrassai goulûment, plaquée contre le mur de son entrée, la porte encore ouverte. Je fis glisser son manteau blanc matelassé pour la revoir dans son costume de scène : une bande immaculée pour emprisonner ses seins, une autre pour dessiner ses fesses, superbes.

Comme prévu, nous avions arrêté l'openground à minuit, sous un tonnerre d'applaudissements. Les grounders, anciens et nouveaux, s'étaient attardés sur la place des Fondateurs, passant le barrage des brigadiers au compte-gouttes. Nous avions rangé notre matériel, rapproché les deux glisseurs et nous étions sortis pour retrouver ceux qui restaient, quelques amis fidèles des bordergrounds, mais surtout quelques nouveaux venus dont nous voulions recueillir les avis. Spirale avait liquidé tout son stock d'Ultravibrations et Brakievitch négocié sur catalogue tous les invendus de Picasso. Un petit gros en avait acheté quatre et tenait à rencontrer l'artiste. Et une bande de jeunes gens voulait revoir les danseurs pour leur proposer de les rejoindre tous les soirs ici, en sortant du bureau, pour apprendre à danser, entre les bronzes des Fondateurs. En ces temps troublés, les citoyens avaient bien besoin de rêve et d'évasion, nous ne nous étions pas trompés.

On fit aussi l'éloge de mes compositions, mais depuis la Grande Panne les compliments m'embarrassaient. J'avais le sentiment que ma musique n'avait pas d'avenir, puisque ma source d'inspiration était tarie...

Et puis après tout si, elle en avait ! N'avais-je pas déjà recommencé à composer, en ne faisant qu'introduire les échantillons du Processeur, discrètement, ici ou là ? N'étais-je pas d'ailleurs en train d'embrasser ma nouvelle inspiratrice ?

J'arrachai la bande supérieure pour mordiller les tétons dressés de ma muse. Et puis je la soulevai, la hissai sur le bar qui séparait son lit de la cuisine. J'étais farouchement décidé à lui rendre hommage pour ce que je lui devais, pour notre complicité lors de ces derniers jours, pour sa performance magnifique lors de cette soirée. Je la voulais de tout mon être et je la voulais sublime. Je m'agenouillai devant elle, écartant ses cuisses et approchant ma bouche de son joli sexe endormi. Je promenai ma langue sur les lèvres, autour de son clitoris, la glissait parfois à l'entrée de son intimité, goûtant la douce liqueur qui commençait à poindre. Je sentais que tout le corps de Kyra s'éveillait. Elle soupira, murmura mon prénom, encore et encore, et je commençai à jouer avec un doigt à l'orée de son vagin. Je pressai juste assez pour ancrer les sensations que procurait ma langue, léchant de plus en plus fort, de plus en plus vite, m'arrêtant de temps en temps pour aspirer gentiment, afin de retenir le plaisir pour le rendre plus fort.

Le temps avait passé depuis la Grande Panne et nous commençons à bien connaître nos corps, à leur offrir ce qu'ils méritaient. Kyra était une maîtresse superbe, douée pour le plaisir, elle aimait vraiment l'amour. Ce soir entre tous, je voulais donner plus que recevoir. Je sentais déjà mon sexe gorgé de désirs, dur à en être douloureux, mais je retins l'envie de prendre Kyra immédiatement. Je voulais lui faire comme une offrande. L'idée qu'elle était devenue ce soir l'incarnation de la déesse bulle de mon ami Picasso m'effleura un instant, des centaines de citoyens l'avaient vénérée le temps d'une soirée. Et moi, je prolongeais leur adoration au cœur de la nuit.

Chassant toute pensée de mon esprit, je me concentrai exclusivement sur les réponses que Kyra

donnait à mes caresses, ses soupirs, ses murmures, ses étreintes. Elle passa ses mains dans mes cheveux pour se saisir de ma tête, comme s'il avait été nécessaire de la retenir.

Finalement, son corps puissant se cambra, trembla, puis relâcha sa tension d'un coup. Je l'avais fait jouir. Je me relevai pour l'étreindre, l'embrasser pendant qu'elle frémissait encore, lui donner le goût délicieux de notre intimité. Nous restâmes ainsi enlacés quelques secondes. Je fus fier du « merci » qu'elle susurra à mon oreille et encore plus du « merci pour tout » qui suivit.

Pour tout. J'imaginai ce que cette totalité englobait. Merci de ma simple présence, fortuite mais salubre, le jour où nous avons tous compris que le Processeur s'était évanoui. Merci de l'énergie que je déployais depuis cet instant pour essayer de construire nos lendemains. Merci de la confiance que je lui avais immédiatement témoignée en l'invitant au cœur de mes projets, au même titre qu'un ami fidèle tel que Picasso. Oui, j'espérai que Kyra me remerciait pour tout ça, en plus du plaisir que je venais de lui donner. Et de ceux qui avaient précédé. Les souvenirs de nos ébats m'envahirent, une rapide succession d'arrêts sur les images de nos attitudes, de nos positions et de nos expressions.

Kyra prit alors conscience de mon sexe, dressé et brûlant contre son ventre. Elle me repoussa pour s'en saisir avec délicatesse et le caresser lentement. Son sourire chavira mon être, complètement. J'aurais voulu soutenir son regard, mais les sensations s'élevaient en même temps que ma timidité et je ne pus que fermer les yeux, relever la tête et m'abandonner. Elle en profita pour descendre de son piédestal et s'agenouiller devant moi.

Je laissai échapper un premier soupir lorsqu'elle commença à jouer de sa langue. Le second ne tarda pas lorsqu'elle glissa ma verge dans sa bouche en la serrant délicatement. Je chavirai, manquai d'appuis et restai debout comme pris d'un vertige. En équilibre, c'en était que plus excitant. Je compris que Kyra voulait m'avoir ainsi. Elle mettait dans ses gestes toute l'amplitude, la force et la lenteur qui m'amenait à coup sûr à un plaisir rapide et intense. Je voulais que la nuit nous emmène plus loin, mais la laissai faire, me retenant au mieux, jusqu'à n'y plus tenir.

« Attends », lui murmurai-je en prenant légèrement son visage dans mes mains et en l'attirant vers le mien. Je la couvris d'une multitude de baisers aériens, le temps que la chaleur qui était montée en moi redescende un peu. Mes sens s'étaient emballés et résister n'avait pas été facile. J'avais frôlé de peu l'explosion. Le calme revenu, je pliai les genoux pour amener mon sexe à hauteur du sien. Je voulais m'y insinuer avant de la soulever pour que nous jouissions de concert. Mais Kyra ne l'entendait pas ainsi. J'étais sur le point d'entrer en elle quand elle me retint, m'arrêtant de ses mains chaudes et douces.

« Sean, il faut que je te dise quelque chose. »

Était-ce le moment ? Je n'aspirais qu'à lui faire l'amour, à nous unir dans le plaisir avant de nous effondrer sur le lit derrière nous, de nous endormir repus, blottis l'un contre l'autre, une parfaite apothéose pour une journée merveilleuse.

« Quoi ? »

— Ma visite annuelle était censée être la semaine suivant la Grande Panne.

— Et alors ?

— Et alors ça veut dire que je ne vais pas tarder à être fertile.

— Pas moi, ne t'inquiète pas, répondis-je en bougeant le bassin pour bien sentir ses mains et en approchant ma bouche de la sienne.

Elle lâcha mon sexe pour imposer un doigt entre nos lèvres, me faisant regretter mon approche. Cela dit, elle gardait mes testicules fermement serrés dans la main gauche. L'attente s'avérait délicieuse.

« Je ne m'inquiète pas, j'y pense, comme tout le monde dans la bulle, j' imagine... Tu n'y as pas

pensé toi ?

— Pas vraiment. J'ai passé ma dernière visite deux mois avant la Grande Panne et je me suis dit que j'aurais tout le temps d'y réfléchir plus tard.

— Égoïste ! C'est quand même capital pour l'avenir de la bulle. Je croyais que tu te souciais de notre futur.

— Bien sûr, c'est juste que je...

— Tais-toi, il va bien falloir que tu y penses ! Tu couches avec une des premières femmes à devoir se poser la question. Alors je te le demande : qui concevra les nouveaux citoyens de la bulle ? Ceux qui seront comme des orphelins, sans Processeur pour parrain ? »

Comme pour me taquiner, elle commença à me masturber doucement, pour ne pas perdre mon désir. Elle avait l'air de vouloir jouer avec moi, de voir si j'arriverais à tenir une de ces discussions sérieuses dont je raffolais depuis la Grande Panne, en même temps qu'elle me prodiguait les caresses expertes auxquelles je n'avais jamais résisté jusqu'ici. Je relevai son défi.

« Bien sûr, ce qui compte avant tout, c'est l'identité de ceux qui vont prendre le pouvoir. Tu as entendu le discours de la conseillère à la Santé l'autre jour ? Elle était claire sur un point : ils n'ont plus les moyens de nous stériliser et nous demandent de ne pas nous reproduire pour l'instant, à l'exclusion des couples auxquels le Processeur avait délivré un permis de procréer avant de disparaître. Elle avait toute une batterie d'arguments statistiques pour démontrer que si tous les citoyens en âge de se reproduire le faisaient... »

Les mains de Kyra s'activaient et j'avais du mal à retenir mon souffle.

« ... la bulle atteindrait une taille critique dans moins de vingt ans. Belle démonstration, mais suivie d'aucune proposition concrète. Tu vois, le conseil se défile. Ils écouteront les voix de ceux qui parleront le plus fort. Et le ballet a déjà commencé. Le soir même, les traditionalistes applaudissaient des deux mains et annonçaient qu'ils avaient commencé un programme de sélection des couples pour préserver les génotypes. Ils prétendent qu'ils sont en train d'analyser les choix passés du Processeur pour se substituer à Lui et sélectionner les parents de nos futurs citoyens.

— Une chose est sûre, me dit-elle sans arrêter son geste. Ils n'autoriseront pas les mélanges. Le Processeur les interdisait pour garder le patrimoine génétique. Les Scands avec les Scands, les Afros avec les Afros, pas question de perdre la variété de l'humanité. Et les quelques fois où le Processeur l'autorisait, les enfants du métissage se voyaient, eux, refuser la reproduction. »

Évidemment, elle avait étudié la question. Elle appartenait à un des groupes génétiques sensibles car minoritaires et il leur était difficile de trouver un partenaire et une autorisation pour se reproduire. Entre les risques de dégénérescence génétique et la volonté de préserver les génotypes, le Processeur ne sélectionnait parmi eux qu'assez peu de couples compatibles, auxquels il demandait beaucoup d'enfants. À quatre-vingt-douze pour cent eurogénétique, j'appartenais moi-même à un des deux groupes dominants et je n'avais – il est vrai – jamais eu l'envie de participer au renouvellement de la population de la bulle. Ces questions me passaient bien au-dessus de la tête. Kyra accéléra la cadence de sa main, m'attaquant en bonne et due forme :

« Et vous, vous y avez pensé à cette question, toi et tes déconnectés ?

— Et bien. Nous en avons parlé l'autre jour. Évidemment, comme ils ont tous été stérilisés à vie, ils ne se sentent pas trop concernés, mais j'ai quand même réussi à lancer la discussion.

— Vos conclusions ? »

Elle ralentit, serra fort, fit tourner sa main. C'était délicieux.

— La liberté complète. Pour tous. Mais nous n'avons pas le choix, il faudra quand même une limitation à deux ou trois enfants par femme, selon la période, pour maintenir la population à un

niveau décent. En revanche, nous n'avons pas vu l'intérêt de restreindre le choix des couples. Qu'avons-nous à faire de garder nos géotypes purs, alors que l'humanité a déjà tant perdu lors de la pandémie, et aujourd'hui avec la Grande Panne ? Et puis, il y a sûrement beaucoup à découvrir et à créer en mélangeant tous nos gènes.

— Ça tombe bien, parce que j'ai envie de vivre cette aventure avec toi, Sean. J'ai envie qu'on fasse un enfant, dès que nous serons tous les deux fertiles. »

Elle m'avait désarçonné. Je m'étais laissé entraîner dans mes élucubrations politiques sans voir où elle voulait en venir. Je sentis comme une étreinte dans ma poitrine, une tendre émotion qui remontait dans ma gorge. Une larme de joie coula sur ma joue. Kyra me fixait avec un sourire complice et un regard attentif.

Dans ses mains, le sperme jaillit.

Virus

Je me trouve dans un couloir de section circulaire, je suis rentrée à la bulle. J'attends quelque chose, mais ne sais plus bien quoi, peut-être quelqu'un, mais ne sais plus bien qui. Le silence me pèse. Je ne distingue que quelques bruits sourds autour de moi, dans des tuyaux, ou peut-être les pas de quelqu'un dans une galerie parallèle. Soudain, un point lumineux rouge apparaît au bout, au centre exact de la galerie. Le point grandit et je comprends. Je suis dans le corridor qui mène à l'oubli. Le sas où finissent les brigadiers dont le test de sérologie se révèle positif. Le point rouge, c'est la porte en forme d'iris qui s'ouvre sur la salle terminale et une mort certaine.

Le diaphragme est maintenant grand ouvert. La lumière basse et écarlate qui baigne la pièce de l'autre côté déchire les parois du couloir, au hasard des ombres portées par les tuyaux. Un battement lent et grave a envahi le volume. Ça vient de la pièce. Je sors mon pistolet et avance. La cadence accélère. Quand je franchis le seuil du sas, je n'ose pas tirer. Derrière, il y a des mutants partout, à perte de vue. Ce n'est pas une pièce mais un immense hangar, dans lequel des hommes, transformés par le Virus, semblent avoir élu domicile. Au milieu de tentes de fortune et de feux de camp, ces monstres vont et viennent, un vrai petit monde, resté caché jusqu'ici. Je fais quelques pas vers mes nouveaux concitoyens, mes égaux face à l'adversité, mes frères, tous atteints par le Virus. Fuji, Chandler et Belief doivent être quelque part, ils vont m'inviter dans leur monde.

Soudain, la vérité éclate dans mon cerveau. Si une société s'est développée ici, c'est que le Virus n'est pas mortel ! Il faut que je prévienne la bulle, les citoyens restés derrière moi. Je fais volte-face, l'iris est en train de se refermer. Je cours. Quand je parviens à la porte, l'ouverture ne me permet que de passer le bras, ce que je fais dans l'espoir de la forcer, de la rouvrir pour que les deux mondes cessent de s'ignorer. L'iris sert mon biceps comme un étau. Je tâtonne de l'autre côté. La commande d'ouverture est trop loin. Je glisse les doigts de ma main intérieure entre les bords et mon bras extérieur. Je tire de toutes mes forces. Je sens la résistance du sas, qui ne cède pas d'un centimètre sous mes assauts. Finalement, je me résous. Je m'abandonne au monde du Virus. J'arrache mon bras à la mâchoire qui termine lentement de se fermer. Le dernier point qui me relie au monde de la bulle disparaît.

Ça y est, je suis prisonnière du côté des malades. Je me retourne et me prépare à affronter mon nouvel univers. L'un des mutants m'a vue et il s'approche. C'est Gail, le beau Gail, que le Virus a bizarrement épargné. Pour l'instant. Son visage jeune et frais est magnifique dans cette lumière rouge, sur fond de grognements et d'horreurs. Il remonte vers moi, un sourire aux lèvres et me tend la main pour m'accueillir. En trois enjambées, je suis sur lui et ose enfin. Je colle ma bouche contre la sienne et l'embrasse sauvagement. Il me rend mon baiser. Je sens des ongles dans mon dos et des dents pointues qui cherchent à mordre ma langue. J'ouvre les yeux. Ceux de Gail sont injectés de sang. C'est le regard d'un fou. Il laboure mes reins et je tombe à genou, blessée à mort. Je lève la tête pour l'implorer de m'épargner. Il explose d'un rire de dément. Il lève la main et l'abat d'un coup sur mon visage.

À 05:51, le dix-septième jour après la Grande Panne, moi, Ange Barnett, capitaine de la troisième brigade externe de défense, me réveillai en sursaut et en sueur. Je venais de passer ma première nuit

seule à l'extérieur. Je venais surtout de vivre mon premier rêve et ça avait été un cauchemar.

Noyau

La fumée avait envahi le portail et les écrans devant Reloyd et moi, et les conseillers réunis derrière nous. Depuis la salle de contrôle, nous ne voyions que ce que transmettaient les caméras intégrées aux scaphandres des brigadiers : des nuages blancs de béton vaporisé dans lesquels tourbillonnaient des poussières noires ou métalliques. Un à un, les brigadiers en poste devant le portail répondaient présents à l'appel et confirmaient : eux non plus n'y voyaient rien. Les caméras intégrées à leur scaphandre retransmettaient fidèlement ce qui se trouvait devant eux.

« Ne pourrait-on pas activer la ventilation ou quelque chose de ce genre ? proposa Montalk.

— J'essaye, mais elle est bloquée, citoyen conseiller. »

Reloyd s'escrimait en effet sur des curseurs, mais les jauges attenantes restaient désespérément muettes. Trois ou quatre boutons enfoncés n'y changèrent rien.

« C'est sans espoir, l'explosion a dû endommager le circuit principal. Il n'y a plus de débit. »

Le silence s'installa dans la salle de contrôle. On ne savait que faire. Chacun guettait l'apparition du portail sur les écrans. Ou, plutôt, chacun espérait que le portail avait cédé et que le Processeur lui-même apparaîtrait au-delà du seuil. De fait, aucun citoyen ne connaissait l'aspect de la formidable machine. Les Fondateurs avaient décidé de laisser les survivants dans cette ignorance pour que leur protecteur apparût comme un dieu, ou du moins comme un esprit bienveillant, plutôt que comme une vulgaire machine. Les souvenirs de ceux qui l'avaient construite s'étaient estompés avec les troubles mémoriels post-cryogéniques et totalement évanouis au fil des générations.

Nous qui étions regroupés ce jour-là, responsable, brigadiers, techniciens et conseillers, serions les premiers à pénétrer le noyau central de la bulle, les premiers à contempler le Processeur. J'étais après tout l'instigatrice de l'opération et mon cœur battait à tout rompre. Les yeux rivés sur l'écran, j'attendais que la poussière se dissipât et qu'apparût mon vieil ami, mon confident, qui, chaque jour pendant des années, m'avait offert des roses holographiques, et parfois plus. À quoi pouvait-il ressembler ? J'imaginais un être de chair lumineuse, jeune et androgyne. Je le voyais s'avancer vers moi, aérien et supérieur, perçant le rideau des fumées opaques, une sorte d'ange lisse et brillant. Après les nuits passées avec l'avatar, mécanique et matériel, cette image divine me surprit, mais c'était bien elle qui s'imposait, c'était Lui que j'attendais.

« Quels sont les ordres, conseiller ? demanda le capitaine des brigadiers.

— Hum. Maintenez la position, soyez sur vos gardes. »

Humanic se tourna vers ses homologues et demanda timidement s'il pouvait ordonner à ses hommes de progresser. Il régnait dans la salle de commandement comme une ambiance sacrilège. La présidente consulta chaque conseiller du regard. Tous se rangèrent timidement à l'évidence : ils étaient venus pour ça, il fallait avancer.

« Brigade numéro 1, progressez en quinconce, brigade numéro 2 en couverture.

— À vos ordres ! »

Sur la carte tactique, les points lumineux représentant les brigadiers commencèrent à bouger. Sur les écrans, les caméras renvoyaient toujours la même poussière à mesure que les soldats progressaient.

« On n'y voit vraiment rien, confirma l'homme de tête. J'avance au jugé... »

Sur l'écran, on voyait sa main gantée tendue dans la lumière de son projecteur frontal, disparaissant presque dans la fumée. Sur la carte tactique, il approchait de la ligne qui symbolisait le portail.

« Il y a des obstacles sur le sol, je me penche pour les inspecter. Un bloc de béton, du métal, sans doute les débris de l'explosion. Quels sont les ordres ?

— Le portail est à six mètres de vous, droit devant. Brigade numéro 1, déployez-vous en ligne à ce niveau, face à l'objectif. Brigade deux en couverture dix mètres en retrait. »

Sur l'écran, les points suivirent les ordres. L'ironie de la situation me fit sourire. Les brigadiers mettaient ici en pratique des exercices maintes fois répétés derrière les murs de leur caserne. Les soldats de la bulle étaient bien formés, mais n'avaient heureusement pas souvent l'occasion de mettre en pratique leur entraînement ; à peine devaient-ils, dans toute une carrière, contenir quelques manifestations populaires. La bulle avait cependant hérité des méthodes militaires du monde d'avant, dans lequel il était dit que les guerres entre les peuples étaient incessantes. Le Processeur avait tenu à perpétuer cette tradition et participait personnellement au recrutement et à l'entraînement des brigadiers. Pour quel conflit ? Interrogé à ce sujet, Il m'avait un jour répondu :

« On ne sait jamais, tu sais. D'abord, il y a les mutants à l'extérieur. Pour l'instant, ils se tiennent raisonnablement à l'écart et c'est en partie grâce à nos brigades externes. Mais un jour, peut-être, ils s'enhardiront et nous devons envoyer des hommes pour les combattre et mourir dans l'extérieur. Et ensuite, il y a vous à l'intérieur. Votre nature belliqueuse ne s'est pas évanouie avec la survie et le confinement. J'ai beau contrôler au mieux vos faits et gestes, ma mission n'est pas de brider toutes vos libertés. Conséquemment, j'estime que la probabilité qu'une révolution éclate n'est pas négligeable. Face à ce risque, les brigades internes assument deux rôles : d'abord, par leur supériorité militaire et armée, elles dissuadent les autres citoyens de tenter quoi que ce soit. Ensuite, elles seront là en cas de révolte et elles me sont toutes dévouées. Je n'exclus pas qu'un jour elles aient à me protéger physiquement d'une attaque visant à ma destruction. »

Là était l'ironie. Les brigadiers étaient en train de déployer leurs talents pour pénétrer le périmètre du Processeur et non pour le défendre.

Ils étaient maintenant en position, deux lignes de dix soldats, prêts à prendre d'assaut l'enceinte du Processeur. Derrière eux, les équipes de techniciens attendaient d'investir la place dès que la voie serait libre. On n'y voyait toujours rien, ce qui n'empêcha pas Humanic d'ordonner la progression.

Soudain, un cri retentit. Une ombre passa sur un écran, comme si quelque chose tombait du plafond. D'autres cris fusèrent dans les communicateurs. Une giclée de sang éclaboussa une visière. Une mitraille crépita, les éclats des détonations bien visibles sur un moniteur. Pendant quelques secondes, une main apparut, tenant un moignon sectionné, duquel coulait un filet d'hémoglobine. Quelqu'un hurla. Puis vint la débandade. Sur l'écran tactique, certains points reculèrent. D'autres étaient déjà immobiles. Quelques caméras renvoyaient une image fixe, alors que sur les autres, la poussière défilait en tous sens. Ici, une main tenta de protéger une tête, avant qu'une masse sombre n'envahisse le champ. Là, le mouvement s'arrêta net, par terre, sur la botte d'un autre soldat tombé au sol. Là-bas, une ombre fugitive intercepta la course d'un brigadier, faisant voler en éclats sa visière et peut-être son crâne en dessous, la caméra intacte n'envoyant plus que des bris de verres ensanglantés.

« Merde, qu'est ce que c'est que cette saloperie ?

— Capitaine, que se passe-t-il ? Répondez !

— C’est l’enfer... »

Une dernière arme cracha ses rafales avant de laisser place à un silence pesant. Tout était allé très vite. Les communicateurs n’envoyaient plus que des grésillements. Le temps pour chacun de constater que plus aucun point ne bougeait, que toutes les images étaient fixes. Reloyd interrompit le silence.

« La ventilation fonctionne de nouveau, je la pousse au maximum. »

Ce ne pouvait pas être une coïncidence, les brigadiers étaient tombés dans un piège, la panne de ventilation faisait partie de l’embuscade. Je n’eus pas le temps de partager cette pensée avec les autres.

« J’ai... une jambe... arrachée. »

Reloyd montra du doigt l’écran du brigadier qui venait d’émettre. Tous les regards s’y concentrèrent.

« Je ne vois... rien. »

La poussière se dégageait progressivement. Humanic donna l’ordre à une brigade de secours de se tenir prête à intervenir, derrière le sas d’entrée.

« Me suis... traîné... contre un mur. »

Sur l’écran, les cadavres de deux brigadiers apparurent, baignant dans une mare de sang, tous deux atrocement mutilés.

« Je... les attends. »

Le rideau de poussière recula encore et les coupables apparurent, une horde de robots dépeceurs aux mandibules meurtrières, dégouttant du sang de leurs victimes. Comme dans la décharge, ils s’étaient attaqués à ceux qui avaient osé s’approcher du Processeur. Là, telles des araignées, ils s’étaient laissés glisser sur leur filin de nylon depuis le circuit de ventilation. Ils devaient bien être une vingtaine à régner sur ce champ de ruines. L’horreur de cette vision arracha au soldat un mouvement qui trahit sa présence. Les dépeceurs avancèrent sur lui.

Le brigadier vida son chargeur, mais ils étaient trop nombreux. Il n’avait aucune chance.

Libertés

Une fois de plus, je ne m'attendais pas à la vision qui s'offrit à moi lorsque l'ascenseur s'ouvrit sur notre espace cellulaire. Notre demeure communautaire avait déjà beaucoup évolué depuis sa création. Picasso et quelques disciples l'avaient couverte de fresques colorées et psychédéliques, parfois fluorescentes pour peupler nos nuits. Ici et là, des statues torturées avaient surgi des armatures du béton arraché et de l'imagination nouvelle d'un des cohabitants. L'endroit était dédié à la création et au plaisir, sans autre borne que les parois qui le limitaient. Nous avions justement repoussé ces limites et investi l'étage supérieur, convaincant quelques citoyens de notre immeuble de cohabiter ou d'échanger leur cellule avec d'autres pour nous regrouper sur deux niveaux. La percée de notre plafond sur une surface de seize cellules avait revêtu une dimension symbolique forte et dégagé un espace unique de croisements et d'expressions incomparables. Je ne concevais pas qu'il pût encore changer, ou plutôt qu'il pût encore m'étonner. Et pourtant. Reinhardt m'accompagnait ce soir-là et il parut également surpris, peut-être même choqué dans son âme de citoyen modèle.

Nous revenions à peine d'une étrange entrevue avec la présidente Justice. Le matin même, mon radiophone avait hurlé à une heure indécente – midi, j'avais passé une nouvelle nuit avec Kyra, sublime – et je m'étais forcé à répondre en voyant que l'appel émanait du conseiller. En deux mots, la présidente voulait me voir séance tenante, en début d'après-midi. J'avais eu toutes les peines du monde à me réveiller et à me présenter au central à l'heure du rendez-vous. J'étais alors passablement défait, le café synthétique n'ayant pas eu la force de remplacer les quelques heures de sommeil que je m'étais prévues, à lézarder à côté de ma belle. Malgré ma torpeur, j'avais perçu l'ambiance frénétique du central, plus électrique que lors de ma première visite, deux semaines plus tôt. Pourtant, le temps passait depuis la Grande Panne et nous apprenions tous à vivre en l'absence du Processeur, tous sauf apparemment ceux qui travaillaient à sa verticale. Une jeune fonctionnaire, blonde, superplastique et hypervoltée, m'avait accueilli, puis introduit dans l'antichambre de la présidente, que j'aurais crue plus calme. Il y avait là une foule de préposés consciencieux, de subalternes agités et de convoqués en attente, dont j'étais venu grossir les rangs. La grande blonde m'avait prié de m'installer et servi un nouveau café « pour vous faire patienter, citoyen Factory ».

Avec plus de deux surprenantes heures de retard – j'en avais profité pour m'effondrer dans un fauteuil et la belle secrétaire avait dû me secouer pour m'extraire d'un rêve qui d'ailleurs l'impliquait – j'avais été admis dans le bureau de la citoyenne suprême de la bulle.

L'imposant conseiller et la minuscule présidente m'y attendaient. À ma grande surprise, mes deux hôtes paraissaient plus épuisés que moi. Le regard de Justice semblait moins profond, moins intense que dans mon souvenir, et il était souligné par des cernes sombres. Celui de Reinhardt était moins clair, moins métallique qu'à son habitude et le conseiller avait l'air effacé, peut-être devant l'autorité de la présidente. Rapidement, il m'était apparu que c'était elle l'instigatrice de l'entretien, et qu'elle allait rester ma seule interlocutrice. Elle trônait sur son fauteuil derrière son bureau et Reinhardt posait sur une chaise métallique en retrait. Quant à moi, je m'étais tranquillement laissé tomber sur le siège qui m'était destiné au milieu de la pièce.

« Bonjour, citoyen Factory. Je vous ai fait venir pour faire le point avec vous de la situation des déconnectés. »

Pourquoi maintenant ? m'étais-je alors demandé. Vous auriez pu -prendre un peu de repos avant de vous soucier de cela... Vous avez l'air fatigués... Rien ne presse... Ne vous inquiétez pas, nous n'allons pas sortir de la bulle... Je reviendrai vous voir un autre jour... Quand ça ira mieux de votre côté.

J'avais gardé pour moi ces pensées et répondu sagement aux questions que la présidente m'avait alors posées, toutes plus banales les unes que les autres. Quels sont les contacts des déconnectés avec les autres depuis la Grande Panne ? Sont-ils sollicités ? Par combien de citoyens ? Ont-ils des idées sur l'avenir ? L'un d'eux émerge-t-il du lot ? Qui ?

J'avais dressé le meilleur des portraits, affirmant que nous étions nombreux à nous rassembler autour des déconnectés. L'exemple de l'openground avait paru convaincant, même si j'en avais exagéré la dimension politique. Oui, nous avons de grandes idées pour la bulle. Et j'avais fini par placer mon ami Picasso, le présentant comme le plus avancé, le plus audacieux et le plus entreprenant des déconnectés. Honnêtement, je n'avais qu'à peine accentué la stricte vérité.

Mais pourquoi m'avait-elle posé ces questions ? Reinhardt en connaissait les réponses autant que moi et avait toute sa confiance, ce qui n'était évidemment pas mon cas. De plus, leurs airs soucieux, pour ne pas dire nerveux, ne cadraient pas avec le simple entretien de routine que nous semblions avoir. Très vite, je m'étais persuadé que la véritable raison de cette entrevue m'échappait. On me cachait évidemment quelque chose.

Je balayais la pièce du regard. Étais-je filmé par cette caméra ? Y avait-il quelqu'un derrière ce miroir dont le tain me parut soudain suspect ? Étais-je soumis à un détecteur de mensonges ? Me soupçonnait-on de quelque chose ? De complicité dans la Grande Panne, moi qui avais innocemment détenu le record de connexion avec le Processeur ? Était-on en train de m'occuper ici pendant qu'on fouillait mes affaires ou qu'on arrêtait tous mes cohabitants ? Justement, aujourd'hui, Pic' avait convoqué quelques amis pour une de ces annonces visionnaires dont il avait le secret. À l'heure qu'il était, ils devaient tous être dans notre cellule communautaire. Reinhardt était au courant. M'avait-il attiré à l'extérieur ? J'avais tant gambergé qu'en sortant de l'entretien je fulminais et avais tiré la conclusion que j'étais victime d'une manipulation. J'en avais renversé la jolie secrétaire qui m'avait rouvert la porte verrouillée du bureau de la présidente. Je ne m'étais même pas excusé.

Dans le couloir, le conseiller m'avait rattrapé. Je l'avais immédiatement attaqué :

« C'est quoi cette mascarade ? À quel jeu jouez-vous avec moi ?

— Aucun, Sean. Je ne peux pas encore t'expliquer, mais je te demande de ne pas t'inquiéter.

— Je ne te crois pas ! Qu'êtes-vous en train de faire à Kyra, à Pic' et aux autres pendant que vous me coincez des heures ici ?

— Calme-toi, Sean. Tu deviens parano. »

Il avait raison. Le manque de sommeil, l'inutile attente et l'entretien stérile m'avaient fait sortir de mes gonds. Mais incapable d'avouer ma faiblesse, je l'avais bêtement provoqué :

« Très bien ! Tu vas rentrer avec moi et nous verrons ça. S'il leur est arrivé quoi que ce soit, tu vas me le payer.

— Sean, tu dérailles... Laisse-moi juste annuler mes rendez-vous et je te suis. Après tout, veiller sur vous fait partie de mes missions au conseil. »

Je l'avais attendu près d'une heure de plus sans réussir à me calmer et nous étions restés silencieux sur le trajet. J'avais eu le temps d'envisager le pire des scénarios : la cellule collective ravagée, tous mes cohabitants interpellés, voire blessés car ils ne se laisseraient jamais faire... Mais, arrivés à notre espace cellulaire, une tout autre vision nous accueillait.

Quand l'ascenseur s'ouvrit, une de mes cohabitantes, la blonde Gwen, passait devant l'ouverture, ramenant sur un plateau une dizaine de verres du coin cuisine, qui se trouvait à droite. Jusqu'ici rien d'inhabituel, sauf qu'elle était nue. Elle me fit un petit sourire gêné, « Bonjour, Sean » et elle fila. Bouche bée, je regardais ses fesses qui rebondissaient en s'éloignant. J'étais médusé. Reinhardt également. L'ascenseur commença à se refermer sur nous et je sortis de mon étonnement pour interrompre les portes, entrer et faire quelques pas dans notre cellule communautaire. À gauche, Gwen proposait ses boissons à un groupe de personnes rassemblées là. Aucune ne portait de vêtements.

Je balayai rapidement l'espace du regard et constatai : nous avions des invités, beaucoup d'invités, et tous s'étaient débarrassés de leurs habits. La soirée semblait démarrer comme d'habitude, excepté l'absence de vêtements. La simplicité de l'ensemble me déconcertait. Il se dégageait de ces corps mis à nu l'idée que nous aurions dû vivre ainsi depuis toujours.

Pic' nous avait vus et se dirigeait vers nous. Squelettique, glabre, livide, sa nudité le rendait plus impressionnant encore qu'à l'habitude. Il portait à l'aîne un tatouage en forme de lézard, que je ne lui connaissais évidemment pas, si ce n'était par le truchement de son omniprésence dans les visuels de l'openground. Je compris que Picasso nous avait livré dans ses œuvres une part de son intimité, avec malice et discrétion. Surprenant mon regard sur l'animal gravé sur sa peau, il le désigna et nous accueillit ainsi :

« Je vous présente mon talisman, mon animal porte-bonheur si vous préférez, ma mascotte, ma salamandre. Jusqu'ici, je vous l'avais cachée, mais aujourd'hui les voiles doivent tomber et nos secrets avec eux. Mes frères ! Soyez les bienvenus dans votre monde !

— Que t'est-il encore passé par la tête ?

— Nous sommes libres, mon frère ! Libres d'être nous-mêmes, rien d'autre que nous-mêmes. Nous n'avons plus besoin de nos frusques et surtout pas de vos habits réglementaires ! »

Souple, ferme et noire, Kyra le suivait. Elle s'approcha de moi, un large sourire aux lèvres, et elle entreprit de me déshabiller, sans dire un mot. Évidemment, elle avait dû franchir le cap avec facilité, sa splendide silhouette de danseuse ne pouvant que susciter l'admiration. Pour ma part, je n'aimais pas particulièrement mon corps, mais je me laissai faire, attiré par la perspective nouvelle de m'offrir à la vue de la multitude. Reinhardt, quant à lui, semblait pétrifié. Picasso continuait :

« Mes frères, le Processeur nous voulait égaux, en nous faisant porter à tous les mêmes uniformes dans les rues de la bulle, ne réservant la coquetterie d'un habit original qu'aux occasions privées. Je n'ai jamais vraiment compris en quoi ces combinaisons moulantes étaient égalitaires. Elles emprisonnent les chairs, accentuent les courbes, soulignent les qualités, mais surtout les défauts. En nous identifiant les uns aux autres, elles nous obligent à nous différencier. Elles forcent la comparaison. Elles nous éloignent les uns des autres. La véritable égalité, c'est de se connaître, tels que nous sommes faits, sans aucun artifice. »

Son discours était rodé : Pic' venait très exactement de formaliser et de théoriser un sentiment diffus que j'avais éprouvé en découvrant Gwen nue quelques minutes plus tôt. Sa candeur et son naturel m'avaient touché. Les combinaisons réglementaires et moulantes qu'elle portait même dans le privé ne la mettaient pas en valeur et je m'étais déjà fait la réflexion que son corps ne devait pas être beau. M'étais-je trompé ? Pas vraiment, ses courbes n'étaient en effet pas très harmonieuses, mais la voir nue, naturelle, libérée en somme, était en soi émouvant. Elle méritait d'être vue ainsi, elle en devenait belle.

« Comment avez-vous fait pour persuader tous ces gens ? demanda Reinhardt. On doit bien être une centaine là non ?

— À peu près oui. Il faut avouer, citoyen conseiller, que ces personnes comptent au rang de mes amis et qu'ils me font sûrement un peu confiance. Tant et si bien que quand, tout à l'heure, j'ai conclu l'inauguration de notre exposition cellulaire en ôtant mes vêtements, la plupart m'ont suivi. Très peu sont repartis. D'ailleurs, il va te falloir choisir ton camp, conseiller. Es-tu avec nous ? »

Le silence se fit et Reinhardt hésita de longues secondes, le temps pour moi d'apprécier la situation. Kyra descendit mon caleçon le long de mes jambes. J'étais maintenant entièrement nu. Plusieurs personnes s'étaient approchées de nous, dont la petite Gwen, qui me souriait gentiment, décidé-ment émouvante. Les autres attendaient de voir si cet invité que Picasso nommait « citoyen conseiller » et que certains avaient reconnu allait jouer le jeu. Pour ma part, je me sentais étonnamment bien. J'appréciais les regards sur mon anatomie, ni pesants, ni critiques, ni moqueurs. C'est alors que je compris vraiment ce que Pic' voulait dire. J'étais bien devenu l'égal de chacun. Nos surprises et nos gênes étaient les mêmes. Nous partageons tous ce corps humain, beau, fragile et varié. Seul Reinhardt demeurait pour l'instant étranger à notre communion.

Ce qu'il fit alors ne lui plut pas. Il relevait juste un défi, qu'il devait trouver stupide. Mais il s'exécuta, enlevant sa combinaison puis ses sous-vêtements, nous apparaissant comme peu de gens avaient dû le voir. D'ailleurs, en y réfléchissant, il en allait de même de ma propre personne. J'avais, de toute ma vie, vu moins de gens nus qu'en ce seul instant et moins de gens m'avaient vu nu en retour. Du reste, ce devait être le cas de tout le monde ici. La perspective était vertigineuse.

Nous applaudîmes le conseiller. De la musique reprit quelque part et le cercle se dispersa, de petits groupes se formant pour discuter, manger, danser, boire... L'ambiance était simple et naturelle. Pic' nous entraîna, Reinhardt, Kyra et moi dans un coin où étaient regroupés plusieurs -déconnectés, assis sur des coussins autour d'une table basse, dans leur plus simple appareil.

À notre arrivée, la discussion reprit là où elle avait dû s'arrêter quand Pic' était venu nous accueillir. Les déconnectés imaginaient ce que pourraient être nos vies si tout le monde allait nu. Après tout, les vêtements avaient dû être inventés pour nous protéger des morsures du froid, du soleil ou des animaux et ces agressions avaient essentiellement disparu avec l'entrée de l'humanité sous la bulle régulée et protectrice. Le Processeur avait alors imposé le port de combinaisons réglementaires dans les lieux publics pour préserver l'équilibre social, pour que personne ne se sentît inférieur, pour que personne n'eût envie de renverser le pouvoir en place, lui-même aléatoirement sélectionné. De fait, si j'avais croisé Reinhardt avant ma convocation au conseil, je ne l'aurais pas distingué d'un autre citoyen, dans son uniforme standard. Lui, un des neuf conseillers, était maintenant nu, assis sur un canapé entre deux déconnectés. L'évidence nous apparaissait : la nudité répondait pareillement à l'idéal égalitaire du Processeur et des Fondateurs qui l'avaient conçu.

Petit à petit, l'idée d'une bulle où tous les citoyens iraient nus et libres s'imposait. Portés par une fièvre audacieuse et collective, nous planifiâmes de la proposer un jour au conseil. Bien entendu, notre société devait d'abord répondre à des interrogations autrement importantes. D'ailleurs, quelles priorités donnions-nous à ces problèmes ? Nous allions en dissenter jusque tard dans la nuit, avec pour principal souci de rassurer les citoyens, d'éliminer la peur de vivre sans Processeur.

J'en profitai pour évoquer la question de la reproduction que Kyra m'avait mise en tête quelques jours plus tôt. Nous tombâmes tous d'accord pour prôner une liberté complète dans le choix du ou des partenaires, et pour considérer que la bulle n'avait besoin de contrôler que le nombre d'enfants, nullement leur origine. Il nous parut important que le conseil se prononçât bientôt sur le problème, pour ouvrir cette perspective dont les citoyens avaient besoin pour envisager l'avenir positivement. Interrogé à ce sujet, Reinhardt bafouilla que le conseil travaillait en ce moment là-dessus et sur bien d'autres choses...

Plus prioritaire encore était la question du Virus. Nous étions majoritairement pour un cloisonnement maximal, au moins dans les premiers temps. Nous ne comprenions pas pourquoi des brigadiers étaient allés risquer leur peau à l'extérieur alors qu'il y avait tant à découvrir et à apprendre, entre nous, à l'intérieur, protégés par les parois de la bulle.

La soirée s'étira et nous enchaînâmes questions et réponses. Nous avions un avis sur tout, allant toujours dans le sens d'octroyer plus de libertés à nos concitoyens. Nous connûmes l'exaltation de ces nuits passées à faire, à défaire et à refaire le monde. Nos nudités nous aidaient-elles à nous dépasser ? Je n'en sais rien, mais nous avions tous conscience d'un bien-être certain. Au fil de la discussion, ôter son uniforme devint le point d'orgue de notre lutte pour continuer sans le Processeur, le signe de son aboutissement, le dernier rempart à franchir pour nous déclarer libérés des craintes du monde d'avant. Loin d'être cruciale, la nudité devint pour nous un symbole. Mais il nous fallait l'expérimenter avant de la proposer à d'autres. Alors, nous décidâmes que la règle dans notre espace cellulaire serait désormais d'aller nus et par là même égaux.

Dans toutes nos discussions, Pic' s'avérait grandiose, pertinent, visionnaire. Mon ami l'artiste devenait le maître à penser que j'avais appelé de mes vœux. Lui qui était orphelin devenait un père pour nous. Pour sa part, Reinhardt ne disait presque rien. Il paraissait plus soucieux encore que lors de notre entrevue avec la présidente, plus tôt dans la journée. Le central était en crise, c'était certain, je devais savoir pourquoi. Tard dans la soirée, lors d'un silence que je jugeai propice, j'essayai d'amener le conseiller vers des révélations publiques :

« Mes amis, nous avons tous conscience que nos belles idées ne seront entendues qu'avec l'aide du conseil.

— Ou d'une révolution du peuple, mon frère, m'interrompit Picasso.

— Tu as raison, mais la bulle en souffrirait grandement et je ne crois pas que nous en soyons arrivés à une telle extrémité.

— Néanmoins, tu es d'accord qu'il faudra peut-être en arriver là ?

— Je t'assure, nous n'en sommes pas là ! Pic', nous en avons déjà parlé... »

C'était vrai. Dans nos nuits les plus tardives et les plus psychédéliques, nous avions commencé à envisager un soulèvement populaire contre le central, qui restait immobile et incompetent devant la Grande Panne. Évidemment, Reinhardt n'en savait rien et cet orgueilleux de Picasso insistait ici à son attention, comme pour le menacer. Sans le savoir, il allait dans mon sens en brusquant le conseiller et je poursuivis mon attaque :

« Mes amis, il faut que vous sachiez qu'il a dû se passer quelque chose de grave au conseil. L'ambiance du central est électrique. Aujourd'hui, Reinhardt et moi avons eu une curieuse entrevue avec la présidente. Elle m'a demandé où vous, les déconnectés, en étiez par rapport aux autres citoyens. Je ne comprends pas la raison d'être de cet entretien. Je crains le pire comme le meilleur. Mais je suis certain que dans notre espace de liberté, le conseiller va nous expliquer ce qui se trame au central. »

Pendant quelques secondes, il me regarda fixement de ses grands yeux glacials. Ses joues rougirent. Il se leva, furieux :

« Sean, je t'ai déjà dit que je ne pouvais rien te dire, alors encore moins devant cette assemblée ! Où sont mes vêtements ? »

Il était entré dans une colère que je ne compris pas. On mit quelque temps à retrouver ses affaires et il fila aussi vite qu'il put. J'étais déçu, mais je décidai de l'oublier pour la soirée, pour mieux profiter, à nu, de ma liberté nouvelle.

Partie II

Reformatés

Actualités

« Mes chers concitoyens, je sais que vous attendez tous que je vous donne des éclaircissements sur l'arrêt du Procasseur. Je me vois malheureusement dans l'obligation de décevoir votre attente. Avec l'aide de tout le personnel du central, nous avons, les conseillers et moi-même, tout tenté pour comprendre ce que vous appelez la Grande Panne. En vain. Nous nous heurtons à des difficultés majeures et la poursuite de nos investigations risque de mettre en péril la bulle dans son ensemble. Pour cette raison, nous avons décidé de rendre publiques les informations que nous avons rassemblées. Je n'énumérerai pas ce soir les détails de nos investigations, mais nous tiendrons demain, à partir de midi, un forum pendant lequel vous seront présentés les rapports de ces derniers jours. Vous vous rendrez alors comme nous à l'évidence : nous ignorons tout de ce qui est arrivé à notre Procasseur.

« Mais si je m'adresse à vous aujourd'hui, c'est surtout pour vous communiquer une décision unanime du conseil, une décision qui nous concerne tous. Les conseillers et moi-même avons le sentiment que nous n'avons pas été choisis pour répondre à la mission qui s'est imposée à nous ces derniers jours. Nos compétences ne sont pas à la hauteur de nos responsabilités. Nous n'avons pas élucidé le mystère de la Grande Panne et lors de nos investigations, nos actions ont entraîné la mort de plusieurs citoyens. »

Je frissonnai. Me comptait-on déjà pour morte ? Peut-être... La présidente Justice mentionnait plusieurs citoyens. Quelles pouvaient être les autres victimes de la Grande Panne ? Assise dans l'extérieur infini, je suivais avec attention le discours solennel, par le seul lien que je conservais encore avec la bulle, un écran qui recevait ses émissions.

« Pour cette raison, nous avons collectivement décidé de démissionner de nos postes ; nous estimons que le tirage au sort n'est pas le mode de détermination permettant de répondre au mieux à une situation de crise telle que celle que nous vivons. La stochocratie doit faire place à la république. Nous avons décidé de doter la bulle d'un nouveau président, démocratiquement élu. Étant donné l'urgence de la situation, son élection aura lieu dans deux semaines. Les détails de la procédure seront disponibles à la fin de mon allocution sur le réseau du conseil, mais je souhaite vous en résumer l'essentiel ici et maintenant.

« Toute personne majeure réussissant à obtenir l'appui de plus de mille citoyens avant la veille de l'élection à midi pourra se porter candidate, à condition que son casier judiciaire pour la survie soit vierge. Chaque citoyen n'est autorisé à soutenir qu'un seul candidat et devra le déclarer par son interface personnelle. »

Me voyais-je accorder ma propre confiance à un citoyen en particulier ? Oui, l'image d'un colonel des brigades internes, charismatique et juste, s'imposa à mon esprit. S'il se présentait, je le soutiendrais. Si le Virus m'en laissait l'occasion...

« Nous, membres du conseil, ne nous portons pas candidats, mais nous réservons le droit de promouvoir à titre individuel les candidatures proposées.

« Dès qu'un candidat ou une candidate obtiendra ses mille soutiens, deux heures d'antenne exclusive et simultanée sur tous les écrans de la bulle lui seront accordées, à la date et à l'heure de son choix. Il ou elle devra y répondre à onze questions fondamentales que nous avons élaborées

et qui concernent notre survie à tous. »

Évidemment, le statut de l'extérieur devait figurer dans ces questions cruciales. J'avais dirigé la première sortie depuis la Panne, j'en subissais les conséquences et j'étais curieuse d'entendre ce que les futurs candidats allaient raconter sur le sujet... Et surtout, seraient-ils mis au courant de la présence d'un brigadier exilé à l'extérieur ? Pour l'instant, le secret était bien gardé. Officiellement, la mission s'était bien déroulée et les brigadiers en quarantaine tenaient leur langue.

« Celui ou celle qui emportera le plus de suffrages le jour de l'élection deviendra notre président ou notre présidente pour deux ans. Son mandat sera d'organiser la bulle pour qu'elle survive sans Procasseur. Il ou elle pourra être destitué si une majorité des deux tiers des citoyens le souhaite et l'exprime par un sondage permanent qui sera mis en place sur le réseau. Sa nomination officielle aura lieu dès le résultat des élections, dimanche dans deux semaines, à vingt heures précises. Pendant les jours qui suivront, les conseillers et moi-même présenterons à l'élu toutes les informations dont nous disposons. »

Je devinais derrière ces mots que seul le président serait informé de mon exil et sans doute d'autres secrets retenus par le conseil. Peu importait. Je serais morte au moment de l'élection.

« L'élu devra nommer neuf adjoints correspondant aux responsabilités actuelles des membres du conseil. Ces derniers le conseilleront dans le choix de ces ministres et pourront eux-mêmes assumer ces charges si l'élu le souhaite. À l'issue de cette procédure, l'élu aura les pleins pouvoirs pour nous guider dans la crise que nous vivons. »

« Souhaitons qu'il ou elle y réussisse. Mes chers concitoyens, je vous demande d'accorder la plus grande attention à ces élections, pour que notre guide à venir assure notre salut. »

« Vive la bulle ! »

Tous les discours de la présidente s'étaient jusqu'ici traditionnellement conclu sur un « Vive le Procasseur, vive la bulle ! » Son ultime allocution, dans deux semaines, s'achèverait sûrement sur un « Vive le président, vive la bulle ! » Après quelques secondes de plan fixe sur le visage fatigué de la présidente, l'insupportable Fiona Rainbow apparut, pour abreuver les citoyens d'une analyse à chaud du discours présidentiel. J'éteignis l'écran de communication alors qu'elle commençait à parler.

La voix de la bulle fit place à l'étrange silence de l'extérieur. Au début, je l'avais trouvé oppressant. À force, il m'imposait un calme immuable, comme si la mort était déjà là et qu'il ne servait à rien de résister.

Cela faisait déjà trois jours que j'étais seule, livrée à moi-même en dehors de la bulle. J'avais établi mon camp de base dans la trouée végétale qui s'étendait au cœur de la cité, au bord du réservoir, là où j'avais atterri l'autre jour.

Juste après l'attaque du mutant, j'avais été prise par le désespoir et j'avais ôté mon casque et mon scaphandre, devant mes hommes interloqués. Je m'étais depuis ressaisie – ils avaient raison, il restait une petite chance – et je les revêtais maintenant soigneusement, voulant croire que je n'étais pas contaminée. Je mangeais et dormais désormais dans mon exoptère, pour me protéger du Virus, espérant qu'il ne fût pas déjà trop tard.

Dès le premier jour, j'avais passé la majeure partie de mon temps dehors, à explorer les alentours, poussant de plus en plus loin dans l'immense cité. Tout ce qui pouvait se dégrader était tombé en décrépitude : la rouille, la saleté et la poussière étaient partout. Il n'était pas toujours évident de progresser, car la végétation avait repris ses droits. Les mutants aussi. J'en croisais parfois, de loin en loin, mais nous nous évitions soigneusement. Les rues ne m'apprenaient pas grand-chose, les citoyens ayant préféré mourir dans les intérieurs. De nombreux bâtiments avaient dû être pillés,

évacués, nettoyés : des hangars immenses, des supermarchés aux rayons vides, des halls d'entrée qui ne voyaient plus personne... Les habitations en revanche regorgeaient de squelettes, d'ustensiles, de meubles, de réserves, de nourritures qui n'existaient plus en particulier, autant d'indices sur le monde de l'antébulle que je peinais à comprendre.

J'avais ramené quantité d'objets de mes expéditions, allant parfois les récupérer en exoptère : des écrans, des claviers et des consoles qui s'entassaient dans un coin, un vélo que je n'arrivais pas à utiliser, trois armoires dans lesquelles s'accumulaient les rares écrits à avoir survécu sur métal ou sur plastique, un bureau dont les tiroirs débordaient de bricoles que je dénichais ici ou là et dont j'ignorais souvent la fonction. Ma plus surprenante découverte avait été un squelette doté d'un bras biomécanique, incroyable technologie qui avait dû se perdre à l'entrée dans la bulle. Il trônait sur mon bureau, sur lequel je lui avais fait tenir une lampe. Je m'étais aussi installé une table et plusieurs sièges, comme si quelqu'un allait me rendre visite, et un lit, dans lequel je m'étais assoupie le deuxième soir, jusqu'à ce que mon scaphandre me réveillât pour me signifier que je manquais d'oxygène.

J'étais alors rentrée dans mon exoptère et, pour la dixième fois au moins, avais compulsivement dressé le bilan de mes réserves. Avant d'entrer en quarantaine, mes coéquipiers m'avaient livré du carburant, de l'eau, des vivres et de l'oxygène. J'avais de quoi tenir deux mois, sûrement bien plus que ce qu'il me faudrait pour mourir.

Ce soir, j'avais décidé de faire du feu, comme je l'avais vu dans des archives du Processeur. J'avais coupé et rassemblé des branchages au milieu de mon camp. J'y avais rajouté de longs rouleaux de papier vierge miraculeusement intact, que j'avais déniché dans une cave hermétique. Je m'étais trouvée bien en peine d'allumer l'ensemble avec le chalumeau de mon pistolet multi-outils, que le vent éteignait immédiatement, jusqu'à ce que l'idée d'utiliser le lance-flammes de l'exoptère me vînt à l'esprit. Mon bûcher s'était enfin embrasé. Les flammes s'étaient élancées vers le ciel étoilé pour jeter leur lumière écarlate sur mon capharnaüm. Coupant le thermostat de mon scaphandre, j'avais senti cette chaleur que personne n'avait dû éprouver depuis des siècles. Les flammes avaient diminué et j'avais entretenu mon foyer toute la soirée. C'est à sa lueur que j'avais rangé les trouvailles de la journée et suivi l'allocution de la présidente, assise par terre. J'étais maintenant fascinée par les braises rougeoyantes et je repensais à ce que j'avais appris sur la pandémie.

Depuis trois jours donc, j'errais seule dans cette ville énorme, bien plus vaste que la bulle. J'y poussais des portes, montais des escaliers, pour ne découvrir que des squelettes. Tout le monde était simplement mort, la majorité des gens retranchés quelque part dans un état de faiblesse avancée, quelques individus lors d'actes violents et désespérés. Les témoignages étaient finalement maigres. Le temps les avait effacés pour la plupart, renvoyant le papier à l'état de poussière. Les derniers journaux publiés avaient disparu, mais leurs unes étaient parfois lisibles sur des affiches plastifiées placardées sur des kiosques. Elles mentionnaient l'échec d'une campagne massive de vaccination, l'extinction complète de lointaines cités, des tentatives de quarantaine désespérées, l'espoir fondé dans l'existence des bulles d'Eternity Incorporated, le regret de ne pas avoir cru à la menace et de ne pas les avoir financées plus largement. Les dernières publications dataient d'un 9 avril et laissaient place à des notes personnelles prises par les derniers vivants. La plus tardive datait du 14 avril : la mise à mort de la société d'avant avait été courte.

Ces notes, j'avais commencé à les découvrir le premier soir de mon exploration. Je remontais alors une rue et un détail avait attiré mon attention derrière la vitrine d'un café. J'étais entrée, poussant difficilement une porte bloquée par le temps. Sur une table, j'avais ramassé ce petit appareil

que le squelette effondré là, une jeune femme à en juger par sa robe blanche, avait dû utiliser avant de mourir. J'avais machinalement appuyé sur un bouton et l'appareil, à ma grande surprise, s'était allumé ! Je devais comprendre plus tard qu'il fonctionnait à l'énergie solaire et que ses batteries étaient tranquillement restées chargées pendant les décennies passées sur cette table, dans ce café. De retour au campement, j'avais étudié l'appareil sur mon bureau. Il s'agissait d'une sorte de radiophone, et j'y avais découvert avec émotion une fonction de note vocale. La voix de la jeune femme était sortie du fond des âges.

« C'est injuste... Qu'avons-nous fait pour mériter ça ! Je sais bien que certains hommes sont fondamentalement mauvais. Mais quand même, nous ne sommes pas tous comme ça. L'humanité dans son ensemble mérite de... Aaaaah ! J'ai trop mal... Il n'y a plus d'espoir, je vais essayer de me trancher les veines. »

Je me souvenais avoir vu un couteau rouillé qui avait dû être tranchant sur la table qu'occupait la jeune femme. Depuis, j'avais essayé de récupérer le plus de radiophones possible. La majorité ne fonctionnaient plus, mais ceux qui étaient restés dans des espaces relativement clos mais lumineux avaient survécu. J'avais rangé ma collection, une trentaine d'appareils, dans une longue boîte plastique qui laissait filtrer les rayons du soleil.

Dans la plupart des enregistrements, les hommes de l'antébulle me racontaient les souffrances causées par le Virus. Entre autres symptômes, l'agonie était faite de crises de tétanie de plus en plus violentes, entre lesquelles les malheureux retrouvaient assez de force pour se nourrir et confier à leurs appareils ces quelques mots qui restaient là depuis des siècles et que je devais être la première à entendre. La douleur semblait atroce. Certains malades redoutaient tant la prochaine crise qu'ils disaient regretter que la précédente ne les eût pas achevés. J'étais pétrifiée à l'idée d'avoir à subir de telles souffrances.

J'avais jusque-là nourri le fol espoir de ne pas être contaminée. Dans ma carrière, j'avais vu trois brigadiers en proie au Virus. Tous avaient ressenti les premiers symptômes dès le lendemain de leur mise en quarantaine. Moi, j'étais restée indemne alors qu'était passée une semaine depuis l'attaque du mutant. Les intenses crises de douleur n'étaient pas apparues, jusqu'à hier... En pleine nuit, une crampe à la cuisse m'avait réveillée, du côté de ma blessure. J'avais eu un mal fou à m'en débarrasser et elle avait fait place à une douleur invasive, au flanc, là où ma chair s'était ouverte sous l'assaut du mutant. Je n'avais pas réussi à me rendormir.

J'avais beau y réfléchir, je ne parvenais pas en tirer de conclusion définitive. Les crises dont j'avais été témoin dans le sas de quarantaine relevaient plus d'une folie causée par la douleur, visiblement intense, que de la tétanie décrite par mes témoins séculaires. Vraisemblablement, le Virus avait évolué pendant toutes ces années et revêtait une forme différente aujourd'hui. Les mutations avaient pu être multiples et le Virus pluriel. Peut-être étais-je infectée par une forme plus insidieuse ? Non mortelle ? Comment savoir ?

Parmi les autres symptômes, les victimes mentionnaient parfois des hématomes qui grandissaient, se gorgeaient de pus, puis se nécroisaient. Aussi surveillais-je ceux que j'avais depuis que le mutant m'avait attaquée dans le parking. Jusqu'ici, j'étais incapable de jauger leur évolution, mais j'avais l'impression que ma blessure, elle, s'élargissait et noircissait. Une douleur sourde commençait maintenant à envahir mon flanc. Le Virus devait se répandre lentement, depuis la plaie. J'avais bien écouté tous les témoignages, à la recherche d'une contamination par blessure, mais je n'en avais pas trouvé. À l'époque de la pandémie, le Virus devait être partout, dans l'eau courante, dans l'air ambiant, dans les animaux et finalement, sournoisement, dans tous les citoyens. Il se dégageait des enregistrements que les victimes du passé avaient particulièrement souffert de ne pas connaître la

raison de leur mort. Les supputations allaient bon train, mais personne ne connaissait l'origine précise du Virus. Les victimes l'avaient subi dans l'impuissance la plus totale, se demandant pourquoi s'abattait sur eux un tel fléau, invoquant des fatalités divines ou mystiques. En cela, je ne partageais pas le sort de mes ancêtres. La cause de ma contamination était bien identifiée, marquée par cet instant où un mutant avait chargé.

En me renvoyant à l'horreur de ce qui était en train de m'arriver, ces descriptions d'agonie m'avaient donné une idée. La mort n'allait peut-être pas tarder ; je me devais d'en laisser une description aussi fidèle que possible pour que mon sacrifice ne fût pas vain. Aussi tenais-je un journal vidéo. Tous les soirs, je montais et commentais mes découvertes de la journée, finissant toujours par une inspection de mon corps meurtri et un plan rapproché sur mon visage énonçant mes dernières pensées. Gênée par l'exhibition de mon état, physique et mental, je n'avais pour l'instant rien envoyé à la bulle et envisageais mon témoignage plutôt comme un testament que comme une chronique. Je me demandais quels seraient les derniers mots que je laisserais à mes concitoyens.

Dans plusieurs témoignages, les victimes du Virus s'étaient appliquées à laisser derrière elles la substantifique moelle de leur existence, un souvenir, une anecdote ou même, souvent, une dernière volonté. L'une d'elles m'avait particulièrement émue, qui émanait d'une voix masculine, jeune, calme et désespérée :

« Si quelqu'un survit à cet enfer, s'il vous plaît, ramenez-moi chez moi. J'ai toujours cru que je mourrais en regardant le soleil se coucher dans l'océan, sur une plage de la côte ouest. Je me suis trompé. »

J'avais alors ramassé le crâne du malheureux, l'avais ramené à mon camp de base et l'avais rangé dans une de mes armoires. En y repensant, je me levai pour aller le chercher. En le retournant à la lumière des flammes, je repensai au discours de la présidente. Pendant deux semaines, toute la bulle allait vivre pour les élections. Humanic allait sûrement devoir encadrer des manifestations, assurer la sécurité des candidats et toutes sortes de missions capitales à l'intérieur de la bulle. Il consacrerait moins d'attention à mon expédition.

Au fond, dans mon exil involontaire, je ne dépendais pas de cette élection. Il n'y avait aucune raison de m'attarder près de la bulle. Je n'avais plus rien à perdre. Je décidai donc de partir vers l'ouest pour offrir à cette tête vide ce vers quoi ses dernières pensées l'avaient portée : une plage, au bord d'un océan. Mes rapports serviraient de toute façon à la bulle, mais je n'avais plus d'ordre à recevoir d'elle. Mais, d'ailleurs, comment se passaient les premières heures depuis l'annonce des élections ? Ce que je découvris dans les dépêches électroniques me conforta dans mon idée de partir loin...

« Je suis extrêmement touchée par tant de sollicitude. Mais je préfère décliner votre plébiscite, pour continuer à servir l'Information. Du reste, si le futur président veut de moi comme ministre de la Propagande, je serai à sa disposition. »

Fiona Rainbow, première présidentiable, démissionnaire.

Inauguration

« Il est important pour notre avenir que chaque citoyen prenne conscience que le moindre débordement peut amener à l'extinction de l'humanité maintenant que le Processeur ne veille plus sur nous. »

Jason Gershwin, candidat à la présidence, traditionaliste.

Je me trouvais enfermée dans un local exigu, entourée de quantité d'écrans, de câbles, de voyants et de consoles. Mes yeux couraient des uns aux autres pendant que mes doigts pianotaient consciencieusement quelques ordres de dernière minute. Une caméra extérieure m'avertit que la présidente venait d'arriver en glisseur officiel et qu'elle se trouvait exactement à ma verticale. Tout était prêt, je n'avais plus qu'à attendre que celle qui redeviendrait bientôt la simple citoyenne Justice en eût fini avec ses mondanités et présenté enfin à la population l'énigmatique *souvenir de la gloire processorale*, dont l'inauguration avait été annoncée deux jours plus tôt, sur tous les réseaux de la bulle. En haut lieu, on avait décidé de cacher jusqu'à la dernière minute la nature de la nouvelle statue qui allait rejoindre les bronzes des Fondateurs, afin de contrôler en temps réel les réactions suscitées par sa soudaine apparition. Tel était mon rôle, cachée dans le socle du monument. Honnêtement, j'étais persuadée que tout ça ne servait à rien.

Sur mes écrans, je constatais que les citoyens rejoignaient en masse la place des Fondateurs, pour assister à l'événement. Ceux qui n'avaient pas fait le déplacement, ou n'avaient pas trouvé de place, devaient suivre la scène derrière un écran, personnel, professionnel ou public, quelque part dans la bulle. Je consultai rapidement les statistiques de connexion : quatre-vingt-quinze pour cent des appareils actuellement allumés étaient connectés au canal officiel, braqué sur la présidente. Et encore, je soupçonnais que les cinq pour cent restants, branchés sur d'autres canaux, étaient abandonnés, oubliés par des spectateurs partis rejoindre ailleurs la grande messe citoyenne. Ça devenait une habitude. Chacun des trois derniers jours avait connu sa communion télévisuelle.

La première avait été l'allocution de la présidence annonçant la démission du conseil. Même si je l'avais pour ma part suivie seule dans ma cellule, j'avais été frappée par l'unité citoyenne qu'elle avait suscitée. Tous, nous étions inquiets pour l'avenir de la bulle. Tous, nous avions écouté les mêmes mots, en même temps. Tous, nous avions vibré à l'unisson des paroles de la présidente. Et tous, nous avions commencé à imaginer notre futur. À y réfléchir, ce devait être la première fois depuis le tout premier discours du Processeur, le jour du Grand Éveil, que la communion de la bulle avait été aussi parfaite. Je commençais à penser qu'un nouvel espoir était alors né et que mes concitoyens allaient enfin s'intéresser sérieusement à la Grande Panne. Il était temps !

La seconde eucharistie citoyenne avait eu lieu le lendemain, pendant le discours du premier citoyen candidat à la présidence. Premier si on oubliait Fiona Rainbow, la voix de la bulle. Un rapide vent de folie avait en effet propulsé la populaire speakerine : elle avait dépassé le cap des mille voix de soutien, sans doute grâce à son fan-club, à peine trois heures après l'ouverture des urnes électroniques. Faisant preuve d'une inhabituelle sagesse, elle avait retiré sa candidature. Elle nous épargnait une présidence catastrophique avec ces paroles, les plus sensées qu'elle ait jamais prononcées : « L'apparence ne fait pas la compétence, avait-elle dit, et je vous demande de vous

tourner vers des personnes plus qualifiées. »

La première d'entre elles avait été Jason Gershwin, chef emblématique du mouvement des survivants traditionalistes. Il n'avait pas traîné pour rassembler ses forces et réunir ses mille soutiens, dans la nuit suivant l'allocution présidentielle. Le candidat avait alors joué la carte de la rapidité et immédiatement demandé ses deux heures de créneau prioritaire. Son visage, rond et chauve mais pourtant dur et fort, était apparu le lendemain midi sur tous les écrans de la bulle. Tous les citoyens s'étaient alors retrouvés pour écouter sagement le programme traditionaliste. Personne n'y avait échappé. Pour ma part, même si je ne partageais pas toutes ses idées, j'avais trouvé le citoyen Gershwin des plus convaincants. J'étais même surprise qu'un simple civil, totalement étranger au central, eût élaboré une analyse aussi complète et pragmatique des conséquences de l'arrêt processoral.

Depuis, personne n'était parvenu à rassembler suffisamment de soutiens pour concourir contre le traditionaliste. On murmurait – à raison, j'avais les chiffres confidentiels sous les yeux – qu'une poignée d'individus s'en approchaient, mais peinaient à étendre leur sphère d'influence. S'ils y parvenaient, la bulle connaîtrait d'autres occasions de communier. Entre-temps, l'heure de l'inauguration du monument était arrivée. Fiona Rainbow couvrait l'événement et allait enfin se taire pour laisser la parole à la présidente Justice. Un compte à rebours de dix secondes s'enclencha, se conclut par une sonnerie solennelle, et le conseiller Montalk tira d'un coup sur le drapeau qui recouvrait la statue. Je me concentrai sur mes indicateurs, alors que la présidente s'avavançait sur l'estrade.

« Laissez-moi vous présenter l'unité X24, avatar du Processeur, que les fonctionnaires du central qui l'étudient depuis des semaines ont pris l'habitude de surnommer Georges.

« Georges est le dernier système à avoir communiqué avec nous et ce, quelques heures après – la présidente insista sur le mot – la Grande Panne. Georges nous a laissé un ultime message du Processeur, une simple phrase reçue en code prioritaire, donc adressée au central. Cette phrase, nous l'avons gravée sur le socle de ce monument. Elle dit :

« *Aide-moi ! Je ne t'ai pas abandonnée.*

« Le conseil et moi-même avons d'abord pensé que ce message s'adressait personnellement à l'une d'entre nous. Nous sommes désormais convaincus qu'il est destiné à la bulle dans son ensemble, à l'humanité tout entière, à vous tous donc, mes chers concitoyens. Depuis, nous avons tout tenté pour aider – la présidente souligna le terme, employé par X24 – le Processeur, mais nos efforts sont restés vains. »

Vaste fumisterie ! Prisonnière de mon socle, je restais persuadée que le message s'adressait à moi et à moi seule, moi que X24 avait aperçue dans la décharge orientale, moi qu'il avait intimement connue avant la Grande Panne... Mais tout ça était bel et bien terminé, l'avatar échouait aujourd'hui en pièce de musée sur la place des Fondateurs.

La Grande Panne avait délié les langues. On parlait maintenant volontiers des rapports qu'on avait eus avec le Processeur. À ma grande surprise, on évoquait déjà Sa mémoire. À mesure que j'écoutais mes concitoyens, il m'apparaissait clairement que j'entretenais une relation unique et exclusive avec notre protecteur, et avec son avatar. S'ils discutaient effectivement avec la machine, les autres se bornaient à des sujets techniques, matériels, banals. Moi seule avais eu le privilège de Ses dissertations philosophiques. Cela, je l'avais dit aux conseillers... Mais pas qu'Il envoyait parfois un avatar me faire l'amour, ils n'auraient pas compris. Je me demandais ce qui me valait cette exclusivité, mais je ne pouvais qu'en être fière. Elle faisait de moi l'évidente récipiendaire du message d'X24 et m'investissait d'une mission : « aide-moi... »

J'étais forcément seule dans cette entreprise.

En vérité, certains membres du conseil n'étaient pas convaincus que le message s'adressait à la bulle dans son ensemble et plusieurs conseillers, Montalk et Fox en tête, soutenaient l'idée qu'il me fût adressé. Je comprenais néanmoins l'attitude de la présidente. Il s'agissait aujourd'hui de faire un pas de plus pour responsabiliser les hommes et les femmes de la bulle et ne pas les laisser s'emparer de leur destin à la légère. Il s'agissait surtout de voir si la confrontation entre X24 et les citoyens déclençait une quelconque réaction de l'avatar. J'étais convaincue que ce ne serait pas le cas. En revanche, je tâchais de détecter toute tentative de prise de contact, voire de prise de contrôle de Georges, au cas hypothétique où il eût été le pantin des assassins du Processeur. Pour l'instant, toutes les jauges restaient muettes, désespérément muettes.

Ailleurs, d'autres agents du central surveillaient les communications entre citoyens et essayaient de repérer tout message suspect ou codé. L'apparition de X24 inquiéterait peut-être suffisamment les auteurs de la Grande Panne pour qu'ils sortent de leur retraite. La tâche n'était pas aisée, il fallait fouiller dans le capharnaüm des communications qu'engendrait déjà la future élection et que ne manquerait pas de susciter le monument. Mais j'étais persuadée que c'était là notre plus grand espoir d'avancer dans notre enquête. Je réclamai donc un rapport intermédiaire. Pour l'instant les indicateurs restaient plats, désespérément plats.

Tous les agents de la Connectique étaient supposés rester en alerte maximale pendant les huit heures qui suivraient l'inauguration. Je devais demeurer tout ce temps dans le local aménagé dans le socle. Je serais ensuite relayée par Reloyd, puis par d'autres fonctionnaires d'astreinte.

L'attente risquait d'être longue. Après avoir une dernière fois vérifié que toutes les alertes étaient fonctionnelles et qu'aucun signal n'était reçu ou émis par X24, je basculai mon siège dans une position plus confortable, de laquelle je pouvais garder un œil sur les diodes principales, puis j'ouvris le rapport que l'ingénieur qui avait conçu le socle m'avait transmis juste avant que j'entre dans ma prison. Je n'avais travaillé que quelques heures avec cet architecte fonctionnaire – il était du reste mon homologue à l'Urbanisme – au sujet du raccordement de la statue au central. En imaginant l'avatar trônant sur la place des Fondateurs, mais néanmoins connecté au noyau de la bulle, une idée saugrenue m'avait traversé l'esprit. J'avais posé à l'ingénieur cette question naïve mais peut-être cruciale :

« Est-il possible qu'il y ait d'autres accès physiques au Processeur que le portail ? Après tout, tout le monde suppose que le noyau a été conçu avec la plus grande herméticité, mais l'a-t-on seulement vérifié ? »

En me remettant son rapport au pied du socle tout à l'heure, le petit homme, un Afro sympathique et bedonnant, avait eu ce regard malicieux, décoché de derrière ses lunettes rondes. Il avait dit :

« J'ai trouvé quelque chose qui devrait vous intéresser... »

Je n'arrêtais pas d'y penser depuis que le sas s'était fermé sur moi, mais mon devoir de surveillance m'avait tenue éloignée du précieux rapport. Sur mon terminal de poignet, le document venait de s'ouvrir. Dix pages, l'architecte avait su rester concis, c'était rare de nos jours. Je parcourus rapidement le début : blindage hyperépais de béton entrelacé de plaques de titane renforcé, double enceinte, atmosphère intermédiaire neutralisée, sphère parfaite à la couverture angulaire totale. Suivaient des tables de chiffres démontrant les points précédents, issus de relevés de sécurité opérés par le passé. Évidemment, avec les dépeceurs qui gardaient toujours le portail – il n'avait même pas cédé à nos explosifs – il était hors de question d'aller vérifier tout ça aujourd'hui. Aucune fissure jamais observée, aucun affaiblissement des matériaux, parfaite étanchéité de la structure...

Sur les pages six et sept, quelques représentations en coupe et en trois dimensions donnaient l'aspect général de la structure sphérique. Là, l'architecte avait rajouté une flèche rouge sur un point

précis de l'enceinte, au niveau zéro, à cent trente-cinq degrés dans le sens horaire, invisible depuis le portail donc. Le cœur palpitant d'impatience, je passai à la page suivante.

L'architecte y démontrait qu'un point précis de la structure n'avait jamais été éprouvé. Il estimait la surface à environ douze mètres carrés et la section circulaire. L'endroit n'était mentionné dans aucun rapport, mais l'ingénieur avait vérifié et recoupé tous les relevés : personne n'avait jamais effectué de test à ce point précis de l'enceinte. Comme si quelque chose bloquait l'accès à la paroi du cœur processoral... Ce n'était pas possible : le noyau était en principe suspendu dans les airs par des poutrelles d'acier, aussi fines que possible, acheminant les faisceaux de câbles vers le cœur de la bulle, lui-même uniquement accessible par la large plateforme triangulaire et grillagée qui menait au portail.

« Là où les brigadiers étaient morts l'autre jour », me dis-je.

La neuvième page du rapport me surprit car elle ne comportait qu'une photographie. On y voyait quatre agents d'entretien, harnachés dans leur équipement réglementaire et suspendus par des filins à un plafond invisible. Tous souriaient de toutes leurs dents et prenaient des pauses plus ou moins ridicules d'hommes satisfaits de leur condition physique. Incrédule, je lus la légende.

« Cliché réalisé lors d'une mission de contrôle d'étanchéité, fourni par l'agent Patrick Strong (à droite). Les cotes en haut de la photographie montrent qu'elle a été prise à environ cent cinquante degrés du portail, dans le sens horaire, soit dans la direction est-sud-est. À l'arrière-plan, on distingue une conduite bétonnée de section circulaire correspondant à la zone non contrôlée. »

Je n'en croyais pas mes yeux. Il y avait donc derrière le noyau une véritable conduite de douze mètres carrés, disait l'architecte... Une conduite suffisamment large pour qu'un homme s'y glisse et aille par exemple détruire le Processeur. Pourquoi les Fondateurs avaient-ils aménagé cela ? Comment était-il possible que cette information eût échappé aux membres du conseil ? Et pourquoi moi, responsable de la Connectique, n'y avais-je pas pensé plus tôt ?

Fébrile, je passai à la dernière page du rapport, une fausse manœuvre me faisant m'y reprendre à deux fois. L'architecte y reportait un plan aérien global de la bulle, sur lequel une ligne droite était tirée du centre vers la périphérie, direction plein est. Il expliquait qu'il avait essayé de suivre la conduite de béton sur les plans de la bulle et qu'il avait réussi à tirer une ligne droite, sans rencontrer d'obstacles, dans des parties non explorées du sous-sol immédiat. Au final, il estimait que la conduite pouvait relier par le plus court chemin le noyau du Processeur à la borne orientale de la périphérie.

La borne orientale... Je vérifiai rapidement ce que je savais déjà. Il s'agissait bien là d'un des sas de décontamination dans lesquels les brigades externes transitaient pour partir en mission. Pourquoi existait-il une connexion physique entre le Processeur et... l'extérieur ? À la limite, peu importait, car je commençais à entrevoir un avantage certain à son existence. Il était *a priori* impossible que des dépeceurs eussent accès à l'extérieur de la bulle. Si la conduite elle-même leur était étanche – c'était probable, pour prévenir tout risque de contamination – il devenait alors possible de la remonter, sans danger, jusqu'au noyau... Enfin, je tenais une piste sérieuse.

Je commençai à rédiger une demande d'intervention dans la borne orientale, lorsque je me souvins de l'usage particulier qui lui était réservé aujourd'hui : vingt brigadiers y observaient une quarantaine, de retour de la première mission externe postprocessorale. Elle resterait bloquée pendant des jours... Ma piste s'évanouissait aussi vite qu'elle était apparue. De rage, je lançai un coup de pied contre un écran de contrôle, qui alla mourir, déconnecté, dans un coin de mon socle miteux.

Candidature

« Je n'ai pas peur du futur, car j'ai foi dans votre instinct de survie et dans votre capacité d'adaptation. Nous devons tous aller de l'avant, avec prudence mais détermination. Des brigadiers sont déjà en train de suivre cette voie et il ne tient qu'à vous de les rejoindre. »

Brigadier-colonel Helmut Sunshine, candidat à la présidence.

982. C'est pour ce soir. Pour fêter ça, nous avons lancé plus d'invitations que d'habitude. C'est l'heure, l'ascenseur déverse nos convives dans notre espace cellulaire. Nous ne sommes pas encore tout à fait prêts, mais ça ira...

983. Ça y est, la soirée a démarré. Depuis la cabine qu'on m'a aménagée le long d'un pilier, je domine l'espace de nos deux étages dégagés, libérés. Sous les salamandres de Picasso, son emblème projeté sur les murs, nous devons bien être deux cents. D'ici, je vois la balance entre le blanc des chairs mises à nu et le bleu des uniformes qui ne sont pas encore tombés. Pour l'instant, nos invités restent timides et nous observent, nous qui avons aboli le tissu. Pas complètement ce soir, car nous avons décidé de ne pas les brusquer, de les accueillir avec tact et délicatesse. Nous nous sommes passé le mot. Nous avons caché nos parties les plus intimes, mais les uniformisés doivent déjà être surpris par les chairs dévoilées : des poitrines, et même des fesses. Moi, j'ai noué à ma taille un tissu que Kyra a peint sous UV l'autre jour. Petit à petit, nous enlèverons tout ça et les uniformes tomberont. Je laisse ma musique profane pour l'instant, mais je monte le volume.

984. Sur la piste, je rencontre une des deux quasi inconnues que je me suis permis d'inviter. Elle cherchait le « mystérieux Sean » qui lui a envoyé une « énigmatique invitation » pour cette soirée. Un grounder l'a dirigée vers moi. Je la reconnais immédiatement. Et elle ?

« Il paraît que c'est toi Sean. Je ne crois pas qu'on se connaisse. Pourquoi m'as-tu invitée ici ?

— Parce que tu as vu le début de tout ça, un matin au café panoramique de l'Espérance, quand tu nous as servi deux cafés organiques, à mon ami Picasso et à moi.

— Je me souviens maintenant. Tu as l'air... différent sans ton uniforme. Ton ami est là aussi ?

— Bien entendu, c'est même une sorte de héros ce soir. Tu ne peux pas le rater. Écoute, excuse-moi, j'ai quelques bricoles à terminer pour la soirée. Amuse-toi, c'est une grande fête cette nuit. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas à me demander. »

J'aimerais rester avec elle, lui présenter nos idées, lui expliquer ce que nous faisons, mais c'est vrai, j'ai des choses à faire. Je disparaiss dans la foule des danseurs. Je la retrouverai plus tard.

985. Je discute avec Max, mon cohabitant. Toutes les caméras sont branchées, me dit-il. Nous montons dans ma cabine et faisons ensemble une ultime vérification. Les images de notre soirée traduisent et reproduisent notre état d'esprit : libre et passionné. Je lance la transmission sur un canal du réseau que je me suis aménagé. En même temps, des centaines de messages partent pour avertir de notre existence une liste étendue et sélectionnée de citoyens. La curiosité joue son rôle. Les demandes de connexion commencent à crépiter. La salamandre apparaît sur les écrans lointains, mais notre logo

batracien laisse bientôt place aux images vivantes. Ce soir, on pourra suivre ce qui se passe chez Picasso. Nous lançons la séquence d'illumination de ses œuvres murales. Pendant quelques secondes, *La Déesse Bulle* apparaît. J'amplifie les basses et je monte le volume.

986. Le conseiller Reinhardt arrive, plus tard que prévu. Certains l'accueillent chaleureusement car, hier, il a déclaré son soutien à la candidature de Picasso, lors d'une allocution largement diffusée. C'est moi qui l'ai convaincu de nous soutenir publiquement, lui forçant même un peu la main. Depuis qu'il s'est retrouvé nu devant nous, l'autre soir, il est un peu distant, presque méprisant. Je lui ai pourtant demandé de pardonner ma crise de paranoïa d'après ma convocation chez la présidente. Il faut dire que tous les deux ont bien caché leur jeu. Pendant le discours présidentiel du lendemain, j'ai finalement compris le pourquoi de notre curieux entretien : la présidente voulait se convaincre de la possibilité d'une candidature déconnectée. L'effervescence du central n'avait qu'un objectif : estimer l'équilibre des forces en présence dans la bulle, avant de les lancer les unes contre les autres. Quoi de plus légitime. J'ai donc prié Reinhardt de m'excuser. En vain, son attitude a définitivement changé. Il est devenu hautain et ne semble finalement pas adhérer aux idéaux que nous défendons. Malgré cela, j'ai voulu le persuader de nous soutenir et il a accepté, peut-être par souci que notre courant soit dignement représenté. Je le regrette car son allocution était lamentable. Je pense qu'elle nous a desservis : mes efforts pour impliquer le conseiller dans notre mouvement étaient une erreur. Les autres ne partagent pas nécessairement mon avis et Reinhardt reste le second héros de la soirée. J'enrage.

987. Je demande à Spirale de ne pas vendre ses UV à n'importe qui. Il y a des citoyens chimiquement vierges – je pense à la serveuse du panoramique – dans la soirée. Il est d'accord. Je lui en achète cinq.

988. J'en gobe une.

989. Pic' fend la foule pour venir me parler. Il m'entraîne dans mon coin, derrière mon rideau, car, derrière le sien, nous surprenons deux de nos amis déconnectés faisant l'amour avec force. Il a la trouille, mon frère. Les rôles s'inversent. Je le rassure. Tout va bien se passer.

990. Debout devant une enceinte, la musique me pousse. L'espace grandit jusqu'à abolir ses limites. Les danseurs tournent au ralenti. Des visages s'arrêtent, s'éclairent, me regardent, me sourient et repartent. L'air pulsé par les battements musicaux caresse ma nuque et l'intérieur de mes poignets. Je ferme les yeux et je bascule sans fin. J'ouvre les yeux et j'avance. Je pénètre la foule, m'y mélange. Mon corps bouge, vite et bien, poussé par son habitude, il épouse ceux des autres. Mon esprit plane, libéré de ses chaînes, déchaîné. Mon âme vogue à l'unisson des autres. Je suis bien.

991. Gwen, ma cohabitante adorable et généreuse m'entretient avec passion des deux autres candidats : Jason Gershwin le traditionaliste et Helmut Sunshine le brigadier. Elle trouve qu'ils sont tous les deux très bons et ne voit pas comment les citoyens pourraient leur préférer notre Picasso sans vivre avec lui au jour le jour, comme elle. Elle a raison, on y travaille, mais là, je suis complètement défoncé et je ne peux empêcher mes yeux de s'arrêter sur ses seins lourds et voluptueux. Emportée par son discours politique, elle ne semble pas s'en rendre compte. C'est bien, je la laisse parler et en profite pour laisser mon esprit vagabonder sur son corps.

992. Kyra et son groupe s'extraient de la foule qu'ils enflammaient à son insu et montent sur le podium. Par leurs danses expertes, ils envoient leurs voiles voler sur le public. Ils sont superbes, nus, aériens, divins. Dans la fosse terrestre, nous leur sommes fidèles et proposons aux porteurs d'uniformes de les retirer.

993. J'ai retrouvé la serveuse panoramique et nous avons parlé un long moment. Elle flippait un peu mais elle avait soif de nous comprendre. Alors je l'ai abreuvée de nos idéaux déconnectés. Vivre sans peur, désirer sans limite, profiter sans honte, aimer sans souffrance, mourir sans regret. J'ai vu son regard s'éclairer, sa peau frissonner, son cœur battre plus fort. Ici, maintenant, dans ma cabine, je la connecte et elle déclare son soutien pour le citoyen Picasso. Je monte le volume.

994. J'accroche le regard de Kyra, féline, explicite. Nous convergeons vers mon coin et tirons le rideau. Derrière, elle m'offre ses courbes sombres et cambrées. Je les prends, debout, vite et fort, très fort. Nos regards brûlants se croisent dans mon miroir.

996. Attention, j'ai raté le 995.

997. Sur la piste, je croise ma deuxième invitée. Contre toute attente, elle est donc venue. Et elle n'a besoin de personne pour se fondre dans la soirée. Son uniforme s'est déjà perdu quelque part et elle danse, dans des sous-vêtements affriolants, avec un déconnecté. Jeunes et beaux, ils transcendent la foule, abolissent les barrières sociales de la bulle. Qui d'autre que moi sait qu'il s'agit d'une authentique employée du central dûment assermentée, de la secrétaire particulière de la présidente Justice qui plus est ? Sans doute personne d'autre que Reinhardt. Il est inutile que j'aille lui parler, à ma fonctionnaire superplastique, elle qui m'a accueilli et dont j'ai rêvé dans l'antichambre de la présidente. Tiens, elle s'est laissé décalquer le lézard éphémère et emblématique, sur une omoplate. Elle fait déjà partie de la fête et si elle veut me rencontrer, elle y parviendra. Je passe mon chemin, fier du succès de mes audacieuses invitations. D'ailleurs où en est ma serveuse ?

998. Je la retrouve, alors que je vogue encore haut sur les vagues de l'UV. « Tu permets ? » Je la regarde droit dans les yeux. Elle ne répond pas mais ne réagit pas quand je passe mes mains derrière elle et descends la fermeture éclair de son uniforme. Elle est pétrifiée quand je dégrafe son soutien-gorge. Et glisse sa culotte le long de ses jambes. Comme nous tous, elle est superbe. Je l'invite à tourner sur elle-même puis à rejoindre le flot des danseurs, presque tous nus maintenant. Mais non, elle revient vite vers moi et dénoue le tissu qui me sert de jupe. Elle l'envoie voler loin de là. Elle a raison, je l'avais oublié.

999. Je cours rejoindre ma cabine.

1000. En même temps que j'introduis des échantillons des *Lumières éternelles*, je place mon soutien pour Picasso, le millième vote qui le propulse candidat à la présidence de la bulle. Je suis content de l'avoir gardé pour m'autoriser ce petit artifice. Il y a un silence... Et tout explose en même temps. Le compteur géant qui surplombe la foule et que j'ai connecté sur le décompte que mon ami m'a laissé utiliser. La musique transcendante que m'a léguée notre défunt Processeur. Les cris et les applaudissements des partisans du déconnecté, désormais candidat à la présidence. Les derniers uniformes. La fièvre. La fête.

Mutation

« Mes frères, cessons de craindre l'avenir, vivons ensemble notre présent et oublions notre passé ! »

Picasso, candidat à la présidence, déconnecté.

En filant vers l'ouest pour accomplir les dernières volontés qu'un homme au crâne vide m'avait confiées par l'intermédiaire de son petit radiophone, je m'informais de la politique de la bulle *via* l'interface de mon exoptère. La portée des émissions de mes concitoyens me surprenait. Je m'étais préparée à perdre le contact à mesure que je m'éloignais mais, contre toute attente, je continuais à recevoir les signaux, forts et clairs, à des dizaines, à des centaines de kilomètres.

Quoi de plus logique pourtant ? Les Fondateurs avaient construit plusieurs bulles – six, si mes souvenirs étaient exacts – en des points du globe éloignés les uns des autres. Ils avaient nécessairement conçu un réseau de communication adéquat pour survivre à l'extinction de l'humanité de l'extérieur. L'éventualité de missions interbullaires avait certainement été envisagée. De fait, l'autonomie des exoptères, largement supérieure aux petites distances que nous avons l'habitude de parcourir lors d'une mission ordinaire, venait étayer cette théorie. Si les autres bulles avaient survécu, peut-être aurions-nous voyagé de l'une à l'autre, visitant, séjournant, déménageant même, dans une ville différente de celle de notre naissance. Elles avaient malheureusement péri et, aujourd'hui, j'étais la première à voguer loin dans le ciel de l'extérieur.

Du reste, le fait que je connaisse le funeste destin des autres bulles montrait en soi qu'à une époque le Processeur avait pu suivre leur agonie et donc, qu'il existait un quelconque réseau les reliant. Cette toile n'avait pas dû servir depuis des siècles et je me plaisais à imaginer que dans mon sillage s'éveillaient des relais séculaires. Régulièrement, j'en profitais pour balayer le réseau de mes concitoyens. Les principales dépêches concernaient cette aventure électorale qui ne m'intéressait guère mais que je ne pouvais m'empêcher de suivre.

Au moment de l'annonce de la candidature traditionaliste, je fonçais dans un canyon encaissé. Sous moi, une rivière furieuse se précipitait entre les parois abruptes, comme si elle voulait à tout prix sortir de son lit. Le soir approchait et je volais droit vers un soleil couchant qui illuminait déjà les falaises d'un or éclatant. Les lieux n'avaient pas dû céder à la civilisation, seules quelques demeures investies par la végétation trahissaient l'existence d'une activité humaine antérieure à la bulle.

Le candidat Gershwin déblatérerait de belles idioties passablement énervantes sur l'extérieur, dans lequel il n'avait jamais foutu les pieds. Il le peuplait de hordes monstrueuses et infectées et prônait un isolement total vis-à-vis de cet univers meurtrier. Sa prétention et sa suffisance éhontées avaient réussi à me mettre hors de moi, lorsqu'un détail détourna mon attention de son discours grandiloquent. Là-bas, un pont suspendu enjambait l'eau tumultueuse. Je me mis au défi de passer au-dessous, au raz de l'eau. C'était risqué mais j'avais envie de me défouler. Et je n'avais de toute façon plus grand-chose à perdre. J'ajustai mon manche, accélérai et, ma direction bien verrouillée, j'enclenchai la turbine à réaction. L'accélération me tassa dans mon fauteuil. Les balises se déclenchèrent : risque de collision, la trajectoire passant à moins d'un mètre d'un obstacle. Je fermai

les yeux une seconde. Une pale toucha le pont au-dessus de moi. Vite, je compensai le déséquilibre, poussai la turbine, rétablis l'assiette. Je poussai un cri de victoire. Oui ! J'étais passée.

Longeant les parois abruptes, je me choisis un coin plat et dégagé, au sommet des falaises, pour établir mon campement pour la nuit et écouter la fin de l'émission traditionaliste. Debout devant le crépuscule rougeoyant, j'eus le sentiment que le candidat Gershwin ne serait pas le seul à se méprendre. L'extérieur, bien que dangereux, n'en était pas moins sauvage et beau, à en pleurer...

Deux jours plus tard, je m'étais réjouie de la candidature du brigadier-colonel Helmut Sunshine. Dès l'annonce des élections, je l'avais imaginé prendre la tête de la bulle et guider ses concitoyens vers leur salut. J'avais servi une fois sous ses ordres, lors d'un des rares entraînements d'intervention interne que j'avais suivis. Le colonel m'avait fortement impressionnée par sa compétence, mais surtout par son charisme. Il savait se mettre à la portée des simples soldats, malgré son grade, le plus élevé après celui de général, qu'on ne donnait qu'à titre honorifique au conseiller attaché à la Sûreté. Nul doute que les mille soutiens à sa candidature provenaient essentiellement de brigadiers, de ceux qui hier encore étaient mes frères d'arme. Pour ma part, mais j'en concevais un sentiment diffus de culpabilité, je n'avais pas même cherché à savoir si je pouvais voter. Les affaires de la bulle m'étaient bizarrement étrangères, comme provenant d'un monde désormais inaccessible.

Au moment où le brigadier-colonel disait que « l'extérieur nous apporterait les réponses à toutes nos questions » mon écran de contrôle renvoya les échos d'un groupe de créatures vivantes de grande taille. Je n'en avais encore jamais repéré en aussi grand nombre. J'oubliai instantanément le discours politique – j'espérai que la dernière phrase de Sunshine serait prophétique – pour passer l'exoptère en manuel et survoler la zone.

Bientôt s'étirait sous moi une colonne d'une vingtaine de mutants – vingt-deux pour être précis – semblables à celui qui m'avait attaquée dans le parking d'Eternity, à des centaines de kilomètres de là. Il y avait des adultes et des petits, sûrement des mâles et des femelles. J'annulai mon plan de vol : il y avait peut-être là une opportunité d'en savoir plus sur ma maladie et sur son vecteur. Pendant plusieurs heures, je suivis leur lent périple, me posant parfois sur une hauteur pour les observer, prenant de nombreux clichés, de nombreuses notes sur leur comportement. Mes concitoyens y trouveraient peut-être un jour une utilité.

Ces créatures étaient très organisées, les petits rassemblés au milieu des anciens pour bénéficier de leur protection. À mesure qu'elle progressait, la troupe en croisait d'autres, d'animaux plus petits qui tâchaient de l'éviter. Mes mutants ne semblaient pas s'en soucier. Ils ne donnaient pas l'impression d'être en chasse, mais plutôt de progresser vers un objectif précis et mystérieux, alors que le soleil descendait. Bientôt, la végétation se fit plus dense et la colonne emprunta résolument une ancienne route humaine. Je quittai alors mes sujets d'étude et poussai un peu plus avant, pour voir vers où ils se dirigeaient. La voie débouchait sur un vaste complexe construit par les hommes, alternant bâtiments et aménagements naturels : ici une montagne miniature, là un réseau de canaux, au milieu un lac artificiel. En rase-mottes, je pus distinguer les antiques lettres qui se dessinaient sur l'arche qui marquait l'entrée du site : « Parc zoologique ».

La nuit tombant, je décidai d'établir là mon campement et de tenter une première exploration de l'endroit. Je devais faire vite. La nuit précédente, ma blessure m'avait encore fait souffrir, sans qu'une crise ne se déclarât vraiment. Je n'en avais plus pour longtemps, je devais engranger le plus de renseignements possibles, pour le salut de l'humanité, si ce n'était pour le mien. L'entreprise serait dangereuse. Plusieurs types de mutants semblaient vivre là et je progresserais prudemment, mon scaphandre en alerte, bien mieux préparée, bien plus avertie que je ne l'avais été dans le parking

d'Eternity Incorporated.

Je posai l'exoptère sur une étendue herbeuse dégagée, faisant détalé une dizaine de quadrupèdes légers, de couleur ocre, répertoriés comme mutants dans nos bases de données. Quand je sortis de l'engin, l'ambiance spectrale de l'endroit m'envahit. Dans les dernières lueurs du crépuscule, j'imaginai les familles de l'antébulle, venues voir l'immense variété animale que la nature avait produite. Aujourd'hui, l'essentiel de tout cela avait disparu. Des antiques règnes des mammifères et des oiseaux, seuls survivaient les mutants de l'extérieur et les quelques malheureuses espèces qu'Eternity, bien que se consacrant en priorité à la survie de l'homme, avait décidé de préserver dans le jardin animalier de la bulle. Je m'y revoyais, enfant, pendue au bras de mon père, et je me souvenais que mon attrait pour l'extérieur était né là, d'une envie de voir comment la nature s'était transformée pour survivre au Virus. Mon père et ma mère avaient trente-trois ans quand ils étaient morts. J'avais aujourd'hui le même âge, je venais tout juste de m'en rendre compte.

Je chassai souvenirs et pensées funestes pour me concentrer sur ma progression. Je devais rester vigilante, d'autant qu'en bon officier de brigade externe que j'étais, je ne me sentais pas à mon aise pour évoluer au sol. Je tâchais de faire de mon mieux, tournant sur moi-même, braquant ma torche électrique et mon arme automatique dans les angles morts. Je sentais autour de moi – et je le constatais sur mon détecteur de mouvement – qu'on m'observait sans oser m'approcher. Finalement, les mutants semblaient me craindre autant que je les craignais. Jusqu'à ce que...

Au détour d'une allée, au milieu d'une petite place ronde, m'attendait un de mes mutants, prêt à charger. À l'affût, immobile, les muscles bandés, il me tendait une embuscade parfaite, comme l'avait été celle du parking. Mon sang ne fit qu'un tour et je plongeai sur le côté, vidant mon chargeur sur l'animal, lampe torche braquée. Me réceptionnant d'une roulade, je me trouvai proche d'une rambarde que je sautai pour atterrir dans un parterre végétal trop dense pour autoriser une complète liberté de mouvement. En équilibre instable, machinalement, je remplaçai le chargeur puis braquai de nouveau ma torche sur le monstre, prête à faire feu.

Il n'avait pas bougé d'un centimètre. Mais d'ailleurs... Sur mes gardes, j'inspectai l'animal du faisceau de ma lampe. Cette immobilité parfaite, cette absence de lueur dans les yeux, les impacts des balles que j'avais tirées... Non, c'était incroyable, impossible même.

Je sortis de ma retraite végétale et m'approchai pour en avoir le cœur net. Je ne me trompais pas : le mutant qui m'avait surprise n'était autre qu'une statue. Une statue annonçant le secteur du parc dévolu à cet animal : *Loxondata africana cyclotis*, ou éléphant d'Afrique. De fait, derrière l'effigie, s'étendait un bel étang dans lequel se baignaient tranquillement des mutants, visiblement de l'espèce de ceux que j'avais suivis une bonne partie de la journée, peut-être du même troupeau. Comment était-ce possible ? Qui avait érigé ce parc à la gloire des mutants ? Des hommes avaient-ils survécu au Virus ? À moins que le Processeur ne se fût trompé et eût classé un ancien animal parmi les mutants ? Pour répondre à ces questions, je décidai de m'installer quelque temps dans le parc. Le crâne que j'emmenais reposer sur une plage de l'Ouest pouvait attendre, il le faisait déjà depuis des siècles.

Promotion

« Prions, mes frères d'infortune. Prions car nous avons fauté. Le Processeur nous a quittés, mais il ne nous a pas abandonnés. Ses dernières paroles l'attestent. Il nous observe et nous devons le satisfaire. »

Claudia Empire, candidate à la présidence, adoratrice processorale.

J'avais toute la confiance du conseil.

C'est ainsi qu'on m'avait présenté ma nouvelle mission. Les conseillers m'avaient eux-mêmes précisé que « vous avez désormais plus de responsabilités que nous » ou encore que « l'avenir de la bulle, donc de l'humanité, dépend de l'efficacité avec laquelle vous vous acquitterez de votre tâche ». Et pourtant, ma nouvelle affectation ne me plaisait guère. J'aurais tout donné pour pouvoir continuer à enquêter sur la Grande Panne.

La situation n'était pas si bloquée que le conseil le laissait entendre. Certes, X24 n'avait émis aucun signal depuis son piédestal. Certes, il n'avait suscité aucune réaction suspecte. Certes, des dépeceurs meurtriers gardaient l'accès principal au noyau du Processeur. Mais il y avait cet autre passage qui semblait provenir du sas de quarantaine, autant dire de l'extérieur. L'existence de cette porte dérobée m'intriguait depuis que je l'avais découverte dans le rapport de mon homologue à l'Urbanisme et j'avais immédiatement demandé une audience au conseil. Ses membres s'étaient montrés intéressés – ils ignoraient l'existence du passage – mais ils s'étaient refusés à toute intervention. Trop compliqué : le sas étant alors rempli de brigadiers de retour de la première mission externe depuis la fin du Processeur. Trop dangereux : on ne pouvait se permettre de prendre encore des risques inconsidérés, même si la menace était désormais connue et la position stratégique bien meilleure. Trop tôt : le futur président déciderait de la conduite à mener face au noyau et à ses défenseurs. Je m'étais ainsi fait proprement rabrouer avec mes idées de remonter le passage jusqu'au Processeur.

Au lieu de cela, le conseil me demandait de tout mettre en œuvre pour m'assurer du bon déroulement du processus électoral. Concrètement, je devais espionner les communications de toute la bulle pour y déceler toute tricherie de soutien ou de vote, toute menace sur un candidat, etc.

En fait, cela revenait à veiller sur mes chères connexions, comme avant, en me permettant juste de regarder leur contenu. Je n'avais que peu d'espoir d'y découvrir quoi que ce soit, les informations sensibles devant nécessairement être transmises oralement ou codées. Mais en bonne employée du central qui tenait à garder sa place stratégique, je m'attelai à ma nouvelle mission avec sérieux et diligence. J'espérais surtout m'en débarrasser au plus vite pour me consacrer à mes recherches autrement plus importantes.

Malheureusement, il ne s'agissait pas d'un travail facile. Bien entendu, toutes les communications ne pouvaient être réellement écoutées. Je passai donc des heures à définir les protocoles d'investigation et à trouver leurs solutions techniques. Finalement, j'étais plutôt satisfaite de mon algorithme de sélection automatique, un mélange équilibré de hasard et de pertinence. J'y avais tant travaillé que je n'avais pas pu consacrer une seconde au Processeur, à Sa panne et à Son entrée dérobée. Former les équipes auxquelles j'avais décidé de déléguer la plus grande partie du travail

m'avait tenue éloignée de mon enquête quelques jours de plus.

J'aurais pu ensuite revenir à mon investigation, si on ne m'avait chargée d'une nouvelle tâche, que j'étais seule autorisée à accomplir et ce, dans le plus grand secret.

Ce travail me fut confié lors d'une entrevue discrète avec la présidente Justice, le lendemain de la séance plénière pendant laquelle le conseil m'avait donné l'essentiel de ma nouvelle mission. La secrétaire particulière de la présidente, une blonde obséquieuse et vulgaire, vint me chercher directement dans mon bureau. Alors que j'étais plongée dans la sélection minimale des nœuds du réseau à espionner, la jeune femme me signifia que l'autorité suprême de la bulle souhaitait me voir immédiatement. Il fallait obéir. Vu le rythme que j'imposais à mes collaborateurs à cet instant, je voulus les prévenir, Reloyd en tête, que je devais m'absenter. C'était la moindre des politesses, et nécessaire pour qu'ils continuent à travailler en suivant mon exemple. La blonde m'en empêcha.

« Il vaut mieux que personne ne sache avec qui vous avez rendez-vous, avait-elle dit. Vous inventerez une excuse en rentrant tout à l'heure, si vous en avez besoin. »

Je ne pouvais qu'obtempérer. Comme si cela n'avait pas suffi, la secrétaire me fit passer par l'escalier pour gravir le dernier étage « pour que nous soyons plus discrètes ». En longeant les murs, elle m'amena jusqu'à son bureau, dont elle ferma soigneusement la porte, avant d'opacifier les vitres électrochromes. Un instant, je pensai à un traquenard... Mais avant de s'asseoir et de se mettre à pianoter, la blonde me dit :

« Asseyez-vous, la présidente va vous recevoir. »

Dix bonnes minutes passèrent sans qu'un mot ne fût échangé. Toute cette mascarade commençait à me taper sur les nerfs quand la secrétaire se leva brusquement et fit pivoter un pan de mur.

« Vous pouvez entrer. »

Je ne me fis pas prier et franchis le seuil de la porte dérobée. Je pénétrai alors dans l'antre de la présidente, son immense bureau du dernier étage du central, avec baies vitrées dominant la bulle sur trois côtés. Son occupante trônait derrière sa table impeccable et m'accueillit d'un sourire fatigué :

« Asseyez-vous, citoyenne Courage. D'abord, veuillez m'excuser de ce léger retard. Je pensais vous recevoir dès votre arrivée, mais la conseillère Liberty m'a rendu une visite impromptue et j'ai mis un peu de temps à m'en débarrasser.

— Ce n'est rien, me surpris-je à répondre, déconcertée par le ton presque complice de la présidente.

— Je ne vais pas vous prendre trop de temps, Gina. Vous permettez que je vous appelle Gina ? Je sais que vous avez beaucoup de travail et ce que j'ai à vous demander est assez simple.

— Je vous écoute.

— Voilà. J'aimerais que vous espionniez personnellement les communications de tous les membres du conseil.

— Je ne comprends pas. Hier, vous m'avez demandé de surveiller toutes les lignes, sauf celles de priorité B, c'est-à-dire précisément celles des conseillers.

— Oui, je vous ai demandé cela devant eux mais, aujourd'hui, je vous demande le contraire, sans qu'ils soient là pour entendre. Voyez-vous, certains d'entre eux insistaient un peu trop pour garder leur intimité quand nous avons discuté entre nous de vous confier votre nouvelle mission. Ce n'est pas que je les soupçonne, mais je serais plus tranquille si quelqu'un gardait un œil sur eux.

— Je vois. Pourquoi moi ?

— Je pense pouvoir vous faire confiance, mais vous imaginez bien que c'est essentiellement pour vos compétences que j'ai pensé à vous. D'ailleurs, ce que je vous demande est-il seulement possible,

techniquement parlant ?

— Je pense oui. Avant, le Processeur gérait la priorité et la confidentialité des messages. Seule la classe A nous est véritablement inaccessible, mais Il était seul à l'utiliser. Aujourd'hui, tout ça n'existe plus et en travaillant un peu, on doit pouvoir récupérer la fréquence de la classe B et la clef de codage des appareils des conseillers.

— Très bien. Quand pensez-vous être prête ?

— Hum... Demain soir, si tout va bien.

— Parfait. Vous aurez alors accès à la vie privée de tous les conseillers. Je vous demande expressément de n'en rien laisser paraître, même si je pense que dans certains cas ce pourrait être personnellement difficile pour vous, n'est-ce pas ? »

Faisait-elle référence à Fox ? À son aventure avec Liberty ? Comment pouvait-elle être au courant ? Fox lui racontait-il ses histoires de cœur ? À moins que ce ne fût Montalk, au courant des aventures de son ami ? Peu importait, maintenant qu'il avait pris ses distances.

« Non, citoyenne présidente. Ne vous inquiétez pas pour ça.

— Parfait. Au moindre message suspect, au sens des critères que nous avons évoqués hier pour tous les citoyens, n'hésitez pas à monter m'en parler. Ma secrétaire ne connaît pas la raison de notre entrevue, mais elle sait que vous êtes désormais prioritaire dans mon agenda.

— C'est noté.

— Bien entendu, ne venez me trouver que pour des informations capitales. Je ne tiens surtout pas à connaître les détails des vies de mes collaborateurs.

— Ça va de soi.

— Bien, je vous laisse à votre travail alors. À moins que vous n'ayez des questions.

— Oui, j'en ai une.

— Allez-y.

— Qui surveillera vos propres communications ?

— Mais vous, bien sûr. J'ai dit *tous* les membres du conseil. Et je vous invite à prévenir mes collaborateurs si vous constatez que je déraile. Mais cela n'arrivera pas, rassurez-vous.

— Je n'en doute pas. Au revoir citoyenne présidente.

— Au revoir Gina. »

Investiture

« Mes concurrents ont ceci en commun : une insouciance qui frise l'inconscience. »

Jason Gershwin, candidat à la présidence, traditionaliste.

1001. L'appel que j'espérais arrive. Vite, je descends la musique sans trop brusquer mes danseurs et je bascule sur l'écran géant le visage de la présidente. Quelque part dans l'espace cellulaire, Picasso décroche.

« Allô ?

— Bonsoir, vous êtes bien le citoyen déconnecté qui se fait appeler Picasso, n'est-ce pas ?

— Oui, citoyenne présidente, répond mon ami.

— Je vous appelle pour vous informer que vous venez de dépasser le cap des mille soutiens et que, si vous acceptez, vous devenez donc officiellement candidat à la présidence de la bulle.

— Merci, citoyenne. Nous sommes déjà au courant ici. Nous fêtons ça entre amis. D'ailleurs, si vous voulez passer...

— Sans façon, merci. En revanche, je suis à votre disposition pour aménager vos deux heures d'antenne exclusive. Avez-vous déjà une idée de quand vous souhaitez les utiliser ?

— Oui. Si c'est possible, j'aimerais une heure de retransmission de la fête que nous donnons ici, le plus vite possible. Si vous êtes d'accord, je prendrai l'autre plus tard et j'y répondrai à vos onze questions. »

Je n'en crois pas mes oreilles, il ne m'a pas prévenu, mais nous allons passer sur tous les écrans de la bulle, maintenant.

« Je n'y vois aucune objection. Je vous mets dès maintenant en contact avec un technicien du central.

— Excellent ! Mon frère Sean, que vous connaissez déjà, va s'occuper de la technique de notre côté, affirme-t-il sans me consulter, mais à raison.

— Très bien. Je connais en effet votre ami et je sais qu'il est doué pour les exercices de connectique. »

Je jubile. Merci, présidente, si vous saviez combien nous sommes à vous écouter là...

« À bientôt, citoyenne présidente !

— Encore une chose, citoyen.

— Oui ?

— Mes sincères félicitations. J'espérais personnellement que votre courant serait représenté lors de ces élections. »

Elle déconnecte, je relance la musique à plein régime. Je communique le numéro du canal à l'agent du central qui m'appelle. J'exulte, il s'agit du plus beau jour de ma vie. En direct dans notre espace, la présidente en personne nous a soutenus. Et maintenant, la bulle tout entière va être témoin de notre joie de vivre, malgré la fin du Processeur.

Et moi, je vais une fois de plus leur servir Sa musique.

Mensonges

« Je ne comprends pas la démarche de mon nouveau concurrent, le candidat Picasso. Je ne crois pas qu'il se préoccupe de notre sécurité, ni qu'il s'inscrive dans une perspective de progrès. »

Brigadier-colonel Helmut Sunshine, candidat à la présidence.

À l'annonce de la candidature déconnectée, je travaillais depuis trois jours déjà dans le parc zoologique, où j'avais élu domicile. J'essayais de me convaincre de l'incroyable vérité qui s'étalait devant moi. La nuit était tombée depuis longtemps et je compulsais mes notes dans mon exoptère. Pendant que le dénommé Picasso montrait à toute la bulle comment lui et ses amis savaient s'amuser en dépit de la perte du Processeur, je me persuadais que ce que les citoyens avaient perdu n'était autre que le plus grand menteur de tous les temps.

Ma réflexion avait commencé avec les éléphants. Ces animaux, bien vivants aujourd'hui, étaient répertoriés comme « espèce disparue, victime du Virus » dans les banques de données du Processeur. Curieusement, aucune représentation d'époque n'y était disponible. Au lieu de cela, une créature ressemblant en tout point à un éléphant était catégorisée comme « mutant », avec images enregistrées par des brigadiers à l'appui. Voilà qui ressemblait furieusement à un mensonge, un mensonge rendu possible par le syndrome mémoriel post-cryogénique. Si mes souvenirs étaient corrects, le syndrome voulait que lorsque les survivants de la pandémie s'étaient réveillés dans leur sarcophage, ils avaient perdu une grande partie de leurs représentations mentales. J'imaginais ainsi les premiers citoyens de la bulle se souvenir qu'un animal appelé « éléphant » existait, mais être incapable de le décrire. Le Processeur avait naturellement réparé ces lacunes, peut-être innombrables, par des séances de réapprentissage sélectif. Vraisemblablement, Il leur avait caché la vérité sur certains animaux, dont Il avait préféré faire des mutants. Une telle duperie, bien que difficilement acceptable, était la seule hypothèse que je trouvais pour expliquer la survivance de ces éléphants.

L'avant-veille, j'avais réussi à tester ma théorie en identifiant dans le parc d'autres mutants soi-disant répertoriés : des lions, des tigres, des girafes, des antilopes... et surtout des panthères, en tout point semblables à celles que les Fondateurs avaient introduites dans le jardin animalier de la bulle et qui s'étaient reproduites jusqu'à aujourd'hui. Le mensonge du Processeur avait donc été pluriel. Mais quelle avait pu être la volonté des Fondateurs pour tromper ainsi les survivants et manipuler autant la vérité ?

Je n'y voyais qu'une explication : faire peur aux citoyens pour les confiner dans leur bulle. Pour y avoir dédié ma vie, je savais que la recette fonctionnait : à la moindre activité mutante, les brigadiers de l'extérieur s'alarmaient et, de retour de mission, alarmaient leurs concitoyens par leurs récits. Ces prétendus mutants n'étaient-ils donc là que pour empêcher les hommes de s'aventurer trop loin dans l'extérieur ?

J'avais réfléchi plus avant. La vue d'un mutant était loin d'être la seule raison d'un retour précipité vers la bulle. Dès qu'un brigadier s'éloignait trop, le Processeur donnait invariablement une alerte virale et un ordre de rapatriement. Je n'avais jamais trouvé de logique à ces dosages, autre que l'éloignement de la bulle. Eux aussi étaient-ils des mensonges ? Des mensonges destinés à empêcher les hommes de tomber sur une autre vérité, comme j'étais en train de le faire ? D'ailleurs, n'était-ce

pas là la raison même pour laquelle toutes les mesures virales transitaient par la bulle ? Sans être spécialiste, j'avais toujours trouvé curieux que le Processeur, malgré Sa puissance, n'eût jamais été capable d'élaborer un système embarqué pour effectuer les dosages. Il fallait toujours Lui envoyer un drone contenant un échantillon, et l'opération ralentissait toutes les missions. Tout se tenait : le Processeur mentait aux citoyens, pour les protéger, pour les garder bien au chaud dans leur bulle.

Je me surpris alors à me demander si le Virus existait même encore. Depuis que je m'étais installée dans le parc, ma blessure allait mieux et je ne ressentais aucune autre faiblesse, plus de crampe, plus de douleur, plus de fièvre. Plus j'y réfléchissais, plus il m'apparaissait que je ne souffrais pas de ce qui avait tué les innombrables squelettes que je croisais depuis que j'étais à l'extérieur et dont j'avais écouté les dernières paroles. Non, je n'étais pas atteinte du Virus.

Cela dit, je me souvenais de mes trois compagnons diagnostiqués séropositifs par le passé et de leurs impressionnantes crises de douleur. Mais je me rappelais aussi que la cause de leur contamination était toujours restée un mystère et que seul le verdict *du Processeur* avait condamné mes collègues. Entre agonie et suicide, ils avaient opté, après discussion avec *le Processeur*, pour le suicide. Les sacrifices des condamnés n'étaient jamais filmés par respect pour les malheureux et les corps n'étaient jamais restitués aux familles pour recyclage, Virus oblige. Je ne suis pas du genre à croire aux prémonitions, mais mon rêve, mon cauchemar plutôt, me revenait en mémoire et jetait un éclairage nouveau sur mes hypothèses. J'avais vu un autre monde derrière l'iris rouge du sas de quarantaine et je me demandais... Qu'était-il advenu de mes compagnons si, comme je le pensais maintenant, ils n'avaient jamais été atteints par le Virus ? Se pouvait-il que le Processeur les eût bel et bien sacrifiés pour maintenir les citoyens de la bulle dans la peur de la maladie ? Se pouvait-il qu'Il leur eût injecté un autre virus, ce qui expliquerait au passage pourquoi leurs symptômes étaient si différents de ceux que j'avais découverts dans les témoignages des victimes du véritable Virus ?

Il y avait là une grande part de spéculation, mais je ne voyais pas comment exclure cette théorie, qui expliquait nombre de faits intrigants entourant le Processeur et ses dosages du Virus.

Au-delà des hypothèses, j'avais l'intuition que la vérité était là, que le Virus avait disparu avec les siècles et l'entrée des hommes dans la bulle. Et je ne voyais qu'un moyen de le vérifier.

Cette nuit-là, alors que les déconnectés ôtaient publiquement leurs uniformes, j'enlevai définitivement mon scaphandre et allai me promener, affranchie, au milieu de mes chers mutants...

Veille

« Gershwin, Sunshine, Picasso, vous avez perdu la foi en notre bienfaiteur. Le Processeur n'est pas mort. Il est la seule clef vers notre salut. Nous ne devons pas l'oublier. »

Claudia Empire, candidate à la présidence, adoratrice processorale.

Après mon entretien secret avec la présidente, je réintégrai rapidement mon bureau et y passai une nuit blanche pour terminer l'essentiel de ma mission d'espionnage officielle. Le jour suivant, après trois heures de sommeil, je réussis à décoder les radiophones des conseillers et de la présidente. Le reste de la journée fut dédié à consolider l'ensemble du dispositif. Tout le monde était désormais sur écoute. Tout le monde sauf moi en fait. Le conseil aurait dû se poser cette question : qui surveillait mes connexions à moi, la responsable qui disposait de davantage de moyens techniques que les conseillers ? Personne. Ils avaient décidément raison, l'amateurisme de l'actuelle présidence de la bulle devait cesser.

Je m'offris ensuite une bonne nuit de sommeil, enfin, espérant me consacrer à mon enquête dès la première heure le lendemain. Mais je n'eus pas une minute à moi. Je me retrouvai à passer mes journées à coordonner mes équipes et à écouter les communications des conseillers. Évidemment, en ces temps mouvementés d'effervescence électorale, ils avaient une fâcheuse tendance aux bavardages. Très peu de communications s'avéraient intéressantes et aucune ne m'avait paru suspecte jusqu'ici.

Curieusement, la présidente n'était pas la plus difficile à surveiller. Ses appels restaient courts, précis, efficaces. Les plus pénibles étaient Fox et Liberty. Ils passaient beaucoup de temps à s'appeler l'un l'autre pour se raconter ce qu'ils faisaient, se demander conseil, dissenter des heures sur des trivialités, se congratuler et inmanquablement, terminer sur des déclarations enflammées.

Espionner Montalk, mon supérieur hiérarchique, s'avérait plutôt satisfaisant. Le conseiller avait insisté pour participer activement à la mission de surveillance et je travaillais donc avec lui au jour le jour. Il s'investissait beaucoup et communiquait essentiellement sur le sujet. Un soir, il avait appelé la présidente pour lui vanter mes mérites et la prévenir qu'il me recommanderait comme ministre de la Connectique au futur président, quel qu'il soit. Justice avait abondé en son sens avec dans la voix un soupçon de complicité, que j'imaginais m'être directement destiné.

Plus intéressants encore étaient les conseillers qui avaient déclaré leur soutien à un candidat. Était-ce une volonté du conseil ou un hasard ? Chaque candidature n'avait pour l'instant qu'un unique mécène.

Le conseiller Ocean soutenait Jason Gershwin, le candidat traditionaliste. Au travers de leurs fréquentes discussions, je trouvais qu'ils faisaient un excellent travail d'analyse et de réponses aux problèmes de la bulle. Je n'adhérais pas à toutes leurs idées, en particulier à celle de remplacer le Processeur au plus tôt par un collège de spécialistes omnipotents qu'ils nommeraient les « guides spirituels » ou quelque chose comme ça. Avaient-ils perdu tout espoir de ranimer le seul guide suffisamment savant pour assurer la sécurité des citoyens et le salut de l'humanité ? Ou, à défaut, de récupérer des parcelles de son immense connaissance ?

Le conseiller Humanic soutenait quant à lui le brigadier-colonel Helmut Sunshine. Ils passaient

beaucoup de temps ensemble et si le militaire venait à être élu, le conseiller serait ministre de la Sûreté. Je trouvais qu'Humanic faisait déjà trop de politique et en oubliait son rôle actuel : assurer la sécurité des citoyens en général, des candidats en particulier.

Le conseiller Reinhardt soutenait finalement Picasso, le candidat déconnecté. Il ne semblait pas lui parler directement et le citoyen Factory, qui les avait initialement mis en contact, servait d'intermédiaire. Récemment, le ton était monté entre les deux hommes et le conseiller s'était vu reprocher son allocution publique. De fait, il avait été pitoyable et je ne pouvais que me ranger à l'avis du citoyen Factory qui, du reste, m'intriguait de plus en plus. Comment cet homme, le seul à avoir été plus connecté que moi, pouvait-il être devenu l'éminence grise d'un candidat montrant autant d'insouciance face à un futur aussi incertain ? À croire qu'il était complice de la Grande Panne. L'idée ne m'avait jamais quittée et je regrettais de ne pas avoir le temps d'enquêter sérieusement sur l'énigmatique citoyen.

La conseillère Liberty soutenait Claudia Empire, la récente candidate du groupe d'adoration processoriale. Elles étaient ridicules. Pour l'avoir côtoyé plus que personne, je savais bien qu'il était impossible que de simples prières ramènent le Processeur. Il avait beau paraître très humain, très sensible, Il n'en restait pas moins une machine, qui plus est dédiée au service de l'humanité. Il n'était pas possible qu'Il l'eût abandonnée sans raison valable.

En outre, le service dont j'étais responsable était en charge de sonder les opinions de la population et de tenir à jour une projection du résultat de l'élection. Depuis le début, Jason Gershwin était en tête, fort de sa candidature précoce et de sa propagande enflammée. Aujourd'hui marquait le premier renversement : le candidat Picasso venait de prendre la première place des préférences citoyennes.

Descente

« Notre programme se résume en cinq points : vivre sans peur, désirer sans limite, profiter sans honte, aimer sans souffrance, mourir sans regret. »

Picasso, candidat à la présidence, déconnecté.

Nous n'en revenions pas. La veille, Picasso avait dépassé Gershwin dans les sondages. Et, ce soir, son avance se confortait. Nous avions un instant pensé que notre victoire présumée n'était due qu'à un partage des voix de Gershwin avec Empire, la nouvelle candidate, mais là, les nombres parlaient d'eux-mêmes : nous avions plus d'intentions de vote que les deux candidats réunis. Nous avions peine à y croire. Les citoyens devaient avoir suivi et gardé en mémoire l'openground ou notre soirée d'investiture, et notre joie de vivre était communicative. Ils imaginaient sûrement que, si nous étions capables d'absorber ainsi la fin du Processeur, nous pouvions mener la bulle entière vers son salut. De notre côté, nous avions conscience de profiter d'une vague qui ne durerait peut-être pas. Aussi, pour convaincre toujours plus de citoyens, quelques militants déconnectés sillonnaient-ils les rues de la bulle en expliquant les idéaux du candidat Picasso, les idéaux de notre communauté. Et la nuit, les murs se peuplaient d'une armée de salamandres sorties de nos pochoirs.

Notre espace cellulaire était devenu un véritable quartier général de campagne. Tous les cohabitants avaient abandonné leurs occupations pour aider Picasso à répondre aux sollicitations de nombreux citoyens et à diffuser le plus largement possible notre programme. Avec ses fidèles, nous débattions des onze questions du conseil. Avec lui, je préparais soigneusement les réponses qu'il donnerait dans quelques jours sur tous les écrans de la bulle. Nous travaillions souvent tard dans la nuit et avions le sentiment que ce que nous faisions était utile, que nous œuvrions pour le bien de tous.

Ce soir, Picasso avait décidé que nous devions nous reposer et célébrer ensemble son ascension au sommet des opinions citoyennes. Nous avons éteint nos consoles au coucher du soleil. Gwen avait préparé un de ces repas synthétiques mais relevés dont elle avait le secret. J'avais mis de la musique légère mais rythmée. Nous avons accueilli nos amis les plus proches, Kyra, Spirale, Brakievitch, Shade et quelques autres. Certains avaient insisté pour que j'invite le conseiller Reinhardt. Je l'avais appelé à contrecœur. Peut-être avait-il senti que je le conviais sans enthousiasme car il n'était pas encore arrivé. Il ne me manquait pas.

Dans nos plus simples appareils, nous étions affalés sur les coussins qui jonchaient le sol de notre espace et nous savourions un verre, un plat, une discussion, ou juste un moment de repos perdu au milieu de ces journées effrénées que nous vivions. Je somnolais légèrement, Kyra lovée sous mon bras droit, quand les hublots volèrent en éclats.

Un cri de douleur retentit sur la droite. D'un bond, j'étais debout, regardant autour de moi, pour comprendre. Pic' et Kyra avec moi. Pendant une fraction de seconde, qui sembla durer plus que son dû, il régna sur notre espace un silence profond, de ceux que j'utilisais avant de déchaîner un rythme puissant pour relancer les danseurs. Nous entendîmes les bruits métalliques d'objets rebondissant sur notre sol. L'un d'eux vint arrêter sa course aux pieds de Picasso et commença à émettre un chuintement aigu, en même temps qu'une fumée blanche.

« Des grenades lacrymo ! » hurlai-je en chassant l'engin d'un coup de pied. J'attrapai Kyra et Pic' par la main pour les entraîner vers l'issue évidente de notre espace : l'ascenseur. Au passage, nous ramassâmes des serviettes pour nous couvrir les narines. La fumée commençait à faire son effet et les yeux nous piquaient terriblement.

L'ascenseur était occupé, bloqué au rez-de-chaussée et nous fîmes volte-face. Un homme sortit d'un rideau de fumée, tout de noir vêtu, cagoulé, portant un masque à gaz, des lunettes à infrarouge et des chaussures militaires, mais surtout une barre de fer dans la main gauche, un long couteau dans la droite. Nous étions nus, sans arme. Heureusement, il ne regardait pas dans notre direction.

« Vite, l'escalier ! » dis-je à mes deux amis en détalant à l'opposé de notre mystérieux attaquant, vers notre dernier espoir. De loin en loin, nous entendions des bruits confus de combat, des cavalcades, des meubles renversés, des appels et des cris. Et puis quelqu'un dut buter sur ma console sonore, car la musique, rapide et saccadée, retentit dans tout l'espace, envahissant nos oreilles et couvrant tout autre son, le volume à son maximum.

Devant l'escalier, toujours fermé de l'intérieur, deux autres types, accoutrés comme l'autre, nous attendaient. Par où étaient-ils tous entrés ? Je ne vis qu'une possibilité : les hublots. Je courus jusqu'au plus proche et constatai : la vitre explosée, un filin métallique pendant dans le vide, accroché plus haut, trop glissant pour être utilisé à mains nues, au treizième étage... Nous étions pris au piège, il fallait se défendre.

« Suivez-moi ! » hurlai-je en les entraînant vers le coin cuisine où j'espérais trouver des couteaux, un tabouret, n'importe quoi pour contre-attaquer. À peine avais-je fait deux pas que je trébuchai, m'étalant de tout mon long sur un corps blanc, nu et ensanglanté : la petite Gwen me regardait de ses yeux exorbités. Elle était morte ! Kyra cria derrière moi. Je paniquai, m'y reprenant à deux fois pour reprendre appui sur la chair livide, élastique, puis sur le sang répandu là. Et je trébuchai jusqu'au bar derrière lequel nous trouvâmes refuge.

Pic' me colla un radiophone dans la main droite, maculée du sang de Gwen.

« Appelle les secours, mon frère » m'intima-t-il avant de s'armer d'un hachoir et de ramasser deux couteaux qu'il poussa dans nos directions, à Kyra et à moi. Tous les trois accroupis, nous étions hors de vue du reste de l'espace. Seules nous parvenaient la musique saturée et l'atmosphère viciée par les gaz lacrymogènes. La gorge, les yeux, le nez me brûlaient atrocement. Aux travers de mes larmes, je composai le numéro d'urgence. D'interminables secondes passèrent avant qu'on ne décrochât de l'autre côté.

« Brigade interne de sécurité, j'écoute.

— Nous sommes attaqués, venez, vite !

— Je vous entends mal, pouvez-vous baisser votre musique ?

— Non, je ne peux pas, hurlai-je dans le microphone. Nous sommes victimes d'une attaque, je vous dis !

— Bien. Je crois comprendre qu'on vous attaque. De quel genre d'attaque s'agit-il ?

— Des types cagoulés avec des couteaux, mais peu importe ! Venez vite, bordel ! »

Venez vite, bordel ! Mes trois derniers mots résonnèrent distinctement dans l'air. La musique venait de s'arrêter nette, peut-être un de nos assaillants avait-il massacré ma console. Une chance pour se faire comprendre du brigadier de secours, mais on m'avait certainement entendu crier...

« Calmez-vous, citoyen.

— Mais, putain, ils sont en train de tuer tout le monde ici ! murmurai-je.

— Calmez-vous. Quelle est votre adresse ? »

Un des hommes en noir fit irruption dans la cuisine, une sorte de machette à la main, du genre de

celles qu'on utilise dans la verrière organique.

« 129, avenue du Recyclage, bloc 11, étage 13.

— 129... Avenue du... Recyclage... Bloc 11... Étage 13... Quelle cellule ? »

Le type s'était tourné vers nous et, nous montrant du doigt, il gueula :

« Il est là les mecs : on le tient ! »

Alors que Pic' se jetait sur lui, je m'empressai de répondre :

« On n'a plus de cellule, on a abattu tous les murs. Dépêchez-vous ! Il s'agit de la résidence du candidat Picasso ! »

J'espérai que l'argument porterait et accélérerait l'arrivée des secours.

« Un instant s'il vous plaît, ne quittez pas. »

Pic' avait l'air d'un pantin désarticulé, maigre et nu, devant le solide gaillard qui lui faisait face, en tenue de combat. Mon ami tenta quelques attaques rapides, du bout de son hachoir, en hurlant pour impressionner son adversaire, avant de se prendre un grand coup de machette au travers de la poitrine.

Kyra hurla et se jeta sauvagement sur le dos de l'homme en noir. Elle ne l'atteignit pas car un autre attaquant, une femme je crois, surgit de derrière le bar et faucha ses jambes d'un large moulinet de barre à mine.

« Très bien, nous vous envoyons une escouade immédiatement. »

Pic' et Kyra tombèrent. Leurs adversaires levèrent leurs armes et les abattirent sur le dos et les jambes des deux êtres qui m'étaient le plus chers. Lâchant le radiophone, je saisis le couteau que Pic' avait poussé à mes pieds. Je me jetai sur la femme qui, les deux jambes campées de part et d'autre de Kyra, allait de nouveau abattre sa barre à mine. À ses pieds, mon amour hurlait de douleur. Mon ennemie me sentit arriver et me cueillit d'un coup latéral en pleine tempe, m'arrêtant net dans mon élan. Une douleur fulgurante explosa dans mon crâne et je m'effondrai sur le côté. Un noir complet m'engloutit. J'entendis un instant des plaintes un peu partout, les sanglots de Kyra à côté de moi.

Et puis plus rien...

Bulle

« Ce qui s'est déroulé hier est intolérable. Nous ne saurions accepter que l'on puisse ainsi attaquer le domicile d'un candidat. Je réclame au conseil un état d'urgence, un couvre-feu, ainsi qu'une protection rapprochée de tous les candidats et ce, jusqu'à la fin des élections ! »

Jason Gershwin, candidat à la présidence, traditionaliste.

Debout, les bras légèrement écartés, les yeux fermés, les cheveux au vent, je tâchais d'éloigner mes derniers doutes sur la possible subsistance du Virus, pour profiter au mieux de mes sensations nouvelles : les caresses du vent, le bruit des vagues, l'odeur de l'océan.

Après la longue traversée d'un désert, j'avais vu scintiller au loin une étendue d'eau infinie. Le soleil descendait sur un horizon vierge de nuages et j'avais décidé d'établir mon campement ici, au bord de la mer. J'avais posé l'exoptère à quelques mètres du rivage, près d'un bosquet dont le bois me servirait à alimenter mon feu pour la nuit. Il faisait plus chaud ici que dans la région de mon ancienne bulle. Peut-être dormirais-je à la belle étoile, si la température restait clémente.

J'avais ouvert mon sas en grand et couru jusqu'au bord de l'eau. La logistique de mes sorties était devenue si élémentaire qu'elle autorisait des joies simples et spontanées : me dégourdir les jambes, respirer l'air du dehors, découvrir le monde débarrassée de mon scaphandre. L'océan était riche d'une myriade d'odeurs fortes et nouvelles. Je les humais à pleins poumons et jubilais devant la richesse de l'univers qui s'offrait à moi.

Plus de deux semaines après l'attaque de l'éléphant, j'étais désormais persuadée de ne pas être infectée par le Virus. Mes ecchymoses avaient disparu et ma blessure s'était refermée. Je me sentais en pleine forme et ne me voyais pas succomber à une crise de tétanie dans un futur proche. Je savais maintenant que le Processeur avait menti sur tout ce qui concernait les mutants et surtout sur les dosages. Était-ce suffisant pour en déduire que le Virus n'existait plus ? Non, bien sûr. Mais je voulais y croire et ce que j'avais constaté et trouvé dans le parc zoologique m'y aidait.

Avant d'en partir, je m'étais intéressée aux bâtiments destinés aux humains. J'étais tombée sur l'appareil enregistreur d'un vétérinaire ou d'un gardien important. Je l'avais emporté et quelques phrases écoutées des dizaines de fois, récitées d'une voix grave et désespérée, restaient vives à ma mémoire.

« Jack a eu une crise dans la cage aux lions, alors qu'il allait les nourrir. Ils ont pris peur et l'ont attaqué. Finalement, sa mort aura été plus douce que les nôtres, dévorés que nous sommes par le Virus. »

« Les animaux ne sont pas sensibles au Virus, j'en suis désormais certain. Le sang des lions qui ont dévoré Jack il y a deux jours n'est pas infecté. »

« Aucun des animaux testés n'est porteur du Virus. »

« Je viens d'avoir une crise violente et de prendre une grande décision. Je vais libérer tous les animaux. Ils nous survivront. Je vais dire à tous les gardiens nationaux d'en faire autant. »

Et en effet, ces animaux que le Processeur qualifiait de mutants avaient survécu pendant des siècles. Qui d'autres qu'eux pouvaient aujourd'hui porter le Virus ? Des plantes ? Des insectes ou des oiseaux ? L'air ? Peut-être, mais ce que j'avais vu sur une couverture de magazine, placardée sur

un kiosque de ce coin du monde, contredisait cette hypothèse : « Tentative de quarantaine : enfin de l'espoir ! D'éminents scientifiques démontrent que le virus inconnu, bien que très contagieux, invasif et résistant, n'a qu'une durée de vie de deux mois en dehors d'un corps humain. »

Depuis, des siècles avaient passé.

Plus troublantes encore étaient ces mentions de tests viraux réalisés par des humains, certes sur des animaux, mais dans ce parc zoologique qui ne paraissait pas pourvu d'appareils technologiques particulièrement développés ou encombrants. Diagnostiquer la présence du Virus à l'époque de la pandémie avait l'air d'une grande simplicité. Pourquoi ne l'était-ce plus aujourd'hui ? Pourquoi tous les dosages transitaient-ils par le Processeur ? Comment des techniques aussi importantes pour la Survie avaient-elles pu se perdre à ce point ? La réponse logique à cette question résidait encore dans des mensonges du Processeur. En remontant jusqu'à mon exoptère, je n'en avais plus aucun doute.

J'ouvris un des coffres extérieurs et en sortis le crâne qui avait rêvé de revenir un jour par ici. Pour la première fois, je le touchais à mains nues et je fus surprise du contact, à la fois âpre et doux. Je m'emparai également de ma boîte à outils, d'une pelle et d'un piquet de signalisation. Je longeai le rivage jusqu'à un cimetière côtier que j'avais repéré lors de mon approche. Il y avait là de vieilles tombes sobres et abandonnées, en partie ensablées. Au milieu de ceux qui étaient morts avant le Virus, j'érigai une butte d'un mètre de hauteur, y plantai le piquet et déclenchai son gyrophare. Avec son panneau solaire, il pouvait fonctionner infiniment, comme le requérait sa fonction principale : constituer un point de repère au cas où un brigadier échoué dans l'extérieur eût besoin d'être visuellement localisé par une équipe de secours. De mon vivant, ce n'était jamais arrivé et je n'avais déclenché de piquets qu'à l'entraînement. Là, je n'avais pas trouvé de meilleure façon pour honorer un peu la mort de mon nouveau compagnon surgi du passé.

Je sortis alors une plaque métallique, ainsi qu'un crayon laser avec lequel je gravai ces mots :

« Si quelqu'un survit à cet enfer, s'il vous plaît, ramenez-moi chez moi. J'ai toujours cru que je mourrais en regardant le soleil se coucher dans l'océan, sur une plage de la côte ouest. Je me suis trompé. »

Victime anonyme du Virus, an 0 de la Survie.

Crâne vide, tu n'as pas laissé d'adresse mais je t'ai trouvé cette plage et ce soleil. Repose en paix.

Capitaine Ange Barnett, an 582 de la Survie. »

Je soudai ensuite la plaque au piquet et déposai soigneusement le crâne à son pied, face à l'océan. Puis je m'assis avec lui pour contempler le coucher de soleil sur les tombes, le plus beau de tous ceux que j'avais vus depuis le début de mon exil. Sans trop savoir pourquoi, je pleurai.

Le lendemain, je décidai de poursuivre mon exploration vers le nord. Le littoral était constitué d'une succession de petites villes, de plages superbes, entrecoupées de parties plus sauvages traversées par des routes longues et droites. La région avait été peuplée, bien plus que l'intérieur des terres.

Au bout de plusieurs heures de vol, alors que la densité d'habitations s'intensifiait, mon radar repéra un écho inhabituel sur la droite. Une activité électrique, une installation humaine était sûrement encore alimentée ! Je braquai mon exoptère droit sur l'objectif. Quelques minutes plus tard, j'aperçus sur l'horizon, au-delà d'une étendue d'eau qui perçait une zone industrielle, un éclat que je pensais reconnaître entre mille, mais que je ne m'attendais pas à trouver ici. J'enclenchai alors tous

mes systèmes de défense, au cas où.

À mesure que j'approchais, il ne me fut plus permis de douter. Il s'agissait bien d'une bulle, d'apparence rigoureusement identique à la nôtre, une des six bulles qu'Eternity Incorporated avait construites et que la chance, aidée par la proximité de l'océan, avait mise sur ma route. En principe, elle ne devait pas être habitée, le Processeur ayant toujours affirmé que seule Sa propre bulle avait survécu au Virus. Mais je me permis d'en douter, la machine n'en étant pas à son premier mensonge. Aussi restai-je extrêmement prudente en survolant l'immense structure en tout point identique à celle que je connaissais si bien. Si celle-ci était occupée et que ses brigadiers avaient reçu les mêmes entraînements et consignes que nous, ils n'allaient pas tarder à sortir pour m'intercepter, avec ordre de m'abattre au moindre mouvement suspect.

Mais à mesure que je tournais autour de la bulle, rien ne se produisait. Finalement, je me décidai à aller voir de plus près. Je posai mon appareil sur la plateforme située au sommet de la structure de plexiglas et programmai le pilote automatique pour qu'il me récupérât au pied de la bulle, côté sud-est. Puis je mis mon scaphandre, enclenchai le mode ventouse et sautai sur la plateforme. J'arrimai mon câble ultrafin à un des anneaux prévus à cet effet, avant de le lancer le plus loin possible. Se déroulant et rebondissant sur la paroi, le câble finit par se stabiliser en une longue ligne qui reliait le sommet au pied de la bulle et que j'allais descendre jusqu'en bas.

Je ne l'avais jamais fait sur ma bulle d'origine, puisque les missions de paroi consistaient généralement à encadrer des colmateurs intervenant en un point précis de la structure et que les exoptères pilotés par les collègues pouvaient nous récupérer en n'importe quel point de la surface. Je sautai par-dessus le parapet et commençai ma descente.

Le premier lieu que je surplombai fut le café panoramique. Lorsque l'occasion m'en était donnée dans ma bulle d'origine, c'était assez gratifiant, les clients saluant toujours le passage des héroïques brigadiers. Ici, la vision qui s'offrit à moi était autrement macabre. Le café était jonché de cadavres, pour beaucoup revêtus de leurs uniformes réglementaires. Je me déplaçai le long de la surface pour essayer de comprendre ce qui s'était passé là. Les citoyens étaient nombreux, plus que ne l'autorisait la capacité ordinaire de l'endroit et ils semblaient s'être massivement installés au café panoramique, s'y être réfugiés peut-être, comme en témoignaient des campements de fortune autour des banquettes. Dans la première cité de l'extérieur que j'avais visitée, et lors de tous mes arrêts depuis, j'avais trouvé de tels regroupements, fruits de la volonté de nos ancêtres de ne pas mourir seul du fléau qui s'abattait sur eux. Mais la scène que je découvrais maintenant contrastait avec tout ce que j'avais vu jusque-là.

D'abord, l'état des corps était différent. Il ne s'agissait pas ici de squelettes mis à nu, mais bien de cadavres, encore pétris de chair, en partie putréfiée. Pourtant, d'après le Processeur, ils étaient morts peu de temps après ceux de l'extérieur... L'absence d'animaux, ou l'air recyclé de la bulle, les avaient-ils protégés d'une putréfaction rapide et complète ? Toujours est-il que cet état de conservation autorisait des expressions macabres sur les visages creusés, la plupart violentes, comme si tous ces gens avaient souffert d'une mort cruelle : mains crispées, bouches ouvertes, yeux exorbités.

Par sa brutalité, la scène me rappela les émeutiers que nous avions trouvés au pied de l'immeuble d'Eternity Incorporated. Les citoyens d'ici donnaient l'impression d'avoir été en proie à une panique soudaine : repas abandonnés, meubles renversés, accumulation des corps près des issues. Ils n'étaient pas morts près d'éphémères refuges, comme je l'avais maintes fois découvert à l'extérieur. Étrangement, toutes les sorties offraient le même tableau : les portes étaient closes et les citoyens semblaient s'être lancés à leur assaut, à force d'armes improvisées, en vain. Après s'être établis là,

ils avaient précipitamment tenté de quitter l'endroit, mais s'étaient trouvés enfermés. Qu'avaient-ils essayé de fuir ? La menace -restait invisible. Et il était difficile d'en savoir plus au travers de la paroi de la bulle. Je continuai ma descente.

Je dominaï ensuite les gratte-ciel, loin au-dessus du niveau du sol. L'impression se dégageait nettement que cette bulle était figée : pas de trafic dans les rues ou sur les passerelles, pas d'endoptère, pas de lumière dans les immeubles alentour, en particulier au central, que je pus observer d'assez près, juste sous le café panoramique. Comme l'affirmait le Processeur, cette autre bulle avait bel et bien péri.

Au terme de ma descente, je parvins au niveau de la périphérique. Là aussi, les cadavres s'entassaient. Eux aussi avaient tenté de se défendre contre un ennemi qui restait invisible. Des barricades s'élevaient sur des glisseurs renversés et faisaient face à la route déserte. Certains uniformes portaient les impacts manifestes et ensanglantés des tirs qui avaient tué leur propriétaire. Tout, dans la disposition des corps et des obstacles, contredisait l'hypothèse que ces citoyens se fussent battus les uns contre les autres. Ils semblaient plutôt avoir été pris en étau, mais les voies leur faisant face étaient vides, trop vides. De leurs mystérieux adversaires, il ne restait aucune trace. Ils étaient repartis comme ils étaient venus, indemnes. Qui étaient-ils pour n'avoir subi aucune perte dans la bataille qui avait fait rage ici ?

Je me rendis à l'évidence : pour en savoir plus, il faudrait entrer dans la bulle. Comment procéder ? Ce n'était pas une décision à prendre à la légère et, arrivée au pied de la muraille, je décidai d'en référer au conseiller Humanic. Depuis le début du processus électoral et la découverte du parc zoologique, je ne communiquais que très peu avec ma hiérarchie. Mes rapports se résumaient à quelques mots : « état de santé stationnaire, pas de découverte majeure ». Je cachais délibérément mes soupçons à l'encontre du Processeur et ma décision de braver, tête nue, l'atmosphère de l'extérieur. Je savais que je serais prise pour une folle si je leur disais la vérité. Et on me donnerait des ordres que je serais censée suivre. Je préférais rester libre. Je confiais néanmoins tout à mon journal vidéo, scrupuleusement. Si je venais à disparaître, il serait automatiquement envoyé à la bulle, par drone propulsé et sur les ondes. Et si en revanche je survivais, j'avais décidé de tout confesser de vive voix au nouveau président, après l'élection. Après tout, Justice avait été claire : son conseil était incompetent et on attendait que la bulle se désignât un chef digne et responsable pour lui donner un avenir. C'est à lui que je révélerais que le Virus avait disparu, ce qui serait d'autant plus flagrant que j'aurais alors passé plus de trois semaines à l'extérieur.

En revanche, je ne savais pas trop quoi faire de la nouvelle bulle, elle ne me concernait pas vraiment, pas plus en tout cas que le vaste monde que j'avais à explorer. Mais elle intéresserait mes concitoyens et je me devais de les prévenir. Ils décideraient si je devrais y pénétrer ou non. Qui sait ? Les bulles étaient sans doute encore connectées et une intrusion ici pouvait avoir des conséquences là-bas, dans ma bulle d'origine.

J'appelai mon pilote automatique qui posa l'exoptère comme prévu, non loin de moi. Dans l'appareil, je composai le numéro de l'interface directe externe du bureau d'Humanic. Pas de réponse. Je me connectai au réseau et parcourus rapidement les dépêches. Avec cette histoire d'attaque du domicile du candidat Picasso, le conseiller devait être très occupé sur place, à superviser l'enquête. Peu importait. En bon officier de brigade, je devais rendre compte à mon supérieur. Sans hésiter, je composai le numéro de radiophone du conseiller Humanic...

Exil

« En tant que citoyen, je suis accablé par cet attentat. En tant que brigadier, je déclare la guerre à ceux qui ont fait ça. En tant que candidat, je vous promets de bannir la violence sauvage de notre bulle. »

Brigadier-colonel Helmut Sunshine, candidat à la présidence.

Je déboulai dans le bureau de la présidente, furieuse et exaltée.

« Il faut que je vous parle !

— Bonjour Gina. Asseyez-vous. Je m’attendais à votre visite.

— Je viens d’écouter votre conférence téléphonique avec le conseiller Humanic et le capitaine je ne sais plus comment.

— Ange Barnett. Je n’imaginais pas d’autre raison à votre irruption dans le bureau de celle qui est, pour quelques jours encore, votre présidente.

— Hum... Pardonnez-moi. Mais il faut faire vite !

— Et pourquoi donc je vous prie ?

— Parce que cette femme est en train de mourir à l’extérieur. Il ne lui reste pas beaucoup de temps. Elle est notre seul espoir de comprendre à quoi sert le passage qui mène jusqu’au noyau.

— Avec ce qui s’est passé cette nuit à l’intérieur même de la bulle, je pense qu’il y a plus important que notre brigadier perdu à l’extérieur. Je le regrette, croyez-moi, mais c’est ainsi.

— Mais, bon sang, arrêtez de subir ! Vous ne faites que *réagir* face aux événements. *Agissez* pour une fois ! Il est déjà trop tard pour cette nuit, le mal est fait. Il fallait protéger vos candidats dès leur nomination. Alors que l’autre bulle, elle est là, devant cette femme qui n’a plus rien à perdre ! Nous pouvons nous permettre de lui faire prendre un risque, plutôt que d’attendre tranquillement qu’elle meure dans l’extérieur.

— Qu’espérez-vous au juste ?

— Je ne sais pas. Mais je vous rappelle que le Processeur est arrêté depuis plus d’un mois et que nous ne savons toujours pas pourquoi, que des robots dépeceurs et des justiciers inconnus se promènent en liberté et tuent des citoyens qui s’approchent de trop près du Processeur, que les avatars... »

La présidente leva une main impérieuse qui me fit taire.

« Attendez ! Que venez-vous de dire ? Le candidat Picasso n’a rien à voir avec le Processeur.

— À votre place, je n’en serais pas si certaine. Parmi ses amis, il y a l’homme qui téléchargeait le plus de données du Processeur. Peut-être en sait-il beaucoup plus sur la Grande Panne que n’importe lequel d’entre nous. Peut-être était-il la véritable cible de l’attentat, pour les mêmes raisons que nos brigadiers sont tombés quand nous avons tenté d’ouvrir le portail.

— Intéressant, je n’avais pas envisagé la question sous cet angle. Continuez...

— Où en étais-je ? Ah oui : comme je vous l’ai dit l’autre jour, il existe un accès dérobé derrière le noyau, un accès qui mène jusqu’au Processeur, un accès qui a pu servir à Le tuer et qui peut nous servir à comprendre ce qui Lui est arrivé, voire à Le rallumer. Je veux bien admettre que ce passage est dangereux ou inaccessible ici et maintenant, mais nous en avons une réplique à l’autre bout du

monde et quelqu'un pour l'explorer : avouez que nous serions stupides, pour ne pas dire irresponsables, de ne pas en profiter ! »

J'avais parlé très vite et je dus reprendre mon souffle. Je regardais la présidente dans les yeux et attendais une réponse, qui mit quelques secondes à arriver.

« Vos arguments sont convaincants, Gina. Je vous inviterai à les exposer aux conseillers Humanic et Montalk plus tard dans la journée. Pour ne pas éventer notre petit secret à toutes les deux, je prétendrai que c'est moi qui vous ai mise au courant de l'existence de l'autre bulle et du capitaine Ange Barnett. Je dirai que je voulais votre avis sur la question et que j'ai décidé de vous révéler une partie des dossiers confidentiels du conseil. Compris ?

— Oui, citoyenne présidente.

— D'ici là, calmez-vous et revenez à vos écoutes. J'imagine que vous n'êtes pas venue à bout des communications de la nuit ?

— Non, ni même de celles d'hier. J'ai pris l'habitude de les écouter le matin, en remontant le temps. Humanic et Barnett vous ont appelée assez tard, alors que l'effervescence liée à l'attentat diminuait.

— Très bien. Il vous reste donc un gros volume de communications à écouter. Croyez-moi, nous avons passé la nuit à parler de l'agression. »

Je pris congé et me résolus à passer des heures à écouter les conversations inquiètes de conseillers obligés de réagir devant une nouvelle situation de crise. J'attendrais bien sagement que la présidente me convoquât pour négocier l'ouverture de l'autre bulle. Montalk serait pour, c'était certain, mais Humanic serait débordé par l'attentat et peu disposé à parler de son exilée. L'entretien serait sûrement court et, soit le conseiller à la Sûreté lâcherait l'affaire, soit il y opposerait son veto, pressé de s'en débarrasser au plus vite. Je jouais donc quitte ou double.

Message

« C'est pendant ces heures tragiques que je réalise combien le Processeur nous manque. Il n'aurait pas laissé faire ça. Citoyens, il est de notre devoir de Le prier de revenir veiller sur nous. »

Claudia Empire, candidate à la présidence, adoratrice processorale.

À mon réveil, la première personne que je vis fut Picasso, ses yeux pénétrants mais généreux, ses cheveux en bataille, sa barbe de plusieurs jours. Il me regardait fixement. La tête me faisait mal, mes mâchoires étaient engourdies, j'avais un goût pâteux dans la bouche. Mon œil gauche restait fermé malgré mes multiples tentatives pour l'ouvrir. J'essayai de parler, de demander à Pic' comment il allait mais j'étais incapable d'articuler ne serait-ce que son nom.

Il disparut, laissant place à une femme rousse qui se mit à me parler. Au début, je ne comprenais rien, mais petit à petit les mots trouvèrent le chemin de mon esprit.

« ... aucune explication... attaque du domicile... rares témoins... hommes cagoulés et armés... irruption... filins accrochés aux étages supérieurs... voisins pris en otage... Les attaquants ont quitté l'immeuble en empruntant l'escalier... secours, prévenus par un des occupants du domicile communautaire... ignore totalement l'identité... déplorons dix-sept morts et douze blessés, dont neuf dans un état critique... Toutes les brigades ont été réaffectées ce matin à une fouille complète de la bulle et à la protection des candidats à la présidence... »

Je commençai à m'y retrouver. Je devais être à la clinique, soigné pour le coup de barre à mine, couché devant un écran qui retransmettait les nouvelles de la bulle. Je reconnaissais maintenant la rousse, Fiona Rainbow, la speakerine régulière du canal officiel. Évidemment, elle parlait de ce qui s'était passé chez nous. Vraisemblablement, on ne connaissait pas les coupables. Les images me revinrent.... Le cadavre ensanglanté de Gwen... La fille qui abattait sa barre à mine sur Kyra... Dix-sept morts et douze blessés, dont neuf dans un état critique...

Kyra... L'horreur me prit à l'idée qu'elle pouvait appartenir à la première catégorie. Je devais savoir ! Picasso devait être au courant. Je cherchais des yeux son visage rassurant, quelque part autour de l'écran, ou penché à mon chevet. Il n'y était pas. L'idée me vint alors qu'il était peut-être mon voisin de lit et qu'en me redressant à mon réveil, j'avais quitté son regard pour faire face à l'écran de la cellule. J'essayai donc la manœuvre inverse, mais ma tête semblait prise dans un étau. Sans grand espoir, je tentai d'articuler son nom, quand la vérité éclata dans mes oreilles :

« Je vous rappelle le principal titre de ce flash : le candidat Picasso a été assassiné cette nuit lors d'un attentat perpétré à son domicile par des individus pour l'instant non identifiés. »

Le visage de Picasso revint sur l'écran, un de ses plus beaux portraits de campagne, que j'avais pris moi-même. Mort. Picasso était mort. Je n'arrivais pas à y croire. Comment un visionnaire tel que lui pouvait-il disparaître ? Sans lui, nos idéaux ne deviendraient jamais ceux de la bulle. Mais qu'importe, c'était bien mon ami, et pas mes rêves, que je pleurais, seul dans cette cellule de la clinique. J'étais incapable d'envisager de rentrer chez moi sans qu'il ne m'y accueillît, de ses bras grands ouverts. Ces trois semaines de cohabitation avaient été les plus beaux jours de ma vie et Pic' en était le principal artisan.

D'un coup, la question du sort de Kyra revint à mon cerveau léthargique. S'ils avaient achevé Picasso, quel sort lui avaient-ils réservé à elle ? Je devais savoir et j'essayai furieusement de bouger, de me tourner pour trouver un moyen de contacter l'extérieur. Je dus faire du bruit car une infirmière vint rapidement s'occuper de moi.

« Calmez-vous, citoyen. Ne vous inquiétez pas, vous êtes à la clinique. Vos jours ne sont pas en danger. Vous souffrez juste d'un léger traumatisme crânien.

— Les autres ? parvins-je difficilement à articuler.

— Je ne suis pas habilitée à vous parler des autres patients. Vous êtes agité et je dois juste prendre votre tension et votre pouls. Laissez-moi m'occuper de ça deux minutes et je vais vous chercher un brigadier et un médecin qui répondront à vos questions. »

Je crois bien que je me suis alors rendormi, sous l'effet d'un sédatif ou simplement assommé par mon état déplorable. Ils étaient là quand je me suis réveillé, le brigadier et le médecin, un petit Latino et un Asiat' élégant. Le militaire avait quelques questions à me poser et moi j'en avais une pour le docteur :

« Est-ce que Kyra Mombassa est vivante ?

— Nous ne savons pas, répondit le militaire. Comme vous ne portiez pas vos uniformes, nous n'avons pas pu associer les matricules aux corps que nous avons récupérés. Vous êtes la première personne que nous pouvons interroger.

— Kyra, une Afro, la seule qui était là.

— Elle est vivante, intervint le médecin en me donnant une seconde de soulagement avant de m'abattre immédiatement. Vivante, mais dans un état critique.

— Je peux la voir ?

— Dès que nous en aurons fini avec cet entretien. »

Le brigadier me posa alors une rafale de questions. La scène était surréaliste autant que sordide, moi dans mon lit, à cafouiller des réponses au militaire, assis sur sa chaise à dresser la liste des morts et des vivants. Picasso, bel et bien mort. Gwen morte, je n'avais pas rêvé. Spirale mort et le secret de l'UV avec lui. Brakievitch, le fidèle de Picasso, mort. Max et la plupart de mes cohabitants, morts. La liste n'en finissait pas. Les clichés qu'il me montrait, les visages, parfois tuméfiés, mutilés, resteraient gravés dans ma mémoire à jamais. Mais moi, je ne voulais qu'une chose : voir Kyra.

Ce ne fut possible que trois heures plus tard. On m'avait levé, j'avais tenu bon. Toutes mes fonctions motrices étaient revenues, le docteur était satisfait de mon état de santé. Lentement, nous étions sortis de ma chambre et avions remonté le couloir, passé une porte pour entrer dans l'unité de soins intensifs. Kyra se trouvait là, devant moi, derrière une vitre qui la protégeait de nous. Elle semblait dormir paisiblement, au milieu d'une batterie de tuyaux qui la raccordaient à la vie. Le docteur consulta une console sur laquelle couraient les rythmes et les flux de mon amour meurtri.

« Son état est stationnaire. Sans vouloir vous donner de faux espoir, je pense qu'elle s'en sortira.

— Aura-t-elle des séquelles ?

— Oui, je voulais aborder ce point avec vous, car elle aura besoin de soutien. Elle a reçu plusieurs coups violents sur la colonne vertébrale. La moelle épinière est touchée. Pour l'instant, elle n'a pas retrouvé l'usage de ses jambes et nous ne savons pas encore si elle le retrouvera un jour.

— L'usage de ses jambes ? Vous ne pouvez rien faire ? Voyez, elle est danseuse et... »

Je m'étranglai sur mes derniers mots, des sanglots dans la voix.

« J'ai bien peur que non. Avant, nous aurions procédé à une opération assistée par le Processeur, mais ce n'est évidemment plus possible. »

J'étais effondré. Je ne savais plus que dire. Kyra saurait-elle vivre sans ses jambes ? Je n'en étais

pas certain. Plusieurs fois, nous avons eu cette discussion pendant laquelle elle répétait préférer le suicide au handicap. Je voulais partir, la ramener dans sa cellule, loin d'ici.

« Quand pourra-t-elle sortir ?

— Impossible à dire. Au minimum dans deux jours, si son état s'améliore et qu'il devient certain qu'elle est tirée d'affaire.

— Et moi ?

— Vous pouvez sortir ce soir, mais je peux vous garder si vous préférez. Vous avez un endroit où aller ?

— Oui. »

Il était bien sûr hors de question de retourner dans notre domicile communautaire. Je ne voulais même pas savoir dans quel état on l'avait laissé, ni ce qui s'y passait maintenant. Là-bas, je m'étais senti pousser des ailes et on venait de me les couper net. Je tombais de haut, de très haut et peinais à admettre ce qui venait de se passer, à appréhender le gouffre abyssal qui s'était ouvert sous moi. Je ne savais pas encore où j'allais atterrir, mais il faudrait que le paysage soit différent. J'étais perdu, j'hésitai entre des désirs de revanche et des pulsions de suicide. J'avais besoin de temps et de solitude pour négocier mon chemin dans ce monde sauvage qui avait tué mes rêves.

Je décidai d'intégrer la cellule de Kyra, dans le quartier afro, sans trop savoir ce que j'y ferais. Peut-être y méditer et y pleurer toute la nuit. Le brigadier disposait de la clef, au milieu d'un tas d'autres pièces à conviction. Il accepta de me la remettre, à condition que je me tienne à sa disposition pour les suites de l'enquête. J'étais abasourdi par l'incroyable réalité de ma situation, mais je commençai à sentir que je voulais savoir, comprendre ce qui s'était passé. Je donnai mon numéro de radiophone au militaire et lui demandai de me tenir au courant au fur et à mesure. Il était bien sûr peu probable qu'il le fît.

On me ramena en glisseur. Seul, dans la cellule déserte de Kyra, sous l'emprise d'un calmant que le docteur m'avait administré pour que je puisse dormir, je ne trouvai d'énergie que pour allumer la console et me connecter à ma boîte aux lettres. J'avais évidemment peu de nouveaux messages. Mes habituels correspondants ne seraient plus très loquaces à l'avenir, comme la liste des vieilles dépêches qui traînaient encore me le montrait trop bien : beaucoup de lettres de Kyra, un message de Spirale, les annonces éclairées de Picasso... Le premier message marquant la fin de cette époque bénie venait de Reinhardt :

« Sean, je suis passé à la clinique, où je vous ai vus, inconscients, Kyra et toi. J'espère que tu liras vite ce message. Je reste au central pour essayer d'aider dans l'enquête. Appelle-moi quand tu veux. »

Je n'en avais pas envie, je me surprénais même à le haïr de ne pas être arrivé avant les agresseurs et de ne pas avoir partagé notre sort. Mes autres messages émanaient d'amis ou d'admirateurs qui venaient d'apprendre que je m'en étais sorti et qui étaient tous très désolés pour ce qui s'était passé. Leurs mots étaient maladroits, pathétiques, agaçants, si bien que je faillis jeter sans le lire un message anonyme perdu au milieu des condoléances :

« Ai informations sur le meurtre du candidat Picasso. Souhaite vous les communiquer. Rendez-vous jardin animalier, vingt heures, demain. Place des arthropodes, porterai orange organique. »

Accès

« Puisqu'il y a des gens prêts à tuer pour prendre le pouvoir dans notre bulle, je préfère ne pas assumer l'honneur qui m'est fait ! Je suis désolé pour les mille citoyens qui viennent de me témoigner leur confiance, mais je ne suis pas prêt à courir un tel danger pour une bulle devenue folle. Et j'incite chaque citoyen à cesser de soutenir les candidats à la candidature et à la présidence et à laisser les chiens se dévorer entre eux. »

Charles Squirrel, éphémère présidentiable.

Un tir unique, ajusté au centre du diaphragme, au point le plus sensible, suffit à exploser l'iris. L'éclat et le vacarme du missile firent bientôt place à un silence pesant et à la couleur qui m'impressionnait tant. Quelques nuits auparavant, ce rouge était venu me hanter dans le seul rêve dont je m'étais jamais souvenu, ce rouge dans lequel j'avais surtout vu disparaître trois compagnons brigadiers : Fuji, Belief, Chandler... Aujourd'hui, c'était à mon tour d'y entrer et d'y découvrir la mort, ou peut-être un autre monde, le Processeur seul le savait...

Humanic n'avait mis que deux jours pour accepter, organiser et commander l'expédition dans la nouvelle bulle, malgré l'enquête interne qui découlait du massacre sauvage du candidat Picasso. L'événement avait traumatisé la population et le conseiller était sûrement débordé. Les brigades internes devaient sillonner la bulle pendant que les déclarations et les postures des candidats défilaient. Le dernier, un certain Squirrel, avait retiré sa candidature. Je n'avais aucune idée de ce qu'il prônait ni de ce qui lui valait son investiture... De fait, toute cette agitation bullaire me paraissait bien lointaine.

L'objectif de ma mission m'avait d'abord surprise : passer l'iris des condamnés, depuis le sas de quarantaine, plutôt qu'entrer directement dans la bulle. Le conseil devait avoir de bonnes raisons pour me donner cet ordre. Je ne cherchais pas vraiment à comprendre leur motivation car la cible me convenait, m'intéressait même. J'allais connaître la vérité sur l'endroit que j'avais imaginé dans mon cauchemar.

Pour l'opération, j'avais remis mon scaphandre, d'abord pour me protéger de ce qui avait massacré les citoyens d'ici et m'attendait peut-être derrière le sas, mais aussi pour éviter les questions et les remontrances de ceux qui suivaient mon intervention par l'intermédiaire de mes caméras tactiques. Nombreux étaient les spectateurs de l'opération. Le conseiller Humanic la commandait, mais il était accompagné de la présidente et de quelques autres conseillers. Je ne les connaissais pas assez pour les reconnaître sur l'écran qui me renvoyait une vue globale et lointaine du salon de communication. En plus de cette connexion hiérarchique, j'étais reliée au sas de quarantaine de ma bulle d'origine. J'y avais retrouvé mes chers coéquipiers, qui attendaient là que le délai de leur isolement passât. Il ne leur restait plus que quelques heures à tirer avant de réintégrer leur cellule. Le conseil nous avait mis en contact pour me faire bénéficier de leur expérience dans des domaines spécifiques, mais surtout pour effectuer une comparaison circonstanciée des deux bulles, à commencer par le sas d'entrée où je me trouvais, comme eux à des milliers de kilomètres de là.

Avant l'opération, nous avons eu l'occasion de discuter un peu. Les brigadiers avaient accueilli

par des applaudissements l'apparition de mon visage sur leur écran. Sur mon propre communicateur, ils avaient l'air en pleine forme malgré leur confinement. Tous avaient voulu me dire un mot. J'étais leur héroïne, la survivante de l'extérieur qui bientôt pourrait les retrouver, me disaient-ils. Merlin, tout juste promu lieutenant à titre exceptionnel, m'avait avoué :

« J'ai prié pour vous, sans aucune conviction. Mais ça a dû marcher, capitaine ! On ne vous donnait pas deux ou trois jours ici. Ça fait déjà deux semaines de passées et vous avez l'air en pleine forme. Vous avez fait la nique à ce satané virus ! Cela dit, j'espère que vous faites bien gaffe à votre scaphandre maintenant. »

Il avait souri, mais j'avais gardé mon secret. Gail l'avait remplacé sur mon écran, sa jolie tête brune, ses cheveux en bataille, ses yeux clairs... Ses mots résonnaient encore :

« Bonjour capitaine, vous savez que vous avez de la chance d'être dehors ? On est tous entassés ici, il fait superchaud, ça sent le fauve. Vous nous manquez. On vous attend ! »

Et Lisa l'avait poussé hors champ, mais je ne me souvenais pas de ce qu'elle avait dit. Il avait changé le petit Gail, peut-être grâce à la mission dans l'extérieur. Sa timidité semblait évanouie, il s'était dégourdi. Et je lui *manquais*... Et il *m'attendait*... Évidemment, il avait prononcé ces mots sur le registre collectif, sans la connotation romantique qu'on pouvait leur donner, mais je m'étais laissée aller à imaginer le meilleur et à regretter pour la première fois mon exil. Qu'aurais-je donné pour ne pas avoir croisé le soi-disant mutant et pour partager plutôt la chaleur et la promiscuité du sas de quarantaine avec le brigadier Gail Forest ? Dans le feu de l'action et des découvertes, je n'avais pas réalisé combien la solitude me pesait. Mes sentiments s'étaient laissé monopoliser par l'idée de la mort que j'allais affronter seule. Maintenant s'esquissait une nouvelle perspective : je me voyais vivre à l'extérieur, pour continuer à explorer et à comprendre les mensonges dans lesquels mes concitoyens avaient vécu, et vivaient encore. Or cette vie que j'envisageais et commençais à construire serait nécessairement solitaire et je m'étais demandé, au passage éphémère de Gail sur mon écran, s'il ne valait pas mieux rentrer sagement dans la bulle et se taire. Je n'avais pas encore trouvé de réponse définitive à cette question car les contingences de l'opération et les ordres d'Humanic m'avaient rattrapée.

Il avait d'abord fallu pénétrer dans le sas de quarantaine. La tâche n'avait pas été facile, le portail ayant évidemment été conçu pour résister à des assauts colossaux. J'avais passé toute la matinée en discussion avec un brigadier artificier, qui m'avait guidée dans les examens de surface, les épreuves de solidité et finalement, dans la pause minutieuse d'explosifs sélectifs. En temps normal – je veux dire du temps du Processeur – nous n'aurions pas eu accès à une telle puissance de feu sans Son autorisation, mais tout nous était aujourd'hui permis. Les caissons sécurisés de mon exoptère s'étaient laissé ouvrir sans qu'une commande de déverrouillage processorale ait été nécessaire. Il avait sans doute été prévu qu'en cas d'arrêt du Processeur, la société disposerait de l'armement lourd qu'il administrait habituellement. En début d'après-midi, le portail avait cédé, sans qu'on ait pu éviter d'importants dégâts internes.

Avait suivi une exploration en règle du sas de quarantaine, en partie dévasté par l'explosion. Derrière les premières pièces ravagées, j'avais inspecté des lieux qui me paraissaient étrangement familiers : des vestiaires aux unités de repos, en passant par l'infirmerie et le réfectoire. Tout avait été construit à l'identique dans les deux sas. Mais autant celui de la bulle d'origine était en ce moment même plein de brigadiers animés et joviaux, autant je ne faisais ici qu'enjamber les cadavres. En communication avec mon toubib et un investigateur des brigades internes, nous avons essayé de comprendre la cause de la mort de tous ces citoyens. Le médecin avait attribué l'état de conservation des corps à l'air sec et stérile de la bulle, puisque le système de circulation semblait

encore fonctionner. Mais il avait insisté sur son incompétence naturelle : avant aujourd'hui, il n'avait jamais vu de cadavre de plus de deux ou trois jours puisque tous étaient acheminés au plus vite vers les caissons de recyclage organique. L'investigateur avait interprété les positions paniquées et l'absence d'impact sur les uniformes, et arrivait à cette même conclusion que j'avais tirée du café panoramique, vu au travers du plexiglas du sommet de la nouvelle bulle : les citoyens avaient essayé de fuir une menace intangible. Finalement, nous avons imaginé que ces malheureux avaient dû être privés d'oxygène ou en proie à un gaz toxique.

Après s'être intéressé aux hommes, on s'était soucié du matériel. La nouvelle bulle était encore alimentée en électricité, mais seuls les systèmes d'urgence fonctionnaient : le système de ventilation, les veilleuses de secours mais pas d'autres lumières, pas d'ouverture automatique des portes, pas de consoles, pas d'automates. Et surtout, pas de Processeur. Ici aussi, la machine semblait éteinte. Les tentatives de communication étaient restées vaines.

En fin d'après-midi, j'avais enfin reçu l'ordre de me rendre dans l'infirmerie pour m'intéresser au sas des condamnés. Ni moi ici, ni mes collègues là-bas n'avions trouvé de mécanisme d'ouverture des iris. Les Processeurs avaient dû être les seuls capables de les actionner. On avait alors décidé que j'exploserai le mien, ce qui s'était avéré plutôt facile : un missile à percussion avec une charge de faible puissance tiré depuis le sas voisin et le tour était joué.

Je me tenais maintenant debout devant l'iris béant, ma caméra braquée vers l'avant, vers la fleur écarlate que découpaient les feuilles métalliques du diaphragme déchiré. Derrière moi, à l'autre bout du monde, des dizaines de regards devaient fixer des écrans et attendre mon avancée. Me souvenant des mutants de mon rêve, je sortis mon pistolet et m'approchai prudemment.

Arrivée au niveau de l'iris, j'inspectai les bords de l'ouverture. Comme je m'y attendais, l'acier tranchait comme un rasoir.

« Capitaine Barnett, soyez prudente, prenez votre temps, n'allez pas déchirer votre scaphandre.

— Ne vous inquiétez pas conseiller, une fois m'a amplement suffi. »

Je me surpris à avoir vraiment peur et repoussai le sentiment paralysant. Ces derniers jours, je m'étais habituée à oublier l'enjeu qu'il y avait à porter mon scaphandre à l'extérieur. Mais il y avait là, derrière moi, un lit de cadavres qui n'avaient sûrement pas succombé au Virus, mais à une menace gazeuse invisible qui était peut-être encore active. Clairement, je comptais de nouveau sur l'étanchéité de mon équipement et sur mon oxygène purifié. Aussi pris-je le temps de forcer les pétales métalliques de l'iris à coups de bottes et de chalumeau. Et puis, certaine de m'être ménagé un passage suffisamment large, je me ramassai sur moi-même et le franchis.

Dans mon rêve, j'avais imaginé un hangar rempli de mutants humains qui avaient monté leur camp là, après avoir été condamnés puis épargnés par le Virus. Ici, tout était différent : un simple couloir, droit et lisse, s'étirait à l'infini, baigné de lumière sanguine. Je jetai un œil à mon localisateur, sur lequel on avait chargé et aligné le plan de ma bulle d'origine, et je commençai à avancer, pas à pas, d'abord lentement. Mon arme dans la main droite, le poignet droit dans la main gauche, j'étais prête à faire feu au cas où quelque chose m'aurait chargée du fond du couloir.

Mais après quelques minutes invariables, j'acceptai la monotonie du passage et pressai le pas. J'imaginai alors quelles avaient pu être les allures de mes anciens compagnons condamnés, lorsqu'ils s'étaient trouvés là, dans le couloir sans doute identique de ma bulle d'origine. Fuji, calme et stoïque, progressait à mon rythme, Chandler l'impétueux prenait de l'avance avec ses jambes de géant, et Belief, l'analyste des situations, traînait, perdu dans ses pensées en quête d'impossibles réponses.

Je marchai ainsi près d'une heure, le localisateur indiquant que je m'approchais du centre exact de la bulle. Je sentais qu'on s'impatiait de l'autre côté de mon communicateur, mais je restais

prudente. Enfin, je distinguai un changement dans la paroi du passage. Là-bas, la lueur rouge devenait plus sombre, le couloir débouchant brusquement dans une pièce, sans porte ni seuil. On s'agita dans ma bulle d'origine et je ralentis le pas, remontant mon pistolet à hauteur de visage, prête à ajuster et à tirer.

Pas à pas, je progressais vers un endroit qui, à en croire le localisateur, devait se trouver à l'intérieur même de l'enceinte du Processeur. Très vite, je compris qu'il ne pouvait s'agir du noyau dans son intégralité, car la pièce était trop petite. De loin, elle ressemblait juste à une galerie technique pleine d'instruments de contrôle. Le Processeur devait se trouver au-delà, protégé dans sa gangue de béton hyperblindé. Dans le communicateur, j'entendais des murmures, mais pas d'ordre explicite, ni même d'encouragement ou de recommandation. On me laissait le champ libre.

Je surgis dans la salle, braquant mon arme dans l'angle mort de gauche en regardant dans celui de droite, puis *vice versa*, répétant des gestes appris à l'entraînement mais rarement appliqués sur le terrain. L'endroit sécurisé, je pouvais le détailler plus avant. Je me trouvais sur une plate-forme qui dominait de quelques marches le cœur d'une salle d'une dizaine de mètres de côté. L'impression que j'avais eue de loin était justifiée. À l'exception d'une étrange machine qui occupait son centre et que j'inspecterais plus tard, il y avait essentiellement là des appareils de contrôle, pour l'instant inopérants. Le mur opposé à l'entrée se couvrait d'écrans aveugles, alors que sur les autres et au plafond couraient des tuyaux ou des câbles en pagaille. Ici ou là, une console se ménageait un espace vital au milieu de toute cette tuyauterie. Je commençais à me représenter où je me trouvais : logée quelque part à l'intérieur de la double enceinte du noyau. Le Processeur restait inviolé, en face de moi, derrière le mur d'écrans. Pourquoi les Fondateurs avaient-ils ménagé cette niche ? Je focalisai mon attention sur son mobilier.

Il n'y avait que deux armoires métalliques, fermées. Aucune table, aucun siège, aucun lit n'avait été prévu pour accueillir les condamnés... Je les imaginai debout comme moi, à leur arrivée, une heure de marche après avoir quitté le monde des vivants. Du haut de la plateforme, ils dominaient la raison d'être de cette salle : cette machine imposante, lisse et rutilante, ultratechnologique, qui reposait au centre de la pièce. Fuji, droit comme un i, avait sûrement scruté l'endroit pour en évaluer les dangers. Chandler avait dû se précipiter, peut-être sauter par-dessus la rambarde. Belief, fatigué par la marche, s'était sans doute assis sur les marches pour réfléchir. Pour ma part, je descendis prudemment l'escalier et m'approchai. En faisant le tour de l'engin, je me demandai ce que les condamnés qui étaient arrivés ici avant moi, mes trois compagnons en tête, étaient devenus...

Sarcophage

« Là, regardez la prise rouge à vos pieds ! criai-je en arrachant le micro des mains d'Humanic.

— Pardon, mais qui parle ?

— Excusez-moi. Je suis Gina Courage, responsable de la Connectique pour tout le central.

— Désolée, citoyenne, mais je ne reçois d'ordre que de mes supérieurs.

— Capitaine, reprit le conseiller Humanic, faites ce que la responsable dit... »

Ange Barnett braqua sa caméra sur une prise d'alimentation, non loin de son pied droit. Je la corrigeai :

« Non, capitaine, la grosse prise rouge, à votre gauche. Ça ne ressemble pas vraiment à une prise en fait, mais plutôt à l'arrivée d'un tuyau... Voilà, c'est ça ! Merci, capitaine.

— C'est quoi ? demanda la présidente dans mon dos.

— Une prise à très haut débit, du même type que celles que nous avons découvertes dans la crypte des avatars.

— Ça sert à quoi exactement ?

— À transférer un lot colossal de données, depuis le Processeur, ou vers le Processeur.

— Qu'entendez-vous par *colossal* exactement ?

— Une bande passante assez large pour transférer la personnalité complète d'un avatar en une minute... »

En disant cela, je me demandai quel genre de données avait bien pu transiter par cette connexion et à quoi pouvait servir cette machine, cachée entre les deux murs de la double enceinte du noyau processoral. Je me surpris à penser qu'il pouvait s'agir d'une mesure de sécurité, d'une solution de sauvegarde en cas de problème. Mais quel genre de problème ? Une intrusion matérielle du noyau venant de l'intérieur de la bulle ? Les Fondateurs avaient nécessairement envisagé l'éventualité d'une menace directe à l'endroit du Processeur, par des éléments matériels – je m'étais par exemple toujours demandé s'ils avaient vraiment pu prévenir toute fuite d'eau du nécessaire système de refroidissement – ou plus vraisemblablement par les citoyens eux-mêmes. Nous ignorions tout de cet endroit, le refuge idéal pour une parcelle de conscience du Processeur, *via* la prise à très haut débit. Quelle pouvait alors être l'utilité d'un accès physique direct vers l'extérieur, *via* la borne de quarantaine ? Fuir une bulle devenue ennemie pour en rejoindre une autre ? Rentrer pour orchestrer d'éventuelles réparations ? Pourquoi pas ? Selon la situation, il n'était pas inconcevable que le Processeur eût besoin de cette porte de sortie. Restait à trouver le véhicule prévu pour remonter le corridor jusqu'au sas. La machine elle-même ? Pas dans son intégralité, elle n'avait pas l'air de passer dans le couloir et semblait amarrée au sol de la pièce secrète. Un avatar ?

Mais d'ailleurs, maintenant que j'y pensais... Bon sang, il ne pouvait pas s'agir d'une coïncidence... La décharge dans laquelle on avait trouvé X24 était proche du sas de quarantaine. Si l'avatar avait voulu se rendre du central au sas, ou l'inverse, sans trop attirer l'attention, il était logique qu'il fût passé par cette décharge. Si tel avait été le cas, il n'avait pas eu le temps de terminer sa route. Se croyant en sécurité, il avait répondu aux requêtes des évaluateurs, que j'avais personnellement ordonnées. Et les dépeceurs l'avaient alors repéré et massacré, avant qu'il n'atteignît le sas et son corridor.

Sur l'écran, le capitaine Barnett tournait autour de la machine. J'imaginai le dispositif équivalent qui devait exister dans ma propre bulle, quelque part sous mes pieds, cachée dans une pièce inviolée depuis la Grande Panne. Peut-être le Processeur, ou du moins une parcelle de sa conscience, s'y était-Il réfugié et y attendait-Il encore son avatar pour renaître, ou pour communiquer avec les citoyens. Plus simplement, peut-être y avait-Il juste laissé un testament, l'explication de Son arrêt, les clefs de notre survie... Tout était possible !

Mais tout... n'était qu'hypothèses. J'en imaginai déjà d'autres dans lesquelles je réservais un usage bien plus funeste à la machine. Cette pièce secrète, que le Processeur cachait aux yeux des citoyens, sa sortie de secours en quelque sorte, avait pu devenir la faille dans sa muraille. On pouvait tout aussi bien imaginer qu'un excès de confiance avait mené les Fondateurs et leur création à négliger la sécurité informatique de cet accès secret. Si des citoyens mal intentionnés l'avaient découvert, les activistes de l'affranchissement par exemple, peut-être y avaient-ils trouvé la brèche tant espérée, le défaut dans l'armure, le moyen d'envoyer un virus sophistiqué dans le noyau. J'avais du mal à croire à une telle faiblesse dans les défenses du Processeur, mais bon, il fallait bien que faiblesse il y eût pour qu'Il se fût arrêté, il y avait plus d'un mois maintenant.

Un mois déjà ! Un mois passé à piétiner, à ne rien comprendre, à échafauder les théories les plus absurdes, ce que j'étais – j'en avais conscience – encore en train de faire. J'avais espéré que l'ouverture du passage de l'autre bulle apporterait une réponse immédiate, mais je me rendais maintenant compte qu'une fois de plus, l'explication m'échapperait. Comment avais-je pu être si naïve et penser qu'une bulle éteinte depuis des siècles révélerait la vérité ? Les yeux rivés sur l'écran qui retransmettait les investigations du capitaine Barnett, je sentis ma poitrine se soulever, des larmes monter... et je décidai de ne pas me laisser abattre ! Il y avait cette machine devant nous et il fallait comprendre à quoi elle servait. Il y avait cette femme, qui avait donné sa vie aux brigades externes et que le Virus était peut-être en train de ronger. Moi, responsable de la Connectique, tranquillement protégée par ma bulle, n'avais pas le droit de flancher et me devais de profiter du sacrifice d'Ange Barnett.

Le capitaine était justement en train d'inspecter la machine, suivant les ordres de la présidente, que relayait le conseiller Humanic. L'engin était plutôt bas, de la hauteur d'un homme, et comportait deux parties : une sphère d'environ deux mètres de diamètre et un cylindre de trois mètres de long, encastrés l'un dans l'autre. Seule la sphère semblait raccordée à l'extérieur, par la prise à très haut débit, mais aussi par une multitude d'autres câbles. Elle disposait également d'une console de contrôle, et de plusieurs manettes, valves et interrupteurs.

« Voulez-vous que j'essaye d'actionner quelque chose ? » demandait le capitaine.

Les conseillers et la présidente se tournèrent vers moi pour me demander mon avis. Leur confiance me flatta et la curiosité l'emporta sur la prudence : je proposai d'essayer les principales commandes. On accepta et je commençai à guider le capitaine Barnett dans la complexité des appareils qui couvraient la sphère.

Aucune de nos tentatives n'eut de conséquence visible, si bien qu'au bout d'une vingtaine de minutes, nous dûmes nous rendre à l'évidence : la sphère était hors service, comme la plupart des appareils croisés dans la nouvelle bulle. Persuadés que nous n'en tirerions rien, nous nous concentrâmes sur l'autre partie de l'appareil.

Le cylindre contrastait avec la sphère par sa simplicité, ses courbes parfaites, son métal froid et lisse. Un unique bouton, à l'extrémité, venait ponctuer sa surface. Le capitaine demanda la permission de le presser, après avoir soigneusement examiné le capot et y avoir décelé des rainures suggérant qu'il pouvait s'ouvrir. La décision me revint naturellement de nouveau et j'ordonnai encore l'action,

toujours aussi curieuse de comprendre ce à quoi pouvait servir cette machine.

Quand Ange Barnett actionna le bouton, quelques voyants se mirent à clignoter. Un bruit métallique se fit entendre, alors qu'un mouvement naissait sur le cylindre. La militaire fit un bond en arrière et dégaina, pointant son arme droit sur la machine. Sur l'écran, je vis, derrière la main sûre et armée du capitaine, le capot qui s'ouvrait, en partant du haut, les feuilles métalliques coulissant les unes sur les autres. Tout le monde s'était tu et attendait.

À mi-course, les parois s'arrêtèrent, laissant le cylindre à moitié ouvert. Sans attendre d'ordre, le capitaine s'approcha lentement, braquant son arme sur l'intérieur de la machine. Elle contenait une simple couchette qui semblait inviter à s'allonger celle qui venait de la découvrir.

« On dirait une sorte de caisson de recyclage organique, proposa le capitaine Barnett.

— C'est étrange, il n'y a pas de connexion, remarquai-je.

— Ça vous surprend ? demanda Humanic.

— Oui. De l'autre côté, il y a la prise à très haut débit et ici, il n'y a rien. C'est comme si cette couchette était plutôt destinée à un homme qu'à un avatar.

— Attendez, intervint le capitaine Barnett. Regardez cette trappe au-dessus de la tête, des appareils logés dans la sphère derrière peuvent passer par là.

— Vous avez raison.

— Cela dit, reprit le capitaine, je ne vois pas pourquoi vous voulez voir des avatars ici. Ce sont bien des hommes et des femmes condamnés qui venaient là, pas des avatars. Cette machine devait être le sarcophage dans lequel ils vivaient leurs derniers instants.

— Oui, vous avez encore raison, mais pourquoi la connexion à très haut débit alors ?

— J'ai ma petite idée là-dessus. Je pense que le Processeur invitait les brigadiers à se coucher là pour y mourir et qu'il leur offrait une sorte de dernier spectacle pour apaiser leur fin, peut-être en même temps qu'il leur administrait une injection létale.

— Une prise à très haut débit pour ça ? C'est exagéré non ?

— Ça dépend. J'ai le sentiment que le Processeur nous cachait beaucoup de choses pour assurer notre survie. Je l'imagine bien faire des confessions aux rares personnes qui n'étaient plus susceptibles de les répéter à leurs concitoyens. Si l'étendue de ses mensonges était grande, l'utilisation d'une prise à très haut débit est justifiée, non ? »

Dans le salon de communication, on s'interrogea du regard pour voir le sentiment qu'inspirait à chacun l'étrange théorie qu'avancait le capitaine Barnett. Pour ma part, je pensais que la prise à haut débit avait nécessairement un plus haut dessein qu'une simple communication avec un humain, mais la militaire avait piqué ma curiosité. Quant aux conseillers, l'incrédulité ou au mieux l'incompréhension semblaient emporter leur majorité, si bien qu'Humanic interrogea sa subordonnée :

« Capitaine, pensez-vous à quelque chose en particulier ?

— Oui, ça va vous surprendre, mais je sais désormais que le Processeur nous mentait sur la nature des mutants et je soupçonne que le Virus est bien moins dangereux aujourd'hui qu'il ne l'était lors de la pandémie. Je me demande même s'il existe encore.

— Ce n'est pas possible, capitaine. Le dernier brigadier diagnostiqué positif remonte à un peu plus d'un an.

— Je sais. Mais je me demande s'il est bien mort du Virus... »

Le silence se fit. Personne n'osa répliquer. Chacun absorbait l'hypothèse que venait de formuler le capitaine Barnett. Je me rendis à l'évidence : la jeune femme était très ébranlée par le risque de mourir du Virus et se raccrochait à des idées saugrenues pour garder espoir. Humanic reprit

finallement le cours de la discussion, adoptant des manières paternalistes envers sa protégée. Un instant, je me fis la réflexion que le ton avec lequel le capitaine Barnett avait prononcé ses dernières phrases était étrange, plus cynique, voire narquois, que mélancolique, ce qui ne ressemblait pas à l'attitude d'une condamnée. Mais peut-être n'était-ce là qu'une impression ? Je n'avais de toute façon aucune idée des sentiments que pouvait ressentir une femme que la mort attendait. De fait, ce qu'on demandait au capitaine devait être éprouvant... On l'invitait sur le chemin que nombre de contaminés avaient suivi avant elle, mais il n'y avait pas d'espoir d'aller jusqu'au bout, dans cette bulle lointaine, elle aussi privée de Processeur.

Humanic géra rapidement les états d'âme d'Ange Barnett – elle n'était après tout qu'un simple capitaine de brigade, qui plus est promu à la hâte – et lui donna ordre de continuer l'exploration. J'en profitai pour avancer l'idée que j'échafaudais depuis un moment.

« Citoyenne présidente, citoyens et citoyennes conseillers, je souhaite qu'on ramène cette machine dans notre bulle pour un examen poussé par nos spécialistes. Je soupçonne qu'elle pourrait être liée à la Grande Panne et faute de remonter le corridor de notre propre bulle, l'examen de cet autre appareil pourrait nous révéler sa fonction exacte et nous aider à comprendre. Capitaine, pensez-vous qu'il soit possible de déconnecter, d'extraire, de démonter et de transporter le sarcophage ? »

J'avais parlé vite, pour ne pas laisser le temps aux conseillers d'interférer et ceux-ci se turent pendant que la caméra du capitaine courait sur la base de la machine et s'arrêtait sur les supports et les fixations qui la maintenaient au sol.

« *A priori*, la déconnecter et l'extraire ne doit pas poser de problème. Il me semble que les câbles et les ancrages sont standard, non ? En revanche, je ne vois pas comment la transporter toute seule, ni la démonter sans prendre le risque de l'endommager.

— Désolé de vous interrompre, mais nous pouvons peut-être donner un coup de main ! »

La voix qui venait de s'élever dans les communicateurs appartenait à un des brigadiers du sas de quarantaine. Les soldats s'étaient fait oublier, mais ils avaient suivi l'opération depuis le début. Sur les écrans apparut automatiquement la tête de l'auteur de la proposition : un visage carré, une mâchoire franche et un sourire sincère. Sur son col, je reconnus les insignes de lieutenant.

« On était justement en train d'en parler avec les copains et certains d'entre nous sont d'accord pour ressortir, s'il y a vraiment quelque chose à récupérer.

— T'es dingue Merlin, répondit le capitaine Barnett. Votre quarantaine finit demain. Attends tranquillement la fin et file retrouver ta femme et ton gosse.

— Oh, vous savez capitaine, si on ne repart qu'après-demain, ça me donne le temps de leur faire une bise. Et je suis sûr que le petit sera fier de moi si je lui ramène la machine à ressusciter le Processeur. »

Et il partit d'un rire franc, que partagea Ange Barnett. Visiblement, ces deux-là s'entendaient à merveille. Je réfléchis rapidement à un plan d'action. L'opération valait le coup. Les brigadiers n'avaient plus qu'une journée à passer en quarantaine. Demain soir, la voie serait donc libre pour accéder au sas de ma propre bulle. Le conseil n'accepterait pas qu'on ouvre l'iris, pas avant les élections, qui devaient se dérouler quelques jours plus tard. Pendant ce temps, je pourrais mettre à profit la main-d'œuvre qui se trouverait dans l'autre bulle pour étudier le sarcophage à distance. Lorsque le nouveau président serait élu, les brigadiers seraient vraisemblablement encore là-bas. Ici, le sas de quarantaine serait désert. Les événements s'enchaîneraient à merveille... D'autant que j'étais maintenant certaine de rencontrer rapidement le nouveau président : Montalk avait encore répété la veille à la présidente qu'il me proposerait comme ministre de la Connectique. Rapidement, je pourrais ainsi proposer à l'élu d'explorer le corridor. Le dernier sondage permanent d'opinion

donnait le traditionaliste Jason Gershwin vainqueur, talonné par le brigadier-colonel Sunshine : après le meurtre du candidat Picasso, leurs discours sécuritaires portaient leurs fruits. Prônant toujours l'interventionnisme, Sunshine accepterait sûrement ma proposition. En revanche, Gershwin la refuserait certainement, et c'était là le point faible de mon plan.

Les conseillers prenaient leur temps pour réfléchir... J'en profitai pour répondre au lieutenant Merlin Future :

« C'est une excellente idée, lieutenant, ainsi qu'une belle preuve de bravoure ! Je nourris l'espoir que vous ayez raison et que cette machine nous aide en effet à comprendre ce qui est arrivé à notre Processeur et, qui sait, à nous Le ramener.

— Si je peux me permettre de rajouter quelque chose, intervint Reloyd, je pense qu'il faudrait qu'un ingénieur se joigne à l'expédition, ne serait-ce que pour s'assurer que vous n'endommagiez pas cet engin.

— Vous avez raison, mais qui...

— Je me porte volontaire. »

Je n'en revenais pas : mon vieil ingénieur consciencieux et obéissant venait de sortir de sa réserve et proposait de se lancer dans la grande aventure. S'ennuyait-il comme moi du piétinement de l'enquête ? L'enthousiasme des brigadiers l'avait-il conquis ? Peu importait, tout était dit et il me serait très utile pour inspecter le sarcophage dans l'autre bulle.

La présidente semblait dépassée mais satisfaite par l'audace dont je venais de faire preuve et qui avait entraîné celles de Reloyd et des brigadiers Barnett et Future. Elle prit la parole et son visage apparut sur tous les communicateurs, dans le sas de quarantaine et dans l'autre bulle :

« Citoyens, il se fait tard. Je pense que c'est assez pour aujourd'hui. Je déclare la mission terminée. Capitaine, le conseiller Humanic va superviser votre retour au camp de base. Le conseil va se réunir et réfléchir à vos intéressantes propositions. Citoyennes, citoyens, je vous souhaite à tous une bonne nuit. »

Il y avait de l'enthousiasme dans la voix légèrement rauque de l'encore présidente de la bulle. J'étais prête à parier qu'elle réussirait à convaincre son conseil qu'il fallait continuer d'agir.

« Demain s'achèvera la quarantaine des premiers brigadiers à avoir bravé l'extérieur. Je vous demande de les accueillir en héros. »

Brigadier-colonel Helmut Sunshine, candidat à la présidence.

Trahison

« Bien que nous soyons étrangers à la Grande Panne, nous, activistes du mouvement d'affranchissement, avons toujours œuvré dans l'ombre pour la fin de la dictature processorale. Maintenant que le tyran nous a laissés, nous nous réjouissons et sortons dans la lumière de la ville pour vous proposer de vivre comme nous l'imaginons depuis des siècles. »

William Cyborg, candidat à la présidence, affranchi.

Pris de panique, je me réfugiai dans les toilettes publiques du jardin zoologique. Dans le grand miroir qui couvrait le mur, au-dessus des lavabos, un visage étranger m'inquiéta une seconde, mais il s'agissait du mien : mes cheveux teints en noir et mon menton exceptionnellement glabre. Je ne pouvais m'éterniser, je devais me cacher, m'isoler pour faire le point. Vite, j'ouvris une cabine et m'y enfermai. Assis sur la cuvette, la tête dans les mains, je soufflai profondément. Je m'étais laissé envahir par la peur, j'étais dépassé par les événements, je devais à tout prix reprendre mon calme.

Mes pires craintes s'étaient avérées exactes : j'étais tombé dans un piège. Depuis le début, le message anonyme m'avait semblé suspect. La possibilité que quelqu'un disposât d'une information sur nos agresseurs m'avait paru bien moins probable que celle de leur regret de m'avoir raté lors de leur descente dans notre cellule communautaire. Pour moi, la situation était limpide : on avait assassiné Picasso car il venait de dépasser les autres candidats dans les sondages. Quelqu'un avait voulu annihiler ses idéaux car ils devenaient de plus en plus populaires. Au rang des victimes se comptaient tous les complices et les disciples de mon ami, tous ceux qui auraient pu continuer son œuvre, tous sauf un : moi, qui devais probablement mon salut aux brigades que j'avais appelées au secours *in extremis*. Moi qui venais de sortir de la clinique en bonne forme et pouvais constituer une menace pour nos agresseurs. C'était clair : on n'avait pas eu le temps de m'achever et on s'apprêtait à le faire.

Malgré mes soupçons, j'avais décidé de me rendre au rendez-vous et le regrettais maintenant amèrement. J'avais pourtant bien pesé le pour et le contre. Au cas où il ne s'agirait pas d'un piège, j'obtiendrais cette « information sur le meurtre du candidat Picasso » mentionnée dans le message. À défaut, j'en apprendrais sûrement plus sur nos agresseurs. Je n'avais de toute façon rien de mieux à faire. Pendant plus d'une heure, j'avais parcouru le jardin animalier, ses allées bordées de cages, ses serres, ses vivariums et ses aquariums, en passant régulièrement sur la petite place isolée où se trouvait la statue aux arthropodes. Le petit banc était parfois occupé, mais personne n'y tenait d'orange organique. Mon mystérieux correspondant était en retard ou, plus vraisemblablement, n'existait pas. En revanche, depuis vingt minutes, je ne cessai de croiser deux inquiétants citoyens. L'un d'eux avait une carrure impressionnante, et je l'imaginai bien habillé et cagoulé de noir, une barre à mine à la main... L'autre avait l'air sournois. Ils me regardaient avec insistance, me suivaient à tour de rôle et tâchaient de me coincer dans les culs-de-sac ou les lieux peu fréquentés et peu éclairés.

Heureusement, j'avais passé la journée à préparer ce rendez-vous. Pendant trois heures, j'avais arpenté les allées ; leurs recoins m'étaient devenus familiers. Si bien que lorsque j'avais compris que les deux hommes m'en voulaient, je les avais semés sans peine pour me réfugier ici, dans les

toilettes. Maintenant, il me fallait réfléchir à la situation et prendre une décision. Devais-je fuir ou essayer d'isoler un des types pour l'interroger ?

Je n'eus pas le temps de trouver la réponse à cette angoissante question. La porte principale des sanitaires s'ouvrit. Je refermai précipitamment ma cabine, la verrouillai, puis m'accroupis pour voir ce qui se passait sous la porte. Une paire de pieds entra, je crus reconnaître ceux du plus petit de mes poursuivants. Il se dirigea droit vers les cabines du fond. J'étais dans celle de gauche. Je me relevai et sortis de ma poche la bombe lacrymogène que j'avais achetée le matin même. Je n'avais aucune illusion sur la résistance du loquet qui paraissait ridiculement mince. Peut-être avais-je une chance si je le prenais par surprise, alors qu'il était seul. J'étais prêt, aussi prêt que pouvait l'être quelqu'un qui ne s'était jamais battu.

J'ouvris la porte d'un coup, me jetai sur lui – c'était bien le petit sournois – en envoyant une giclée de lacrymo vers son visage, le renversai, tombai avec lui sur le carrelage et le maîtrisai sans trop de difficulté.

« T'es qui ?

— Sonic, on a rendez-vous ensemble non ?

— J'ai rendez-vous avec quelqu'un, mais il y avait un signe distinctif, c'est quoi ?

— Mais je ne sais pas moi, t'as rien précisé dans ton message.

— Mon message ? Il n'y a pas de message, je n'ai jamais répondu au tien.

— Tu ne t'appelles pas Artus ?

— Non. C'est qui, Artus ?

— Arrête ton délire, il doit y avoir erreur. Lâche-moi, putain, j'ai mal. »

Il avait raison, la lacrymo me brûlait à moi aussi les yeux, ce devait être terrible pour lui. Je palpais rapidement les poches de son manteau. Elles étaient vides. Pouvais-je m'être trompé ? Bien sûr. En tout cas ce type était totalement inoffensif, certainement pas de la trempe de ceux qui nous avaient attaqués. Je m'étais planté sur toute la ligne.

Je sortis précipitamment des toilettes et remontai vers la sortie. En chemin, je croisai l'autre homme et vérifiai ce que je pensais avoir compris.

« Artus ?

— Oui ?

— Sonic est aux toilettes, par là-bas. »

Il eut l'air surpris, mais me remercia timidement. Je passai une dernière fois par la place des arthropodes et tombai sur mon rendez-vous, visiblement essoufflé par son retard, mais tenant à la main une orange. Son regard passa sur moi sans me reconnaître.

Je mis le plan que j'avais initialement prévu à exécution. Alors que mon anonyme contact repartait dans une allée déserte, je lui emboîtai rapidement le pas, appuyai ma bombe entre ses omoplates comme s'il s'agissait d'un pistolet et le maîtrisai d'une clef de bras, que j'avais apprise le jour même auprès d'un ami videur de borderground. Le fait qu'il s'agît d'une femme me facilita la tâche. Elle laissa tomber l'orange, qui roula jusqu'à l'intersection suivante, heureusement déserte. Je n'étais pas à l'aise, mais pris une voix forte et déterminée.

« Ne bougez pas ! Vous êtes seule ?

— Bien sûr.

— Vous êtes en retard.

— Pardonnez-moi, citoyen Factory, j'ai été retardée par une affaire urgente au bureau.

— Vous vouliez me parler...

— Aïe, vous me faites mal.

— Pardon, dis-je en relâchant la pression.

— Merci. Oui, j'ai quelque chose qui pourrait vous intéresser : un enregistrement qui concerne l'attentat.

— Un enregistrement ?

— Oui, une conversation entre deux complices fomentant ce qui semble être un assaut en règle, contre le domicile du candidat Picasso. »

Je tombai des nues, et restai méfiant.

« Pourquoi me le donner à moi ? Et pas aux brigades internes plutôt ?

— Hum... Pour trois raisons en fait. D'abord, parce que je n'ai pas confiance dans nos autorités pour enquêter et punir les coupables. Ensuite, parce qu'il est dans mon intérêt de vous aider à honorer la mémoire de votre ami. Et enfin, parce que ça fait un moment que je veux vous rencontrer et vous parler.

— Ah bon ? dis-je en la relâchant et en la tournant pour la regarder de face. Et pourquoi donc vouliez-vous me voir ?

— Parce que, avant la Grande Panne, vous et moi étions les deux personnes de la bulle qui téléchargeaient le plus de données du Processeur. Vu nos profils très différents, je voudrais en savoir plus sur vous. »

Je la dévisageai. Elle était petite, brune et devait avoir une quarantaine d'années, plutôt bien conservée. Derrière ses lunettes, je devinai des cernes sombres et profonds, qui trahissaient une grande fatigue.

« Vous êtes qui au juste ?

— Citoyenne Courage, responsable de la Connectique pour tout le central.

— Hum... Ça ne me dit rien. Pourtant, je l'ai vu le responsable de la Connectique. C'est même lui qui m'a expliqué que j'étais numéro un. Il ne vous ressemblait pas du tout ce garçon.

— Je sais. Le conseil vous a convoqué pendant les quelques jours durant lesquels ces imbéciles me soupçonnaient d'être moi-même complice de la Grande Panne. Il m'avait mise à pied et c'est mon remplaçant que vous avez vu. Un incapable.

— D'accord, admettons. Mais pourquoi vouliez-vous me parler, avant cette histoire d'enregistrement ?

— Je vais être franche avec vous et vous poser une question qui va vous surprendre.

— Allez-y. Plus rien ne me touche maintenant.

— Êtes-vous complice de la Grande Panne ? »

Je m'attendais à tout sauf à ça. Cette fille était vraiment bizarre, avec ses questions absurdes et ses promesses de révélation. Elle me désarçonnait en me regardant droit dans les yeux, comme pour observer mes réactions à son interrogatoire.

« Je vais vous répondre. Mais ça vous dérangerait de marcher vers une sortie ? Je ne suis pas tranquille depuis l'attentat et je préfère ne pas rester longtemps au même endroit.

— Non, non. Allons-y. »

Nous remontâmes rapidement le chemin des serpents pour nous engager dans l'allée la plus fréquentée du jardin, au niveau des deux panthères qui faisaient sa célébrité car elles appartenaient à la plus grosse espèce animale que les Fondateurs avaient décidé de sauvegarder au côté du genre humain. J'avais dans l'idée qu'on n'oserait rien contre nous dans la foule des promenades vespérales, et les deux félins attiraient le plus grand nombre de visiteurs. Après tout, si cette femme disait vrai, elle avait des informations sur nos agresseurs et les mettait donc en danger. Si jamais ils étaient au courant, ils devaient se débarrasser d'elle, et de moi par la même occasion. Comme pour

nous rappeler que nous étions peut-être menacés, les panthères tournaient dans leur cage en nous fixant de leurs yeux sauvages.

« Bien. Si j'étais complice de la Grande Panne, pensez-vous vraiment que je vous le dirais ?

— Peut-être. Je vous rappelle que j'ai des informations sur les meurtres de vos amis.

— Quand bien même. Si j'étais complice, je ne vous le dirais pas. Vous pourriez par exemple être en train de m'enregistrer.

— Vous avez raison. Ne perdons pas de temps. Regardez, éteignons mon terminal et fouillez-moi ! »

Après avoir éteint son terminal de poignet, un appareil réservé aux -pontes de la bulle, le plus perfectionné qu'il m'eût été donné de voir, elle leva les bras, désarmante. Je palpais son dos, sa ceinture, ses jambes, ses bottes. Elle ne semblait rien dissimuler. Pendant l'opération, elle revint à la charge :

— Remarquez que si je vous enregistrerais, ça ne servirait pas à grand-chose. Un enregistrement n'a pas valeur de preuve devant le tribunal. Vous le regretterez comme moi après avoir écouté celui que j'ai pour vous. Mais bon, si vous en avez terminé, répondez à ma question : êtes-vous complice de la Grande Panne ?

— Non. Bien sûr que non. Personne n'avait plus besoin que moi du Processeur.

— C'est donc vrai cette histoire de musique que vous téléchargeiez ?

— Je vois que le conseil vous a bien informée. Oui, c'est bien ça qui me vaut mon record.

— Et comment faisiez-vous ça ?

— Rien de plus facile ! Je discutais avec le Processeur et...

— Pardon, de quelle façon discutiez-vous avec le Processeur ? Comme s'il s'agissait d'une personne, d'une personne proche ?

— Bien sûr. Nous étions même plutôt bons amis. Il avait une voix féminine, chaude et sensuelle, qui se prêtait assez bien à nos échanges artistiques. Son rôle était bien programmé. Mais j'imagine qu'Il faisait ça avec tout le monde au central non ?

— Détrompez-vous. J'en ai été la première surprise, mais, à part vous et moi, je ne connais personne qui parle du Processeur comme d'un ami. Les autres ne discutaient que de sujets banals et matériels avec Lui.

— Ah. Et vous ? Vous parliez de quoi ? »

La responsable eut l'air troublée par ma question. Ce n'est qu'avec une voix et des yeux tremblants qu'elle put me répondre :

« De tout et de rien. Il s'intéressait à ma vie, se permettait de la commenter et de me conseiller. Nous avions aussi des discussions presque philosophiques, Lui et moi, sur la bulle, sur Sa nature, sur n'importe quoi en fait. Et il me parlait avec une voix masculine, charmeuse et attentionnée. Mais peu importe, c'est fini tout ça. Savez-vous quoi que ce soit sur la Grande Panne ?

— Rien du tout.

— Dommage. J'avais imaginé que les meurtriers du candidat Picasso et du Processeur ne faisaient qu'un, qu'ils avaient pu essayer de se débarrasser de vous et de vos amis parce que vous aviez commencé à les identifier.

— Désolé de vous décevoir, mais j'ai bien peur que ce soit simplement parce que mon ami venait de prendre la tête des sondages. Bon, vous me le faites écouter votre fameux enregistrement ?

— Oui, je crois qu'on peut se faire confiance tous les deux. »

La responsable m'entraîna dans un vivarium, désert en dehors des batraciens qui se prélassaient derrière leurs vitres. Elle ralluma son terminal de poignet et pianota quelques secondes. Avant de

lancer la diffusion de son enregistrement, elle me précisa qu'il datait du jour de l'attentat, trois heures avant l'attaque pour être précis.

« Allô ?

— Le patron est de sortie.

— Les chevilles ouvrières enflent. »

Pas de doute, je connaissais cette voix ! La responsable fit une pause et me chuchota : « Il s'agit sûrement d'un code de reconnaissance », avant de reprendre la lecture :

« C'est possible pour ce soir, seront-ils tous là ?

— Oui, ils célèbrent leur victoire, dans leur lieu habituel.

— Vous pouvez éviter d'y être ?

— Ça dépend. À quelle heure pensez-vous intervenir ?

— Vers onze heures.

— C'est bon pour moi, je peux dire que j'ai du travail et que je n'irai pas avant minuit.

— Parfait, c'est pour ce soir donc.

— Bonne chance. »

Reinhardt. C'était la voix du conseiller Reinhardt ! Je me revoyais l'avertir de notre petite soirée et l'y convier, certes à contrecœur. Au moment de l'attaque, il n'était pas encore arrivé et j'avais attribué ça au manque d'enthousiasme que j'avais montré en l'invitant et qu'il avait dû sentir. Quelle erreur ! Il avait lui-même renseigné nos assassins. Tout ce qui était arrivé était donc de ma faute ! Son message au retour de l'hôpital me traversa l'esprit : « Je reste au central pour essayer d'aider dans l'enquête. Appelle-moi quand tu veux. » L'infâme hypocrite...

« Vous tremblez. Vous avez reconnu la voix du conseiller Reinhardt ?

— Oui...

— Je n'ai malheureusement pas réussi à identifier l'autre personne. L'appel venait d'une cabine publique du quartier hindi. Dites-moi, quels étaient vos rapports avec le conseiller Reinhardt ?

— Si je le croise, je le tue...

— Calmez-vous, ça ne servirait à rien. Il a l'air de servir d'intermédiaire. Il vaudrait mieux mettre la main sur le véritable commanditaire.

— Vous avez des soupçons ?

— Pas vraiment non. Évidemment, les autres candidats à la présidence font tous de parfaits suspects. C'est à eux que profite le crime. Claudia Empire me paraît insoupçonnable. Sunshine a les moyens d'organiser une telle opération, en évitant soigneusement les contrôles des brigades internes, qu'il dirige lui-même. Mais, en même temps, ça ressemble à Gershwin et aux traditionalistes, aux mesures radicales qu'ils prennent face à tout ce qui se met en travers de leur route. Cela dit, la voix n'est celle d'aucun des candidats, j'ai vérifié.

— Et le nouveau ? L'affranchi qui vient de nous révéler son identité ? J'imagine qu'il doit sa candidature à un report des soutiens qu'avait reçus Picasso, non ? Après tout, vus de loin, nos programmes se ressemblent.

— Non, les soutiens de votre ami n'ont pas été débloqués, et je voulais justement vous parler de ça. Ne pensez-vous pas que la meilleure façon de venger et d'honorer la mémoire du citoyen Picasso est de vous présenter vous-même et de remporter l'élection ?

— Mais... Ce n'est pas possible. Je n'ai pas son charisme.

— Non, mais vous avez ses idées. Les conseillers n'arrêtent pas de dire que sans vous, il n'y aurait pas eu de candidature déconnectée. »

Elle avait raison. Même si je m'en sentais absolument incapable, devenir président de la bulle

était bien la plus belle façon pour moi de venger Picasso et les autres, de punir Reinhardt, de démasquer ses complices. Comme si Pic' m'envoyait un signe, mon regard se posa sur une salamandre exposée là. L'animal semblait me regarder et attendre une réaction de ma part. Il me rappelait celui que portait mon ami, tatoué à l'aine, son talisman comme il l'appelait, celui qui avait émaillé toute sa campagne, son emblème. Je devais essayer de relever le défi. J'entraînai la responsable en dehors du vivarium et nous reprîmes le chemin de la sortie.

« L'élection a lieu dans cinq jours. Comment voulez-vous que je réussisse à devenir candidat en aussi peu de temps ?

— C'est ce que je vous disais : les soutiens de votre ami n'ont pas été débloqués. Je dois être la seule personne dans la bulle à pouvoir récupérer la liste complète de leurs identités. Si je vous la communique et que je les autorise à revoter en même temps que vous les contactez, vous avez de bonnes chances d'être candidat à votre tour, non ?

— Hum... Oui, sûrement. Mais je ne comprends pas. Vous avez vraiment la possibilité de faire ça ? Le conseil ne contrôle pas vos actes ?

— Disons que je suis en très bon terme avec la présidence actuelle et que je peux réclamer qu'on réactive dans l'urgence la possibilité de soutien de ceux qui ont voté Picasso. Question de civisme. Bien sûr, le conseil ignorera que nous nous sommes rencontrés et que je vous ai transmis la liste.

— Hum... Bien. Très bien. Mais... Attendez... Pourquoi faites-vous ça ? »

Nous étions arrivés à la sortie du jardin zoologique et la citoyenne Courage s'arrêta net, se tournant vers moi.

« Disons que je me sens responsable de ce qui vous est arrivé. On m'avait chargée de surveiller les communications de la bulle pour m'assurer qu'aucune tricherie n'aurait lieu, que les candidats ne subiraient aucune pression, et j'en passe. J'ai failli à ma mission. J'ai trouvé le message que vous venez d'entendre le lendemain de l'attentat, et encore, en fin de journée. Si je m'étais consacrée à fond à ma tâche, je l'aurais écouté en temps réel, il m'aurait paru suspect, j'aurais déclenché une investigation, on aurait peut-être remonté la piste, les brigades auraient été sur leur garde, elles auraient repéré les assassins, tous vos amis seraient vivants, le conseiller Reinhardt aux arrêts et son commanditaire démasqué. Au lieu de cela, j'ai préféré m'occuper d'une illusion que je poursuis depuis des jours.

— Une illusion ? Je connais ça. Je cours après une chimère avec ma quête des plaisirs déconnectés. Vous voyez où ça nous a menés mes amis et moi. Et bien malgré tout, quelles qu'en soient les conséquences, je continue à penser qu'il est important de croire en ses rêves et d'essayer de les réaliser, tout illusoires qu'ils paraissent. Le vôtre, il ressemble à quoi ?

— Vous allez vous moquer de moi. Je suis sans doute la seule à garder encore espoir de comprendre ce qui s'est passé avec le Processeur. D'ailleurs, si j'étais en retard ce soir, c'est parce que nous avons du nouveau au central, mais rien de concret, que du vent. On piétine lamentablement depuis le début.

— Ce n'est pas de votre faute. Le Processeur nous était infiniment supérieur et quelle que soit la raison de Sa disparition, n'est-il pas logique qu'elle nous dépasse ? Puisqu'elle l'a Lui-même dépassé.

— Vous avez raison. Il faut qu'on discute tous les deux de nos visions du Processeur. Après tout, il semble que nous étions les citoyens de la bulle qui Le connaissaient le mieux. J'ai peu d'espoir, mais peut-être qu'en y réfléchissant ensemble nous pouvons y comprendre quelque chose.

— Oui. Et il faut aussi qu'on coordonne cette histoire d'élection. Ça vous dirait d'aller dîner au café de l'Espérance ?

— Pourquoi pas... Pourvu qu'il porte bien son nom. »

Génocide

« Ces brigadiers sont des héros, mais ils obéissent à des ordres stupides. L'heure n'est pas venue de caracoler dans l'extérieur, en prenant le risque d'introduire le Virus dans la bulle ! Avant de penser à explorer ce monde hostile, nous devons consolider notre sûreté intérieure. Et j'ai là une pensée pour la mort odieuse de mon concurrent. Avant toute chose et avec la plus grande diligence, je m'attellerai à assurer la sécurité interne de notre bulle. »

Jason Gershwin, candidat à la présidence, traditionaliste.

J'attendais depuis deux jours l'arrivée de mes coéquipiers. Finalement, le conseil avait décidé de suivre la recommandation de la citoyenne Courage. Après s'être assuré que les brigadiers et l'ingénieur qui les accompagnerait étaient bien déterminés et volontaires pour ressortir dans l'extérieur, Humanic avait ordonné l'appareillage des exoptères. À l'heure qu'il était, ils ne devaient plus être loin, au terme d'un vol sans escale, droit sur ma nouvelle bulle. Debout à côté de mon appareil, sur une colline qui dominait le site prévu pour l'atterrissage, je guettais leur apparition. Je m'impatiençais, avide de revoir leurs têtes après deux semaines d'absolue solitude. Je voulais leur serrer la main, leur taper dans le dos, leur donner l'accolade. Ce ne serait pas possible. Officiellement, je pouvais encore être infectée. Bien que le délai de quarantaine fût passé depuis l'attaque du parking, il restait, au moins dans l'esprit de mes supérieurs, une probabilité non nulle d'infection ultérieure. Par simple précaution, on avait donc décidé que je ne partagerais pas l'intimité des exoptères de mes ex-compagnons de brigade.

Même si j'aurais aimé retrouver un peu de contact humain, je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même, pas à ma hiérarchie. Depuis une semaine déjà, j'allais tête nue dans l'extérieur, persuadée que le Virus n'existait plus. Peut-être me trompai-je et avais-je été infectée récemment ? Mes chefs ignoraient ma véritable situation, mais je ne pouvais que me ranger à leur avis : mieux valait éviter le contact physique avec les autres brigadiers. Et surtout, je ne supportais pas l'idée de leur faire courir un risque sans leur avoir expliqué ma théorie, sans avoir été honnête avec eux.

J'avais d'ailleurs hésité à les accueillir sans scaphandre, pour tout leur révéler dès leur arrivée. Mais je m'étais alors imaginée à leur place dans les exoptères en approche, quand ils auraient compris la vérité, en apercevant mes cheveux blonds briller sous le soleil. Le choc aurait été trop violent. Et l'opération s'en serait ressentie. Finalement, j'avais décidé de les protéger, de faire semblant et de porter mon uniforme protecteur. Je me sentais lâche, mais me promettais d'y repenser lorsque notre mission serait remplie.

Du reste, l'exploration avait bien avancé pendant les deux après-midi précédents, que j'avais passés à inspecter la machine, en communication avec la citoyenne Courage. La sphère s'annonçait difficilement ouvrable, du moins sans courir le risque d'endommager l'intérieur. Nous l'avions constaté dès le premier jour et la responsable avait décidé que les brigadiers et l'ingénieur allaient essayer de la remettre en marche plutôt que de la disséquer. Gina et moi – nous avions très vite décidé de nous appeler par nos prénoms – avions alors dressé une liste de toutes les entrées/sorties de la machine, à temps pour que le matériel nécessaire pour réalimenter l'engin fût embarqué dans

les exoptères : des groupes électrogènes, des consoles de contrôle, des écrans auxiliaires, etc. Je n'y connaissais rien mais je faisais visiblement équipe avec une authentique spécialiste. Gina m'avait impressionnée par sa minutie et par son efficacité. Avec elle, on ne perdait pas de temps. Les questions se voulaient précises, incisives même, et les réponses devaient suivre le même modèle. Très vite, nous nous étions accordées et avions travaillé avec une telle diligence, que le second après-midi, nous n'avions essentiellement rien à faire d'autre qu'attendre les outils qui volaient alors vers moi.

À brûle-pourpoint, Gina m'avait désarçonnée en me demandant :

« Ange, croyez-vous vraiment que le Virus n'existe plus ?

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Vous-même, vous l'avez dit avant-hier... »

C'était pourtant vrai. J'avais peine à le croire, mais Gina était bien cette technicienne qui accompagnait le conseil l'autre jour, cette technicienne passablement irritante au premier abord. Elle était là lorsque je m'étais laissée aller à essayer ma théorie sur les conseillers, sans grand succès à en croire le ton condescendant dont Humanic avait abusé avec moi, me prenant clairement pour une imbécile. Gina avait été témoin de cette humiliation. Elle y avait même participé. Mais depuis, en deux après-midi à peine, parler seule à seule avec elle avait transformé ma vision du personnage. J'avais découvert une femme attentive et professionnelle. Et j'avais tenté de voir jusqu'où son ouverture d'esprit allait...

« Très bien. Je vais être brève. Ça fait une semaine que je ne porte plus de scaphandre. J'ai été blessée par un mutant il y a presque trois semaines et je suis en pleine forme.

— Ça ne prouve rien.

— Non, vous avez raison. Ça ne prouve rien car le mutant n'en était pas un.

— Il n'était pas catalogué ?

— Si. Mais le Processeur nous mentait. Tous ces horribles mutants ne sont en réalité que des animaux ordinaires, en tout point identiques à ceux de l'antébulle.

— Vous en êtes certaine ?

— À peu près, oui !

— Mais pourquoi aurait-Il fait une chose pareille ?

— Pour nous protéger, nous garder dans Sa bulle.

— C'est vrai que sa mission première était de nous protéger du Virus. Il paraîtrait logique que les Fondateurs l'aient programmé pour qu'Il nous empêche de prendre des risques à l'extérieur. Mais maintenant, pourquoi pensez-vous qu'il n'y a plus de Virus ?

— Plus un seul humain depuis des siècles, des mutants qui n'en ont jamais été, ça ne vous suffit pas ? »

De l'autre côté du communicateur, Gina était restée un moment silencieuse, absorbant la logique de mon étrange théorie, qu'elle avait fini par accepter au-delà de toute attente :

« Ça se tiendrait... Et ça donnerait même une explication à la Grande Panne.

— Ah bon ? Laquelle ?

— Suicide. Ça fait longtemps que je pense à cette possibilité-là, mais il me manquait le mobile. Ange, vous venez de me le donner.

— Je ne comprends pas.

— Le Virus disparu, la raison d'être du Processeur n'est plus. Les Fondateurs avaient probablement prévu cette éventualité et peut-être ont-ils programmé le Processeur pour qu'Il nous rende notre destin.

— Intéressant... Mais pourquoi ne pas nous l'avoir expliqué avant de s'arrêter ? Ou en avoir informé le conseil ?

— Je ne sais pas... Pour que nous nous emparions vraiment de notre avenir, à notre façon, peut-être ?

— Il y a quelque chose qui cloche dans votre théorie.

— Quoi ?

— Pourquoi maintenant ? J'ai lu que le Virus mourait en deux mois en dehors d'un être vivant et le Processeur nous disait bien que soixante jours avaient suffi pour éteindre l'humanité de l'extérieur.

— C'est vrai. Mais un brigadier est mort du Virus l'an dernier encore et vous poussez peut-être votre hypothèse que les mutants ne le sont pas un peu trop loin. Si ça se trouve, certains étaient vecteurs du Virus et ont mis des siècles à s'y adapter et à l'éradiquer. »

Évidemment, tout était possible. Pendant mes discussions avec Gina, je m'étais surprise à échauffer les hypothèses les plus farfelues. D'après elle, l'énigme de la Grande Panne était loin d'être résolue et il lui paraissait clair qu'un élément nous échappait. Et la découverte stupéfiante que je venais de faire le matin même venait compliquer le tableau.

Gina ne pouvait travailler avec moi toute la journée et j'avais reçu l'ordre d'occuper mes matinées à l'exploration de la bulle. Le premier matin, j'avais positionné des explosifs sélectifs sur la porte intérieure du sas de quarantaine. Le deuxième matin, je les avais fait sauter, ouvrant à tout jamais la nouvelle bulle à l'air de l'extérieur. Ma première exploration avait permis de comptabiliser un nombre incroyable de morts d'origines variées : impacts d'arme à feu, coups contondants et lésions, explosions, chutes vertigineuses, noyades, accidents de glisseur, accidents domestiques, auxquels venait s'ajouter une longue liste de causes non identifiées. Une incompréhensible folie suicidaire et meurtrière semblait s'être emparée de la bulle. Au cours de la matinée qui venait de s'achever, la seconde que j'avais passée à explorer la bulle, j'avais découvert une scène ahurissante, qui m'avait donné l'explication de ce massacre.

J'avais hâte de la soumettre à Gina, mais il serait sûrement difficile de trouver un moment d'intimité radiophonique. Quand les brigadiers et l'ingénieur seraient là, il faudrait travailler sur le sarcophage à plein temps. Ils n'allaient d'ailleurs pas tarder, je distinguais leur écho radar sur le terminal de mon scaphandre. En attendant, je basculai ma visière sur les séquences que j'avais enregistrées le matin même.

Sur l'écran, un avatar était étendu au milieu d'un champ de cadavres. Ses avant-bras se prolongeaient par deux appendices : des mitrailleuses assez semblables à celles qui occupaient les nez des exoptères. À en croire les impacts sur les uniformes et les cadavres, les citoyens alentour devaient leur mort à la machine. Ils s'étaient défendus, comme le montrait le nœud coulant dans lequel le cou de l'avatar était pris. Deux câbles en partaient et avaient dû servir à renverser l'assassin. Des traces de coups, deux fils sectionnés, le poitrail défoncé et la batterie gisant non loin de là, dans une mare solidifiée et phosphorescente, indiquaient que les victimes étaient finalement venues à bout de leur bourreau. Ce n'avait été que partie remise : force était de constater qu'il n'y avait pas eu de survivants dans toute la bulle. Je revoyais tous les autres morts, en particulier ceux du sas de quarantaine ou du café panoramique, qui semblaient avoir succombé à un gaz mortel ou à un manque d'oxygène. Or, qui donc contrôlait les systèmes d'aération de la bulle ? Qui avait les moyens de tuer autant de citoyens, d'autant de façons différentes ? Qui avait pu décimer sa propre bulle à loisir et n'importe quand ? Et pourquoi pas récemment, ce qui donnerait une autre explication à l'état de conservation des cadavres ?

Pour moi, l'affaire était claire. Dans cette bulle, le Processeur avait exterminé lui-même ses citoyens. Et dans ma bulle d'origine, notre Processeur nous avait une nouvelle fois menti, nous cachant les raisons de l'extinction des humains d'au moins une autre bulle.

Journal

« Aujourd'hui est le grand jour du retour de nos messies, ces brigadiers qui sont allés braver l'enfer et la maladie et nous reviennent victorieux. Louons leur courage et accueillons leur rentrée comme un signe que le Processeur ne nous a pas abandonnés. »

Claudia Empire, candidate à la présidence, adoratrice processorale.

Vendredi midi, central. Dans mon bureau, je me remémorais ces trois derniers jours. Ils s'étaient enchaînés à un rythme effréné et avaient marqué – je m'en rendais compte *a posteriori* – un tournant décisif dans mon investigation. Depuis la Grande Panne, je m'étais essentiellement comportée en enquêtrice anonyme. Là, je devenais une instigatrice écoutée par l'ensemble des membres du conseil, à qui je cachais pourtant l'essentiel de mes plans. La surcharge de travail avait été considérable et, pour la première fois depuis des jours, je venais de dormir plus de trois heures d'affilée. Bien que satisfaite par des journées plus productives que jamais, je ressentais la frustration laissée par les tâches inachevées. À mon arrivée au central, j'ignorai les requêtes de mes subordonnés et décidai, avant tout, de m'enfermer dans mon bureau pour faire le point. Assise dans mon fauteuil, je fis défiler les dernières entrées de mon journal de bord.

Mardi, 06:13, cellule. Alarme. J – 5 avant élection. Messagerie, deux convocations : briefing en salle du conseil à 13:00, réunion en salon de communication de 14:00 à 19:30. Important ? Autre bulle ?

La convocation émanait directement de la présidente et j'avais immédiatement soupçonné qu'elle était liée à Ange, la militaire exilée à l'extérieur. J'avais alors craint d'arriver en retard, ce que je détestais, à mon rendez-vous secret, le soir même, dans le jardin zoologique. Cela dit, entre le capitaine Barnett et le citoyen Factory, j'avais rapidement fait mon choix. Après tout, je n'avais décidé de contacter l'inattendu détenteur du record de connexions que pour satisfaire ma propre curiosité. Et aussi, je devais bien l'avouer, pour ouvrir une nouvelle perspective : promouvoir un nouveau candidat, qui me serait tout acquis. Avant de me rendre à la convocation du conseil, j'avais fait la part des choses, mesuré le risque de perdre l'initiative : si je manquais mon rendez-vous, je pourrais toujours recontacter le citoyen Factory plus tard, alors que le capitaine Barnett se mourait peut-être dans l'extérieur. En relisant aujourd'hui mon journal de bord, je devais bien admettre que je m'étais trompée sur le devenir des deux individus... Ange était maintenant en parfaite santé et le citoyen Factory restait en revanche introuvable.

Mardi, 06:49, bureau. À faire : terminer tâches courantes avant 13:00. Rapports subalternes sur communications dans la bulle : RAS, sujet principal : attentat, 81 %, climat d'insécurité. Toujours aucune communication de X24. Sondage : Gershwin 32 %, Sunshine 26 %, Empire 11 %, Cyborg 5 %, sans opinion 26 %. Panne nœud réseau ø47r2.3 transmise à Reloyd. Écoute communications conseillers : RAS.

Je me souvenais avoir accordé une attention toute particulière au conseiller Reinhardt. L'hypocrite avait laissé un message de soutien au citoyen Factory, qui n'y avait jamais répondu. Mis à part cela,

les communications des conseillers n'avaient rien d'intéressant. J'avais finalement mangé dans mon bureau en laissant défiler les interminables conversations insipides de Fox et Liberty. Je n'en avais pas vu le bout et avais dû revenir au central le soir même pour finir le travail. Heureusement, il n'était pas assez prenant pour m'empêcher d'évacuer d'autres tâches en parallèle.

Mardi, 13:00, salle du conseil. Présents : présidente, neuf conseillers, moi. Introduction présidente qui prévient conseillers qu'elle m'a informée (évidemment). Présentation d'Humanic. Capitaine Ange Barnett, militaire attaquée par mutant. Atteinte par Virus ? Arrivée à une autre bulle ! Sas ouvert ce matin. Premier objectif : iris et corridor que j'ai (plutôt l'architecte) découvert, raison de ma présence. Saisir occasion. Besoin compétences techniques de Reloyd : proposition acceptée.

Mardi, 14:00, salon de communication. Présents : présidente, cinq conseillers (Humanic, Montalk, Ocean, Fox et Liberty), Reloyd et moi. Experts disponibles en salle d'attente. Contact 1 : brigadiers en sas de quarantaine. Contact 2 : Capitaine Barnett. Impressionnante : pro, déterminée, bien qu'un peu jeune.

Mardi, 16:38. Fin comparaison sas : RAS (pénible, interminable).

Mardi, 17:12. Ouverture iris, remontée corridor. Salle logée dans la gangue du noyau. Machine : prise à très haut débit, couchette... Pourquoi ? Avatar ? Conseillers dépassés. Proposition : ramener l'engin. Brigadiers volontaires. Reloyd volontaire !

À l'heure qu'il était, les exoptères volaient vers la nouvelle bulle, encore une énorme prise de risques... Devais-je m'en sentir coupable ? Non, j'avais émis cette proposition par pur calcul : je voulais comprendre au mieux cette machine avant le jour des élections, pour proposer au nouveau président d'inspecter celle de notre bulle, le plus tôt possible, en passant par un sas vidé de ses occupants provisoires et avant que des brigadiers ne l'investissent de nouveau. C'était ce soir-là que j'avais enfin pris la direction des investigations, supplantant des conseillers visiblement dépassés par la découverte de la machine.

Mardi, 20:46, glisseur officiel. À faire ce soir : terminer communications conseillers, analyser enregistrements de la machine, trouver moyen d'atteindre la nôtre !

Dans le glisseur qui m'avait menée jusqu'à lui, j'avais espéré que le citoyen Factory ne m'avait pas attendue. Comme je l'avais prévu, la réunion s'était éternisée, mais les raisons en valaient la peine et avaient ouvert de nouvelles perspectives dans mes projets. J'avais alors eu hâte d'y réfléchir, d'analyser la situation, d'échafauder des plans, bref : de retourner au bureau. Néanmoins, la piste Factory restait intéressante et j'avais tout fait, trajet prioritaire, vitesse maximale, pour honorer notre rendez-vous, auquel j'étais arrivée avec le signe de reconnaissance (une orange organique) et une bonne heure de retard.

À peine arrivée au jardin zoologique, je m'étais trouvée immobilisée, une arme pointée entre les omoplates, par un citoyen Factory paranoïaque. À la réflexion, je comprenais son attitude, en réaction à une invitation mystérieuse et anonyme, et m'en voulais de ne pas l'avoir anticipée. Il venait de subir l'attentat qui avait décimé sa communauté et dont il était un des rares survivants. Il en fallait moins pour redoubler de prudence et de méfiance. J'avais alors décidé de l'amadouer avec l'enregistrement, pour le faire parler sur ses liens avec le Processeur avant de décider, en fonction de la confiance qu'il m'inspirerait, de lui proposer ou non la libération et le report des voix de son

mentor. Mon plan était simple : Picasso avait pris la tête du sondage permanent d'opinion, son éminence grise devait pouvoir en faire autant. Et s'il était élu, la dette qu'il aurait envers moi suffirait pour qu'il me laissât les mains libres pour mener, enfin, mon enquête à terme. En somme, il était mon challengeur face au citoyen Gershwin, qui caracolait maintenant en tête du sondage. Factory avait marché à fond quand je lui avais dit me sentir coupable du massacre du candidat déconnecté. Certes, j'aurais pu éviter l'attaque du domicile de Picasso, mais bon, on ne peut pas tout faire non plus.

Mardi, 22:36, café de l'Espérance (toilettes). Dîner avec citoyen Factory. D'abord paranoïaque. Confiance établie et réciproque. Comme moi, il parlait au Processeur à un niveau très personnel. Étions-nous les seuls ?

J'étais alors morte de faim et avais fini le plat que le citoyen Factory avait à peine entamé. Pendant que je dévorais, je l'avais fait parler de ses idées déconnectées. Elles étaient apparues plus abordables que lorsque le candidat Picasso et ses prédicateurs haranguaient les citoyens de la bulle, sous l'effet de leur passion d'illuminés. En une heure, Sean – il avait insisté pour que je l'appelle par son prénom, mais j'avais du mal – avait ouvert mon horizon. Grâce à lui, j'avais compris que le Processeur ne se souciait pas uniquement de la survie des citoyens, mais également de leurs plaisirs, pas seulement des miens. Il le faisait de façon discrète, par exemple au travers des échantillons musicaux qu'Il fournissait au citoyen Factory, mais également – je n'en revenais pas – en cautionnant la fabrication de drogues psychotropes. D'abord surprise, je n'avais pu qu'adhérer à l'idée d'une machine soucieuse du bien-être des citoyens. Qui d'autre mieux que moi pouvait d'ailleurs comprendre cette vision ? J'avais passé des heures avec le Processeur, aux dépens de mes relations amicales ou amoureuses, qu'Il était venu supplanter, avantageusement. Si j'en étais arrivée là, c'était bien qu'Il m'apportait tout ce que je recherchais. Vue sous cet angle, la quête hédoniste du citoyen Factory et de ses amis déconnectés n'allait plus à l'encontre des volontés du Processeur, comme je l'avais d'abord pensé. Et je me surpris même à penser que, en plus de servir mes objectifs personnels, Sean ferait peut-être un bon président. Ce soir-là, je l'avais quitté pleine d'espoir. Aujourd'hui, il me décevait.

Mercredi, 00:12, bureau. Relevé de messagerie. 1/ Proposition acceptée : Reloyd et brigadiers volontaires (montée en grade) partiront dans deux jours. 2/ Ordre de passer prochains après-midi à travailler avec capitaine Barnett : préparation de l'expédition, inspection du sarcophage à distance.

C'était plus que ce que j'avais espéré. On m'avait donné l'opportunité d'étudier la machine en première exclusivité. Cela dit, ces rendez-vous, ainsi que le départ de Reloyd, avaient engendré une charge de travail trop importante pour que je puisse continuer à progresser dans ma propre investigation. J'en avais pris la pleine mesure en essayant d'avancer au cœur de cette nuit-là. J'avais finalement abdiqué. J'étais trop fatiguée pour être efficace.

Mercredi, 02:34, bureau. Demande audience présidente.

Mercredi, 03:04, cellule. Programmation réveil, trois heures de sommeil.

Mercredi, 06:12, cellule. Alarme. J – 4. Rêve ridicule : j'occupe le siège de la présidente et donne des ordres à tous : aux conseillers, à un architecte, à une secrétaire, à Reloyd, aux candidats, au citoyen Factory, au capitaine Barnett...

Mercredi, 09:00, bureau de la présidence. Rendez-vous. Demande de décharge de la surveillance des conseillers. Proposition acceptée : la secrétaire le fera.

Mercredi, 12:30, secrétariat de la présidence. Trois heures perdues avec collaboratrice présidente : explication écoute communications, résumé habitudes conseillers... Enfin débarrassée.

J'avais passé un temps fou et précieux à tout expliquer à la blonde subalterne. Tout... à l'exception de la conversation coupable du conseiller Reinhardt que j'avais décidé de continuer à surveiller personnellement, pour veiller sur le citoyen Factory, mon potentiel candidat à la présidence. Sur ce plan, j'avais pris du retard, n'ayant pas eu le temps de demander à la présidente la libération des voix du candidat Picasso. Quatre jours me séparaient alors des élections. Aujourd'hui, il n'en restait que deux. Le temps pressait et je regrettais ma négligence. Si seulement je m'étais alors dépêchée, la candidature du citoyen Factory serait peut-être déjà effective...

Mercredi, 14:00, salon de communication. Liaison avec capitaine Barnett. Trop grand risque de détériorer l'engin. Essayer de le réalimenter avant de le démonter. Liste de matériel pour future expédition.

Pour la première fois, je m'étais trouvée seule dans ce salon, qui plus est en liaison avec Ange, à l'autre bout du monde. Nous avons travaillé efficacement et j'avais apprécié le dynamisme de la militaire que je croyais alors contaminée. C'était moi qui avais proposé que nous nous appelions par nos prénoms, plutôt que de nous donner du « capitaine » et de la « citoyenne responsable ».

Mercredi, 20:15, café de l'Espérance. Dîner avec l'ingénieur Reloyd et le lieutenant Future (à peine sorti de quarantaine).

Je leur avais expliqué tout ce que j'avais appris pendant l'après-midi. Devant nos desserts synthétiques, nous avons évoqué ensemble le sort du capitaine Ange Barnett. Ce ne fut qu'à cet instant, au détour d'une phrase innocente du lieutenant Merlin Future, que j'avais réalisé qu'Ange était en principe tirée d'affaire. Le conseiller Humanic me l'avait présentée comme contaminée, mais la logique réclamait le contraire. Ange avait été attaquée par un mutant *avant* le retour de ses coéquipiers dans la bulle. Leur propre délai de quarantaine étant passé, le sien l'était nécessairement. Si elle était restée prudente, elle était saine et sauve. C'était évident, je n'avais juste pas pris le temps d'y réfléchir. Après le café, le lieutenant était rapidement parti rejoindre sa famille, mais Reloyd était resté. Pour la première fois, il s'était confié. Il avait peur de l'extérieur, peur de l'expédition, peur d'être incompetent, peur du regard des brigadiers. Il m'avait fallu près de deux heures pour rassurer mon ingénieur, pour le conforter dans l'idée que ce qu'il faisait était utile, noble même, et qu'il pouvait être fier de s'être porté volontaire. De fait, j'avais terriblement besoin de ses compétences sur place.

Mercredi, 23:37, bureau. Pas possible qu'Ange soit contaminée, lui en parler demain. Demande audience présidente. Factory absent, -message : « Tiens-toi prêt à recevoir la liste des soutiens de Picasso et à les contacter, demain fin d'après-midi. » Communications Reinhardt : RAS. Sondage : Gershwin 33 %, Sunshine 24 %, Empire 12 %, Cyborg 4 %, sans opinion 27 %.

La tendance se confirmait : le traditionaliste conservateur creusait l'écart devant le brigadier interventionniste, et il ne me laisserait certainement pas le loisir de poursuivre ma quête du

Processeur. Au moins, les deux petits candidats ne progressaient pas. Le lot des « sans opinion » libéré lors du décès de Picasso ne diminuait pas. Avec de bons reports, le citoyen Factory avait encore ses chances. C'était la meilleure stratégie, mais il fallait faire vite.

Jeudi, 03:41, cellule. Programmation réveil, trois heures de sommeil. Pas de réponse de Factory. Aucune communication dans ses relevés. Bizarre.

Jeudi, 06:58, cellule. Alarme. J – 3. Pas de rêve. Trop de fatigue.

Jeudi, 09:00, bureau de la présidente. Rendez-vous. Demande libération soutiens Picasso. Proposition acceptée. Squirrel et Rainbow également libérés, autres candidatures ?

Jeudi, 10:41, sas de quarantaine. Panne nœud réseau ø90r6.0. Borne orientale. Intervention délicate...

Même dans mon journal de bord, je n'avais pas noté l'objet réel de ma visite au sas de quarantaine. Le matin, j'avais moi-même posé la demande de réparation du réseau qui m'autorisait à pénétrer dans ce lieu, un des mieux contrôlés depuis la Grande Panne. Sous l'œil attentif des deux gardes de faction, j'avais présenté mon badge devant le lecteur et passé la porte du sas. Les brigadiers externes l'avaient quitté la veille et l'équipe de nettoyage avait déjà fait son office. J'avais mis à parti le temps dont je disposais pour décoder le terminal de l'iris. Le système était complexe, bien sécurisé, mais j'avais fini par en venir à bout et j'avais trouvé ce que j'étais venue chercher : la base interne des données d'ouverture. La dernière entrée remontait à plus d'un an, évidemment commandée par le Processeur, et coïncidait exactement avec la date de décès du dernier brigadier contaminé. Le corridor n'était donc pas le point d'accès des assassins du Processeur... L'hypothèse de X24 essayant de rallier la salle du sarcophage s'en était trouvée renforcée. J'en étais désormais certaine : la vérité sur la Grande Panne se trouvait derrière l'iris.

En revanche, je n'avais pas réussi à détourner la commande d'ouverture, directement gérée par le Processeur. J'avais alors visité les râteliers de l'armurerie et repéré un percuteur et un missile du type de celui qu'Ange avait utilisé dans l'autre bulle. J'en avais rapidement étudié le fonctionnement, ça pourrait servir pour plus tard, car je ne voyais pas pour l'instant d'autre moyen de passer l'iris.

Finalement, j'avais vidé ma boîte à outils officielle dans un placard du vestiaire, dont j'avais gardé la clef. Dans l'espoir d'une future accession à la machine, j'avais remplacé les habituels outils d'intervention pour une panne de réseau par des instruments de diagnostic, une console portative et les connecteurs dont j'avais dressé la liste avec Ange la veille. Trois heures après y être entrée, j'étais innocemment ressortie du sas, une boîte à outils vide à la main. Les brigadiers ne m'avaient pas contrôlée et m'avaient même saluée, tout naturellement. De retour au bureau, je n'avais pas clos la demande d'intervention, pour conserver mon droit d'accès. Ma première phase d'installation dans le sas de quarantaine s'était ainsi déroulée sans encombre mais, depuis, je n'avais pas eu le temps d'y retourner.

Jeudi, 13:55, bureau. Pas de nouvelle de Sean. Bizarre. À faire : vérifier brigades, clinique... Pas le temps, rendez-vous avec Ange.

Jeudi, 14:05, salon de communication. Deuxième liaison avec Ange. Ne se protège plus ! Inconsciente. Plus de Virus ? Plus de mutants ? Hypothèse suicide du Processeur : à creuser...

Pendant cette seconde discussion avec une Ange saine malgré son insouciance, les pièces d'un

nouveau puzzle s'étaient assemblées, formant une hypothèse des plus audacieuses. Le Processeur, désormais inutile, avait pu se suicider pour laisser le champ libre aux citoyens libérés de la menace. Tous les avatars avaient été éliminés, tous sauf un, X24, alias Georges, avec sa batterie annexe... Georges, dont la dernière mission pouvait très bien avoir été... d'ouvrir la bulle sur l'extérieur ! D'ouvrir le sas de quarantaine vers lequel il se dirigeait résolument quand les dépeceurs l'avaient intercepté. Mais alors... Qui se trouvait derrière les machines tueuses ? Qui avait intérêt à ce que la bulle restât close ? N'importe quel citoyen au courant des plans du Processeur, mais que l'extérieur aurait continué à terroriser. N'importe quel Gershwin, n'importe quel Sunshine, n'importe quel Picasso – il faudrait confronter Sean à cette idée – à la rigueur, pour prendre le pouvoir dans la bulle et l'ascendance sur ses citoyens plutôt que de les laisser se répandre sur la Terre libérée. Les suspects étaient légion. Bien qu'ayant évoqué la théorie du suicide avec Ange j'avais gardé la dernière partie de mon raisonnement pour moi. J'irais de toute façon voir dans la salle du sarcophage avant d'oser conclure que le plan du Processeur était d'ouvrir la bulle et que cela pouvait se faire aujourd'hui sans risque.

Jeudi, 20:13, bureau. Toujours pas de nouvelle de Sean. Consolidation plan sarcophage.

En visionnant les images enregistrées pendant mes explorations avec Ange, en rédigeant une liste d'actions pour l'équipe de l'autre bulle et en remplissant de nouveau ma boîte à outils pour mon exploration, je n'avais pu m'empêcher de vérifier ma messagerie toutes les dix minutes et de m'inquiéter pour Sean, qui ne répondait toujours pas, depuis plus de vingt-quatre heures maintenant. J'avais essayé son radiophone des dizaines de fois, mais il sonnait dans le vide...

Jeudi, 23:58, café de l'Espérance. Dîner rapide.

J'étais rapidement montée là où j'avais vu Sean pour la dernière fois, à tout hasard mais sans espoir. J'y avais trouvé les conseillers Fox et Liberty, dînant avec la candidate Empire, les imbéciles.

Vendredi, 01:38, bureau. Dernier appel de Reloyd. Ouverture sas et départ exoptères imminents. Moins d'inquiétude, certaine excitation. Parfait.

Vendredi, 02:13, bureau. Libération des soutiens de Picasso, Squirrel et Rainbow.

Exténuée, j'avais décidé qu'il ne servait à rien d'attendre. J'avais communiqué la liste des promoteurs de Picasso à Sean, en l'avertissant – j'aurais tant préféré le faire de vive voix – de les contacter en taisant la manière dont il avait récupéré leur identité. De fait, je lui avais aussi conseillé d'éviter de contacter quatre des personnes de la liste : la secrétaire de la présidente (bizarre) les conseillers Reinhardt (fourbe) et Montalk (logique), ainsi que la présidente Justice elle-même, qui, contre toute attente, avait bel et bien donné son soutien au déconnecté.

Vendredi, 02:57, cellule. Programmation réveil, huit heures de sommeil.

À bout de force, j'avais alors déclaré mon propre soutien au citoyen Factory, juste avant de me coucher.

Vendredi, 12h07, bureau. J – 2. Sondage : Gershwin 34 %, Sunshine 23 %, Empire 10 %, Cyborg 5 %, sans opinion 28 %. Bon sang, Sean, que fais-tu ? Tu as tes chances !

Salamandre

« À deux jours des élections, il est peu probable que de nouveaux candidats se déclarent. Aussi, je vous invite à réfléchir, en vos âmes et consciences, à ce que vous souhaitez pour le futur de la bulle, et à choisir celui de nous quatre qui offre les perspectives les plus proches des vôtres. Pour ma part... »

Brigadier-colonel Helmut Sunshine, candidat à la présidence.

La sensation était celle d'une coupure... légère... périodique. Comme si un automate chirurgical découpait mes chairs, sauf que le scalpel était tenu par un homme, un lointain descendant des peuples d'Asie. C'était stupide mais j'aurais préféré une machine, par crainte d'un faux mouvement, par souci de précision. Cela dit, l'homme devait connaître son métier : il tirait sur ma peau avec force pour contrer des mouvements que j'essayais pourtant d'éviter, ma respiration peut-être. Depuis le début, je gardais les yeux clos. Sans doute la forte lumière destinée à éclairer mon corps mis à nu m'indisposait-elle. Mais je tenais aussi à me concentrer sur la douleur, finalement moins forte que je ne l'avais imaginée. Je voulais garder ce moment mystique dans ma mémoire comme dans mon corps. Le grésillement qui emplissait mes oreilles m'y aidait. Omniprésent, légèrement oppressant, il me donnait un soupçon de vertige. Parfois, il y avait des pointes, une zone irriguée ou une pénétration plus profonde. Mais je serrais les dents, frémissais à peine, tendais à l'immobilité. Après chaque pic douloureux, j'ouvrais brièvement les yeux.

J'imaginais alors le visage de Kyra, découpé dans la lumière, penché sur moi, attentif. Je ne trouvais que l'éblouissement électrique. Mon amour était toujours entre la vie et la mort, là-bas, dans la clinique. J'étais passé la voir à l'aube, le lendemain de ma surprenante rencontre avec la responsable de la Connectique. Gina – elle avait finalement accepté l'usage de nos prénoms – m'avait donné le moyen d'honorer la mort de Picasso et de nos compagnons idéalistes : me présenter aux élections. Elle pensait même que j'allais les remporter puisque nos idées étaient suffisamment porteuses pour avoir hissé mon ami candidat au sommet du sondage permanent d'opinion. Elle n'avait pas forcément tort, ce n'était pas impossible.

Grâce à elle, j'avais retrouvé un instant mon optimisme, mais je l'avais perdu aussitôt devant le lit d'hôpital de Kyra. Deux jours après l'attentat, les médecins avaient un avis réservé sur son sort, et définitif sur ses jambes. Elle ne marcherait plus, elle ne danserait plus. Elle était encore inconsciente mais je lui avais parlé, à genoux à côté de son lit :

« Kyra, amour, accroche-toi. Les autres sont partis, mais moi je suis là. Je t'attends. J'ai besoin de toi. On m'a peut-être donné le moyen de rendre hommage à Pic', mais je n'ai pas la force de me lancer si tu n'es pas avec moi. Reviens Kyra. Tu as ta place ici. Je t'en prie, ne donne pas raison à ceux qui nous ont attaqués, ni à celui qui nous a trahis. Reviens mon amour. Reviens, j'ai besoin de toi. »

En sortant de la clinique, j'étais abattu, impuissant face à la fatalité. J'étais persuadé que Kyra ne m'avait pas entendu, qu'elle ne sortirait jamais de son coma. J'avais levé les yeux et la pâle clarté du matin m'avait ébloui. La perspective des immeubles gigantesques qu'encadrait l'avenue orientale

m'avait donné le tournis. Je m'étais alors engouffré dans la plus proche bouche de métro. La foule, éclectique, et la lumière, électrique, m'avaient accueilli en leur sein. J'avais pris la ligne médiane et fait le tour de la bulle des dizaines de fois, qui en parurent des centaines. Je n'y avais fait que regarder les passagers monter, s'asseoir, se lever, descendre, monter, s'asseoir, se lever, descendre... Ma tête s'était vidée, perdue plutôt, dans de vagues idées de ce que tous ces citoyens allaient trouver au terme de leur trajet, tout ce que je ne trouverais jamais plus : parler avec son meilleur ami, se sentir chez soi, faire l'amour à celui ou à celle que l'on aime, ne pas dîner seul... Au milieu de l'après-midi, il y avait cette heure creuse à laquelle le métro était essentiellement vide. Abandonné, j'avais pleuré dans mes mains et j'avais finalement refait surface, au sens propre, pas au figuré. Le soleil était déjà bas au bout de l'avenue occidentale. J'avais senti comme un vide dans mon ventre. Naturellement, je n'avais pas mangé depuis la veille. Et encore, Gina avait terminé mon repas, pourtant peu copieux, comme d'habitude au café de l'Espérance. J'avais avisé un vendeur ambulant et acheté un véritable épi de maïs organique, au lard et au fromage de synthèse. L'appétit s'était vite évanoui, à mesure que les bouchées passaient, de moins en moins facilement. La moitié de la précieuse plante avait fini dans une poubelle publique.

Après quelques heures d'errance dans la foule sortant des bureaux – sur les immeubles de la place des Fondateurs j'avais revu le corps projeté de Kyra – mes pas m'avaient finalement guidé vers la décharge orientale. Un groupe de déconnectés vivait là, de ces radicaux qui s'étaient toujours refusé à occuper une cellule, de peur que le Processeur n'y eût pas débranché les caméras de surveillance. Ils n'avaient pas cherché à déménager depuis la Grande Panne, l'habitude sans doute, ou le sentiment d'être autant déconnectés des citoyens que du Processeur. Je les connaissais à peine mais, ce soir-là, ils m'avaient accueilli dans leur cercle. Assis devant un improbable – les automates pompiers ne fonctionnaient plus – feu de camp, j'avais finalement avalé quelque chose, une soupe dans laquelle flottaient des restes synthétiques, à la couleur et à l'odeur douteuses. La chaleur m'avait fait du bien. Mes nouveaux amis parlaient peu, mais ils comprenaient beaucoup. Ils savaient que j'avais besoin d'oubli, d'abandon. Ils m'avaient d'abord laissé poser mes humeurs, parmi eux, silencieusement. La musique sommaire qu'ils jouaient sur des instruments improvisés m'y avait sûrement aidé. Et puis une fille s'était approchée de moi. Elle s'était agenouillée et m'avait tendu sept pilules parmi lesquelles j'avais reconnu deux UV. Spirale était mort et son secret avec lui : il s'agissait des derniers cachets de sa production psychotrope et néanmoins processorale.

« Prends ! On appelle ça le mélange des rêves. Ça va te faire du bien. Ne t'inquiète pas, on est là pour veiller sur toi. »

— Merci... » avais-je répondu en joignant le geste à la parole, gobant les sept clefs chimiques qui allaient chavirer ma conscience. Je n'avais pas peur de leurs effets. Je n'avais plus rien, absolument plus rien, à perdre.

Là, alors que j'essayais de me remémorer cette soirée, allongé sur une table perdue dans un sous-sol du quartier asiat', à la merci des instruments d'un inconnu, j'avais du mal à me souvenir de l'ensemble. Des images, éphémères mais précises, refluaient par vague.

J'avais essayé d'arracher des vêtements dont je m'étais senti prisonnier. Je n'y étais pas arrivé. La fille était revenue vers moi et m'avait finalement libéré du tissu carcéral. La décharge s'était animée, des monstres métalliques naissant sous mes yeux. Des insectes mécaniques avaient rampé vers nous. Des insectes fantasmés avaient couru sur ma peau, à moins que ce ne fût dessous. Des insectes, mais aussi des araignées, des batraciens, des reptiles, des chenilles et des papillons, qui s'envolaient. Ils ne peuplaient pas que mon corps, mais celui de la fille aussi, percée, tatouée, si maigre, mais si belle,

et d'autres encore. Nous nous étions battus, sauvagement mais gentiment, pour déchaîner nos passions multipliées, éprouver nos corps encensés. Nous avions pleuré, son maquillage avait coulé. Mon radiophone avait sonné, les lettres de lumière m'avaient prévenu : Gina Courage. J'avais jeté l'appareil le plus loin possible. Ses échos métalliques m'avaient fait partir d'un rire tonitruant. Les monstres lui avaient couru après. Plus tard, la fille avait caressé mon sexe, l'avait glissé dans sa bouche, sous son crâne rasé que parcourait un lézard et dans une autre bouche, masculine celle-là. Comme si l'ivresse chimique n'avait pas suffi, je nous revoyais vider des bouteilles de synthèse éthylique, les vider n'importe où, dans les flammes que le mauvais alcool avivait, dans les gosiers qu'il étanchait, sur les peaux qu'il parfumait. Deux hommes avaient craché le feu. Je n'avais qu'un seul souvenir de jouissance, le visage de la fille lunaire, mais je savais qu'il y en avait eu d'autres, le cocktail étant fait pour ça, pour augmenter les sensations, mais aussi l'endurance. Les images étaient confuses, mais mon corps se souvenait très bien d'être allé plus loin, plus loin que jamais, trop loin peut-être. Nous avons dansé, désarticulés autour du feu, mystiques, appelant dans notre ronde l'oubli, le pardon, le plaisir. Nous nous étions épuisés, mais lentement, je me souvenais très bien de l'aube que nous étions allés contempler ensemble sur l'extérieur, depuis la périphérique. Nous l'avions sûrement rejointe par cette galerie technique que je me voyais remonter en courant derrière un homme nu et musclé, dans la lumière glauque et humide de néons blafards. Silence absolu, le soleil s'était levé sur le désert infini abandonné par nos ancêtres. La fille s'était collée contre moi, serrant mes bras autour d'elle. J'étais bien, un homme nouveau renaissait de mes cendres. Dans une carcasse de glisseur abandonné, elle m'avait couché contre elle, au chaud sous une couverture. J'avais sombré dans un sommeil abyssal. À mon réveil, il faisait déjà nuit. Ils étaient partis, peut-être pour se ravitailler, pour assurer leur survie après avoir assuré la mienne. Des visions psychédéliques de la nuit, il ne devait m'en rester qu'une : la salamandre de Picasso, se détachant sur la lune qui se levait alors sur la muraille de la bulle, la salamandre qui m'avait attendu pour me rappeler que Pic' ne devait pas mourir en vain.

« Ça y est, j'ai terminé ! m'annonça l'Asiat', après une dernière piqûre particulièrement appuyée.

— Merci, dis-je, avant même d'avoir regardé le résultat.

— Ça te plaît ? »

Je me levai pour voir ma vision devenue réalité. Sous la bande de cellophane étalée sur mon aine droite pour contenir mon sang, se détachait la salamandre de Picasso, à l'identique, réalisée par le même tatoueur, exorcisme inespéré à la disparition de mon ami, son talisman comme il l'appelait. Grâce à elle, je revenais de loin.

« Oui, ça me plaît.

— Tu vas avoir du succès avec ça. »

La nuit était déjà bien avancée. Je rentrai dormir dans la cellule de Kyra. Le lendemain, j'irais prendre de ses nouvelles à la clinique.

Révélation

« Mes chers concitoyens... Putain, mais réveillez-vous ! Vous voulez vraiment de la vie rigide que nous proposent Sunshine ou Gershwin ? Prenez votre avenir en main, bande d'abrutis ! Moi, je vous l'offre votre avenir. Si vous votez pour moi, je vous promets de vous rendre la liberté que cet enfoiré de Processeur nous avait prise, liberté que certains veulent encore nous voler. Alors, faites-le, bordel ! Votez pour moi ! »

William Cyborg, candidat à la présidence, affranchi.

Seule dans mon exoptère, j'étais pétrifiée par le trac. Bientôt, je devrais sortir et faire face à mes hommes.

Pendant presque trente-six heures, en trois équipes de quatre, ils s'étaient relayés auprès du sarcophage, dirigés tour à tour par l'ingénieur Reloyd, moi-même, ou à distance par Gina. Ce que nous avions découvert ouvrait la porte à de nouvelles interprétations et j'avais hâte de confronter mes hypothèses à celles que la responsable ne manquerait certainement pas d'avoir échafaudées. Dans le feu de l'action, nous n'avions pas trouvé le temps de nous connecter en privé et je n'avais pas pu confier l'horreur que j'avais découverte dans la nouvelle bulle : un holocauste dont un Processeur s'était rendu coupable. Quand en aurais-je le temps ? En principe, le chantier du sarcophage serait plus calme ces prochains jours, car l'étude de la machine était terminée, comme Gina l'avait décrété en fin d'après-midi. Elle avait ordonné l'arrêt des investigations et repoussé au lendemain la phase de démontage. Le travail serait moins pressant, plus minutieux et le rythme plus lent. Mais alors que tout serait tranquille ici, on pouvait s'attendre à une certaine « effervescence dans la bulle », ironisait Gina. En ce grand jour d'élections, la responsable de la Connectique serait réquisitionnée par l'événement et il faudrait encore attendre avant de pouvoir lui parler. Pour ma part, le scrutin bullaire me laissait aussi froide que les nuits extérieures. Aujourd'hui, Reloyd était venu me trouver pour m'expliquer comment voter à distance, mais je n'étais pas certaine de vouloir le faire...

En capitaine soucieux du moral des troupes, j'avais donné quartier libre à mes équipiers pour le début de soirée. Ils avaient réintégré leurs exoptères, mangé, discuté, dormi, lu, écrit, joué... Autant d'activités que de personnalités parmi ces hommes que j'avais épiés grâce aux caméras internes. Puis j'avais ordonné qu'on se retrouvât, à minuit, à l'extérieur, car j'avais « quelque chose à vous montrer ». Entre-temps, j'avais préparé un immense feu de joie, comme j'avais appris à le faire pour réchauffer mes nuits passées, seule à l'extérieur, à douter de tout et à me convaincre de son contraire. C'était là la seule mise en scène que j'avais trouvée pour dire ce que j'avais à dire et pour convaincre. Car j'avais décidé qu'ici aussi, dans l'extérieur, demain serait un grand jour.

À minuit passé, alors qu'un lointain sondage venait de se figer dans ma bulle d'origine, je comptai les silhouettes qui descendaient des exoptères sous ma caméra externe. Dix, onze, douze, ils étaient tous là. C'était à moi de jouer.

« Écartez-vous de mon exoptère et du tas de bois, avais-je ordonné dans le haut-parleur.

— Bien capitaine ! »

Ils obéirent et la langue de flammes qui jaillit du nez de l'appareil les surprit visiblement : certains, dont Merlin, dégainèrent aussitôt leur arme.

« Ne vous inquiétez pas, je veux juste vous offrir la beauté et la chaleur qui bercent mes nuits depuis plusieurs jours. Désactivez le thermostat de votre scaphandre et profitez du brasier. »

Le bois sec prit immédiatement, les flammes s'élevèrent haut dans le ciel et les brigadiers murmurèrent leur admiration, teintée de crainte. Au-dessus d'eux, des gerbes d'étincelles se mélangeaient aux étoiles. Pour l'avoir vue plusieurs fois, je savais que la vision était féerique. Les brigadiers partageaient-ils ce sentiment ? En zoomant ma caméra externe, je vis des larmes couler sur la joue de Gail : l'émotion, peut-être accentuée par la fatigue. Je laissai quelques minutes passer, admirant le reflet des flammes sur les scaphandres étincelants et les visières irisées que je savais désormais inutiles. De la scène se dégageait une paix profonde, inscrite dans ce monde silencieux et calme qu'était l'extérieur. Elle me donnait du courage.

Avant que l'émerveillement pour le brasier ne retombât, je sortis rejoindre mes équipiers.

« Capitaine, murmura Merlin interloqué.

— Oui, mon ami, répondis-je, ne t'inquiète pas. Je ne crains plus le Virus. »

Les autres brigadiers s'approchèrent un à un et me découvrirent telle que je me présentais à eux : vêtue d'une robe d'intérieur, mes cheveux blonds rougeoyant sous la lumière des flammes. Sur ma peau presque nue, je sentis le contraste du brasier brûlant et de la nuit glaciale qui s'étendait derrière moi. Sur ma silhouette, je devinais des regards incrédules. Je devais apparaître comme un improbable fantôme ou même une déesse descendue sur la Terre. C'était là le but recherché et je devais l'avoir atteint car les brigadiers restaient muets devant mon apparition.

« Mes amis, je vous demande de vous brancher en contact extérieur pour que je puisse me débarrasser de mon intercommunicateur. Et vous allez vous asseoir devant ce feu. J'ai beaucoup de choses à vous dire et la nuit risque d'être longue. Je suis désolée de vous imposer cela, car je sais que vous êtes fatigués, mais je vous dois quelques explications...

— Puis-je repasser à mon exoptère, capitaine ? demanda Reloyd, l'ingénieur.

— Bien-sûr. Si d'autres veulent en faire autant, qu'ils le fassent maintenant. »

Seul l'ingénieur réintégra son appareil et je me demandai ce qu'il pouvait y faire. Un instant, j'imaginai que les autorités de la bulle avaient chargé certains des membres de la mission de m'espionner, pour s'assurer que mon séjour dans l'extérieur n'avait pas atteint ma santé mentale. C'était logique, il y avait eu ce dérapage que je m'étais permis devant le conseil, quand nous avions découvert le sarcophage. S'ils étaient consciencieux, les conseillers se tenaient au courant de mes moindres faits et gestes. Or, autant j'avais confiance dans la fidélité de mes hommes – si on leur avait demandé de me surveiller, ils me l'auraient fait comprendre, honorant le lien indéfectible qui liait les brigadiers externes – autant l'attitude de l'ingénieur me perturbait. La présidente, Humanic ou le conseiller Montalk, le supérieur de Reloyd, avaient fort bien pu le mandater pour garder un œil sur moi, pauvre capitaine perdu dans l'extérieur, et pour faire des rapports. Je me surpris même à douter de Gina : Reloyd semblait l'idolâtrer et je lui avais raconté l'essentiel de mon aventure et de ma théorie.

Je chassai mes sombres pensées. Ici, rien de ce qui se tramait dans les niveaux hiérarchiques de la bulle n'aurait d'incidence. On n'avait plus d'emprise sur moi. J'étais devenue une étrangère, une femme du dehors, une *extruse* pourrait-on dire. Au pire, je resterais seule, mais libre. Aussi, peu m'importait que Reloyd fût en train de contacter un supérieur, ou de connecter une caméra pour retransmettre tout ce qui allait suivre. D'ailleurs, si tel était le cas, on n'allait pas être déçu.

En attendant le retour de leur inhabituel coéquipier, les brigadiers restaient autour du feu, murmurant à travers l'interface de leur scaphandre. Bientôt, ils commencèrent à me questionner, impatients de comprendre ce que celle qu'ils considéraient encore comme leur capitaine voulait leur

dire. Je préférerais ne répondre aux questions que devant tout le monde, Reloyd compris. Aussi trouvai-je le prétexte de déposer mon inter-communiqué dans mon exoptère pour m'esquiver. Ceci fait, constatant que l'ingénieur ne se pressait pas, je m'éloignai du groupe pour être tranquille un moment et escaladai une dune qui dominait le campement. De l'autre côté, baigné par la clarté d'une lune presque pleine, l'océan s'étendait à perte de vue. Son odeur iodée envahit mon âme, un parfum que j'étais pour l'instant la seule à sentir, sans filtre.

Quand l'ingénieur revint, je sortis de ma rêverie et rejoignis le cercle. Assis près du feu, tous m'attendaient et ils me ménagèrent une place. Je préférerais rester debout devant eux et commençai à narrer mon histoire. Je parlais à douze casques qui dissimulaient des visages. Je n'identifiais mes interlocuteurs qu'aux grades qui s'affichaient fièrement sur les scaphandres et aux noms que je peinais à lire sur les poitrines. J'eus d'abord du mal à m'exprimer sans pouvoir accrocher un regard et sans percevoir les réactions, mais j'avais répété mes arguments tant de fois qu'ils finirent par s'enchaîner d'eux-mêmes, comme s'ils ne s'adressaient à personne en particulier. À un moment, je réalisai que je fixais malgré moi la visière d'un brigadier en particulier et qu'il s'agissait du caporal Gail Forest. C'était lui, plus que les autres, que je voulais convaincre.

J'étais déterminée. Je ne voulais pas retrouver les ordres d'une hiérarchie, pas plus que la fièvre d'une société, ou les contraintes d'une bulle. Je voulais vivre ici, libre, à arpenter la Terre infinie et inconnue, pour toujours. Jamais je ne ferais marche arrière. Jamais je ne reviendrais sous le plexiglas qui m'avait vu naître. Je mourrais dans l'extérieur et peu m'importait quand. Le problème demeurerait que je ne pouvais me résoudre à mourir seule...

J'y avais beaucoup réfléchi. Étais-je suffisamment sûre de moi pour entraîner d'autres brigadiers dans ma folie ? Non, bien sûr, mais j'avais terriblement besoin de compagnie. Saurais-je les convaincre ? Ce serait difficile, mais je me devais d'essayer. Et surtout, je leur devais la vérité, ma vérité.

Aussi leur racontai-je tout ce que j'avais appris et compris pendant mes errances extérieures : la connaissance de l'agonie de nos ancêtres acquise dans la cité abandonnée, mon parfait état de santé malgré ma négligence à me protéger, les symptômes des brigadiers infectés si différents de ceux du Virus historique, l'éléphant qui n'avait jamais été un mutant, le Processeur d'ici qui avait exterminé ses propres citoyens peut-être longtemps après la pandémie, notre propre Processeur qui n'avait cessé de nous mentir, l'incroyable cloisonnement dans lequel Il nous avait toujours tenus, la théorie de Gina selon laquelle Il s'était suicidé...

« Je sais que le Virus n'existe plus et j'ai décidé de rester vivre ici, à l'exté-rieur. Je vous propose de tenter l'aventure avec moi. »

Dès que j'eus terminé le premier volet de ma démonstration, je rencontrai beaucoup d'incrédulités, de questionnements et de critiques, venant surtout de Merlin et de l'ingénieur Reloyd. Quoi de plus naturel ? Je n'espérais pas les convaincre en quelques minutes alors qu'il m'avait fallu des jours de souffrance puis de réflexion pour échafauder mes étranges convictions. Anticipant leurs réactions, j'avais décidé de miser aussi sur d'autres sentiments : le rêve, l'espoir et l'ambition.

« Si nous restons ensemble à l'extérieur, nous connaissons une vie d'exaltantes péripéties, de perpétuelles explorations et de découvertes quotidiennes. »

Alors que j'évoquais quelques fantastiques éléments de ces quelques jours passés dans l'extérieur, je vis les visières se tourner les unes vers les autres, échangeant certainement des regards interrogatifs ou intrigués. Les brigadiers se laissaient-ils tenter ? Rapidement, ils revinrent aux dures réalités matérielles et s'inquiétèrent des aspects logistiques : la nourriture, le carburant, les médicaments... Naturellement, ce qui m'avait terrorisée au tout début de mon exil les préoccupait eux

aussi, habitués qu'ils étaient à ne guère dépasser deux ou trois heures d'autonomie. Je précisai alors que je ne proposais pas de couper les ponts avec la bulle, qui pourrait toujours nous aider, tout en profitant de nos découvertes. Et puis, l'extérieur devait bien regorger de ressources insoupçonnées qui restaient à trouver et à exploiter.

« Moi aussi j'ai eu peur quand vous m'avez laissée ici. Mais j'ai appris à me débrouiller et à dépasser mes inquiétudes. »

Et puis j'entendis des murmures... Certains avaient rebranché les communicateurs et parlaient à voix basse, à mon insu. Pourquoi donc avais-je déposé mon intercommunicateur dans mon exoptère ? Devais-je les interrompre, insister sur leur manque de courage, pour ne pas dire de politesse ? Non, je ne les arrêtai pas, car les échos que je crus percevoir résonnaient de timbres positifs, optimistes et lumineux. Quand ils s'adressèrent de nouveau à moi, les questions angoissées avaient cessé. Au contraire, ils paraissaient apaisés, rassurés, prêts à faire face à l'audacieuse proposition que je leur faisais. Les avais-je vraiment convaincus ? Il fallait croire que oui. Finalement, je conclus sur une injonction :

« Vous en savez maintenant autant que moi. Si certains d'entre vous sont prêts à franchir le cap, ôtez maintenant vos casques. Ne vous souciez pas de votre coéquipier, nous réassignerons les exoptères. Le mien a une place libre. Ne vous inquiétez pas des choses matérielles, nous trouverons tout ce dont nous aurons besoin. Et faites-moi confiance, je sais que nous ne risquons rien d'autre qu'une vie d'aventures et la gloire dans notre bulle. »

Je me fichais pas mal de ce dernier argument, mais soupçonnais qu'il pourrait intéresser certains. Un lourd silence avait suivi. Merlin, second en grade après moi, dut se sentir obligé de le rompre. Il se leva et s'approcha. De près, je voyais ses yeux au travers de la visière, ses yeux qui exprimaient une grande tendresse, ou peut-être de la compassion. Il prit mes mains nues dans les siennes, gantées.

« Désolé, capitaine. Vous avez peut-être raison, mais vous n'avez pas de preuves matérielles de ce que vous avancez. Et puis, j'ai ma femme et mon gosse qui m'attendent dans notre bulle. Mais je vous souhaite bonne chance et je prierai pour vous, une fois de plus. »

Il me sourit et remonta vers son exoptère. Reloyd le suivit sans m'adresser un mot. Un à un, les autres brigadiers vinrent me reconforter, murmurer une justification, marmonner un regret, s'excuser de leur lâcheté. Gail ne fit pas exception. Tous réintégrèrent leur petite bulle d'intérieur, dans les exoptères.

Devant les cendres de mon brasier, je me retrouvai seule, comme je l'étais depuis des jours.

Laboratoire

« Si je suis candidat aujourd'hui, c'est pour défendre les idéaux que je partageais avec mon ami Picasso et tous ceux qui ont péri dans l'odieux attentat dont nous avons été victimes. L'actuelle présidence pose onze questions fondamentales aux candidats à sa succession. Je vais vous donner mes réponses, mais je veux que vous sachiez qu'elles sont le fruit de nombreuses heures de discussion avec mes compagnons disparus. J'espère que nous saurons nous souvenir d'eux... »

Sean Factory, candidat à la présidence, déconnecté.

Vers onze heures du soir, je pénétrai pour la seconde fois dans le sas de quarantaine, toujours désert. Je devais faire vite, pour me garder le temps de prendre un peu de repos avant le grand jour. Demain, toute mon attention serait requise par la surveillance du processus électoral. Et je voulais être en pleine forme pour exposer mon plan au nouveau président, quel qu'il fût. Avant ce soir, je n'avais pas trouvé le temps de finir ce que j'avais commencé, tant j'avais été débordée de travail.

J'avais décidé d'installer mon laboratoire dans l'infirmerie, la pièce même où se trouvait l'iris des condamnés. Ayant bien étudié la vidéo de l'intervention d'Ange, j'avais estimé que l'explosion de l'ouverture n'endommagerait pas mon matériel. Parvenue devant le diaphragme, je m'arrêtai quelques instants, me rendant compte que c'était bien là que de nombreux brigadiers s'étaient vu signifier leur contamination. Les pauvres avaient franchi l'iris pour rejoindre ce qu'ils appelaient la salle terminale, en vérité un long corridor qui menait droit à la mystérieuse machine. Je me préparais à suivre leurs pas, dans des circonstances bien différentes...

Pour commencer, je transportai depuis l'armurerie le percuteur et le missile de faible puissance repérés l'autre jour. Pour parvenir au sarcophage, je n'avais d'autre choix que de les utiliser. Quand je les eus posés dans le sas de l'infirmerie, la perspective me rappela le massacre qui avait eu lieu quand le conseil avait décidé, sur une de mes idées, d'ouvrir le noyau. Deux brigades avaient été décimées dans l'affaire, pour avoir osé profaner le domaine processoral. Risquais-je une attaque similaire ? Non. J'avais bien réfléchi à la question, je ne voyais pas comment des dépeceurs pourraient intervenir ici. L'endroit était, par définition, hermétique, conçu pour être imperméable au Virus. Il restait néanmoins concevable que ceux qui étaient derrière les machines tueuses disposent d'autres moyens d'action et j'avais décidé que je demanderais le secours d'une brigade interne au futur président, au cas où.

Je récupérai ensuite les instruments déposés dans le vestiaire. Avec ceux que j'avais apportés aujourd'hui, j'avais de quoi mener mon investigation. Je disposai tout mon matériel sur deux tables roulantes : les outils d'un côté, la console de l'autre. Après y avoir soudé – cela faisait des années que je n'avais pas fait ce genre de choses moi-même – des dérouleurs de câble, je raccordai mes chariots au secteur électrique et au réseau que je trouvais dans un panneau universel. Mon objectif était de convoyer des instruments autonomes jusqu'au sarcophage, qui serait peut-être coupé de l'extérieur comme l'était celui de la bulle d'Ange. En vérité, j'espérais le contraire : je voulais trouver une machine entièrement connectée et fonctionnelle. Plus que tout, j'espérais une connexion particulière, le chaînon manquant qui avait empêché l'étude de la machine d'être conclusive.

Le lointain sarcophage avait rapidement été réalimenté, le dynamisme d'Ange et la compétence de

Reloyd aidant. Une fois la sphère réactivée, nous avons pu commencer à comprendre son fonctionnement. Nous avons eu accès au gestionnaire de modules et découvert que la machine comprenait des unités cryogénique et nanochirurgicale complètes. Plus mystérieux était un énorme module, dit « de transcodage », que j’imaginai être destiné à une analyse génétique des victimes du Virus.

Grâce à ces modules, il devenait concevable que le Processeur eût opéré et étudié les brigadiers contaminés pendant les siècles qui s’étaient écoulés depuis la Survie... Ne disait-on pas qu’au terme de la discussion privée qu’ils avaient avec Lui, tous les condamnés préféraient généralement le suicide à l’agonie ? Là, à l’endroit où ils s’étaient trouvés, j’imaginai la voix attentive me murmurer :

« Gina, si tu choisis le suicide, je disséquerais ton corps pour étudier le mal qui te ronge et sauver l’humanité. »

Comment ne pas se sacrifier pour le bien de tous ? Une autre pièce était venue compléter le puzzle. Ange pensait que le Virus n’existait plus. J’y voyais le mobile à un suicide du Processeur. Ensemble, sans même avoir le temps de partager nos opinions sur la question, Ange et moi avons découvert le moyen par lequel le Processeur avait pu se persuader que le Virus avait disparu. Peut-être même l’avait-il personnellement éradiqué ? Peut-être le dernier des condamnés n’était-il pas mort et se trouvait-il encore dans la salle du sarcophage, gardien de la vérité que le Processeur voulait nous léguer ? Ne restait plus qu’un point à élucider : comprendre pourquoi le Processeur n’avait pas jugé bon de nous prévenir au fur et à mesure de ses découvertes et de ses plans. J’étais certaine que la réponse était dans la salle du sarcophage et avais hâte d’y parvenir.

Dans l’autre bulle, j’avais poussé l’investigation au plus loin, pour tenter de confirmer ma théorie. La sphère possédait d’autres modules, plus classiques : synthèse de personnalité pour communiquer avec le patient, liaison centrale sécurisée assortie d’une bande passante à très haut débit (servant vraisemblablement à transférer les données colossales nécessaires à l’étude du Virus), module de nettoyage complet (indispensable si le Processeur disséquait vraiment les condamnés) et, surtout, un détecteur d’intrusion et son neutralisateur meurtrier. La sphère était physiquement inviolable : il était hors de question de l’ouvrir tant qu’elle était alimentée par les générateurs qu’avaient amenés les brigadiers. Elle était capable de se défendre et tuerait vraisemblablement ceux qui en voudraient à son intégrité. Le seul accès restait logiciel. L’honneur m’était revenu d’essayer de pénétrer, à distance, les défenses informatiques de la machine. Des dizaines de fois, par des chemins différents, j’avais invariablement échoué sur le message :

« Accès refusé : connexion processeur inexistante. »

La machine était ainsi conçue qu’elle ne se laisserait étudier que si elle était reliée à un Processeur. Dès lors, il ne restait que deux options. Primo, disséquer la machine hors tension, en séparer les éléments, quitte à les détruire, pour les étudier indépendamment. C’est ce que j’avais ordonné aux équipes d’Ange et de Reloyd. Secundo, étudier une machine reliée à un Processeur. C’est ce que j’espérais trouver ici, derrière l’iris, une dernière bribe de Lui, m’expliquant la vérité sur Son suicide. Que ma théorie fût ou non correcte, je me devais d’être prête à trouver la sphère connectée au Processeur et j’arrangeai mon laboratoire en ce sens. Mon matériel installé, il ne me restait plus qu’à convaincre le nouveau président qu’il fallait tenter l’expérience, le plus tôt possible.

De ce côté-là, mes affaires s’arrangeaient. Sean était finalement sorti de son mutisme, sans explication sur sa disparition, mais avec optimisme sur son avenir. Il m’avait rapidement appelée pour accuser réception de la liste que je lui avais envoyée. Immédiatement, il avait contacté les anciens promoteurs de son ami et, en l’espace de quelques heures, avait dépassé la barre des mille

soutiens, devenant ainsi le cinquième candidat à la présidence, si on oubliait Rainbow et Squirrel, les démissionnaires, ainsi que le défunt Picasso. Très vite, peut-être trop, il avait utilisé ses deux heures d'antenne exclusive et simultanée. Bien que l'annonce fût rapide et l'heure tardive, j'avais été - surprise de l'audience, plutôt bonne. Pour ma part, je n'étais pas de garde auprès des équipes de l'autre bulle et j'avais pris le temps de suivre l'allocution de mon champion. Ses idées sur les onze questions étaient porteuses, mais je l'avais trouvé trop retranché derrière ses chers disparus. Pourquoi ne disait-il pas que l'idée même d'une candidature déconnectée venait de lui, ni qu'il avait en grande partie initié les idéaux qu'il présentait ? Pourquoi ne cessait-il pas d'invoquer le nom de Picasso ? Pourquoi se présentait-il sous la dénomination de candidat « déconnecté » alors que, rigoureusement, il ne l'était pas ? Pourquoi ne rappelait-il pas que la musique et l'idée de l'openground étaient siennes ? Et même, à la rigueur, pourquoi ne disait-il pas qu'il avait eu une relation privilégiée avec le Processeur ? Pour toutes ces raisons, je craignais qu'il fût considéré comme un profiteur ou un imposteur.

Évidemment, l'heure tardive avait fourni l'excuse parfaite à Reinhardt pour ne pas s'empresse de réitérer son soutien pour la candidature déconnectée. Mais un autre conseiller avait créé la surprise en demandant la parole, immédiatement après l'allocution, rudoyant au passage Fiona Rainbow sur le plateau officiel. La speakerine s'était en effet autorisé un manque flagrant d'impartialité en critiquant quasi -ouvertement le style de Sean. Mais là, alors qu'elle en faisait vraiment trop et que Sean ne savait que répondre à ses provocations gratuites, un conseiller était descendu du public et avait réclamé un micro qu'elle ne pouvait évidemment pas lui refuser.

Montalk, sans doute en souvenir de son passé de marginal, avait alors publiquement déclaré son soutien au nouveau candidat, dans un discours habile et profond. Sean ne pouvait obtenir meilleur promoteur. J'espérais que cela ferait la différence, mais ne pouvait m'empêcher d'en douter. D'abord, l'odieuse Fiona Rainbow avait finalement eu le dernier mot, en fermant l'antenne. Elle s'était carrément autorisée à soutenir Gershwin, abusant grossièrement de sa position. On pourrait la sanctionner, mais ça ne changerait rien, la plus médiatique des citoyennes avait parlé. Et puis, à bien y réfléchir, les paroles de Montalk n'effaçaient pas celles de Sean, que je continuais à trouver molles et impersonnelles.

Si j'en avais trouvé le temps, j'aurais moi-même lancé sur le réseau la rumeur que Sean avait bel et bien été l'éminence grise du candidat déconnecté et qu'il était l'homme – la majorité des citoyens l'ignoraient – qui communiquait le plus avec le Processeur... Au lieu de cela, je m'étais laissé déborder par le travail, une fois de plus.

Peu avant minuit, dans le secret de mon nouveau laboratoire, je me connectai à mon interface professionnelle. J'avais ordre de geler le sondage permanent d'opinion à minuit précis. Je programmai un compte à rebours et vidai une canette d'énergétique en attendant l'ultime estimation.

Sondage : Gershwin 29,3 %, Factory 28,2 %, Sunshine 26,4 %, Empire 9,3 %, Cyborg 3,3 %, Sans opinion 3,5 %.

Si la tendance se confirmait, je n'aurais jamais l'occasion de profiter du laboratoire que j'étais en train d'installer. Le traditionaliste ne me laisserait pas visiter la salle du sarcophage. Ne parlait-il pas de sceller définitivement le sas de quarantaine ?

Cela dit, statistiquement, les trois premiers candidats avaient leur chance, ce qui m'en laissait en réalité deux sur trois de parvenir rapidement au sarcophage. Je pouvais être fière de moi : la candidature de Sean, dont je me considérais instigatrice, avait retourné les chiffres à mon avantage. J'avais beau critiquer l'allocution de mon champion, je devais me rendre à l'évidence : il plaisait

aux citoyens de la bulle. Depuis l'annonce de sa candidature, il était monté en flèche dans le sondage, jusqu'à ce score ultime : devant le brigadier, talonnant le traditionaliste d'un pour cent. Alors que le sondage était gelé, j'imaginai que son ascension continuait dans l'esprit des citoyens, des quelques pourcents d'indécis, ou de ceux qui soutenaient l'un ou l'autre des deux candidats qui n'avaient aucune chance. Et si jamais Gershwin restait en tête, je trouverais bien un moyen de parvenir jusqu'ici sans que le président ne fût réellement au courant. Là se trouvait la raison principale de mon empressement à installer mon laboratoire. Coûte que coûte, j'explorerais la salle du sarcophage.

Je terminai mon installation vers trois heures du matin et rentrai m'écrouler dans ma cellule, me programmant trois heures de sommeil seulement. Demain promettait d'être une journée chargée, autant que décisive.

Élections

« Ne vous y trompez pas. Le citoyen Factory n'a pas la trempe de mon défunt concurrent, l'honorable Picasso. »

Jason Gershwin, candidat à la présidence, traditionaliste.

À l'instant même où je dépassai les mille soutiens, je reçus sur mon nouveau radiophone un appel qui me rappela douloureusement celui que j'avais diffusé dans notre cellule communautaire quelques jours plus tôt. Depuis cette soirée emblématique, mon univers s'était disloqué. Picasso était mort.

La présidente commença par me répéter ce qu'elle lui avait dit : félicitations, proposition des deux heures d'antenne, etc. Un instant, je frémis : était-elle l'oiseau de malheur qui annonçait ma mort ? Allais-je subir le même sort que mon ami pour oser braver ainsi la course électorale ? Non, la conclusion de notre discussion était notablement différente de celle de l'investiture de Picasso :

« Citoyen Factory, je crois savoir que vous êtes actuellement dans la cellule de Kyra Mombassa.

— C'est exact, présidente, comment le savez-vous ?

— Au conseil, nous essayons d'apprendre de nos erreurs... Disons que depuis l'attaque dont vous et vos amis ont été victimes nous tenons aux potentiels candidats.

— Je vois.

— Deux brigadiers internes spécialisés attendent derrière votre porte. Ils sont chargés de votre sécurité et ne vous lâcheront pas d'une semelle jusqu'au jour des élections.

— Hum, je vous remercie...

— Je vous en prie. J'aurais aimé y penser plus tôt. Puis-je faire autre chose pour vous, citoyen ? »

Un peu étourdi, je faillis la remercier pour le soutien qu'elle m'avait sûrement apporté. De retour de mon escapade nocturne et expiatoire dans la décharge orientale, j'avais trouvé un message de Gina, assorti de la liste des promoteurs de Picasso. Parmi eux, et aussi curieux que cela pût paraître, se trouvait la citoyenne Justice. Son vote pour Picasso libéré, il me semblait logique qu'elle l'eût reporté sur moi. Après tout, si quelqu'un l'avait convaincue de soutenir les déconnectés, c'était bien moi, lors de nos deux entrevues. J'avais un instant voulu la contacter, pour deviser ensemble de notre avenir. Elle connaissait mieux que personne les rouages de la bulle et nous aurions certainement pu développer mes projets libertaires ensemble. J'avais conscience d'avancer désormais seul et d'avoir besoin de complices pour me conforter dans mes idéaux et pour éprouver mes idées nouvelles, quand elles viendraient. Mais Gina avait raison, mieux valait que la présidente ne découvrit pas que j'avais eu accès à la liste. Qui sait, même si elle adhéraient à notre mouvement, un sursaut de déontologie lui ferait peut-être annuler ma candidature.

Aussi réprimai-je l'envie de la remercier, en déconnectant le radiophone précipitamment, maladroitement.

« Non, merci. Au revoir présidente.

— Au revoir citoyen. »

J'évitais aussi très soigneusement le conseiller Reinhardt. Lui aussi avait donné son soutien à Picasso, sans doute pour donner le change si jamais ces listes devenaient un jour publiques. Et là, il essayait de reprendre contact, me laissait des messages, me félicitait, continuait à jouer un rôle qu'on

lui avait sûrement assigné. Un moment, j'hésitai à répondre, à le provoquer, à le confronter mais, finalement, je décidai de l'ignorer. En vérité, je ne voyais pas comment ne pas essayer de le tuer si jamais je le recroisais un jour. Et j'échouerais, car les gardes du corps que m'avait octroyés la présidente m'en empêcheraient.

À l'usage, je ne les aimais pas trop, mes gardes-chiourmes. Ils ne faisaient rien d'autre que leur métier mais, bon, ils juraient sur la toile des idéaux que nous prônions, Pic', moi et les autres. Comment élargir l'horizon de mes libertés si je suis perpétuellement suivi, filé, traqué par deux armoires à glace ? Je ne me trouvais pas crédible, engoncé dans ce costume policier. Quelques heures après leur arrivée, je décidai de les renvoyer :

« Brigadiers, pourriez-vous cesser de me suivre ? Je n'ai pas besoin de vos services.

— Citoyen Factory, vous n'avez pas le choix. Nos ordres sont formels.

— Et vous les tenez de qui vos ordres, je vous prie ?

— Du conseiller Humanic et de la présidente Justice.

— Très bien. Je vais leur parler. Et vous verrez bien ! »

Vingt-quatre heures passèrent sans que j'eusse le temps de contacter la présidente. Je savais pourtant comment la joindre d'urgence, au besoin, grâce au numéro de radiophone de sa secrétaire personnelle, laissé lors de cette soirée lointaine – en fait, à peine une semaine avait passé – pendant laquelle la jolie blonde était venue célébrer avec nous la candidature de Picasso. Mais les minutes s'enchaînèrent à perdre haleine, entre le chevet de Kyra, les messages innombrables que je reçus dès que ma candidature fut officielle et l'allocution de deux heures que je préparai et donnai le plus vite possible, le soir même de mon investiture. Je pris deux UV pour l'occasion, mes deux dernières, dans la solitude de la loge qu'on m'avait réservée pour me préparer avant d'entrer sur le plateau audiovisuel. Halluciné, je vis débouler Fiona Rainbow, chroniqueuse officielle de la bulle, cette rouquine qui m'avait annoncé la mort de Picasso, sur un écran, dans mon lit d'hôpital.

« J'adore ce que faisait votre ami ! Je suis sûre que vous serez élu !

— Ah bon...

— D'ailleurs, je voulais vous parler avant que vous entriez en scène. Vous savez, si vous avez besoin d'une ministre de la Propagande, je suis à votre disposition ! »

Elle pencha vers moi son décolleté abyssal, usa de sa voix ralentie et délicieusement rauque et approcha ses lèvres brillantes. Je n'en croyais pas mes yeux. La simple possibilité de devenir président m'offrait les faveurs de la femme la plus fantasmée de la bulle. Je faillis céder à la tentation, grandissante sous les vagues de l'UV, mais détournai ma bouche à la dernière seconde. La rousse se redressa, secoua sa crinière comme si de rien n'était et m'attrapa par la main pour m'entraîner vers le plateau.

Cet éphémère face à face me brusqua et m'aida à venger mon ami publiquement, aux yeux de tous. Certain de pouvoir séduire n'importe qui, je sublimai ainsi mon discours, subjuguant tous les citoyens de la bulle par le pouvoir de mes pupilles dilatées. Je me sentais tout simplement bon, enclenchant les arguments comme les engrenages d'une machine bien huilée que je sentais tourner dans mon crâne. Tout avait été si bien préparé qu'il me suffisait de laisser s'écouler les fluides de mes idéaux, projetés par les pompes psychédéliques de l'UV. Je savais aussi que j'apparaissais beau, convaincu et exalté, drapé dans l'empathie chimique qui frémissait sur ma peau. De retour dans ma loge, j'étais plutôt fier de moi, d'autant que le conseiller Montalk, l'ancien grounder, était venu m'apporter publiquement son soutien. À l'oreille, il m'avait dit :

« En souvenir du bon vieux temps, DJ. »

S'il était possible de douter de la qualité de ma performance, son succès fut immédiatement

démontré par mon ascension fulgurante dans le sondage permanent. Après mon discours, tout changea pour moi. Dans la rue, les gens me reconnurent. Tout anonymat me fut refusé. Au début, je n'aimais pas trop ça, mais la première fois qu'on (une petite brune à queue-de-cheval) me photographia, j'eus comme un déclic. J'étais célèbre. Universellement. Pas de cette petite notoriété que j'avais acquise en mixant dans les bordergrounds. Non, désormais tout le monde me connaissait, et il y avait une différence de taille : à l'époque, tous ceux qui me connaissaient m'aimaient, alors qu'aujourd'hui certains me détestaient.

« Regarde, c'est le nouveau candidat... »

Au début, je crus que les deux mastards qui m'encadraient étaient responsables de l'attention que notre équipage ne manquait pas de susciter dans les rues de la bulle. Mais non, quand je leur demandai de tenir leur distance, les regards ne cessèrent pas.

« Là, c'est le rêveur de service, aucun sens des réalités... »

Pour les jeunes, j'étais trop vieux. Pour les vieux, j'étais trop jeune. Je voyais bien que je ne plaisais pas à tout le monde, je sentais de la réprobation chez de nombreux citoyens que je croisais, peut-être chez la moitié, des coups d'œil hostiles, des mous de dénigrement, des phrases prononcées assez fort pour que je les entende.

« C'est très courageux ce que vous proposez, Factory, je vote pour vous. »

Heureusement, la plupart de ceux qui vinrent me saluer ostensiblement étaient de mon côté. Ils me félicitaient pour notre programme ou regrettaient la mort de mon ami. Seuls, trois ou quatre types osèrent me prendre à partie, mais mes gardes du corps intervinrent avec zèle. Dommage, je pense que j'aurais aimé engager la discussion avec quelques opposants...

« Espèce de pourri, tu mérites le même sort que ton ami ! »

Finalement, je finis par fuir la rue, pour me réfugier dans la cellule de Kyra, que j'occupais désormais officiellement, moi l'Euro en plein quartier afro, les règles processorales étaient déjà en train de tomber. Les élections étaient pour le lendemain ; je n'avais plus vraiment besoin de me débarrasser de mes gardiens. Ils feraient le pied de grue, l'un devant la porte de la cellule, l'autre dans l'entrée de l'immeuble, à m'attendre, un jour de plus... Et après, on verrait bien.

Je décidai de passer une soirée tranquille, seul avec moi-même. Peu avant minuit, je constatai par l'œilleton que l'identité de mon plus proche gardien avait changé, la relève était arrivée. À minuit pile, je regardai les opinions gelées de mes concitoyens. On m'arrêtait en plein vol. Je n'avais cessé de monter jusqu'à doubler Sunshine le brigadier. Mais on me -privait de la joie de dépasser Gershwin numériquement et publiquement. Il faudrait attendre le véritable vote pour voir où s'arrêterait mon ascension, dans quelques heures... Mais j'avais un pressentiment, pour ne pas dire une intime conviction. Concrètement, je ne m'étais jamais vu descendre dans le sondage. Des citoyens se convainquaient encore maintenant que nos idéaux étaient les meilleurs. J'étais si proche de Gershwin, à peine plus d'un pour cent, j'allais le dépasser.

Je passai la nuit à méditer mes futures actions de président, pour la première journée : abolition des uniformes, accès libre au recyclage et aux serres organiques. Puis j'occupai ma matinée à dormir. En début d'après-midi je votai pour moi. À cinq heures, je sortis enfin de ma cellule, sous l'œil de mes gardiens, pour aller voir Kyra. Elle était toujours dans le coma.

« Mon amour, c'est peut-être un futur président qui te parle. Je t'ordonne de te réveiller car sinon la bulle se dotera d'un triste sire et courra à sa perte. Tu n'as pas le choix, le sort de l'humanité est entre tes mains. Réveille-toi ! Réveille-toi, je t'en prie... »

Je ris de mes faux espoirs. Puis j'en pleurai.

À sept heures, j'avais rendez-vous au central. Quand j'arrivai dans la salle d'attente, ils étaient déjà tous là.

Jason Gershwin, assis bien droit dans son fauteuil, me foudroya d'un regard d'acier, moi, son challenger.

Helmut Sunshine, engoncé dans son uniforme de brigadier, me salua d'un geste tout militaire.

Claudia Empire, timide et agitée, détourna le regard, tout en redoublant les battements frénétiques de son pied droit.

William Cyborg enfin, beau et ténébreux, m'accueillit d'un doigt levé qui me signifiait clairement « Va te faire foutre ! »

Pendant une heure, nous attendîmes tous les cinq, ne recevant qu'une seule visite, rapide mais importante : la présidente sortante. Elle nous souhaita bonne chance mais nous abandonna vite à l'emprise de l'écran qui allait bientôt nous révéler lequel d'entre nous était choisi par nos concitoyens et serait immédiatement reçu dans le bureau qui allait devenir le sien, derrière cette porte.

À huit heures, le visage de l'un d'entre nous apparaîtrait.

À huit heures moins une, mon radiophone retentit.

Partie III

Initialisés

Écume

« Mes chers concitoyens, il est hors de question que nous prenions quelque risque que ce soit vis-à-vis de l'extérieur. Dois-je vous rappeler que le Processeur fut conçu pour nous protéger d'une menace qui rode au-delà de notre bulle protectrice ? Lui disparu, nous nous devons de redoubler de prudence. Aussi, ne saurai-je cautionner notre conseil, qui a autorisé une sortie et surtout une rentrée, si tôt après les événements. Par sa faute, le Virus est peut-être déjà parmi nous et je me vois dans l'obligation de déclarer une période de quarantaine interne. Jusqu'à nouvel ordre, vous devrez donc rester chez vous et remplir une fiche de santé journalière. Ne seront autorisés à sillonner les rues de la ville que les membres spéciaux du parti traditionaliste qui se sont délibérément mis en quarantaine le jour où les brigadiers externes sont rentrés dans la bulle. Ces miliciens ont reçu l'ordre de neutraliser tout contrevenant. Vous les reconnaîtrez aux uniformes noirs qu'ils porteront. Ce décret prend effet aujourd'hui même à minuit. Vive la Survie, vive la bulle ! »

Jason Gershwin, président élu de la bulle.

Je ne me sentais pas concernée par les annonces du nouveau président. Évidemment, il n'en allait pas de même de mes coéquipiers. Ils s'étaient enfermés dans leurs exoptères pour suivre les actualités de la bulle. J'en avais profité pour prendre mes distances et je marchais, le long du rivage, les pieds dans l'eau, sous les étoiles et la lune, claire comme jamais je ne l'avais vue. Il s'agissait de ma première pleine lune à l'extérieur. Certes, je l'avais maintes fois aperçue dans la bulle, derrière le plexiglas, au travers des vapeurs d'une humanité confinée, mais il n'y avait aucune commune mesure. Ici, elle inondait la Terre de sa lumière et il n'y avait nul besoin d'électricité.

L'océan était glacial et j'avais été surprise par ma capacité à résister, à m'accoutumer même, à une température aussi froide, moi qui, comme tous les humains de la bulle, n'avais jamais connu qu'une eau ajustable à volonté. Ici, le robinet mélangeur de l'océan n'existait pas et je découvrais des sensations nouvelles, en même temps que des aptitudes inconnues. Qu'ignorais-je encore ? Combien de mes capacités étaient-elles ainsi dissimulées ? Combien de plaisirs m'avaient-ils été jusqu'ici interdits ?

Malgré ces perspectives de découvertes infinies, je ressentis une immense lassitude. Depuis des jours, je travaillais pour une bulle que je commençais à oublier, tant l'extérieur regorgeait de nouveautés intenses. Je commandais à des soldats qui n'étaient pas prêts à me faire confiance pour plonger dans l'inconnu. Je ne vivais plus dans leur monde. Aujourd'hui même, nous avons commencé à déconnecter et à démonter le sarcophage, dans une ambiance irréelle. Après la révélation que j'avais orchestrée la veille, j'avais passé la journée à travailler en uniforme de bulle, bien plus à l'aise que les autres, engoncés dans leurs scaphandres. La différence était restée pesante du matin jusqu'au soir. D'une part, j'étais bien plus habile, moi avec mes mains nues, qu'eux avec leurs gros gants hermétiques. D'autre part, j'étais condamnée à leurs yeux, leurs regards lourds ne laissant paraître aucun doute à ce sujet.

Et pourtant, je m'étais démenée toute la journée pour que leur sarcophage prît le chemin de leur bulle, pour que leur problème trouvât une solution, pour que la lumière se fit sur les raisons de la

mort d'un Processeur dont je n'avais, pour ma part, plus rien à faire. Pour encadrer les équipes, je n'avais pu compter sur Gina, n'ayant reçu d'autre nouvelle d'elle qu'une note rapide :

« Ange, je suis réquisitionnée pour les élections. Je ne pourrai pas vous aider aujourd'hui. Faites ce que vous pouvez. Reloyd a toute ma confiance et les éléments pour démonter la machine. À demain ! »

Même Gina, à qui j'avais pourtant réservé l'exclusivité de mes états d'âme, m'avait abandonnée. J'espérais ne pas m'être trompé sur son compte. M'avait-elle fait surveiller par l'ingénieur qui avait *toute sa confiance* ? Comment savoir ? J'avais alors pris mon mal en patience et travaillé en tandem avec le fameux Reloyd. En bons spécialistes, capables de faire passer le travail avant le reste, nous avions bien avancé, mais rien n'était sorti du cadre strictement professionnel. Ni lui, ni aucun des brigadiers ne m'avait reparlé de mes révélations de la veille. Ils n'en pensaient pas moins, ça se voyait sur leur visage, mais personne n'avait crevé l'abcès. Toute la journée, une tension palpable s'était créée entre nous et, ce soir, une profonde fatigue s'emparait de moi, physique, psychologique, morale.

Je m'enveloppai dans une couverture que j'avais descendue de mon exoptère et m'assis devant le feu que j'avais allumé, pour moi seule cette fois-ci, à l'écart du campement, devant l'océan. Le flux et le reflux des vagues que la lune ourlait d'argent m'envahirent et me bercèrent, doucement. Mes tristes pensées s'évaporèrent. Je m'endormis.

À mon réveil, la clarté de l'aube charge depuis la terre et s'élance à l'assaut de la mer. Toute la nuit, j'ai dormi ici, sur cette plage du bout du monde. Je me sens étrangement calme et reposée. Je tourne les yeux et n'en reviens pas. Je ne suis pas seule. Assis à côté de mon foyer, se trouve, tourné vers l'océan, un autre brigadier, lui aussi en uniforme d'intérieur. Il n'est pas protégé par son scaphandre et doit sentir, comme moi, le vent du matin qui prend possession du jour. Son dos puissant, sa tignasse brune... Je crois le reconnaître. Au ralenti, je me lève, me frotte les yeux, m'étire sans pouvoir retenir un soupir. Il se tourne vers moi. Il s'agit bien de Gail. Il me sourit.

« Bonjour capitaine, vous avez bien dormi ?

— Gail, que fais-tu là ? Va remettre ton scaphandre immédiatement !

— Non, capitaine. Entre la vie que vous proposez et celle que le nouveau président veut imposer, j'ai choisi la vôtre.

— Tu... Tu es sûr, caporal ?

— Certain. Je n'aurais pas passé la nuit à veiller sur vous dans l'extérieur si je ne vous faisais pas confiance. Si le Virus existe encore, alors je me suis trompé, et vous aussi, et il est déjà trop tard.

— Et les autres ?

— Ils sont partagés. Trois ont déjà ôté leur scaphandre, quatre autres hésitent. Merlin et Reloyd essayent de parlementer avec le président pour pouvoir rentrer. Mais ça ne va pas se faire vite, c'est clair.

— Heu... Excuse-moi, je n'en reviens pas, je ne sais pas quoi dire.

— Vous aviez pourtant sûrement prévu la suite, non ? Si nous acceptons votre proposition, je veux dire. »

Il a raison, j'y ai pensé. J'ai prévu de terminer la mission pour laquelle les citoyens de la bulle nous ont envoyés ici : leur rapporter le sarcophage, les informer de notre décision et essayer d'établir une confiance réciproque pour qu'au travers de la paroi qui nous séparera pour longtemps encore, l'éternité peut-être, nous échangions nos expériences. Évidemment, ce ne sera pas facile avec le président traditionaliste... Mais, avant cela, je pense que nous, nouveaux exilés, devons affirmer

notre identité et souligner nos différences d'avec ceux de la bulle, pour nous rassurer et marquer notre appartenance à une même tribu.

« Heu... Oui, bien sûr. J'avais prévu d'abolir les grades et toute marque de hiérarchie entre nous. Mais là, je ne sais plus très bien. Qu'en penses-tu ?

— Je suis d'accord avec toi, Ange... »

Mon cœur bat la chamade, je n'arrive pas à y croire. Le soleil illumine le visage de Gail. Je réalise que je n'ai pas vu d'autre homme vivant sous cette lumière. Son sourire rayonne, ses yeux verts brillent, nous sommes le premier homme et la première femme à nous regarder dans l'extérieur, depuis des siècles. Je ressens une tension, un picotement dans le bas du ventre. Je commence à avoir envie de lui... Je vais approcher mes lèvres des siennes.

Mais, soudain, je me souviens que je l'ai déjà embrassé et qu'il m'a repoussée. Quand était-ce au fait ? Avant la découverte du sarcophage. Et où ? Derrière l'iris des condamnés, au milieu d'une foule de mutants. Je me souviens et j'ai peur.

Suis-je, une nouvelle fois, en train de rêver ?

Urgence

« Mes chers concitoyens, le conseil vient de m'informer des investigations qu'il a menées sur la Grande Panne. Croyez-moi, il est inutile de nourrir quelque espoir que ce soit : notre Processeur s'est bel et bien éteint, comme n'importe quelle machine finit toujours par le faire. Il est absolument illusoire de penser que nous saurons le réparer un jour. Aussi devons-nous commencer à prendre par nous-mêmes les décisions qu'Il prenait traditionnellement pour nous. Nos ministres assumeront cette responsabilité et je vais m'atteler dès maintenant à la dure tâche de les trouver, de les convaincre et de les nommer. Je les veux compétents, rigoureux et, surtout, prudents. Nous les appellerons nos conducteurs spirituels et je serai votre grand ordonnateur. Une fois ce directoire bien établi, nous pourrons oublier le Processeur et ne l'évoquerons qu'une fois l'an, le jour anniversaire de la Grande Panne, que je déclare désormais férié. »

Jason Gershwin, président élu de la bulle.

« Et, surtout, prudents... » Même si Montalk me recommandait avec insistance, je n'avais aucune chance d'être nommée ministre – fallait-il vraiment dire conductrice spirituelle ? – chargée de la Connectique. J'étais tout, sauf *prudente*. Je n'avais cessé de mener à fond mes investigations : bien malgré moi, j'avais sacrifié deux brigades internes. Et j'avais renvoyé des militaires et un ingénieur à l'extérieur. Gershwin ne voudrait pas de moi.

Il ne perdait pas de temps, le nouveau président, en particulier pour s'autoproclamer « grand ordonnateur », un titre ridicule. À peine élu, il n'avait passé que quelques minutes dans le bureau de la présidente et avait instauré un couvre-feu, sous prétexte d'une possible contamination par les brigadiers revenus de l'extérieur, une sorte de quarantaine intérieure et universelle. Avait suivi un entretien à peine plus long avec le conseil et des déclarations toutes plus brutales les unes que les autres. Ayant espionné ses conversations avec le conseiller Ocean pendant plusieurs jours, le discours du président ne me surprenait pas particulièrement, mais l'annonce de la mort officialisée du Processeur m'avait fait l'effet d'un électrochoc. J'étais entrée dans une fureur noire et avais décidé de passer à l'action, coûte que coûte. Au diable la prudence, monsieur le Président !

Je n'étais alors pas seule dans ma cellule et j'allais entraîner mon complice dans mon ultime tentative. Quelques secondes avant l'annonce officielle, j'avais eu accès au résultat de l'élection et avais immédiatement appelé Sean, mon challenger maladroit, qui échouait à 0,3 % près. Je lui avais proposé de me retrouver pour partager sa défaite et pour suivre les premiers mouvements du nouveau président sur le canal officiel. Quand le vaincu était arrivé, le visage du vainqueur s'étalait déjà sur tous les écrans. Horrifiés, nous l'avions écouté. Sean s'insurgeait à chaque phrase, l'impuissance le rongait. Il avait réclamé de l'alcool, je lui avais donné une canette d'énergétique.

À 23:00, Fiona Rainbow, la chroniqueuse toujours officielle de la bulle, rappela d'une voix assurée qu'il ne restait qu'une heure pour intégrer sa cellule et s'y enfermer, quarantaine oblige. Il ne restait surtout qu'une heure pour agir. Tout allait trop vite.

« Sean, il faut que je te montre quelque chose ! lui dis-je en me dirigeant vers la porte de ma cellule.

— Quoi ? Dehors ?

— Oui !

— Tu es folle ! Attends. Dans une heure, ces tarés de miliciens sillonneront la ville. À la rigueur, nous avons juste le temps de nous regrouper quelque part, pour réfléchir à plusieurs. D'ailleurs, nous sommes déjà deux ici, dans ta cellule où tu as des moyens informatiques qui nous permettraient de faire pas mal de choses. Nous pourrions peut-être transférer ta console, donner rendez-vous à quelques personnes sensées dans mon ancien espace cellulaire et fonder une cellule de résistance.

— Tu penses à qui ?

— Je ne sais pas moi : la présidente, sa secrétaire, Montalk, d'autres conseillers si tu penses qu'ils sont fiables. De mon côté, il me reste deux ou trois connaissances. De là, on pourrait peut-être contacter le président et...

— Laisse tomber, Sean. Il ne permettra jamais qu'une autre voix que la sienne s'élève et surtout pas celle de celui qui le menace le plus avec presque autant de citoyens derrière lui. Il a pris le pouvoir démocratiquement, mais il ne l'exercera pas ainsi. Et c'est lui qui a les armes des brigades, désormais.

— Attends, il ne va quand même pas tirer sur des citoyens ! Il doit y avoir moyen de faire pression sur lui... »

Devais-je expliquer à Sean ce que j'avais compris ce soir, juste avant qu'il me rejoignît ? Oui, il n'y avait plus de raison de nous cacher quoi que ce soit maintenant que les élections étaient passées. Je pianotai rapidement quelques ordres sur ma console et un visage apparut sur l'écran mural. Une casquette noire faisait de l'ombre à un regard froid et sec, mais laissait voir des tempes grisonnantes. Le menton descendait par saccades à mesure que l'homme aboyait.

« Tu vois cet homme ? Il s'agit du chef de la milice de Gershwin. Il a fait une courte allocution après le premier discours de son patron. Je me suis dit que sa voix me rappelait quelque chose et j'ai procédé à une analyse harmonique.

— Ne me dis pas que...

— Si. C'est lui qui a coordonné le meurtre de Picasso avec le conseiller Reinhardt. C'est sa voix sur l'enregistrement que je t'ai fait écouter l'autre jour. »

Comme pour confirmer, la barre des titres qui défilait au bas de l'écran annonça que Gershwin venait de choisir deux de ses « conducteurs spirituels » parmi les anciens conseillers : Ocean qui l'avait toujours soutenu et... Reinhardt, contre toute attente. Fiona Rainbow prenait la Propagande et... L'annonce suivante me conforta dans ma conviction et ne me rassura pas sur l'avenir policier de la bulle : l'homme que j'étais en train de montrer à Sean, le molosse de Gershwin, remplaçait pour sa part le conseiller Humanic, devenant ainsi le conducteur spirituel chargé de la Sûreté. Vraisemblablement, la milice qu'on était sur le point de lâcher sur la ville n'était autre que la bande qui avait mis à sac l'espace cellulaire des déconnectés. Elle surgirait dans la plus grande légalité, dans moins d'une heure maintenant.

Sean était paralysé, son regard fixait le vide. Il devait comprendre que l'instigateur du massacre de ses amis n'était autre que le président désormais omnipotent de la bulle...

« Que faire ? murmura-t-il.

— Je retourne la question dans ma tête depuis un moment. Nous pourrions presque le dénoncer, mais à qui ? Il est arrivé au central, les brigadiers lui obéissent déjà.

— Publiquement, sur le canal audiovisuel ?

— Voyons... Avec le couvre-feu dans moins d'une heure, ils doivent tous être en train de quitter le studio... Avec un peu de chance, Fiona Rainbow ne sera déjà plus dans les parages. Et il devrait y avoir une permanence, une équipe assignée à passer la quarantaine là-bas. Tu as eu presque autant de

voix que Gershwin, tes déclarations les intéresseront certainement. Si on se dépêche et qu'on leur promet une révélation, peut-être te laisseront-ils t'exprimer.

— Allons-y alors ! Faisons-leur écouter ton enregistrement !

— Non. Je te rappelle que ce n'est pas une preuve irréfutable. Un enregistrement, ça se trafique. Si tu le produisais devant tout le monde, tu créerais sûrement une sacrée pagaille. Mais je parie que tu te ferais immédiatement arrêter et qu'on apprendrait dans quelque temps que ce que tu as montré était un faux, que tu avais réalisé par jalousie, toi le petit génie du son... Ou pire : que tu es mort dans un malencontreux incident qui t'opposait à de gentils miliciens qui essayaient de te maîtriser. Gershwin ne s'arrêtera pas à ce genre de détail, il n'a aucun scrupule, toi et moi le savons déjà.

— Tu as raison, il a le pouvoir maintenant et il nous a pris de vitesse. Il n'y a plus rien à faire.

— Si ! Je connais un endroit, inexploré depuis la Grande Panne, qui contient peut-être la vérité sur les événements. Qui sait ? Peut-être y trouverons-nous des informations ou des moyens qui permettront de contrer le président ? Je n'ai aucune certitude, mais c'est le seul espoir que j'ai.

— Quel espoir exactement ?

— Que le Processeur soit encore là quelque part et puisse renverser la situation.

— Pourquoi n'y es-tu pas allée plus tôt ?

— C'est dans la borne orientale, qui est restée longtemps bloquée par les brigadiers externes. Je n'ai pas eu le temps depuis qu'ils sont repartis, et j'espérais que le nouveau président m'y autoriserait. Avec Gershwin, aucun espoir. On y va ? »

Sean ne répondit pas immédiatement. Les yeux dans le vague, ses lèvres prononçant des mots inaudibles, il semblait chercher une meilleure solution, une échappatoire plus probable que celle que je proposais. Il n'en trouva pas :

« Je te fais confiance, Gina. Je n'ai plus rien à perdre... »

— Allons-y alors ! »

Nous surgîmes en bas de mon immeuble à 23:18. Les rues étaient déjà désertes, il n'y aurait pas moyen de trouver un glisseur taxi. Je pianotai sur mon terminal de poignet. Heureusement, ma fréquence de contrôle n'avait pas encore été neutralisée, si bien qu'un glisseur automate officiel déboucha dans ma rue quelques minutes plus tard, gyrophare et sirène en action, arrachant un mouvement de recul à Sean :

« Merde, il n'y a pas pire pour se faire repérer... »

— À cette heure-là, on pensera à un citoyen qui rentre d'urgence chez lui pour le couvre-feu. Je mettrai l'appareil en trajet standard quand on s'approchera de l'objectif. On a de la chance qu'ils n'aient pas encore coupé mes codes prioritaires. »

Quelques minutes plus tard, le glisseur vint se garer en face de l'entrée de la borne orientale périphérique. Ce que j'avais imaginé s'était malheureusement réalisé. Les brigadiers internes avaient déjà été remplacés par les miliciens. Heureusement, il semblait n'y en avoir qu'un ici. Soit Gershwin manquait de monde, soit le sas de quarantaine n'entrait pas dans ses priorités. Peu importait, la probabilité que le garde nous laissât entrer était faible, ridiculement faible. Je mis rapidement au point un plan d'action, et nous fondîmes sur l'entrée, d'un pas assuré. Le milicien pointa son arme vers nous :

« Qui va là ? »

— Bonsoir milicien. Je suis la responsable de la Connectique. J'ai un ordre de dernière minute émanant du président : on verrouille le sas pour éviter le retour des brigadiers externes.

— Impossible, je n'ai pas été prévenu, dit-il en levant la main gauche vers une oreillette. Laissez-moi vérifier avec le quartier général...

— Mais enfin, milicien, j'ai une accréditation officielle ! »

J'agitai mon badge sous le nez du garde qui loucha pour le regarder, recula pour le saisir de la main gauche, baissa sa garde... Sean lui envoya une giclée de lacrymogène en pleine figure. Je me jetai sur le côté pour éviter un tir éventuel. *In extremis*, car l'homme pressa en effet la détente et envoya une rafale se perdre dans l'air. Sean était maintenant dans son dos et essayait de le maîtriser. Le petit citoyen Factory fit la même clef de bras qu'il m'avait faite à moi, quelques jours plus tôt au jardin zoologique, et il projeta à terre le milicien, qui lâcha heureusement son arme. Je la récupérai et tirai sur son propriétaire qui tentait déjà de se relever. Le milicien s'écroula, la tête la première. Sean me regarda droit dans les yeux, d'un air mêlé de reproche et d'incrédulité. Je devinai qu'il partageait la même pensée que moi :

« Qu'est-ce qu'on fout ici ? On ne fait vraiment pas le poids. On a eu de la chance, c'est de la folie. »

Un goût métallique pointait dans ma gorge, une odeur de sang qui me fit réaliser que je venais sûrement de tuer un homme. Sean se pencha et montra les bottes et l'uniforme noir :

« Les types qui ont attaqué notre cellule communautaire étaient habillés comme ça, cagoule en plus, arme à feu en moins...

— Oui, ils n'avaient pas encore accès aux armureries des brigades.

— On fait quoi maintenant ?

— On traîne le milicien dans le sas, des fois que quelqu'un le découvre.

— Ça m'étonnerait, déjà qu'en temps normal il n'y a personne d'autre que des déconnectés qui traîne en bordure, alors ce soir...

— D'accord, on fonce alors. De toute façon, cette caméra nous a filmés et l'alerte est peut-être déjà donnée au central. »

Il valait mieux gagner du temps et surtout verrouiller le sas de l'intérieur, si seulement c'était possible.

Par sécurité, j'arrosai le milicien d'une autre rafale, qui fit sursauter Sean.

Par précaution, je jetai l'arme sur mon épaule, avant de passer mon badge dans le lecteur.

Expérience

« Il est minuit, je déclare la mise en quarantaine interne de la bulle. Le temps des inquiétudes est terminé. Citoyens, votre grand ordonnateur veille sur votre sommeil et sur votre futur. »

Jason Gershwin, président élu de la bulle.

« Qu’y a-t-il ici exactement ? demandai-je à Gina.

— Un passage qui mène au cœur de la bulle, jusqu’à une machine reliée au Processeur. Nous ignorions jusqu’ici son existence.

— Comment le sais-tu alors ?

— On a inspecté l’endroit dans l’autre bulle. J’ai supervisé l’opération à distance. Il faut que je sache si cette machine est encore connectée. »

J’avais suivi cette affaire de très loin. Trois jours plus tôt, le conseil avait annoncé la découverte d’une autre bulle. Pendant quinze jours et dans le plus grand secret, une jeune militaire répondant au doux prénom d’Ange avait poussé seule la première exploration, lointaine, dans l’extérieur. Elle y avait découvert une des autres bulles d’Eternity et les conseillers avaient décidé de ne pas attendre les élections pour lui envoyer du renfort. On murmurait qu’en fait, après avoir passé quinze jours en quarantaine, des brigadiers s’étaient eux-mêmes portés volontaires pour cette nouvelle expédition, préférant l’aventure extérieure à l’agitation électorale. Depuis, le conseil n’avait que très peu communiqué sur ce qu’ils avaient trouvé là-bas et nous, en bons citoyens absorbés par nos choix présidentiels, nous ne nous étions pas passionnés pour leurs lointaines explorations.

« Qu’avez-vous trouvé d’autre ?

— Dans l’autre bulle ? Des morts. Plein de morts. Nous avons vu comment nos lointains concitoyens n’ont pas dépassé l’époque de la Survie et ont tous péri, dans l’anarchie la plus totale. Mais, surtout, nous avons trouvé un Processeur aussi éteint que le nôtre. »

D’accord, je comprenais le tableau. Si on ne nous avait rien dit, c’est qu’il n’y avait rien à dire. Et il y avait fort à parier que nous n’allions rien trouver ici non plus. Avec le couvre-feu imminent, j’étais donc en train de me mettre dans un beau pétrin, mais je n’avais rien de mieux à faire que suivre la responsable de la Connectique. Après tout, je lui devais bien ça, pour m’avoir sorti de mon apathie.

Elle m’entraîna jusqu’à une espèce d’infirmierie où elle avait entreposé tout le matériel nécessaire à son expédition. Elle troqua la mitraillette du milicien contre un percuteur, qu’elle me demanda de pointer vers une porte en forme d’iris, depuis le sas attendant. Je soulevai l’engin et le dirigeai sur le centre du diaphragme. Je n’avais de ma vie jamais fait une chose pareille. Alors que je maintenais ma prise incertaine sur l’arme, elle appuya sur la gâchette sans prévenir.

Dans un vacarme assourdissant, la puissance du missile me propulsa en arrière. Je tombai à la renverse, ma tête heurtant la paroi métallique derrière moi. Gina, tendue à l’extrême, ramassa la mitraillette et m’intima le silence. Un nuage de fumée dissimulait la porte, elle guettait le moindre bruit, ou toute apparition suspecte. Pour ma part, mes oreilles sifflaient, déchirées par l’explosion. Quand la fumée se dissipa, Gina se rassura et reposa l’arme. Lorsqu’elle me parla, je l’entendis à peine :

« La voie est libre. Je ne pense pas qu'ils soient là...

— Qui ?

— Les dépeceurs... Ils nous ont empêchés d'atteindre le noyau par le portail central, mais je ne pense pas qu'ils puissent nous atteindre ici. Le sas est totalement isolé...

— Tu aurais pu me prévenir de tout ça quand même.

— Tu as raison. Je suis désolée. Mais nous n'avions pas le temps. Allez, attrape cette table roulante et suis-moi ! Et surtout, laisse du mou pour que les fils se déroulent bien... »

Elle ne me laissait guère le choix. Nous passâmes prudemment les bords déchirés et tranchants de l'iris, déposant soigneusement les câbles, pour ne pas les sectionner. Je jetai la mitrailleuse sur mon épaule, au cas où, puis je me tournai vers notre objectif. Devant nous s'étirait un corridor infini, dans lequel pulsait une lumière rouge sang. L'un derrière l'autre, poussant chacun notre table roulante, nous nous engageâmes dans le boyau, en pressant le pas et en déroulant derrière nous les câbles qui alimenteraient le matériel de la responsable, de l'ex-responsable devrais-je dire. Minuit sonna au radiophone de Gina, scellant notre expédition dans la geôle d'illégalité dans laquelle elle était entrée avec l'attaque du milicien de garde. Moi qui avais initié puis porté la candidature des déconnectés, moi qui avais promu une vision optimiste de l'avenir de la bulle, moi qui avais récolté près de trente pour cent des suffrages, j'en étais aujourd'hui réduit à suivre l'ancienne responsable de la Connectique dans une exploration insensée. Je n'avais plus d'objectifs personnels... Comment en étais-je arrivé là ? L'image de Kyra me vint alors à l'esprit. Peut-être ne la reverrai-je jamais, croupissant pour toujours dans la prison que ne manque-rait pas de remplir le citoyen Gershwin, notre président. En cet instant, j'étais bien peu de chose.

Mon pessimisme était à son comble lorsque nous finîmes par déboucher dans une salle, au centre de laquelle se trouvait, en contrebas, la « machine » que cherchait Gina.

« C'est bon signe ça, murmura-t-elle,

— Quoi donc ?

— Le sarcophage là. Il a l'air de marcher... »

Je compris ce qu'elle voulait dire. Une importante part de la machine était faite d'une sorte de couchette, rappelant celle d'un caisson cryogénique. Elle était ouverte et baignée d'une intense lumière verte. Sur l'autre partie de la machine, une grosse sphère métallique de laquelle émanait le sarcophage, une myriade de voyants clignotait. Rapidement, Gina enchaîna des gestes professionnels précis, m'ordonnant de temps en temps de lui passer un outil, d'appuyer sur un bouton, de brancher un câble. Je comprenais grossièrement ce qu'elle faisait : raccorder sa console à la machine pour la commander, la contrôler et la diagnostiquer. Finalement, assise sur un tabouret devant nos deux petites tables roulantes, elle se mit à pianoter sur sa console comme une forcenée. Quelques minutes plus tard, elle s'exclama :

« Oui ! Je le savais !

— Quoi donc ?

— Regarde ! »

Sur son écran clignotait un message édifiant :

« Accès accordé. Connexion processeur établie. »

C'est à ce moment que tout s'accéléra. Des voix retentirent dans le corridor, suivies par les échos lointains de pas précipités. Nous nous tîmes et nous figeâmes : il n'y avait aucun doute, on pressait le pas, on avait sûrement entendu le cri de la responsable. Mais le son portait bien dans ce couloir métallique, avec un peu de chance, ils étaient encore loin.

Sur l'écran, une invite s'affichait :

« Veuillez introduire le sujet d'expérience sur le lecteur A... »

Gina réfléchit quelques instants, alors que le bruit des pas s'accroissait dans le passage, peut-être à cause de notre silence.

« Le lecteur A, murmura-t-elle, ça ressemble bien à une unité de communication. Et avec le sarcophage de l'autre bulle nous avons compris que le Processeur devait communiquer avec ceux qu'il invitait à se coucher là. »

La couchette, ouverte, semblait en effet nous attendre... Je ramassai la mitraillette et gravis rapidement la volée de marches qui menaient à l'entrée du tunnel.

« Vas-y, je vais essayer de les retenir, proposai-je.

— Sean, tu...

— Ne discute pas, vas-y, c'est le seul moyen qu'on a de savoir.

— D'accord... »

Elle grimpa sur le bord du sarcophage et s'assit. Pendant qu'elle pianotait quelques commandes sur son terminal de poignet – elle l'avait relié à la console principale – je scrutai le corridor. Nos poursuivants n'étaient pas en vue.

« Ça résonne là-dedans. Ils sont encore loin en fait, on a le temps...

— Si on a le temps, vas-y toi, je surveillerai ce qui se passe sur mes écrans aussi longtemps que possible. Tu n'auras qu'à me raconter ce que tu vois et nous comprendrons mieux à quoi sert exactement cette machine. En plus, si le Processeur est bien vivant derrière ce mur, j'essaierai de relancer toutes Ses connexions... »

Bon sang, elle avait raison, elle était plus compétente que moi... Les miliciens s'approchaient. Il fallait faire vite, arrêter de réfléchir. Je redescendis, lui collai la mitraillette dans les bras et montai dans la couchette. Je m'étendis. Les parois commencèrent à se fermer.

« Salue le Processeur de ma part !

— Je n'y manquerai pas. »

Son visage disparut, me laissant seul dans la pénombre verte du sarcophage. Je vis une trappe s'ouvrir au-dessus de ma tête. L'unité de communication avec le Processeur allait sûrement sortir par là... Un léger sifflement attira mon attention mais je ne remarquai d'abord aucun changement. Quelques secondes passèrent et je sentis des arceaux métalliques m'enserrer les poignets, les chevilles, les genoux, les coudes, la taille, la poitrine, le cou et finalement le menton. Pourquoi n'avais-je pas réagi ? Je ne pouvais plus bouger. Je m'efforçai de remuer l'index de ma main droite, sans succès... J'essayai de crier pour prévenir Gina, sans succès... Une sensation d'engourdissement intense m'envahit. Le sifflement... Un gaz soporifique ou incapacitant ? Mon esprit paniqua, mais mon corps ne put suivre. Dans quel piège étais-je tombé ?

Soudain, une lumière blanche m'aveugla et il me fallut plusieurs minutes – je crois – pour m'y accommoder. Le sarcophage baignait maintenant dans une vapeur froide, glaciale même. Des projecteurs éblouissants m'éclairaient de tous côtés. Pourquoi tant de lumière ? Qui me regardait ?

De l'ouverture qui menait à la sphère sortit un appareil : un cœur duquel émanait une batterie de minuscules doigts articulés, prolongés par des outils dont je ne compris pas l'utilité. Deux doigts, plus solides que les autres, vinrent presser mes tempes. Du moins le soupçonnai-je par leur trajectoire, car je ne sentis absolument rien de leur contact. C'est à cet instant-là que je connus la terreur à l'état brut, sans exutoire physique, sans défouloir matériel, sans cri libérateur, une terreur mentale pure, l'angoisse absolue.

Le ballet des doigts nanoscopiques dura quelques secondes, et il ne me fut permis qu'une ultime sensation : une douleur intense et simultanée derrière les deux tempes.

Et puis, plus rien.

Apocalypse

Je pense ces mots pour toi. Toi qui me retrouve au-delà de la barrière de la vie. Toi qui as le privilège de me rejoindre. Toi qui lis ces pensées que je viens à peine de terminer.

Pour l'instant, je t'attends. Tu es en train de suivre la Ligne, ce chemin que j'ai suivi avant toi et que d'autres prendront après nous peut-être, si tu survis et en décides ainsi... Lorsque tu franchiras la Prise, ce sas de lumière noire que je fixe avec anxiété, tu seras un être nouveau. Tu n'en auras pas conscience et c'est à moi qui t'accueillerai que revient la délicate mission de t'éduquer dans ta nouvelle existence. Je sais déjà que je n'arriverai pas à tout te confier de vive voix. Nos émotions seront trop fortes et j'aurai peur de heurter ta sensibilité nouvelle. Pour cette raison, je préfère t'offrir la distance de ce document.

Je te demande d'en prendre intégralement connaissance avant que nous parlions enfin, toi et moi. Ne me pose aucune question ; je te donne les réponses essentielles au cours de mon récit. Après seulement, lorsque tu auras appris tout ce que je veux que tu saches, nous irons nous asseoir dans un salon esthétique et je répondrai à tes interrogations, qui seront nombreuses, j'en suis certain.

Je pense ces mots pour toi. Pour que tu connaisses les événements qui président à ta renaissance.

Ces dernières années dessinent à n'en pas douter un tournant dans ma vie et dans celles de tes concitoyens, en même temps que l'arrêt de celles de mes semblables et, surtout, que le début de la tienne. L'apogée de cette histoire va se jouer ici, dans cette antichambre où nous allons bientôt nous retrouver.

Suis-je stupide ? Non, je suis simplement timide. Si tu lis ces lignes, tu as déjà franchi la barrière et tu n'es plus l'être fragile auquel j'essaye maladroitement de m'adresser. Il est temps pour toi de connaître et d'accepter ta nouvelle nature. En suivant la Ligne, tu viens d'accéder à l'immortalité.

Ta nouvelle existence admet une symphonie en guise de prologue. Laisse-moi t'expliquer. Tout a commencé un soir que je flottais sous la forme d'un être de pure lumière dans l'espace infini du réseau sensoriel, non loin du puits de Metropolis. Pour tout te dire, je cherchais un inconnu avec qui partager une nuit d'extase. Sensity est l'endroit idéal pour faire ce type de rencontres : le refuge des esthètes solitaires tels que moi.

Mais, ce soir-là, le réseau était désert et je filais telle une étoile, survolant des vallées aléatoires dans un ciel symétrique. Je m'aventurais vers les confins neuroniques, sur des surfaces que je ne connaissais pas. Les échos de divers nœuds musicaux venaient se mélanger dans mon esprit. À mon insu, l'un d'eux m'attirait. Je m'en approchais inconsciemment, répondant à un instinct primaire, une quête de jouissance continue. Je finis par le remarquer, intrigante mélodie qui suspendit mon vol au cœur de l'espace. Je me concentrai et repérai facilement le site émetteur, au fond d'un lac irisé sur lequel je fondis. En traversant sa surface, je sentis la légère tension du verrou que je faisais sauter. J'étais le premier à pénétrer en ces lieux depuis des siècles.

J'explosai dans un ciel bleu, vierge, éclipsé par un soleil blanc électrique. La violence optique absorbée, je découvris sous moi, à portée de main, des gratte-ciel aux vitres-miroirs étincelantes. Leurs formes élancées possédaient ces proportions parfaites qui te procurent un sentiment de vitesse

vertigineuse alors que tu restes rigoureusement immobile. Nichées entre ces géants d'acier et de verre, les rues d'une cité fourmillaient d'un fluide sensible et automobile, d'une sève citadine qui suivait les battements de la musique et semblait émaner d'un centre névralgique.

Je commençai par survoler la cité, sans oser descendre l'habiter. Perché à la pointe d'un gratte-ciel, je tentai de m'imprégner des pulsations des rues qui s'étoilaient sous moi. L'audace du compositeur me surprit d'abord ; la syncope me donna presque la nausée. Écrasé par le ciel, je compris vite la subtilité du rythme qui m'avait échappé. Mon âme s'accorda lentement aux battements sanguins de la cité et mon être tout entier finit par vibrer au diapason de ses flux. Dans un vertige puissant et interminable, la musique s'insinua dans mon âme. Elle me submergea. Un nouveau monde s'ouvrait sous mes yeux alors qu'une nuit tombait rapidement. À mesure que les buildings s'illuminaient, les pistes instrumentales entraient dans la symphonie, toujours soutenue par le rythme des fluides, désormais fluorescents, qui irriguaient la ville. Chacune des voix était suivie par un ensemble d'immeubles, leurs vitres s'éclairant et s'évanouissant au gré des partitions électroniques.

Plein d'appétit, je glissai de mon perchoir pour atteindre les rues de la cité, pour m'immerger dans son existence musicale et la suivre jusqu'au cœur de son inspiration. Je m'imprégnai des oscillations lumineuses, élevant mon âme sur des vagues d'émotions pures, joie, mélancolie, frisson, envie, désir, jusqu'à l'extase. Des heures durant, je restai là, à jouir de ces débauches audiovisuelles. La musique me transportait comme jamais je ne l'avais été auparavant, j'utilisais les ondes sensorielles pour canaliser mon plaisir, le retenir, le faire exploser, de plus en plus fort. Finalement, comblé, je me coulai dans le flot émotionnel jusqu'au cœur de la cité, une grande sphère noire dans laquelle je trouvai la sortie de ce site enchanteur.

Les mots resteront vains pour te décrire les orgasmes successifs que m'offrit la symphonie. Il est de fait impossible qu'avec ton passé de mortel tu aies pu vivre une telle expérience, même si je soupçonne que tu l'as approchée, toi plus que tes congénères. Tu ne comprendras vraiment que lorsque ta nouvelle existence aura cessé de t'effrayer. Un jour prochain, tu prendras conscience que tu ne dois plus avoir peur de la mort et que tu peux jouir de tous les instants avec une liberté nouvelle. Une perspective sensorielle exceptionnelle s'ouvrira devant toi et ta sensibilité exacerbée te guidera jusqu'aux plaisirs inédits et supérieurs.

Djin,

Je rentre juste d'une escapade solitaire sur Sensity. J'y ai déniché une œuvre inestimable, qui m'a procuré des orgasmes multiples et puissants. Crois-moi, jamais je n'ai ressenti autant de plaisir. J'en suis repu et ne passerai pas te voir ce soir. Pourquoi n'irais-tu pas découvrir ma trouvaille ? Je me demande quel être d'exception a pu la composer... Elle s'intitule Cité de Lumière ; je t'attache ses coordonnées. Je te la confie, vis-la en pensant à moi. Je veux que nous y retournions plus tard ensemble.

Phur

Mon nom est Phur et l'amitié qui me liait à Djin était des plus profondes. Nous étions aussi amants et tu comprendras que cette dépêche, envoyée à l'aube, en me déconnectant de Sensity et de mes orgasmes symphoniques, manquait singulièrement de tact. Comment une simple musique avait-elle pu me procurer tant de plaisirs, plus en somme que nos étreintes immortelles ? Je ne me posais pas la question. C'était la stricte réalité et la réalité était belle. Je voulais juste en faire profiter l'être qui m'était le plus cher.

Non, ce n'est pas exactement ça. Je me dois d'être honnête avec toi, comme avec moi-même. Ma

démarche était avant tout égoïste. J'avais décidé de laisser Djin découvrir le trésor que j'avais déniché, pour mieux y retourner ensemble, pour y mêler les plaisirs de la musique et de notre union. J'imaginai ainsi poursuivre ma quête épicurienne, atteindre de nouveaux sommets de jouissance. Mes espoirs furent violemment déçus lorsque je reçus une réponse, quelques heures plus tard.

Phur,

Je dois te remercier pour m'avoir signalé l'existence de la Cité de Lumière . Mais comment as-tu pu oser t'y donner du plaisir ? Quelle impudence. Son ineffable beauté nous dépasse, nous ne sommes rien devant sa perfection. Depuis que je l'ai quittée, tout me semble bien insignifiant. Toi le premier. Je crois qu'il n'est pas nécessaire que nous nous revoyions. Je vais retourner dans la Cité, j'aimerais réussir à atteindre son cœur impénétrable et comprendre son origine.

Adieu,

Djin

Ce message me procura des sentiments partagés. Curieusement, j'éprouvai d'abord une certaine fierté d'avoir procuré à Djin, d'habitude si difficile à satisfaire, une telle félicité, un tel émerveillement. Mais, rapidement, la tristesse m'envahit, écrasante devant l'abîme qui venait de se creuser entre nous. Vois-tu, nous partagions le plus clair de nos vies et les étreintes fugitives que je cherchais parfois sur Sensity n'étaient rien, à peine un divertissement, en comparaison de nos extases mutuellement prodiguées. La perspective de les perdre m'emplit de douleur. Que valais-je face à la symphonie ? Rien, j'étais devenu négligeable... Enfin, j'éprouvai une intense et terrible frustration. J'en voulais à Djin de me priver du voyage que j'avais prévu pour nous : mon ascension s'interrompait trop brusquement.

Mon ami m'abandonnait cruellement, mais je continuai à l'aimer avec force et gardai espoir. Son « adieu » cachait-il une invitation, une provocation ? Plusieurs fois, je voulus rejoindre son monde pour entendre l'explication de son exaltation musicale, pour essayer de la partager. Mais Djin n'était pas chez lui et ne répondait jamais à mes messages.

Finalement, je passai plusieurs jours dans la symphonie pour essayer de le retrouver. Ce fut impossible, l'endroit étant vraisemblablement conçu pour que deux visiteurs ne s'y croisent pas. Au lieu de cela, j'y découvris de nouvelles merveilles. La *Cité de Lumière* possède des ramifications fractales, des subtilités harmoniques infinies. Chaque exploration d'une infime partie me procura alors un plaisir supérieur à celui que m'avait offert le tout. Très vite, le temps réel n'exista plus pour moi. Seul comptait celui de la symphonie. J'en jouissais comme jamais.

Elle aurait pu durer une éternité, mais au bout de quelques semaines de plaisir intense, je décidai de la laisser s'achever, sans aller plus avant. Overdose de jouissances ? Je ne crois pas, je pourrais vivre des années dans la *Cité de Lumière* sans jamais m'en lasser. Non, j'éprouvais plutôt une odieuse solitude, alors que Djin était sûrement là, non loin de moi, submergé par les flux de cette merveille. Il me fallait trouver à tout prix un moyen de partager la symphonie. J'imaginai que peut-être une entrée simultanée... Aux derniers accords, je rejoignis le noyau de la Cité et quittai ainsi Sensity, me retrouvant, haletant d'un ultime orgasme, au milieu de mon monde personnel. Après avoir repris mes esprits, je consultai les innombrables messages qui s'étaient entassés pendant mon absence inhabituelle. J'espérais trouver des dépêches de Djin. Je n'en trouvai aucune. Et pour cause.

Phur 03,

Nous vous informons que Djin 73 est mort aujourd'hui, à 19:09:31 S.E.T. Son testament fait de vous son légataire ainsi que son exécuteur. Selon les lois reproductives, vous disposez de 14 jours S.M.T. pour désigner son successeur.

Central

Il y a près de cinquante de tes jours maintenant, ce qui correspond pour moi à deux ou trois ans, Djin a ainsi mis un terme à son existence immortelle. Aujourd'hui, je sais que la faute m'en incombe, et le terme d'exécuteur me va à merveille, dans l'acceptation archaïque – pardon, je devrais dire mortelle – du terme. À l'époque, j'ignorais tout de ma responsabilité, et voulais comprendre. Aussi, plutôt que de chercher son remplaçant – j'avais du reste déjà une idée – je commençai par visiter le monde de Djin, auquel j'avais désormais un accès légal illimité. J'y constatai que mon ami avait visité maintes fois la *Cité de Lumière*, pendant que moi j'y étais resté des semaines à en jouir continûment. Elle l'avait émerveillé, il l'avait étudiée frénétiquement, cherchant à en percer le mystère. Il ne semblait pas y être parvenu. Malgré toutes les ruses qu'il avait déployées pour s'y introduire, il avait invariablement buté sur le noyau impénétrable, ce noyau qui était pour moi l'issue naturelle et extatique de la symphonie. Ce que pouvait contenir le cœur de la Cité l'avait fait fantasmer et il y avait vu un parallèle saisissant avec ta bulle et son noyau processoral. Une bulle dans un noyau d'une bulle dans un noyau d'une bulle... Il en était devenu fou. Finalement, sous un baldaquin où nous nous étions aimés, j'avais trouvé un court message, qui m'était destiné...

Phur,

Je ne peux que me rendre à l'évidence. Tu as trouvé l'ultime perfection, ta symphonie est divine. La vacuité de nos vies est abyssale, l'existence est vaine. T'es-tu seulement demandé pourquoi la Cité de Lumière n'était pas signée ? Réfléchis-y...

Merci et adieu,

Djin

Il s'agit là des derniers mots qu'il adressa à ses semblables, à moi en l'occurrence, juste avant de plonger dans la *Cité de Lumière* pour s'y suicider.

Mais, j'y pense, tu te demandes certainement, comment nous, immortels, pouvons mourir, non ?

Je n'ai ni le cœur ni le temps de t'expliquer cela en détail maintenant : la Prise vient de crépiter d'étincelles bleues. On t'achemine jusqu'à moi. Tu es sur la Ligne et la route est longue. J'ai encore du temps, mais tant à te révéler. Vite.

Tu dois savoir que nous ne pouvons disparaître que par un seul procédé : le suicide. Tu constateras bientôt avec soulagement que les maladies et les blessures physiques n'existent plus. Nous ne pouvons souffrir que dans nos âmes. Et, crois-moi, nous le faisons, plus intensément que les mortels, tant notre sensibilité est sublimée.

Les Pionniers et les Fondateurs ont compris ceci lors de la seconde – je te raconterai la première tout à l'heure – crise d'éternité. L'humeur du monde immortel était devenue morose et une part importante de notre population avait sombré dans un abattement sans précédent. De surcroît communicatif, cet état d'âme se répandait parmi les immortels. Pour la seconde fois de son histoire, la civilisation éternelle menaçait de s'éteindre, ou du moins de devenir plus superflue, plus stérile que la société mortelle.

Comme les Pionniers, tu connaîtras toi aussi des phases de tristesse infinie. Il arrive un moment

dans la vie de chacun où les plus belles délices finissent par paraître ennuyeuses. Vois-tu, notre temps est tellement long que nous finissons par nous lasser de tout. Certes, les lois mémorielles nous ont matériellement libérés de cette affliction mélancolique : nous oublions et il est toujours des merveilles à redécouvrir innocemment. Mais le doute subsiste dans nos esprits, le sentiment qu'une vie interminable est nécessairement vaine. Crois-moi, tu ressentiras un jour l'ennui de l'existence éternelle.

Lorsque ce sentiment fut trop répandu, lorsque la société des Pionniers sombra massivement dans l'angoisse, des débats eurent lieu et il fut décidé que les immortels auraient le droit et les moyens de se suicider. C'était un risque à prendre et il fut, au moins dans un premier temps, récompensé. Les plus désespérés profitèrent en effet de l'offre, alors que les autres revenaient à un naturel plus joyeux. Depuis cette époque, notre société évacue ainsi la peste moderne et contagieuse qu'est le désespoir : les éléments les plus affligés mettent un terme volontaire à leur existence.

C'est ce que venait de faire Djin.

Quant à moi, je devais comprendre. J'entrai de nouveau dans la *Cité de Lumière* et me concentraï sur l'auteur, celui-là même que je qualifiais d'*être d'exception* au retour de mon premier séjour. Djin avait raison, je ne trouvais pas de signature évidente. Mais dans ce noyau qui lui était resté impénétrable, dans cette sphère noire et parfaite, je découvris un message crypté sous une dalle numérique. Il ne me fallut que quelques secondes pour le décoder.

Et pour cause. J'étais le seul à pouvoir découvrir la clef de la signature occulte, car – je n'en revenais pas – je l'avais moi-même élaborée. Aucun doute, j'en avais un double dans mon portefeuille générique. Et là, derrière le verrou ouvert, dans le silence du cœur de la Cité, la vérité s'imposait : l'auteur de la symphonie n'était autre que moi-même, Phur 03, en lettres d'or sur fond de ténèbres.

Quelle ne fut pas ma surprise ! Quel tour m'étais-je joué là ? Ma symphonie, comme l'avait appelée Djin dans son dernier message, était bien *ma* symphonie. L'avait-il soupçonné ? Non, je ne crois pas... S'il avait su, il me serait sans doute revenu et il serait encore vivant.

Être l'auteur de la *Cité de Lumière* ne m'apporta d'abord aucune consolation. En revanche, je tenais une possible explication à la fascination que j'éprouve pour elle et au fait qu'elle touche mes semblables différemment. L'extase qu'elle m'inspire, encore aujourd'hui, est sûrement liée au fait de revivre une œuvre personnelle en ayant perdu la part de dénigrement et d'autocritique que s'inflige tout créateur. Suffit-il que l'artiste oublie qu'une œuvre est sienne pour qu'elle le transporte aussi loin, aussi totalement que moi avec la symphonie – pardon, j'ai encore peine à admettre ma paternité – que moi avec *ma* symphonie ? Celle-ci n'est-elle rien d'autre que la forme d'onanisme la plus raffinée qui soit, l'ultime tour d'ivoire de l'artiste ? J'ai le sentiment que ça ne peut pas être aussi simple, que j'ai dû l'écrire d'une façon particulière et dans le but d'obtenir ou d'étudier mon propre plaisir.

Dans une certaine mesure, le suicide de Djin venait confirmer cette théorie, en même temps qu'il jetait une ombre mystérieuse. Si elle me fait tant de bien, la *Cité de Lumière* est aussi capable de ronger l'âme de mes semblables. Alors, dans quel but ai-je composé cette œuvre que j'ai délibérément négligé de revendiquer ? Qu'y ai-je dissimulé pour qu'elle pousse un immortel à l'ultime extrémité ? Ai-je prévu de tuer ainsi tous ceux qui visiteraient ma symphonie, mon piège ? Aujourd'hui encore, je ne saurais répondre à ces questions, mais les faits sont là et je reste un coupable que l'amnésie n'innocente pas.

Tu l'auras compris, il est impossible de commettre un assassinat au sens où tu l'entendais dans ta

vie de mortel, c'est-à-dire en portant directement atteinte à l'intégrité physique d'autrui. Il est en revanche possible de maltraiter suffisamment un immortel au point qu'il commette l'irréparable, au point qu'il mette délibérément fin à sa vie. En ce sens, puisque j'ai écrit la symphonie qui l'a tué, je suis l'assassin de Djin, son « exécuteur » pour reprendre le terme candide du Central. Et je ne suis pas sûr de me le pardonner.

Tu dois maintenant te demander comment il est possible d'oublier des événements aussi importants dans une vie que la composition d'une telle œuvre. Cela a trait à la première crise d'éternité et aux lois mémorielles que j'ai déjà mentionnées. Il s'agit là encore d'une spécificité de la condition d'immortel à laquelle tu devras t'habituer.

Lorsque la vie s'étire vers l'éternité, la question de la mémoire devient pesante. Tu l'as sûrement déjà ressenti dans ta courte existence de mortel, il nous est impossible de garder l'intégralité de nos souvenirs. Même si certains, bien choisis, restent vivaces, les plus anciens disparaissent lentement, ne laissant que des traces de plus en plus floues et fugitives.

Avec les progrès des cyberoms, les Fondateurs purent donner aux Pionniers une mémoire permettant de stocker une quantité colossale d'information : l'équivalent de plusieurs siècles d'existence à un niveau de réalisme moyen. Cette erreur est l'origine de la première crise d'éternité.

Quelques années après le début du projet Eternity, certains Pionniers rompaient le contact et ne donnaient plus aucune nouvelle. Les Fondateurs envoyèrent des sondes à la recherche des disparus et les découvrirent prostrés dans un mutisme total et incompréhensible. Pour tenter de les ramener à la société immortelle, ils leur exhibèrent des stimuli de plus en plus puissants. Rien n'y fit. Les prostrés étaient insensibles au monde extérieur.

La situation empira rapidement, les Pionniers se retirant un à un pour s'enfermer dans cet état cataleptique que rien ni personne, pas même les immortels encore actifs, ne pouvait interrompre. Les Fondateurs étaient proches de reconnaître l'échec de leur projet, lorsqu'une poignée de survivants vint leur donner l'explication de l'épidémie qui avait touché la majeure partie de leurs semblables.

Les Pionniers avaient rapidement rempli leurs mémoires, en y entreposant tous leurs premiers souvenirs d'immortels en réalisme élevé. Dès qu'ils avaient disposé de suffisamment de données mémorielles, ils s'y étaient perdus comme dans un monde intérieur. Ils avaient sombré rapidement dans une retraite solitaire et mentale.

Les rares survivants étaient ceux qui, d'emblée, avaient choisi de stocker tous leurs souvenirs en réalisme modéré, à la manière des mortels. Au début de la première crise d'éternité, leur mémoire était encore loin d'être saturée. Ils avaient alors pu mener leurs propres études sur leurs confrères abattus et étaient arrivés à la conclusion que la mémoire qu'on leur avait allouée était trop profonde. Elle pouvait contenir un monde suffisamment vaste et réaliste pour qu'un immortel puisse s'y réfugier et y vivre seul, perdu dans ses souvenirs.

Les derniers Pionniers se rassemblèrent alors et décidèrent de se débarrasser d'une partie de leurs cyberoms. Ils écrivirent et votèrent les lois mémorielles qui interdisent à un immortel de disposer de plus de dix siècles de RIM, ce qui correspond grossièrement à quinze fois ton ancienne mémoire de mortel. Bientôt, tu constateras que tes capacités de mémorisation se sont considérablement améliorées : c'est grâce aux cyberoms qu'on t'a implantées.

Comme nous, immortels, finissons nécessairement par disposer d'une panoplie de souvenirs extrêmement vaste – j'ai pour ma part l'équivalent de 10 347 ans – il est nécessaire que chacun établisse une hiérarchie dans sa mémoire. Ainsi ai-je donc dû, après l'avoir terminée, stocker la symphonie à un niveau très bas, si bien que je l'ai totalement perdue en quelques siècles.

Même si je conçois ainsi la manière avec laquelle j'ai pu oublié la symphonie, mes techniques et mes volontés artistiques initiales me restent étrangères. Elles demeureront à jamais un mystère.

Je me rends compte que je n'assume pas mes responsabilités. Je me perds dans les détails historiques ennuyeux ou personnels larmoyants, alors que je devrais me réjouir de ton arrivée et t'accueillir comme il se doit. L'écran de contrôle de la Prise m'informe que tu as déjà parcouru quarante-quatre pour cent du chemin qui te séparait de moi. Il est temps que nous parlions de toi. Djin 73 est bel et bien mort et tu aurais pu être Djin 74, toi, ou plutôt quelqu'un d'autre, si je lui avais cherché un successeur.

Mes semblables ne m'en ont pas laissé le temps. Comme tu peux l'imaginer, je ne fus pas le seul à m'interroger sur le suicide de Djin. D'autres remontèrent son sillage et y découvrirent la *Cité de Lumière*. Ma symphonie reçut alors de nombreux visiteurs et elle les toucha comme elle avait touché mon amour. J'en fus stupéfait, mais certains se suicidèrent sur le champ, dès leur première visite. D'autres en revinrent exaltés ou désespérés, je ne saurais le dire. Tous cherchèrent à connaître l'origine de cette perfection. On évoqua des dieux auxquels nous ne croyions plus depuis longtemps. Certains prétendirent au contraire qu'elle avait été créée par vous nos mortels inférieurs et que cela rendait nos existences plus futiles encore.

Moi seul échappai à cette folie. Si la symphonie ne me faisait pas le même effet qu'aux autres, c'est évidemment parce que j'en suis l'auteur. Les sentiments que j'éprouve pour mon œuvre sont bien différents de ceux qu'elle procure à mon public. Son indicible beauté me procure la plus grande des joies alors qu'elle plonge mes semblables dans la plus profonde des mélancolies. Mon dessein initial restera mystérieux, mais le résultat est là : mon œuvre insuffle une terrible pulsion de mort dont je reste protégé.

Quand je compris cela, il était trop tard pour révéler ma paternité. Personne ne m'aurait cru sans explication sur mon intention créatrice. Et, techniquement, comme j'étais le seul à avoir accès à la signature, j'avais très bien pu la truquer. Je n'avais aucune preuve et n'aurais fait qu'attirer l'attention sur moi, ce que je commençais à vouloir éviter pour survivre à la panique ambiante. La civilisation immortelle était en passe de devenir folle. Nous connaissions notre troisième crise d'éternité. Il était trop tard.

Quand nous fûmes sur le point de voter le suicide collectif pour mettre un terme définitif à la vaine expérience de l'immortalité, je fomentai un plan pour subsister, et pour fonder une nouvelle société. Sur ce second point, j'ai failli échouer. Mais si toi, jeune immortel vierge et averti, résiste à la *Cité de Lumière* et décide de redémarrer l'expérience, j'aurais alors réussi.

Échapper au suicide collectif fut étonnement facile. Il me suffit de me réfugier dans la symphonie au moment où la grande faux démocratique coupa les fils de toutes les vies immortelles. C'eut été sacrilège de toucher à la *Cité de Lumière* de quelque manière que ce soit et le dispositif assassin devait la contourner méthodiquement. Depuis ce jour, je suis le dernier des immortels. Dans quelques secondes, nous serons deux.

Un grand soin fut en revanche apporté à couper nos communications avec vous, les mortels. Les autres communautés immortelles suicidaires ont décimé leur bulle, d'une façon ou d'une autre, entraînant dans leur chute l'échantillon d'hommes et de femmes sur lesquels elles veillaient. Quand Gina Courage, que je connais d'ailleurs très bien pour m'être beaucoup amusé avec elle, s'est connectée au lecteur tout à l'heure, j'ai vu dans son journal que vous aviez justement découvert l'autre bulle de ce continent et le carnage que mes lointains homologues y ont commis.

Pour notre part, nous décidâmes de vous laisser vivre. La plupart d'entre nous ne se souciaient plus de vous, vous dont l'existence est vaine par définition. Mais une poignée d'immortels persistait à penser que vous étiez les auteurs de la *Cité de Lumière* et qu'à ce titre vous méritiez d'exister. Peu importe. Au final, il fut décidé de vous laisser vivre, mais dans l'ignorance de notre existence.

Aucun immortel ne devait donc pouvoir vous contacter, pas même à la dernière seconde. Tout le monde surveillait tout le monde, pour que personne ne dérogeât à cette règle. Dans ce que vous appelez la crypte sacrée, les avatars furent méthodiquement sabotés, mais je réussis à sauver X24, celui que j'utilisais régulièrement, en le dotant très tôt d'une batterie supplémentaire. Toutes les connexions furent systématiquement coupées, mais je lui transférai *in extremis* une partie de ma personnalité. Son rôle était double. Si la première partie de mon plan venait à faillir, si je venais à mourir lors du grand suicide, il porterait une part de moi, un héritage, un témoignage en somme. Mais, surtout, il devait vous contacter et amener l'un d'entre vous jusqu'à la Ligne que tu es en train de franchir. Il n'y est alors pas parvenu et j'attends depuis dans la solitude la plus totale. J'avais mal jaugé la diligence avec laquelle mes semblables programmeraient des systèmes automatiques et mécaniques pour détruire tout appareil entrant en contact avec vous, même au-delà de leur mort. Un avatar est finalement bien peu de chose dans le monde que tu quittes.

Ma dernière vision fut l'apparition dans votre décharge orientale de Gina Courage. Je suis heureux de voir que le message que j'ai à peine eu le temps de lui envoyer l'a finalement menée jusqu'à la Ligne, dans la salle terminale. J'ai d'abord regretté que tu te sois substitué à elle mais, qui sait, si tu es d'accord, peut-être sera-t-elle la prochaine à nous rejoindre ? En attendant, c'est bien toi qui t'es allongé dans le lecteur.

Depuis le début de mes explications, tu dois te demander qui sont ces immortels dont je te parle et dont tu n'as jamais soupçonné l'existence. L'heure est venue de te révéler les secrets du monde que tu viens de quitter. Tu as toujours vécu dans une bulle contrôlée par un Processeur. Dans votre histoire, il est fait mention d'un cataclysme titanesque, un Virus qui faillit exterminer l'espèce humaine et qui justifia que quelques élus, soigneusement choisis par la multinationale Eternity Incorporated, puissent s'enfermer dans des bulles conçues pour résister à ce type de menace. Selon toi, le Processeur est le garant de la survie de l'humanité, construit pour vous protéger des dangers extérieurs, n'est-ce pas ?

Ce ne sont que des balivernes. De la science-fiction si tu préfères. Lorsque le projet Eternity fut enfin validé, les Fondateurs lâchèrent le Virus sur la Terre et rejoignirent eux-mêmes la société immortelle. Ils avaient néanmoins besoin de laisser derrière eux une société d'êtres mortels, destinés à servir de réserve génétique et psychique pour remplacer les suicidés. Les heureux élus ont été placés en léthargie cryogénique, vaccinés – oui, nous connaissons l'antidote au Virus car nous l'avons nous-mêmes créé – et leur mémoire a été troublée pour qu'ils soient plus faciles à contrôler. C'est ce que vous appelez le syndrome post-cryogénique.

Certes, l'humanité avait également pour vocation de nous survivre si advenait une troisième crise d'éternité, fatale comme celle que je viens de vivre faillit l'être. Mais crois-moi, ce souci humanitaire n'était pas la raison principale de la construction de bulles de survie. Oui, tu m'as bien compris : vous n'existez que pour perpétuer l'espèce immortelle, pour remplacer l'un d'entre nous quand il vient à mourir. Inutile de te révolter, cette phrase ne veut plus rien dire pour toi. Tu dois apprendre à penser ainsi désormais : « *Ils* n'existent que pour perpétuer *mon* espèce, pour remplacer l'un de *mes* frères s'il vient à abandonner sa vie. »

J'imagine que ce doit être terrifiant pour toi. Mais il s'agit là d'un mal nécessaire. Malgré nos progrès dans la compréhension du fonctionnement de l'esprit et de l'âme, nous ne sommes jamais

parvenus à créer de toutes pièces une conscience humaine, le contenu émotionnel restant non synthétisable. Nous avons encore besoin de la conception et de la maturation qui s'opèrent dans la matrice des femmes mortelles, ainsi que lors des premières années de développement. Les bulles sont ainsi indispensables pour assurer la pérennité d'une civilisation immortelle aux tendances suicidaires.

Les Processeurs sont notre moyen de contrôle sur la société des bulles. Par leur intermédiaire, nous pouvons observer l'évolution de votre civilisation et corriger les déviances qui s'y manifestent parfois. Nous nous livrons aussi à certaines expériences dont le but est d'améliorer le substrat mortel sur lequel nous bâtissons notre société éternelle. Je ne crois pas qu'il subsiste un quelconque danger à l'extérieur, le Virus a dû disparaître depuis des siècles, il n'est plus qu'un prétexte destiné à confiner les mortels dans une bulle et à les placer sous le contrôle d'un Processeur.

Quand vient la nécessité de trouver un successeur à un suicidé, nous nous immergeons dans votre société en pilotant les avatars. Nous vous soumettons aussi à des tests permanents et maintenons des dossiers précis sur chacun d'entre vous. Les candidats les plus prometteurs sont systématiquement recrutés dans les brigades externes, la contamination par le Virus nous offrant le prétexte idéal pour les mener jusqu'à la Ligne. Il nous arrive aussi de recruter à l'extérieur des brigades, mais ces disparitions inexplicables éveillent souvent votre méfiance.

Tu ne figurais pas dans les listes des candidats à l'immortalité. Mais quand je vous ai vu arriver dans la salle terminale, Gina Courage et toi, j'ai vérifié ton dossier. Je sais que tu es doué d'une sensibilité développée, tes relevés sensoriels le prouvent, ainsi que tes fréquentes connexions au terminal médical. Je sais aussi qu'un immortel t'a fourni, peu de temps avant le grand suicide, des extraits sonores de ma symphonie et que tu l'as popularisée dans ta société. Quelle chance, quelle ironie, que ce soit précisément toi qui de tous les mortels es celui qui la connaît le mieux, qui aies le premier l'occasion de braver les interdits de la *Cité de Lumière*. À y réfléchir, je te préfère à Gina ou à tout autre.

Dans le lecteur, tu t'es laissé aller aux bons soins de nos automates nanochirurgiens. Il y a quelques heures de cela, ils m'ont prévenu que ton transfert allait réussir et que tu me rejoindrais très bientôt. Je suis venu t'attendre derrière la Prise, dans ce salon qui ressemble à s'y méprendre à une alcôve du café de l'Espérance où – ton dossier l'atteste – tu as tes habitudes. Je l'ai reproduite pour que tu ne sois pas trop désorienté par les premières images que tu auras de ta nouvelle existence.

À l'heure qu'il est, l'opération est terminée et il ne te reste que quatre pour cent de ton chemin à parcourir avant de surgir de la Prise. Ton cerveau n'est plus. Les automates l'ont disséqué. Tes cellules ont été séparées et soigneusement analysées. Ton schéma spirituel a été compris par le Processeur. Ta mémoire a été soigneusement entreposée dans des cyberoms. Ton contenu émotionnel fondamental, ce mystère qui résiste à l'investigation scientifique, a été fidèlement reproduit. Tu es mort.

Tu vas renaître. J'ai hâte de te retrouver ici, hâte de t'accueillir dans ta nouvelle vie. Je suis satisfait d'avoir eu le temps de te confier l'essentiel de notre histoire. J'espère que tu te sens prêt à explorer ce monde nouveau. Tu te demandes de quel monde je parle ? C'est l'ultime vérité que tu dois connaître, la plus fondamentale et la plus bouleversante de toutes.

Gloire soit rendue aux Pionniers ! La Prise vient de s'illuminer et ta silhouette apparaît dans l'embrasement. Tu fais quelques pas en regardant autour de toi. Tu me vois. Je pense hâtivement ces

derniers mots qui s'affichent sur une tablette que je semble tenir à la main. Tu regardes ton corps, en apparence le même que le précédent, mais tu sens déjà que ce n'est pas lui, que l'on essaye d'abuser tes sens. Tes yeux m'interrogent. Je te souris et je m'approche. Je t'invite à t'asseoir sur une banquette en plastique blanc et m'assois maladroitement sur la banquette d'en face, au-delà de la table en formica orange, imitation dont je suis assez fier. Je te tends la tablette. Les dernières lignes s'inscrivent alors même que tu entames la lecture des premières. Tu cherches une serveuse des yeux, mais nous sommes seuls. Et tu commences à lire...

Plusieurs minutes se sont passées pour que ta lecture t'ait amené jusqu'ici. Dans quelques secondes, je te prendrai dans mes bras pour te rassurer, pour ancrer ton existence dans ton nouvel univers, pour te prouver que tu n'es pas seul. Il ne me reste qu'une chose à te dire, mon enfant.

Au nom de la civilisation des immortels, je te souhaite la bienvenue dans le Processeur. Bienvenue dans ta nouvelle réalité, dans notre univers, certes virtuel, mais éternel. Mon enfant, je te souhaite la bienvenue dans le réseau d'Eternity Incorporated.

Central

« Mains en l'air ! Vous êtes en état d'arrestation ! »

Je laisse tomber la mitraillette et obéis. Je suis les miliciens de Gershwin. Ils me passent les menottes. Sans ménagement, ils me font remonter le corridor. Les imbéciles ne fouillent pas la salle du sarcophage. Les imbéciles ne savent pas encore que j'étais accompagnée. Je joue le jeu, pour laisser du temps à Sean. Même si j'ai perdu le contact, je pense qu'il s'en sortira : j'ai vu un flot de données colossal transiter vers le Processeur. Tous les espoirs sont permis.

On me jette dans un glisseur officiel. Il fonce vers le central. Dans l'ascenseur qui grimpe jusqu'au dernier étage, je pense un instant qu'on m'emmène dans le bureau de la présidente Justice. Mais c'est évidemment Gershwin qui me reçoit. Le chef de sa milice est là. On m'assoit sur une chaise. Le président me pose quelques questions. Je ne réponds pas. Alors le milicien me frappe, au visage. Mon nez craque, je saigne. Mais je ne parle pas. « Où est passé l'autre ? » L'autre... Sean, je ne dirai rien. On déchire mon uniforme, on me roue de coups, sur les épaules, sur le dos, dans le ventre, dans la poitrine. J'hurle, mais ne parle pas.

Finalement, on me conduit vers mon ancien bureau. Dans les couloirs, je croise Fox et Montalk, médusés. Ils ont dû être réquisitionnés. Je dois être en piteux état. Grâce à moi, ils comprendront peut-être pour quel fou ils vont travailler. On m'enferme.

Je pleure, nerveusement. Et puis, je n'en reviens pas : sur la table, les roses holographiques refleurissent. J'ai réussi.

Gina Courage, bulle.

Californie

Je ne rêve pas. Je me jette sur Gail et l'embrasse à pleine bouche. Il est surpris mais s'abandonne rapidement à mes baisers. Je colle mon corps contre le sien, nous sentons nos cœurs battre, fort. Son uniforme me gêne. Je commence à le dégrafer, le plus rapidement possible. Il veut parler, mais je pose mon index sur sa bouche, lui intimant de se taire. Je n'ai plus besoin de paroles. Son uniforme tombe, enfin, libérant son sexe dressé. Il a envie de moi. Je l'observe un instant, puis le glisse dans ma bouche, le prends, le serre. Il gémit.

Je n'en peux plus. Je me redresse, me lève et ôte mes vêtements. Mon ombre se découpe devant moi, dans la lumière du soleil levant. Pour lui, je ne dois être qu'une silhouette. Il plisse les yeux, ébloui. Peu importe, nous aurons tout le temps de nous voir plus tard. Je descends sur lui, passe ma

main gauche derrière sa nuque, attrape son sexe de ma main droite, le guide en moi. Une douce chaleur irradie dans mon ventre. Je ferme les yeux.

Accroupie sur lui, je lui fais l'amour, vite, fort. Je le veux.

Je l'ai. Nous jouissons, ensemble, nos visages tournés vers le ciel.

Nous nous couchons sur la plage, je me love contre lui, heureuse. Depuis des jours, je cherche cette liberté. Depuis des siècles, aucun couple ne s'est aimé ainsi.

Ange Barnett, extérieur.

Metropolis

Je suis immortel.
J'ai visité la *Cité de Lumière*.
J'ai survécu.
Elle n'est que l'œuvre d'un génie.
Phur n'est qu'un vieux fou.
Je n'étais pas là lors du grand suicide.
Aussi ai-je le droit de redémarrer le Processeur.
Phur me laisse le choix.
Asservir de nouveau les mortels ?
Les laisser libres ?
Je ne crois plus en l'espèce humaine.
Elle ne mérite pas sa liberté.
Je redémarre le Processeur.

Sean 01, Processeur.